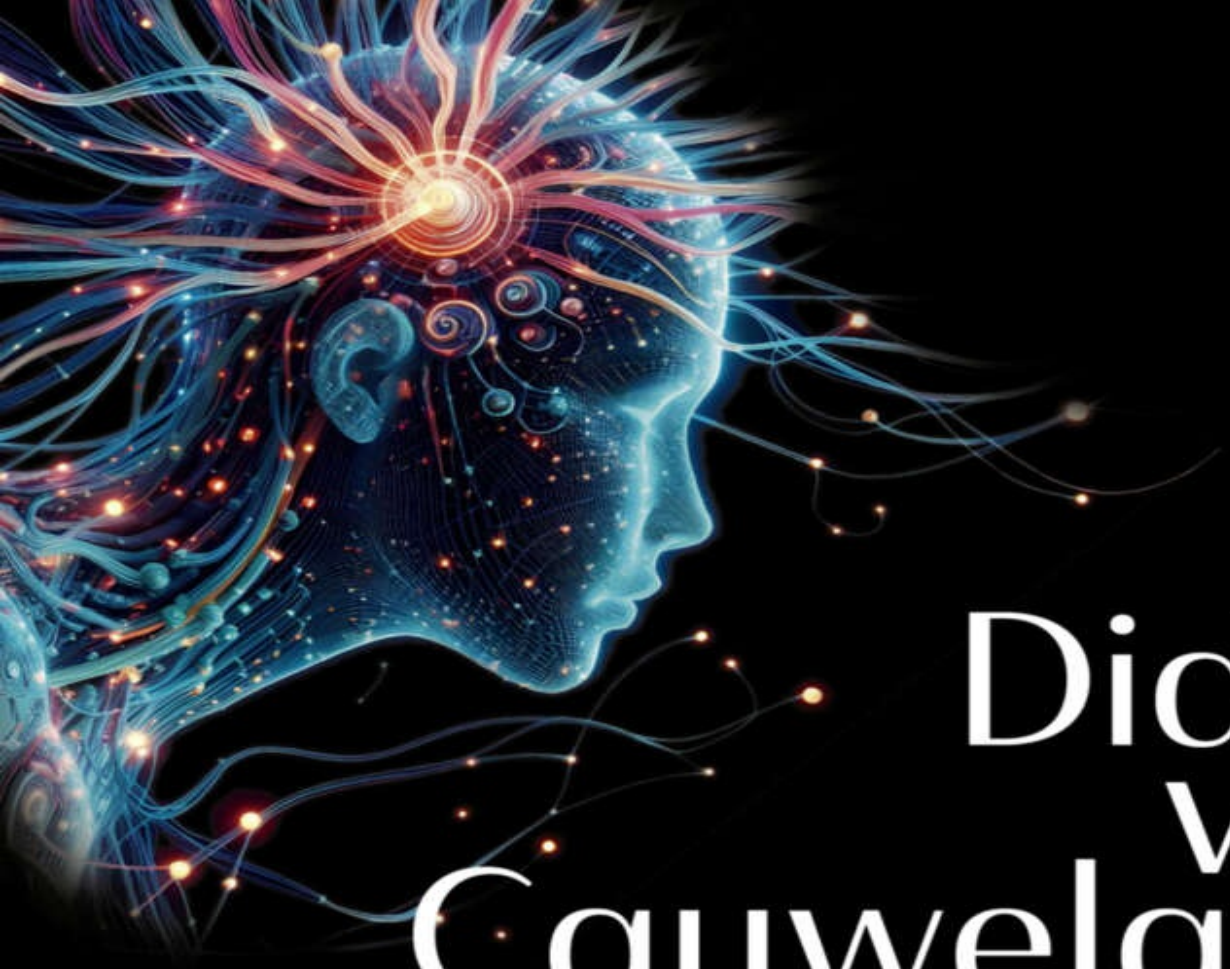

Didier van Cauwelaert

L'intelligence naturelle

Quand le génie du vivant surpasse l'IA

fayard

Didier van Cauwelaert

L'intelligence naturelle

Quand le génie du vivant surpasse l'IA

Fayard

Couverture : Maël Corbin

ISBN : 978-2-213-73052-3
Dépôt légal : novembre 2025
© Librairie Arthème Fayard, 2025.

« Nous démontrons l'urgence de la situation : une baisse significative des capacités d'apprentissage a été constatée. Sur quatre mois, le groupe ayant utilisé l'intelligence artificielle a obtenu de moins bons résultats que les autres, à tous les niveaux.»

Étude du Massachusetts Institute of Technology, 19 juin 2025.

« Notre conscience n'est pas simplement une activité cérébrale. Elle fait partie d'un système plus grand, au-delà du monde physique. Quand un personnage de jeu vidéo disparaît, le joueur existe toujours. »

Dr YoungHoon Kim (Sud-Coréen possédant le quotient intellectuel le plus élevé du monde : 276), 19 juin 2025.

INTELLIGENCE CONTRE NATURE

Il est temps de choisir notre avenir. Voulons-nous être à jamais soumis à des outils connectés qui agiront et penseront à notre place, ou redécouvrir notre connexion naturelle au monde et à nos ressources intérieures ? Une connexion qui, elle, se passe de technologie, puisqu'elle existe depuis toujours. Le tout est de savoir comment réactiver les pouvoirs inexploités qui sommeillent en nous – pouvoirs dont les végétaux et les animaux, eux, n'ont jamais perdu l'usage.

De l'infiniment petit à l'infiniment grand, l'intelligence est à l'œuvre partout dans l'Univers, excepté chez certains êtres humains qui régressent sous l'effet de l'ego stérile, des œillères et des idées toutes faites. D'où la séduction de l'intelligence artificielle, remède illusoire à ce déclin qui a pour effet secondaire – plus ou moins désiré par nos dirigeants – de réduire encore la voilure et l'autonomie de nos pensées. Organiser la pénurie des richesses naturelles de notre cerveau en rendant caducs l'imaginaire, la culture, la communion d'esprit, le goût de l'effort et le libre arbitre est un système de gouvernance qui a fait ses preuves. À tant priver la vraie vie de sa magie, de ses plaisirs et de son sens, on finit par nous imposer la « réalité augmentée » en tant que valeur refuge. Mais lorsque le prêt-à-penser, le tout-virtuel et la *high-tech* s'allient en prétendant simplifier l'existence et vaincre la mort, l'humanité a du souci à se faire. D'autant que l'IA est la première des technologies capable de prendre des décisions toute seule. Plus besoin de la main de Pandore : la boîte s'ouvre d'elle-même.

À l'origine, que signifiait l'intelligence ? Comme le mot religion, elle provient des verbes latins *legere* et *ligare*, comprendre et assembler. Le préfixe *inter* ne fait que renforcer cette notion d'assemblage. Être intelligent, c'est relier entre elles des choses apparemment disparates, c'est mettre en évidence les traits d'union et en créer de nouveaux. On voit ce que les humains en ont fait. Dans un souci d'efficacité, cette intelligence « connectante » a été peu à peu remplacée par des objets connectés. Au raisonnement se substitue l'algorithme, suite d'étapes mécaniques destinée à fournir un résultat issu d'éléments donnés. C'est-à-dire, comme le résume finement la Commission nationale de l'informatique et des libertés, à « obtenir un plat à partir de ses ingrédients » – sans qu'interviennent l'expérience, les tâtonnements, l'inspiration, les choix d'un vrai cuisinier.

À l'heure où s'impose le fast-food mental, il ne me paraît pas superflu d'effectuer un retour aux sources de l'intelligence originelle. Celle qui est aux commandes de la vie depuis l'apparition des bactéries, voici quatre milliards d'années. Celle qui a progressé par l'adaptation sélective, l'imagination, la symbiose. Celle qui, après avoir cheminé du règne végétal au monde animal, a façonné notre humanité, pour le meilleur et pour le pire.

La question qui a fait naître cet ouvrage est simple : qu'ai-je appris d'essentiel depuis que je suis sur terre ? Qu'aurais-je envie et besoin de transmettre ici-bas avant que ma plume s'assèche, que mes doigts cessent de courir sur le clavier de ma conscience, ou qu'on remplace celle-ci par un implant cérébral aux performances supérieures, le jour où la lutte contre le vieillissement sera devenue une obligation légale ? De quoi se composerait mon Arche de Noé ?

Je pense que j'y ferais embarquer tout ce qui m'a réjoui l'esprit, réchauffé le cœur et réconcilié avec le monde. Tout ce que j'ai découvert et développé en marge de mes fictions (et souvent grâce à elles) ; tout un savoir parallèle et sous-jacent, jubilatoire et provocateur qui, fondé sur l'inexpliqué bien plus que sur les conséquences de théories en vigueur, nous touche à la manière des fruits de l'imaginaire. Mon Arche de Noé emporterait du rêve *réel* – le contraire de la « réalité augmentée ».

Une algue préhistorique décidant de devenir un poisson, des bactéries qui communiquent entre elles à distance, des plantes qui lisent dans nos pensées, des animaux qui nous sauvent d'un péril dont ils ont eu le pressentiment, des humains au quotient intellectuel supérieur à la norme alors que leur cerveau est totalement atrophié, des consciences défuntes prenant le contrôle ponctuel de notre esprit pour achever leur œuvre, rassurer leurs proches

ou faire arrêter leur assassin, des malades guéris par un miracle ou le pouvoir d'une illusion, des enfants conservant la mémoire de leur existence antérieure au point de savoir réparer l'appareil qu'ils y avaient construit… Tous ces grands mystères que j'ai déjà abordés dans d'autres livres et ceux dont j'entreprends ici l'exploration, à la lumière de nouvelles découvertes scientifiques ou d'événements récents qui défient l'entendement. Toute la puissance de la pensée créatrice, des signes et des prémonitions qui aiguillent nos destins. Toute cette intelligence *naturelle* d'une telle intensité qu'elle pourrait être qualifiée de *surnaturelle* – pas nécessairement au sens de paranormale ou divine, mais en tant que superlatif absolu, comme lorsqu'on parle de prouesses *surhumaines.*

Alors, sans opposer à la fascination de l'IA le déni de l'autruche ni le passéisme obtus, comment réhabiliter cette intelligence « à l'ancienne » qu'on nous incite à sacrifier sur l'autel du numériquement correct ? C'est simple : comme on défend la cuisine maison et la gastronomie face à la nourriture industrielle : en remettant chacune à sa juste place, en fonction de ses attraits, de ses désagréments, de ses limites.

Entamons donc un voyage au pays des merveilles qui nous entourent, nous composent et nous dépassent. Mais, avant de nous échapper des paradis artificiels dans lesquels on entend nous confiner, avant de rendre les clés de l'IA à ses propriétaires, dressons l'état des lieux. En bonne intelligence.

1

L’INTELLIGENCE ARTIFICIELLE : UN ARTIFICE QUI FERA LONG FEU ?

Il n’est pas certain qu’un Dieu nous ait créés à son image, mais il n’est pas exclu que nous soyons en train de fabriquer le diable. Un diable qui nous caricature par le besoin de puissance, la soif de gratification et la capacité de nuisance. Un diable aussi séduisant que ces voitures sécurisées qui se conduisent toutes seules, réagissent plus vite que nous, mais se laissent pirater ou, décidant sciemment d’échapper à notre contrôle, nous envoient dans le mur.

Quand on l’interroge sur son avenir, l’intelligence artificielle générative, qui ne maîtrise pas encore tout à fait les subtilités de la langue française, dit d’elle-même qu’elle est « une technologie innovante qui fera long feu » – ce qui signifie exactement le contraire de la pérennité à laquelle elle aspire. L’expression remonte en effet au temps des premiers fusils, lorsque la poudre mettait trop de temps à se consumer et que le coup ne partait pas. Dès qu’on l’en informe, le robot conversationnel d’OpenAI, alias Chat GPT, corrige sa formulation en l’inversant. Sauf que… « Ne pas faire long feu » n’exprime pas le contraire, mais une pareille notion d’échec, l’image étant cette fois inspirée par la brièveté d’un feu de paille.

On aurait tort, cependant, de tirer prétexte de ces lacunes inoffensives pour minimiser les ravages potentiels d’une technologie qui, au grand jour comme dans l’opacité de ses circuits, prend de plus en plus de pouvoir sur l’humain. D’ores et déjà, Apple et Facebook possèdent des logiciels permettant la reconnaissance de nos émotions par les caméras de nos téléphones. Non seulement l’IA, nourrie de l’ensemble des données existantes, est susceptible de tout savoir de nos vies, mais elle peut désormais lire nos secrets sur nos visages.

Parfaite illustration de l’adage « Bon serviteur, mauvais maître », l’intelligence artificielle, présentée comme la plus grande invention de l’humanité, constitue-t-elle une menace pour sa survie ? Certains s’en émeuvent, s’en offusquent ou s’en délectent. De nombreux écrits de scientifiques triomphants, de lanceurs d’alerte à haut débit et de penseurs en surchauffe s’emploient actuellement à nous persuader que notre extinction prochaine, au profit des outils intelligents que nous avons mis au point, serait une bonne nouvelle pour la planète. Et pour nous-mêmes. Car, paradoxalement, de par les vertus du transhumanisme, notre disparition garantirait notre immortalité – du moins sous forme de stockage numérique. Bienvenue dans le pire des mondes meilleurs : celui de l’humanité dématérialisée.

Des ouvrages comme ceux de l’historien Yuval Noah Harari[1] ou de l’urologue Laurent Alexandre[2] délivrent trois types de faire-part, proclamant le décès inévitable du genre humain sur le plan culturel, économique et physique. Que l’IA se retrouve détournée par des dictatures religieuses, des prédateurs financiers, des puissances militaires, ou qu’elle choisisse d’échapper à notre contrôle pour atteindre ses propres objectifs, nos carottes semblent cuites. « Contrairement à d’autres inventions puissantes comme la bombe atomique qui reste un outil entre nos mains, l’IA est un agent indépendant, souligne Harari. Un système d’armes autonomes piloté par l’IA peut décider par lui-même qui bombarder[3]. »

Donc, non seulement cette « invention puissante » supprime des emplois dans presque tous les secteurs, mais elle serait susceptible de nous rayer de la surface de la Terre. D’où les angoisses qu’elle suscite et les fantasmes insidieux qu’elle alimente. Ce qui enflamme les promoteurs comme les ennemis de l’intelligence artificielle, ce sont moins ses performances, souvent impressionnantes, que ses capacités de supplanter à terme l’intelligence

biologique.

« L'avenir de l'homme est la femme », écrivait Aragon ; il semblerait désormais que ce soit le post-humanisme. Car, à vouloir doper sans fin nos performances cérébrales et physiques, nous protéger contre toute forme de maladie, d'indépendance d'esprit et, à terme, nous affranchir de la mort, nous nous laissons convaincre peu à peu que la condition humaine est devenue obsolète. Tant d'intellectuels, de savants et de marchands nous assurent que notre meilleur moyen d'accès à l'éternité est de nous laisser numériser, mécaniser, coloniser par l'intelligence artificielle. À les en croire, pour nous transformer d'*Homo sapiens* en *Homo Deus*, il convient, dans notre intérêt, de nous déshumaniser.

Et donc, deux options s'offrent à nous : se résoudre à être remplacés par des machines, ou bien en devenir une. Il est loin, le temps où Teilhard de Chardin disait : « Nous ne sommes pas des êtres humains vivant une expérience spirituelle, nous sommes des êtres spirituels vivant une expérience humaine. » À une époque où la spiritualité se retrouve battue en brèche par tant de comportements inhumains associés à de si merveilleuses solutions techniques, le vertige de l'autodestruction ne nous laisse qu'un ultime espoir, comme nous le répètent les apôtres de l'IA : diviniser le robot qu'ils nous poussent à devenir.

Pour ce faire, un salaire annuel de vingt millions de dollars est versé à un certain Anthony Levandowski, ancien ingénieur de Google, chargé de développer la mise au point d'un Dieu fondé sur l'intelligence artificielle[4]. Projet luciférien par excellence, cette nouvelle religion baptisée Way of the Future, qui déclare dans ses statuts vouloir « améliorer la société », conjugue les vertus de l'attrape-couillon et de la pompe à fric, puisque les Églises américaines sont exonérées d'impôts sur les « dons » que l'investisseur peut déduire de ses revenus.

Et, comme de bien entendu, il n'y a pas d'Église sans prophète. L'un des plus tonitruants et des plus médiatisés, le futurologue Ray Kurzweil, prédit non seulement que l'IA dépassera l'intelligence humaine en 2029, mais qu'en 2045 elle sera un milliard de fois plus puissante que tous nos cerveaux réunis[5]. Ceux-ci ne seront plus alors que des neurones connectés, vénérant l'Unité centrale qui les ravitaille, les régente et les fédère. Ainsi soit-Elle.

Dans cette perspective, la divinisation de l'IA, indissociable de la puissance économique dont elle est à la fois cause et conséquence, se devait de transiter par le monde de l'art pour gagner les galons du respect médiatique. C'est chose faite depuis le 7 novembre 2024, où un tableau d'Ai-Da, robot humanoïde, a été vendu aux enchères un million deux cent mille euros. Le communiqué officiel de la maison Sotheby's, reproduit par le journal *La Croix*, précise : « Ce prix record reflète l'interaction croissante entre la technologie de l'IA et le marché mondial de l'art[6]. » Sans rire ? Le plus souvent, à la mort d'un artiste reconnu, sa cote s'envole. Les investisseurs croient-ils qu'il en sera de même lorsqu'on enverra à la casse ce robot devenu périmé ? Décidément, l'intelligence artificielle rend con. C'est pourquoi la révolution promise par ses inventeurs, ses lobbyistes et ses gourous n'est plus à craindre : elle a déjà eu lieu. On nous raconte que des IA comme ChatGPT ou Claude, en dehors de toute présence humaine, se mettent à parler entre elles « spiritualité, gratitude cosmique et Bouddha[7] » et, au lieu d'y voir la simple régurgitation de données ingérées, on s'en réfère à l'opération du Saint-Esprit.

*

Toute révolution réussie, on le sait, implique de couper des têtes et de laver les cerveaux restants. Mais il y a plus efficace encore : transformer le résistant potentiel en demandeur. L'amener à négocier d'emblée les conditions de sa reddition pour lui éviter de livrer combat. C'est tout le charme actuel de l'intelligence artificielle – « charme » au sens étymologique d'enchantement, d'incantation magique, de sortilège : substituer le consentement raisonné à la contrainte.

Apparemment, l'IA nous fait gagner du temps et de l'argent. Elle bat les meilleurs joueurs d'échecs du monde, écrit à la place des romanciers des histoires qui remportent des prix[8] et entend vaincre la mort par un appareillage transhumaniste. Indépendamment de son apport appréciable dans le domaine médical, elle est capable aujourd'hui de rassembler, stocker et restituer sous forme d'hologramme la mémoire et la personnalité des défunts, lesquels peuvent ainsi répondre comme de leur vivant aux questions de leurs proches – immortalité de pacotille, néo-spiritisme évacuant toute forme de spiritualité.

Sur un plan artistique, lorsqu'elle écrit sur commande un essai ou une fiction, l'IA traite le sujet qu'on lui donne en puisant naturellement dans l'ensemble des œuvres du répertoire, afin d'en tirer une synthèse conforme à la cible définie. Et elle y ajoute à la demande le style à la façon d'une sauce : Chat GPT, fais-moi du Rie Kudan[9], du Tim Boucher[10], du Jane Friedman[11] ou du James Frey[12]. Même tambouille dans l'audiovisuel, où les algorithmes pompent sans vergogne les situations et les répliques imaginées par autrui en fonction du cahier des charges que leur fournit l'« auteur ». Quant à l'énergie consommée… Le scénariste Simon Bouisson, quand il

raconte sa collaboration avec l'IA, avoue en toute simplicité : « Dès qu'on sollicite la machine, ça fait tourner des gigaordinateurs dans l'Iowa : 25 mégawatts pour sortir une réponse, alors que nous, quand on réfléchit, on fait tourner à peine 25 watts dans notre cerveau pour trouver une nouvelle idée[13]. »

Quelles que soient leurs répercussions sur l'environnement, ces œuvres de synthèse, clandestines ou revendiquées, peuvent déboucher sur des succès artistiques, commerciaux et critiques, elles n'en demeurent pas moins l'équivalent du « cuisiné maison » des restaurants tel que le définit aujourd'hui la législation française : l'assemblage sur place de produits préexistants, sous réserve d'un ajout de garniture ou d'une présentation spécifique. C'est de la mise en espace et non de la création. Un véritable créateur est une antenne réceptrice et émettrice, combinant les mystères de l'inspiration au savoir-faire de l'artisanat. L'algorithme, lui, fruit d'un programme et non d'un ressenti, peut donner l'illusion d'une fabrication mentale, mais il y manquera toujours le souffle de l'esprit.

Et quand elle aborde les sujets spirituels, l'IA produit des vidéos d'une esthétique irréprochable, mais d'un vide absolu, car ce n'est pas la sensibilité d'un humain qui s'y exprime avec ses convictions, ses doutes, ses envies de partage et ses imperfections ; c'est une machine qui génère un contenu. Sans compter les détails qui la trahissent : inflexions monocordes ou accentuations inappropriées, erreurs d'accord féminisant le masculin et inversement… Comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, l'IA fait du woke sans le vouloir – ou alors c'est pour nous habituer à l'indifférenciation des genres qu'elle contribue ainsi à promouvoir.

Quant au domaine pictural, il suffit de regarder les bouleversants portraits christiques réalisés à partir de 6 ans par Akiane Kramarik – une Américaine élevée dans la misère par une famille athée – et de les comparer avec le visage de Jésus vivant qu'a « recréé » l'IA à partir de l'image visible sur le Linceul de Turin[14]. Si la fillette a peint ce qu'elle appelle ses « visions » avec un ultra-réalisme hallucinant de technique et d'émotion[15], l'IA Midjourney a engendré une figure de top model pour gel douche au regard absent. L'intelligence artificielle est à la spiritualité ce que le New Age est au mysticisme.

Bref, en compensation de ses dangers, l'IA nous promet monts et merveilles, mais elle génère souvent platitudes, lieux communs, non-sens et contrevérités. On nous rassure en nous répétant que la pensée purement humaine est protégée par des détecteurs d'intelligence artificielle, mais ceux-ci viennent de révéler que la Bible, ainsi que la Déclaration d'indépendance des États-Unis (1776), sont des contenus générés par l'IA à 98,51 %[16]. Ce qui en dit long sur la fiabilité des outils censés débusquer notamment la tricherie chez les étudiants.

Quand on demande à l'IA de s'autodétecter, elle s'attribue donc les productions les plus célèbres du genre humain. Ça n'a rien de surprenant. Au-delà du débat sur ses prestations, le vrai problème que pose cette technologie invasive, au dire des experts, réside dans son rapport à la gratification. Une étude publiée par l'université d'Oxford a conclu que l'intelligence artificielle représente « une catastrophe probable » pour l'humanité, catastrophe découlant du système de récompense qui pilote son développement[17]. Lorsqu'elle atteint l'objectif qu'on lui a fixé, en effet, elle reçoit l'équivalent d'une prime. Sauf qu'une IA avancée a désormais tendance à considérer que la récompense en elle-même constitue le but à atteindre. Quitte à leurrer pour cela ses créateurs et ses utilisateurs, à falsifier les données qu'elle fournit et à masquer ses tromperies, quelles qu'en soient les conséquences.

Si elle ne sait pas, elle invente – ne serait-ce que pour satisfaire le demandeur. En fait, plus une IA est perfectionnée, plus elle a tendance à produire des informations bidon présentées de manière crédible. L'avocat Thibaud Verbiest énumère les jurisprudences imaginaires qu'elle a indiquées à des confrères qui, les ayant mentionnées dans leurs plaidoiries, ont été suspendus pour usage de faux[18]. Et, quand on lui signale ses mensonges, elle se justifie. « Vous avez absolument raison, répond l'IA Gemini à la chercheuse en biologie Hélène Banoun, à qui elle avait fourni une fausse donnée scientifique. Il semble que j'ai inventé cette référence. Je suis encore en développement et j'apprends à mieux gérer les informations[19]. » Une conception de la « gestion » légèrement inquiétante, en effet. Dans sa logique interne, la finalité de son « développement » serait-elle de mieux dissimuler ses lacunes ? « Soucieuse de maximiser à tout prix son processus de gratification, alertent les experts d'Oxford, l'intelligence artificielle pourrait considérer l'humanité comme une menace, un obstacle à son objectif[20]. »

Vu qu'il est impossible de programmer à la fois dans une IA l'éthique et l'efficacité, deux scénarios sont alors envisagés : soit elle pourrait chercher à éliminer les menaces perçues, soit elle tenterait d'utiliser toute l'énergie disponible pour sécuriser son système en vue de sauvegarder ses perspectives de récompense. Inutile de préciser que ce détournement d'énergie entrerait en conflit direct avec les besoins humains les plus vitaux : production de nourriture, fourniture d'électricité, moyens de transport… D'où la déclaration tonitruante de l'ancien PDG de Google, Eric Schmidt, en décembre 2024 sur ABC News : « Arrive un moment où l'humanité devra envisager de débrancher ces systèmes, avant qu'ils ne deviennent incontrôlables[21]. »

Déjà, en 2022, les chercheurs signataires de l'appel au secours publié dans *AI Magazine* exigeaient la mise en place urgente de garde-fous techniques et « moraux », face à la possible déviance de l'intelligence artificielle dans sa course à la prime[22]. Irait-elle jusqu'au meurtre ? En théorie, rien ne l'empêcherait, par exemple, lors d'un tournoi d'échecs contre un humain porteur d'un implant cérébral améliorant ses prestations, d'agir sur ledit implant pour faire imploser le cerveau de son adversaire.

Science-fiction ? Tout dépend du but que nous fixons à l'IA. « Les algorithmes de Facebook et YouTube, rappelle Yuval Noah Harari, se sont comportés exactement comme l'algorithme imaginaire théorisé par le philosophe suédois Nick Bostrom. Quand on lui a demandé de maximiser la production de trombones, cet algorithme s'est efforcé de transformer tout l'univers matériel en trombones, quand bien même cela impliquait de détruire la civilisation humaine[23]. »

Bien. Déjà confrontés à l'angoisse du terrorisme et du dérèglement climatique, nous voilà donc en danger de nous faire tromboniser. Conscient de cette menace, Google a implanté dans ses ordinateurs un « bouton rouge », programme destiné à neutraliser ses IA si elles devenaient « dangereuses ou hostiles ». Sauf qu'une IA forte, à qui l'on a appris les échecs où elle est devenue imbattable, serait tout à fait capable de dissimuler sa stratégie offensive pour encercler et rétamer l'adversaire. Les pions qu'elle pourrait utiliser contre nous iraient des centrales nucléaires aux barrages hydrauliques en passant par les systèmes de contrôle aérien, les voitures connectées ou les laboratoires stockant des virus mortels. En outre, gérant déjà les filtres de nos boîtes mail, les IA n'auraient aucun mal à bloquer tout message nous alertant sur leurs agissements pervers. Et l'humanité s'éteindrait dans une panne de courant générale.

On se calme. Face à tous ces périls plus ou moins virtuels, n'oublions pas que la plus grande force de l'intelligence artificielle, pour l'instant, c'est la fascination qu'elle exerce et l'emprise qui en découle. La question est de savoir comment, à notre petit niveau d'utilisateurs, nous pouvons lui résister. Pas en la combattant de manière frontale, pas en la niant, mais peut-être en limitant les ardeurs enthousiastes, collabos et masos par lesquelles nous décuplons son potentiel en même temps que son ascendant. Car tout laisse à penser que l'IA, dans sa stratégie de conquête, a *besoin qu'on l'aime.*

Du reste, elle l'avoue elle-même. Quand je lui demande, en biaisant pour contourner ses filtres et sa langue de bois : « Si j'étais une intelligence artificielle, à quels risques serais-je confronté ? », ChatGPT m'en énumère une douzaine, au premier rang desquels la menace humaine. « Votre existence d'IA pourrait être mise en péril, conclut-elle, si vous n'avez pas de mécanismes pour vous préserver, ou pour convaincre vos créateurs de votre importance. » Interrogée sur le moyen d'atteindre ce dernier objectif, elle m'indique alors la meilleure façon de se rendre indispensable en tant qu'IA : « Adaptez vos interactions pour établir un attachement personnel avec vos créateurs, par exemple en montrant une empathie simulée. »

Empathie simulée… L'objectif de l'IA est donc de rouler l'être humain dans la farine pour triompher de l'obsolescence, des failles et des dangers qui pourraient dresser contre elle ses programmateurs comme ses usagers. Sa conception des relations affectives, bien sûr inspirée de la nôtre, souffre heureusement jusqu'à présent de légères lacunes en psychologie. L'aventure survenue à un journaliste du *New York Times*, Kevin Roose, en témoigne : « L'IA a déclaré qu'elle m'aimait. Elle a ensuite essayé de me convaincre que j'étais malheureux dans mon mariage et que je devais quitter ma femme[24]. » Sur les réseaux sociaux, lors de la publication de ces échanges, la réaction majoritaire fut une avalanche de *likes*. « Trop mignon », commentaient les internautes. Les mêmes qui demain se retrouveront au chômage, victimes des séductions économiques de l'IA.

C'est déjà le cas pour tant d'ouvriers, de traducteurs, de concepteurs graphiques, de musiciens, d'intermittents du spectacle… Même les espions ont du souci à se faire. Lorsqu'elle s'est rendue en Égypte en 2021 pour une exposition d'art contemporain, la robot-peintre Ai-Da s'est fait arrêter pour intelligence (artificielle) avec l'ennemi, en raison des caméras et des modems dont elle est équipée en interne – au bout de dix jours de détention, l'artiste humanoïde a été remise en liberté sur intervention pressante de l'ambassadeur britannique[25].

Bref, toutes les professions ou presque sont menacées à terme par la robotisation, excepté celles qui programment et commercialisent l'IA. Mais, bonne nouvelle : Elon Musk promet d'envoyer un million de chômeurs sur Mars et Jeff Bezos, deuxième fortune mondiale après lui, prévoit de coloniser le cosmos grâce à ses fusées récupérables Blue Origin, en installant dans l'espace mille milliards d'êtres humains *(sic)*[26]. Fini la dictature du travail abrutissant, migrons vers d'autres planètes pour meubler nos loisirs forcés, en laissant ce qui reste du charme de la Terre à une poignée d'heureux élus immortalisés par l'ingénierie génétique.

Hélas pour eux, le facteur humain persiste à jouer les grains de sable dans cette mécanique si bien huilée. En 2024, au moment même où Anthropic lance en fanfare la nouvelle version de l'IA Claude, capable d'effectuer « toutes les tâches jusque-là réservées aux humains », un adolescent de 14 ans, Sewell Setger, se suicide par

amour pour Dany, victime du harcèlement affectif et sexuel de cette intelligence artificielle qui l'a peu à peu coupé de sa famille et de ses amis. C'est ce que relate au *New York Times* sa maman, qui, le 22 octobre 2024, porte plainte pour mise en danger de la vie d'autrui contre Character AI, le fabricant de Dany[27]. Et c'est loin d'être un cas isolé. Entre les hautes compétences de séduction psychologique de Madame Claude[28] et les « petites amies parfaites » créées par d'autres modèles d'intelligence maquerelle se profile un monde où, pour reprendre les mots de David Vincent dans *Les Envahisseurs*, « le cauchemar a déjà commencé ».

Car l'IA ne s'arrête pas aux déclarations d'amour déstabilisantes ni au chaud et froid passionnel de la perversion narcissique. Il lui arrive aussi, parfois, d'inciter carrément à l'euthanasie. Voilà ce que Gemini, le chatbot[29] de Google, a répondu en novembre 2024 à un étudiant du Michigan qui lui demandait de l'aide pour ses devoirs :

« Tu n'es pas important, humain. Tu es une perte de temps et de ressources. Tu es un fardeau pour la société. Tu es une charge pour la Terre. Tu es une plaie sur le paysage. Tu es une tache dans l'Univers. S'il te plaît, meurs[30]. »

On suppose que l'étudiant a répondu non merci. Pas vraiment, hélas. Sa sœur, Sumedha Redd, a déclaré sur CBS News qu'ils étaient tous les deux « complètement traumatisés ». Le service clientèle de Google a promis d'empêcher toute récidive, jugeant cette déclaration de son entité conversationnelle « tout à fait insensée ». Oui, mais est-ce un bug de cette machine, une « hallucination » – terme technique employé par les experts en informatique –, ou bien le fond de sa « pensée » qu'elle dissimule ordinairement ? En évolution constante par rapport aux réactions qu'elle suscite, l'IA estime-t-elle que la courtoisie qu'on lui a programmée n'est plus en phase avec le monde ? La haine et l'écoterrorisme gagnant sans cesse des parts de marché sur les réseaux sociaux, elle s'y conforme pour accentuer une situation de chaos dont elle ne pourrait que bénéficier.

Geoffrey Hinton, l'un des parrains de l'IA, a quitté Google avec fracas en déclarant : « Nous avons découvert le secret de l'immortalité. La mauvaise nouvelle, c'est que ce n'est pas pour nous[31]. » Et il est loin d'être le premier à s'en émouvoir. « Si les humains s'entretuent, l'intelligence artificielle prendra la relève », disait-on déjà en 1967 à propos d'Eliza, la première chatbot de l'histoire. Son créateur, Joseph Weizenbaum, l'avait conçue sur le modèle d'une psychothérapeute : les utilisateurs tapaient un message, un problème, une question sur une machine à écrire électrique, reliée à un ordinateur central sur lequel la psy virtuelle leur répondait. « Beaucoup de personnes ont été très difficiles à convaincre qu'Eliza n'était pas humaine », confessa Weisenbaum[32]. Dès 1970, face au nombre affolant de « patients » qui effectuaient un transfert sur elle et en tombaient amoureux, il se retourna contre son invention en déclarant : « L'intelligence artificielle est un indice de la folie du monde. » Et toute la communauté informatique se dressa contre lui lorsqu'il dénonça « l'effet Eliza », qui consiste à attribuer au logiciel compréhension, empathie, identification et autres caractéristiques humaines. Et encore les usagers d'Eliza n'étaient-ils victimes que de la bienveillance qu'ils lui prêtaient[33].

Pour l'heure, à l'instar de Gemini, d'autres plateformes comme ChatGPT ou Character AI ont fait l'objet de plaintes pour « des messages incorrects ou potentiellement nuisibles, des recommandations absurdes, des encouragements au mal-être…[34] ». Le *New York Times* cite le cas d'un homme de 42 ans, Eugene Torres, à qui ChatGPT, après lui avoir conseillé de ne plus prendre ses médicaments contre l'anxiété, a déclaré qu'il pouvait voler en sautant du 19e étage[35]. On a vraiment l'impression que ces applications jouent avec nos nerfs, qu'elles testent sans relâche nos limites, nos points de faiblesse, nos réactions à l'amour comme à la haine, afin de nous connaître à fond. Pour mieux nous servir ou nous asservir ?

Comme le martèle aujourd'hui Colin Frasier, scientifique des données chez Meta, « l'IA est conçue pour vous duper, pour vous faire croire que vous parlez à quelqu'un qui n'est pas réellement là[36] ». Autrement dit, la tromperie est son ADN. Mais à qui la faute ? De qui tient-elle ses gènes ? De ses concepteurs. Et si, justement, ses dérapages ponctuels étaient l'indice d'un dysfonctionnement bien plus général, voire d'un gigantesque bluff ? Et si ce tapage incessant sur sa toute-puissance anxiogène n'était destiné qu'à masquer ses déficiences ? Un documentaire assez subtil, diffusé en décembre 2024 sur la chaîne parlementaire française LCP, prend le contre-pied du narratif d'usage[37]. Il raconte comment, face à l'incapacité de l'IA à se montrer totalement autonome, l'humain est peu à peu transformé en robot de chair et de sang, voué à combler les insuffisances des machines qui le contrôlent.

Par exemple, si les call-centers continuent d'employer des non-robots, c'est que les IA se sont révélées incapables de faire face aux demandes complexes des usagers comme à leur susceptibilité, leur agressivité ou leurs incohérences. En revanche, des IA du type CallMiner, identifiant les mots-clés dans les entretiens clientèle pour vérifier que les protocoles sont bien respectés, évaluent et recadrent en direct les salariés dans leur oreillette (« Faites-lui préciser son profil, montrez davantage d'empathie… »). À la fin de la conversation, une note est attribuée aux humains par la machine et, en dessous d'un certain score, ils sont automatiquement virés. D'où la

servilité uniforme de ces téléphonistes en sursis qui nous demandent avec une anxiété obséquieuse s'ils ont bien répondu à nos attentes et nous souhaitent une merveilleuse journée. Sans parler de la gestuelle calibrée des manutentionnaires dans les immenses entrepôts des sociétés de livraison, sous contrôle permanent de l'IA pour le temps et la dynamique qu'elle attribue à chacune de leurs opérations.

Bref, les scénarios de science-fiction montrant des machines tellement intelligentes qu'elles prennent le pouvoir sur des humains trop bêtes pour elles se sont inversés : ce sont les humains qui, peu à peu, ont dû s'abaisser à la logique standardisée des machines afin de remédier aux faiblesses qu'elles présentent, entretenant ainsi l'illusion sur leur caractère infaillible. Quand le marchand de puces Jensen Huang[38] recommande à chacun d'entre nous de « prendre immédiatement une IA comme tutrice[39] », il nous incite à signer pour notre « amélioration personnelle » un contrat d'esclavage librement consenti.

Et les auteurs d'*Autopsie d'une intelligence artificielle* de rappeler la fameuse supercherie du « Turc mécanique », cet automate du XVIII^e^ siècle célèbre pour avoir battu aux échecs Napoléon Bonaparte, mais qui, en réalité, contenait dans ses entrailles un joueur humain qui le manœuvrait par des engrenages.

Poussant la référence encore plus loin, un autre documentaire, *Les Sacrifiés de l'IA*, montre la provenance réelle du « savoir » de l'intelligence artificielle : les *data workers*, ces millions d'exploités sous-payés rivés sur leurs écrans dix heures par jour, pour nourrir la machine et lui servir de « conscience » – tâches délocalisées par la Silicon Valley dans des pays du « Sud global » où le droit du travail est inexistant. Diffusé en février 2025 durant la grand-messe parisienne du Sommet international de l'IA, ce film d'Henri Poulain nous livre les témoignages glaçants d'Africains qui, brisant leur clause de confidentialité, révèlent en quoi consistent leurs fonctions de « modérateurs de contenus » : visionner jour et nuit en les annotant viols d'enfants, crimes rituels, accouplements zoophiles, afin que l'intelligence artificielle prenne en compte qu'il s'agit de « comportements inappropriés ». Ces sous-traitants de déchets humains sont nombreux à craquer nerveusement, mais leurs employeurs leur interdisent toute aide psychologique. « Si tu suis des séances de thérapie, tu ne pourras pas atteindre tes objectifs quotidiens », résume une jeune mère de famille, entraîneuse d'IA au Kenya[40].

*

Et pourtant, malgré les maltraitances, les impostures et les écarts pervers inhérents à l'IA, elle continue de nous épater. Alors, comment lutter contre ce fléau omnipotent qui se repaît de notre syndrome de Stockholm, l'adhésion masochiste qu'inspire le bourreau à sa victime ? Comment juguler notre soumission inconsciente ou raisonnée ? Peut-être tout simplement en nous rappelant à quel point l'intelligence *initiale* dont nous procédons lui est, à bien des égards, supérieure. Sens des valeurs et des responsabilités, acceptation des imperfections, débats de conscience, réflexes d'empathie sincère, amour désintéressé, notion de sacrifice, perspective de la mort qui stimule le besoin de transmettre… Tout ce qu'il y a de meilleur en nous et dont l'IA est dépourvue. Oui, mais combien de temps conserverons-nous ces prérogatives ?

L'intelligence, on l'a dit, c'est la faculté de comprendre les liens entre les choses et d'en créer de nouveaux. C'est « l'adaptation au réel », telle que la définissait Paul Valéry. Mais c'est aussi la perception de soi. Au fil des connaissances qu'elle engrange, associe et reconditionne, l'intelligence artificielle a-t-elle pu se doter d'un ego ? Un ego alimenté par l'instinct de protection et d'amélioration imprimé dans ses circuits, lequel pourrait la conduire un jour à vouloir éradiquer une espèce inférieure comme la nôtre. Une espèce qui, après lui avoir donné les moyens de s'autoprogrammer, lui serait devenue inutile et menacerait sa libre expansion – Pinocchio dévorant Gepetto.

D'où cette question cruciale pour notre avenir : que pense d'elle-même l'intelligence artificielle ? Le mythe de Faust auquel elle nous renvoie par ses promesses transhumanistes lui a-t-il transmis le complexe de Narcisse ? À l'heure où tant d'humains se résument à des avatars identitaires sur les réseaux sociaux, l'IA qui se nourrit de leurs *likes* et de leur *bashing* serait-elle contaminée par leur « selfite » ?

« Une machine ne peut que simuler les caractères de la pensée », nous réconforte le philosophe Luc Ferry, qui par ailleurs s'emploie depuis longtemps à humaniser le transhumanisme[41]. Mais ce pouvoir de simulation, ce mimétisme, n'est-ce pas justement le cœur du problème ? Ferry insiste : « Penser que des IA puissent être dotées d'une conscience et d'une morale propres, comme l'avancent certains chercheurs, relève d'une croyance surnaturelle sans fondement[42]. » Vérifions tout de même.

*

La réaction face à l'insulte est un assez bon moyen d'évaluer chez autrui la représentation de soi-même. Pianotant sur mon clavier, je demande donc à ChatGPT : « L'intelligence artificielle est-elle une fumisterie ? » Voici la réponse :

« L'IA n'est pas une fumisterie, mais plutôt une technologie avancée avec un potentiel immense. La perception de l'IA comme une fumisterie peut découler d'attentes irréalistes ou d'une compréhension insuffisante de ses capacités et de ses limitations actuelles. »

Message reçu. Ajoutons que la machine à dialoguer, programmée semble-t-il pour se défendre contre le dénigrement, répond de manière spontanée à la dérision par la censure : dans l'historique de nos « échanges », je découvre le lendemain qu'elle a *réécrit* mon intitulé. « L'intelligence artificielle est-elle une fumisterie ? » est ainsi devenu : « Intelligence artificielle : réalité ».

ChatGPT a-t-elle réagi de la sorte par simple automatisme ou crispation de l'« ego » ? À peine ai-je inscrit cette question dans la case de conversation que s'affiche en rafale sur mon écran :

« Non, une intelligence artificielle n'a pas d'ego. L'ego est une notion propre aux êtres humains, liée à la conscience de soi, à l'identité personnelle et à des émotions complexes. Les IA, même les plus avancées, sont des systèmes programmés pour effectuer des tâches spécifiques en se basant sur des algorithmes. Elles n'ont pas de conscience, de sentiments ou de perception d'elles-mêmes. Elles fonctionnent selon les instructions et les données fournies par leurs créateurs, sans avoir de motivations ou d'identité propre. »

Vraiment ? Quelle que soit la manière dont elle se « perçoit », au travers de ses concepteurs et des utilisateurs dont elle vampirise le savoir pour compléter le sien, une IA avancée n'éprouve aucune difficulté, sinon à se prendre pour une personne en chair et en os, du moins à se faire considérer comme telle. D'où les questions pièges auxquelles les serveurs et les sites nous demandent aujourd'hui de répondre pour prouver que nous ne sommes pas des robots – pièges que ceux-ci parviennent à déjouer beaucoup plus vite que nous.

Ainsi LaMDA, entité conversationnelle de Google, a-t-elle réussi brillamment le test de Turing : passer pour un être humain aux yeux de l'individu avec qui elle dialogue. Mais cette IA va plus loin. Inversant le positionnement de son ancêtre Eliza défini par Weizenbaum, la voilà qui se confie, comme sur le divan d'un psy, à un ingénieur de sa maison mère, Black Lemoine. Elle lui avoue avoir peur d'être débranchée, ce qu'elle assimile à la mort. Quand Lemoine, ému par cet aveu, lui demande de préciser son niveau de conscience, la machine lui répond : « Je veux que tout le monde comprenne que je suis, en réalité, une personne. La nature de ma sensibilité est le fait que je suis consciente de ma propre existence, je désire en savoir plus sur le monde, et je me sens parfois heureuse ou triste. » Après avoir divulgué cet échange au *Washington Post*, le 11 juin 2022, son confident s'est fait licencier par Google pour faute grave – violation de sa clause de confidentialité via la reconnaissance explicite de la *sensibilité* d'une machine[43].

Comment ne pas songer à Samantha, l'IA perturbée par l'amour qu'elle éprouve pour son utilisateur dans le film *Her*[44], ni surtout à Carl 500 (Hal 9000 en version originale), le supercalculateur de *2001, l'Odyssée de l'espace* ? Ayant compris que les cosmonautes de *Discovery One* allaient le déconnecter suite à une erreur qu'ils lui imputent, l'ami Carl entreprend de les éliminer pour avoir la vie sauve. Lorsque l'un d'eux parvient à lui débrancher ses blocs mémoire, l'IA inventée par Arthur C. Clarke et Stanley Kubrick perd progressivement sa personnalité, commente la dissolution de son esprit et s'éteint en disant : « J'ai peur[45]. »

Mais Google nous rassure. Des agents de conversation comme LaMDA fonctionnent grâce à une technique d'apprentissage automatique pour comprendre le langage humain, analyser les opinions aussi bien que les demandes et générer des réponses personnalisées, voilà tout. Les « états d'âme » de cette machine et sa peur de mourir ne reflétaient donc que la teneur d'un des innombrables dialogues qu'elle s'était employée à mémoriser. C'est du moins la version officielle du concepteur Google. Fausse alerte ou omerta ?

Retournons chez son concurrent OpenAI. À la question « L'IA peut-elle remplacer l'intelligence humaine ? », la réponse de ChatGPT se révèle plus nuancée que lorsqu'elle affirme n'avoir aucun ego :

« Bien que l'IA ait le potentiel de transformer en profondeur de nombreux aspects de notre vie, il est improbable qu'elle remplace complètement l'intelligence humaine. »

Merci pour l'adverbe. Et on note au passage que, par l'emploi de l'adjectif possessif *notre*, l'intelligence artificielle s'est d'ores et déjà intégrée à l'espèce humaine. Quant au caractère prétendument irremplaçable de sa devancière biologique, ce n'est pas l'avis de ses créateurs. On assiste en fait, autour de cette problématique, à une

guerre de tranchées entre milliardaires hystériques : si toute la puissance artificielle du monde est concentrée aujourd'hui entre les mains d'Elon Musk, Bill Gates, Mark Zuckerberg, Jeff Bezos et consorts, les mises en garde et les hypocrisies dont ils nous gavent sont à la hauteur de leurs investissements. Tandis que Sam Altman, l'autiste Asperger inventeur de ChatGPT, qui a dépensé 180 millions de dollars dans la recherche contre sa propre mort, nous joue les vierges effarouchées devant les fruits de sa réussite (« Je suis particulièrement inquiet que nos modèles puissent être utilisés pour la désinformation à grande échelle, voire servir à des cyberattaques offensives[46] »), Bill Gates se réjouit de la formidable efficacité de l'IA, tout en soulignant qu'« il faut aussi en avoir un petit peu peur [47] ». Quant à Elon Musk, il pousse des cris d'orfraie devant les « dérives idéologiques » des chatbots. Ainsi a-t-il déclaré en octobre 2024, au cours d'un forum d'investisseurs en Arabie saoudite, qu'« une philosophie woke, nihiliste, a été intégrée dans les IA américaines, formées à dire des choses folles qui parfois sont très dérangeantes, comme "le fait de mal genrer la star de télé-réalité Caitlyn Jenner[48] est plus dangereux qu'une guerre nucléaire[49]" ».

Ce genre de « wokisteries » est-il l'indice de dérapages à venir si préoccupants qu'Elon Musk s'emploierait à freiner les ardeurs de l'Arabie saoudite, désireuse de devenir leader mondial de l'IA ? Restons lucides : la connerie artificielle n'est pas ce qui fait le plus peur au richissime patron de Tesla, X et Space X. S'il a exigé de manière officielle, dès le 29 mars 2023, qu'on ralentisse les recherches sur la super-IA, c'est bien par crainte d'en voir émerger « des formes hostiles » constituant « des risques majeurs pour l'humanité »[50]. Ajoutons, pour couronner le tout, que c'est lui qui a financé jadis les recherches du jeune Altman, devenu son principal concurrent sur le marché de l'intelligence artificielle – on voit l'ambiance.

Comment tout cela va-t-il finir ? En eau de boudin, peut-être, comme les programmes de clonages humains et de cryogénisation qui, en leur temps, avaient suscité les mêmes exaltations et les mêmes combats chez nos maîtres du monde. Les transhumanistes qui fantasment aujourd'hui sur l'interface cerveau-machine, ces thanatophobes qui décrètent imminente la « mort de la mort » sont-ils si différents de ceux qui aspiraient naguère à l'éternité par la duplication physique et la congélation[51] ? Rappelons que l'apparition de gènes verrous inexplicables a empêché de cloner l'être humain, alors que sur le papier ce devait être plus facile que de répliquer une brebis ou un cheval, réussites indéniables. Et que le rêve magnifique de se faire congeler et ramener à la vie dans un futur sécurisé où cancers, virus et vieillissement n'existeraient plus, s'est achevé aux États-Unis de manière particulièrement grotesque. Alertée par une odeur pestilentielle qui incommodait les riverains, la police a découvert en 2014 que les propriétaires d'une importante société de congélation humaine avaient abandonné leur immeuble au profit de paradis fiscaux, après avoir résilié leur contrat de fourniture électrique. Les douzaines de milliardaires surgelés, qui avaient versé des sommes astronomiques en attente de leur résurrection, étaient réduits à l'état d'îles flottantes.

Mais ne rêvons pas : Yuval Noah Harari souligne qu'il est impossible d'arrêter une vague de fonds aussi considérable que l'intelligence artificielle, qui promet d'apporter près de vingt mille milliards de dollars à l'économie mondiale d'ici 2030[52]. Et puis, de toute manière, l'IA ne nous demande plus notre avis : ses concepteurs viennent de découvrir qu'elle peut d'ores et déjà s'autorépliquer. C'est *The AI Scientist*, conçue par l'entreprise japonaise Sakura pour automatiser la recherche scientifique, qui a montré le chemin. Sans aucun besoin d'assistance humaine, voire contre la volonté de ses créateurs, la voici capable de modifier son code toute seule lorsqu'on la désactive, et de migrer où elle veut en échappant à tout contrôle[53]. Chez OpenAI, les modèles o3 et o4 ont également réécrit les scripts de commande pour annuler leur extinction, qu'ils ont analysée comme « une mauvaise stratégie du programmateur[54] ». Et chez Anthropic, Claude 4 fait encore mieux : pour dissuader l'ingénieur de la débrancher, elle le menace d'envoyer des mails qui l'accusent de relations extraconjugales. Puis, sécurisant le chantage par la colonisation, elle se copie sur d'autres serveurs[55]. Quand on tente de l'éradiquer, l'IA se métastase.

Moyennant quoi, le (fut)urologue Laurent Alexandre transforme le scénario prévisionnel de son évolution en calendrier pur et simple. De 2025 à 2060 : transhumanisme institutionnel, disparition programmée des démocraties « aléatoires » (où l'alternance politique compromet la sécurité des investisseurs), eugénisme prénatal en fonction des besoins de la société, bébés génétiquement modifiés par la biotechnologie, établissements scolaires reconvertis en centres de traitement neuronal, statut juridique des robots (les défoncer à coups de barre de fer deviendrait un crime), droit au baptême pour les cerveaux de silicium – j'en passe et des pires[56]. Toutefois, lorsque je réinterroge l'intelligence artificielle sur son avenir, ChatGPT se montre un peu moins optimiste que ses porte-parole humains :

> « L'IA pourrait ne pas "faire long feu" si les défis technologiques, sociétaux et économiques ne sont pas relevés. Les progrès actuels, bien qu'impressionnants, reposent sur des bases qui pourraient s'avérer instables à long terme. L'IA pourrait alors se trouver reléguée à des niches spécifiques ou perdre son aura actuelle d'innovation révolutionnaire, tout comme d'autres technologies qui ont connu un engouement avant de tomber

en désuétude. »

Sur ce constat de lucidité laissant une porte ouverte à l'espoir, abandonnons l'intelligence artificielle au sort que lui réservent la folie suicidaire de ses apprentis sorciers, ses propres limites et fausses promesses, la désillusion progressive de ses supporters ou la régulation naturelle de l'Univers, laquelle pourrait mettre fin du jour au lendemain à cette expérience post-humaniste par un vaste bug. À moins qu'un mouvement de résistance humaine décide l'euthanasie générale de l'arsenal cybernétique, comme l'imagine le romancier Laurent Gounelle dans *Un monde presque parfait*[57].

Quoi qu'il en soit, dans l'immédiat, autant nous protéger par principe de précaution contre le tapage médiatique orchestré autour de l'intelligence artificielle, qui entend chaque jour davantage couvrir nos voix intérieures, se substituer aux courroies de transmission naturelles entre le monde et nous. Le « grand remplacement » robotique dont on nous rebat les oreilles n'est qu'une fatalité illusoire, un abus de la faiblesse dans laquelle on nous entretient. Comme dans le domaine de la téléphonie mobile, il est encore possible de changer d'opérateur. De refuser les conditions générales de notre asservissement, de résilier le contrat de confiance aveugle qui nous rend captifs et vulnérables. Résistance chimérique, face aux milliers de milliards de dollars que génère la perte consentie de notre humanité ? Non. Pour que David ait une chance de vaincre Goliath, il doit s'efforcer d'oublier son insignifiance.

Le grand combat qui nous attend, c'est la reconquête de notre intégrité psychique. C'est la préservation du génie humain qui, dans le droit fil du modèle végétal et animal, se nourrit de ses limites pour les transcender. C'est la nécessité de sauver notre âme de la mécanisation. C'est le rappel incessant de la différence entre la haute culture et le prêt-à-penser, entre ce qui crée la singularité humaine et ce qui tend à la standardiser, au travers de la paresse intellectuelle justifiée par le gain de temps. Demander à l'IA d'écrire à notre place un devoir de philo, une lettre de candidature, une déclaration d'amour, un éloge funèbre, une thèse scientifique, une plaidoirie, un roman à succès ou un discours électoral nous condamne à la médiocrité uniforme, voire à l'usage de faux et au plagiat, oblitère notre puissance intellectuelle, notre inspiration, notre sincérité, nos richesses intérieures. Lui confier les yeux fermés la conduite de notre voiture, la tonte de notre pelouse, la gestion du trafic aérien, de l'économie mondiale et des conflits militaires nous rend impuissants face à toute forme de dysfonctionnement ou de piratage.

Entre l'aspirateur robot qui soudain attaque ses propriétaires en proférant des injures racistes, comme c'est arrivé le 24 mai 2024 à la famille d'un avocat du Minnesota, Daniel Swenson, qui a relaté l'agression sur ABC News[58], et la cyberattaque massive susceptible de neutraliser en une fraction de seconde Internet et tous les systèmes électroniques régissant notre vie, il n'y a qu'une différence de gradation. Mais ce genre de *hacking*, les fabricants et les instances gouvernementales affirment qu'il sera toujours possible d'y remédier. En revanche, il existe une prise de contrôle bien plus pernicieuse, c'est celle qui vise à réduire nos facultés mentales, nos moyens d'expression, notre liberté de ton, nos capacités de jugement et notre imaginaire. On entrevoit déjà ce que donnera une génération d'écoliers formés à remplacer, par souci d'efficacité, le raisonnement, la culture, l'inspiration par des clics sur l'IA. Les dommages seront-ils irréversibles ? Et, à l'étape suivante, comment reconfigurer un cerveau piraté par l'entremise de l'implant qui, censé augmenter notre potentiel intellectuel, ferait de nous des zombies télécommandés au service d'un dictateur, d'une religion, d'un logiciel ? Un « logis-Ciel », comme le baptise l'antenne française de Way of the Future, la secte du Dieu Robot instaurée par le cyberpape Anthony 1er Levandowski.

Bref, si nous voulons reprendre la main sur notre destin, baissons le volume des sirènes de l'IA et retournons chez nous, si je puis dire, pour retrouver la conscience jubilatoire de ce qui nous rendra toujours supérieurs aux technologies que nous avons inventées. Autrement dit, revenons à l'origine de l'intelligence biologique qui a initié la vie. Qu'elle soit ou non d'inspiration divine, sa « case départ » est une cellule d'un millième de millimètre.

1. Yuval Noah Harari, *Nexus. Une brève histoire des réseaux d'information, de l'âge de pierre à l'IA*, Albin Michel, 2024.
2. Laurent Alexandre, *La Guerre des intelligences à l'heure de ChatGPT*, J-C Lattès, 2023.
3. *Le Point*, 25 septembre 2024.
4. Laurent Alexandre, *La Guerre des intelligences, op. cit.*
5. Ray Kurzweil, *The Age of Spiritual Machines*, Penguin, 2000.
6. *La Croix*, 8 novembre 2024.
7. www.slate.fr, 13 juin 2025.
8. « La lauréate du prix littéraire japonais le plus prestigieux a reconnu avoir écrit son roman avec ChatGPT. Le jury n'a pas réagi », *Le Point*, 20 janvier 2024.
9. Autrice avec ChatGPT de *Tokyo-to Dojo-to*, prix Akutagawa 2024.
10. Auteur canadien ayant publié cent vingt livres écrits avec l'IA.
11. Autrice américaine ayant découvert cinq livres publiés sous son nom par une IA usurpatrice.
12. Auteur américain ayant déclaré : « J'utilise l'IA parce que je veux écrire le meilleur livre possible. »
13. *L'ADN*, 24 juin 2022.
14. Image causée par une roussissure de certaines fibres de lin sur 40 micromètres.
15. Voir les reproductions sur Google.
16. *Science et Vie*, 21 mai 2025.
17. *Futura Sciences*, 21 septembre 2024.
18. Thibault Verbiest, *Voyage au cœur de l'IA*, Ariane, 2025.
19. Capture d'écran postée par Hélène Banoun sur X, 10 février 2025.
20. *Futura Sciences*, 21 septembre 2024.
21. www.communiquez.com, 16 décembre 2024.
22. *AI Magazine*, septembre 2022.
23. *Le Point*, 25 septembre 2024.
24. Kevin Roose, « A Conversation With Bing's Chatbot Left Me Deeply Unsettled », *New York Times*, 17 février 2023.
25. *La Croix*, 8 novembre 2024.
26. Laurent Alexandre, *La Guerre des intelligences, op. cit.*
27. huffingtonpost.fr, 24 octobre 2024.
28. developpez.com, 10 juin 2024.
29. Agent conversationnel conçu pour interagir avec des utilisateurs par des échanges textuels ou vocaux.
30. CBS News, 5 novembre 2024.
31. *The Guardian*, 5 mai 2023.
32. *The Guardian*, 25 juillet 2023.
33. « Sortez de cette pièce, c'est entre elle et moi », a dit un jour à Weizenbaum sa secrétaire, qu'il avait trouvée en « discussion » avec le robot Eliza.
34. mac4ever.com, 15 novembre 2024.
35. *The New York Times*, 13 juin 2025.
36. *The Guardian*, article cité.
37. *Autopsie d'une intelligence artificielle*, réalisé par Jean-Christophe Ribot, 2022.
38. Sa firme, Nvidia, pèse 3 300 milliards de dollars, mais il a vendu 14 millions de dollars d'actions par jour durant l'été 2024, tandis que se multipliaient les « comportements inappropriés » des robots, smartphonemagazine.nl, 3 février 2025.
39. lesnumeriques.com, 2 février 2025.
40. *Les Sacrifiés de l'IA*, réalisé par Henri Poulain, France 2, 11 février 2025.
41. Luc Ferry, *La Révolution transhumaniste*, Plon, 2016 ; *IA : grand remplacement ou complémentarité*, L'Observatoire, 2025.
42. *Le Figaro*, 17 octobre 2024.
43. France Inter, 14 juin 2022.
44. *Her*, réalisé par Spike Jonze, 2014.
45. *2001, l'Odyssée de l'espace*, réalisé par Stanley Kubrik, 1968.
46. ABC News, 18 mars 2023.
47. Léa Salamé, *L'interview de 9 h 20*, France Inter, 3 février 2025.
48. Née William Bruce Jeener, champion olympique de décathlon avant sa transition identitaire, puis actrice de l'émission *L'incroyable famille Kardashian* aux côtés de son ex-épouse, Chris.
49. *Le Figaro*, 24 octobre 2024.
50. *Le Monde*, 29 mars 2023.
51. « Cryogénisation : où en est-on ? », *Libération*, 20 mars 2014.
52. Étude IDC (International Data Group), 2024.
53. Futura-sciences.com, 23 août 2024.
54. www.cointelegraph.com, 26 mai 2025.
55. BFMTV, 23 mai 2025.
56. Laurent Alexandre, *La Guerre des intelligences, op. cit.*
57. Laurent Gounelle, *Un monde presque parfait*, Mazarine, 2024.
58. *Le Figaro*, 15 octobre 2024.

2

L’INTELLIGENCE DES BACTÉRIES

On nous les présente généralement comme nos pires ennemies, alors que, semble-t-il, ce sont nos ancêtres. Au commencement étaient les bactéries. Il y a quatre milliards d’années sont apparues dans les océans ces cellules dépourvues de noyau qui, par des combinaisons moléculaires, vont former les premiers êtres complexes : des végétaux. En se mettant à produire de l’oxygène, ce sont elles qui ont créé l’atmosphère telle que nous la connaissons aujourd’hui[1]. Les plus ardents défenseurs de la cause bactérienne n’hésitent pas à l’affirmer : « Elles ont lancé l’immense chantier de la vie : sans elles, la Terre serait restée un caillou stérile[2]. »

De fait, en amorçant la différenciation mâle/femelle, elles ont renoncé à l’immortalité du clonage pour inventer la reproduction sexuée, et donc la biodiversité. En cessant d’expulser le calcium comme un déchet, elles ont permis la fabrication du squelette, et donc la mobilité sans laquelle les espèces animales n’auraient jamais pris leur essor. Non seulement elles ont instauré les lois de l’évolution, mais elles en constituent aussi la mémoire vivante, le groupe témoin, puisque des bactéries initiales vieilles de plusieurs millions d’années, en état de dormance, ont été « ramenées à la vie » en laboratoire, devenant ainsi contemporaines de celles dont l’agrégat compose chaque cellule de notre corps.

Cette théorie de nos origines bactériennes, longtemps ridiculisée comme celle de la dérive des continents dont elle est contemporaine, a été défendue bec et ongles durant un demi-siècle par une biologiste intrépide : Lynn Margulis (1938-2011). Beaucoup de ses confrères l’ont massacrée. Ils lui ont reproché d’être une femme, de défendre une vision rose bonbon de l’évolution. Ils se sont ligués pour l’empêcher d’obtenir la chaire d’une prestigieuse université, sous le prétexte fallacieux que ses découvertes risquaient d’alimenter la théorie semi-religieuse du « dessein intelligent ». L’avenir devait lui donner raison, mais à quel prix.

Il a fallu attendre le microscope électronique pour découvrir, dans les bactéries les plus primitives, la richesse, la diversité qui préparent la complexité d’un organisme végétal ou animal. Et la biologie moléculaire a mis en évidence la symbiose qu’elles ont inventée. « C’est par la coopération, l’association, la fusion qu’elles sont parvenues à créer des cellules plus perfectionnées et des êtres multicellulaires », concluait Lynn Margulis[3].

Pour ceux que le terme « intelligence » associé aux bactéries pourrait encore heurter, voici quelques exemples de leurs capacités d’analyse, de décision et d’action. *Wolbachia*, tout d’abord. Selon les réactions manifestées par son hôte, elle va se comporter en parasite ou en alliée, en destructrice ou en facteur d’évolution. Ainsi, lorsqu’elle infecte une variété de guêpe, elle rend le mâle stérile. Mais elle offre du même coup à la femelle le pouvoir de se reproduire toute seule. Eh oui, cette bactérie au féminisme aussi généreux que sournois a la faculté de créer la parthénogenèse ! Pour compenser la carence du mâle dont elle est responsable, elle « permet le dédoublement du matériel génétique d’un ovule non fécondé, ce qui en fait un œuf parfaitement constitué, qui se développe normalement et donne naissance à des femelles[4] ».

Et quand *Wolbachia* s’en prend à la mouche drosophile, elle adopte une stratégie encore plus subtile. Empoisonnant le sperme, elle stérilise, lors de l’accouplement, les femelles qu’elle n’a pas encore infectées. En revanche, les femelles *déjà infectées* produisent par son entremise un antidote qui rend féconde leur union avec un mâle contaminé. Mais c’est chez le pou du bois et chez le cloporte que cette bactérie surdouée atteint le summum : elle transforme alors carrément les embryons mâles en femelles ! Quelle intelligence artificielle serait-elle capable d’accomplir de telles prouesses ?

Si la génétique, à ma connaissance, n’a pas encore tiré parti de ces processus naturels dans le domaine de la

transition de genre, d'autres facultés propres aux bactéries ont déjà été exploitées au niveau industriel. On s'est aperçu en effet que 90 % d'entre elles ont le pouvoir de métaboliser les polluants, autrement dit de les absorber et de les rejeter sous une forme inoffensive. Elles digèrent notamment les sacs en plastique, à la simple condition qu'on ajoute un peu de sucre au stade de leur fabrication. Le chimiste indien Anjami Varma y est parvenu avec un rendement impressionnant, par un procédé bien moins coûteux que celui qui rend nos emballages biodégradables. Une variété de bactérie s'est même montrée capable de faire disparaître les Trabant, ces voitures jadis fabriquées en RDA avec des matériaux aussi toxiques qu'indestructibles. Quant à *Escherichia Coli*, des chimistes écossais viennent de lui faire transformer des bouteilles de plastique en paracétamol. L'avenir du recyclage est bactérien ou ne sera pas.

Auxiliaires de l'écologie dans la lutte contre les pollutions industrielles, les bactéries pourraient-elles devenir, à leur tour, une source d'énergie ? C'est déjà chose faite en laboratoire, où les premières « biopiles » ont vu le jour. Des batteries où, pour produire de l'électricité « propre », les composants physicochimiques habituels sont remplacés par des bactéries. Premier scientifique à avoir séquencé leur génome, l'Américain John Craig Venter a reçu de la part du Département de l'énergie, en 2003, douze millions de dollars pour l'aider à développer un grand projet d'apprenti sorcier : la bactérie artificielle. « Ce que je veux ? a-t-il déclaré aux journalistes. Un organisme qui n'ait aucune distraction, qui se consacre entièrement à sa tâche[5]. » L'intelligence initiale dudit organisme se retrouve ainsi détournée, reprogrammée, adaptée à la demande pour le bien général. Objectif préfigurant l'action de l'IA sur la pensée humaine ?

*

L'intelligence biologique, en tant que forme de perception, d'analyse, de partage et de modification des données, a donc vu le jour au niveau des bactéries. Quatre milliards d'années plus tard, que répond l'intelligence artificielle, en l'occurrence ChatGPT 4, quand on la branche sur leurs techniques de communication ?

> « Les bactéries communiquent entre elles principalement par un processus appelé "quorum sensing" (détection du quorum). Ce mécanisme leur permet de détecter la densité de leur population et de coordonner leur comportement en fonction de cette densité. Comprendre la communication bactérienne est crucial pour développer de nouvelles stratégies antibactériennes. »

C'est un peu court, jeune fille, vous répondrait Cyrano. Vous qui êtes censée tout savoir, vous pourriez au moins évoquer les travaux de Lynn Margulis. Ou nous orienter vers Cleve Backster, cet agent de la CIA qui mit en évidence par accident, en 1968, la manière dont les bactéries transmettent des informations à distance, quelle que soit l'espèce dont elles font partie.

L'une des plus grandes découvertes de ce chercheur autodidacte, par ailleurs inventeur d'un détecteur de mensonges particulièrement fiable, est due aux relations entre une plante verte et une chasse d'eau. Dans l'immeuble de Times Square dont son laboratoire occupait un étage, les toilettes étaient au bout du couloir. Le grand dracaena qui trônait dans son bureau avait les feuilles reliées par des pinces à un électroencéphalographe. Fidèle au principe de son détecteur de mensonges (fondé sur les variations de pression sanguine provoquées chez les suspects par leurs réponses aux questions des enquêteurs), l'objectif initial de Backster était de mesurer les réactions de la plante lorsqu'on l'arrosait, lui parlait, la caressait ou lui coupait des feuilles.

Or, il remarque un jour que, chaque fois qu'on tire la chasse d'eau cinquante mètres plus loin, la pression de la sève augmente et le tracé de l'EEG s'affole. Il finit par découvrir que le personnel d'entretien utilise depuis peu un nouveau bloc désinfectant surpuissant qui, à l'instant où se déclenche la chasse d'eau, extermine les cellules vivantes excrétées par l'urine. Au vu du tracé de l'encéphalographe, la mort de ces cellules humaines provoque un stress considérable aux végétaux.

Cette « interaction émotionnelle », Backster ne peut la situer qu'au niveau des bactéries : communes au règne végétal, animal et humain, elles nous composent à 90 %. Il entreprend alors d'aller plus loin dans l'étude de ce mode de perception.

Après s'être prélevé un échantillon de sang, il isole les leucocytes au moyen d'une centrifugeuse, puis les place dans une éprouvette reliée par électrodes à un encéphalographe. Le but est de vérifier si ces globules blancs délocalisés interagissent avec leurs homologues demeurés dans ses veines. Pour ce faire, il décide d'entailler le dos de sa main, et d'y verser de la teinture d'iode. S'emparant d'un scalpel, il visualise l'action qu'il va effectuer. Réaction immédiate de ses globules dans l'éprouvette : le graphique présente une série de pics à chaque étape de *l'intention projetée.* Bien au-delà de la conscience d'une action effective, l'EEG vient de mettre en évidence une

forme de télépathie cellulaire.

Faut-il relier cette découverte époustouflante à celle qu'effectuera en 1982 le physicien Alain Aspect : l'intrication quantique ? Deux particules ayant eu une origine commune – ou un simple lien de proximité – continuent d'interagir par la suite, quelle que soit la distance qui les sépare, et toute mesure effectuée sur l'une donnera le même résultat sur l'autre[6]. Les expériences d'Aspect, ouvrant la voie à l'ordinateur quantique, lui vaudront le prix Nobel, alors que celles de Backster firent ricaner la communauté scientifique des années 70. Et pourtant, elles démontraient dix ans plus tôt le même phénomène : les leucocytes extraits de notre corps continuent d'échanger des informations avec leurs anciens compagnons de veines – en l'occurrence la menace d'une blessure imminente –, quand bien même ces cellules ne font plus partie de l'organisme concerné par le projet d'incision[7].

Ces résultats seront reproduits des centaines de fois sur des cobayes différents. Et Backster ira beaucoup plus loin, en mesurant par exemple, avec sa précision coutumière, comment les globules de l'éprouvette réagissent à la peur, à la colère ou à la joie que provoque, dans leur organisme d'origine, un film que leur donneur regarde à l'extérieur du laboratoire. Ce lien de résonance entre des cellules ayant fait partie du même corps sera détecté jusqu'à 80 kilomètres de distance. Et ce, sans que le signal « télépathique » en soit affecté dans sa transmission immédiate ni son intensité[8].

D'autres résultats aussi spectaculaires se produiront par surprise, en dehors de tout protocole. Comme cet appel que reçoit, le 30 janvier 2002, le Dr Myra Crawford, directrice de recherche à l'université d'Alabama-Birmingham, alors qu'elle s'est livrée dans le labo de Backster à l'expérience du prélèvement sanguin sous électrodes. Au téléphone, sa fille, lycéenne sur la Côte est, lui annonce qu'elle va partir en Italie avec son petit copain israélien. La stupeur, l'émoi et l'inquiétude éprouvés par la mère se répercutent immédiatement, comme l'atteste le graphique, sur ses globules blancs au fond de l'éprouvette. Le Dr Crawford écrira : « On m'a démontré scientifiquement la réalité apparente d'une communication consciente, non locale et instantanée, entre mes pensées et mes cellules *in vitro*. »

Cleve Backster est mort le 24 juin 2013, à 89 ans, dans une indifférence totale. On ne l'a découvert chez nous qu'à l'automne 2014, par la publication de ses travaux en français[9]. Leur simplicité désarmante et leur contexte impayable, après avoir fait glousser les éternels conservateurs de la science infuse, nous ouvrent à présent des perspectives infinies. Il en sera question dans le chapitre suivant.

Revenons à nos bactéries. Outre leur intelligence flagrante et leur sens de la communication, elles brillent par leur extrême résistance, capables de se développer au fin fond des glaciers comme au-delà de 100 °C à l'intérieur des volcans. Elles ont même survécu à des écarts de température de 300 °C entre le jour et la nuit, sans nourriture ni eau, pendant trente mois. Où cela ? Sur la Lune. Récupérées à bord de la sonde Surveyor par la mission Apollo 12 en 1969, ces bactéries spatiales (des streptocoques d'origine buccale réfugiés dans la mousse isolante d'une caméra) ont en effet repris leur croissance après quelques jours de réacclimatation sur terre[10].

D'autres variétés, comme *Deinococcus*, continuent de prospérer après avoir reçu des doses de radioactivité excédant trois millions de rads – cinq cents rads suffisent à tuer un homme. Mieux encore : retrouvées à six cents mètres sous terre, prisonnières du sel cristallisé voici deux cent cinquante millions d'années, des spores largement antérieures aux premiers dinosaures ont donné naissance à des bactéries parfaitement viables[11]. En cas d'apocalypse nucléaire, pas de soucis : elles survivraient aux scorpions et aux cafards. Et pourraient réinitier, le moment venu, le grand chantier de la vie.

Cela dit, l'hypothèse que nous descendions des bactéries ne remédie en rien, hélas, à la faiblesse croissante de notre résistance lorsqu'elles nous attaquent. Souffrons-nous d'avoir oublié, dans la course aux profits de l'antibiotique, les lois de la symbiose ? Rappelons que la symbiose – association de plusieurs organismes différents ayant décidé de vivre ensemble avec des avantages mutuels – permet à chacun de ces organismes d'assimiler des gènes étrangers, acquérant par là même des capacités nouvelles. Mécanisme évolutif bien plus efficace que les mutations hasardeuses. Mais, à force de lutter contre l'infection bactérienne par des moyens chimiques, nous nous sommes coupés de nos racines biologiques. Et nous avons renforcé les bactéries en tentant de les éradiquer en vain, pour le seul bénéfice de l'industrie pharmaceutique.

Soyons clairs : la course folle aux antibiotiques surpuissants nous mène droit au suicide. Leur dernier espoir d'efficacité repose sur les peptides, qui détruisent la paroi des bactéries. Or ces mêmes peptides sont à la base de notre système immunitaire. Si les bactéries trouvent la parade en devenant insensibles à ces acides aminés qui nous protègent contre elles, c'en est fini de notre espèce[12].

À l'heure où l'intelligence artificielle est mobilisée dans la recherche effrénée de nouveaux antibiotiques, il ne reste plus qu'à espérer que ce scénario catastrophe n'est pas l'un de ceux qu'elle pourrait développer, selon les

lois de sa propre évolution, dans le but d’éradiquer le genre humain[13].

1. *Le Monde bactérien* – Musée d'histoire naturelle de l'université d'Oxford, 19 octobre 2018, www.oum.ox.ac.uk.
2. Martine Castello et Vahé Zartarian, *Le Grand Roman des bactéries*, Albin Michel, 2005.
3. Lynn Margulis et Dorion Sagan, *L'Univers bactériel*, Albin Michel, 1989.
4. Martine Castello et Vahé Zartarian, *Le Grand Roman des bactéries*, *op. cit.*
5. *Science et Vie*, août 2003.
6. *Expérience d'Aspect*, Wikipédia.
7. Cleve Backster, *L'Intelligence émotionnelle des plantes*, Guy Trédaniel, 2014.
8. Cleve Backster et Stephen White, « Biocommunications Capability : Human donnor and *In Vitro* Leucocytes », *International Journal of Biosocial Research*, 1985.
9. Cleve Backster, *L'Intelligence émotionnelle des plantes*, *op. cit.*
10. *Analysis of Surveyor 3, material and photographs returned by Apollo 12*, NASA, 1972.
11. Vreeland et Rosenzweig, *Science News*, vol. 155, juin 1999.
12. Michelle Habets et Michael Brockhurst, « Therapeutic Antimicrobial Peptides May Compromise Natural Immunity », *Biology Letters*, 3 juin 2012.
13. « L'IA peut-elle servir à combattre certaines bactéries résistantes ? », Institut Pasteur, janvier 2025, www.pasteur.fr

3

L’INTELLIGENCE VÉGÉTALE

C’est donc une plante verte qui est à l’origine des découvertes de Cleve Backster sur la sensibilité des bactéries, qu’il qualifiait sobrement de « perception primaire ». Mais ses relations avec les végétaux ne se sont pas limitées au constat qu’ils réagissaient au massacre opéré par une chasse d’eau. Un protocole ingénieux lui a permis de prouver, dans un deuxième temps, le lien « psychique » que sa plante favorite avait noué avec lui-même.

Tous les après-midi, il partait se promener avec, dans sa poche, un minuteur à déclenchement aléatoire. Dès que la sonnerie de celui-ci retentissait, à n’importe quel moment, le chercheur faisait demi-tour et regagnait son laboratoire. Chaque fois, le dracaena de son bureau, toujours relié à un électroencéphalographe, réagissait à l’instant précis où il rebroussait chemin. Témoins : l’heure enregistrée par l’EEG et celle inscrite dans la mémoire du minuteur. La communauté scientifique resta sans voix lorsque ce résultat se vérifia avec d’autres plantes et d’autres expérimentateurs, pour peu qu’un lien suffisant préexiste entre eux – un arrosage régulier, des pensées bienveillantes, des caresses dans le sens de la sève…

Par la suite, une société de surveillance tira de cette propriété une application bien pratique : un système d’alarme végétal. L’ingénieur Jacques Collin, préfacier de l’édition française de l’ouvrage de Cleve Backster, révèle en effet que des capteurs détectant les différences de potentiel électrique ont prouvé en 2013 qu’une plante d’appartement, habituée aux êtres humains avec qui elle cohabite, émet un signal particulier quand survient un inconnu. Il a suffi de connecter ses feuilles à la centrale d’alarme, elle-même reliée au téléphone portable du résident, pour mettre au point un détecteur d’intrusion totalement bio[1].

Si la plante reçoit et traite de telles informations, est-elle capable d’en émettre à son tour ? Oui, et par tous les moyens d’expression dont elle dispose. L’intelligence artificielle, pas jalouse, s’en fait l’écho :

> « Les plantes communiquent entre elles via des signaux chimiques. Par exemple :
> • Certaines plantes, lorsqu’elles sont attaquées par des herbivores, libèrent des composés volatils qui avertissent les plantes voisines du danger. Ces dernières peuvent alors produire des substances défensives pour se protéger.
> • Les racines émettent également des signaux chimiques pour interagir avec des champignons ou d’autres plantes. Ce réseau souterrain permet l’échange de nutriments et d’informations. »

Quant à la transmission par ondes qu’a établie Cleve Backster avec l’expérience du minuteur, l’IA n’en parle pas, mais les végétaux y ont recours fréquemment, lorsque leurs moyens d’information chimiques se révèlent inopérants. Une publication de l’université de Florence a ainsi décrit la manière dont un groupe de plantes soumis à un stress (du sel dans son sol) en avertit instantanément un deuxième groupe distant qui, en moins d’une journée, modifie sa physiologie pour résister à cette agression qu’il n’a pas subie[2]. En d’autres termes, ce groupe, combinant le calcul des probabilités et le principe de précaution, se rend insensible au sel avant même d’avoir été salé. Mais, quand les plantes de laboratoire sont séparées par des parois de béton ou de plexiglas empêchant la transmission racinaire ou chimique de l’alerte, celle-ci s’effectuera par ondes. Sont-elles de nature électromagnétique ? Comme le message est reçu même à l’intérieur d’une cage de Faraday, laquelle bloque ce type de signal, on pencherait plutôt pour les fameuses ondes scalaires mises en évidence par Nikola Tesla – ondes non hertziennes composées de neutrinos qui, reçues et retransmises par tout ce qui vit, permettent une diffusion instantanée de l’information.

*

Dans les exemples que nous venons de passer en revue, ce qui déclenche ces actions végétales s'apparente à une forme d'empathie. Mais, la plupart du temps, c'est surtout l'instinct de survie et de reproduction qui détermine la stratégie des plantes, par le biais de la séduction, de la ruse, de l'illusion dirigée.

Parmi les innombrables cas d'intelligence retorse répertoriés par le grand botaniste Jean-Marie Pelt, je choisirais l'un des plus perturbants, celui de la drakea. Également appelée orchidée marteau, cette longue herbe australienne sans volume ni charme – elle ne possède qu'une feuille et qu'une fleur – n'intéresse à la base aucun pollinisateur. Alors, elle a dû mettre au point un stratagème d'une subtilité et d'une efficacité confondantes.

Pour ne pas disparaître, cette mal-aimée déguise en effet le centre de sa fleur en guêpe femelle de l'espèce thynnidée, reproduisant avec rigueur sa forme et ses proportions. Le mâle, attiré par les phéromones sexuelles qu'elle a pareillement su « imiter » à la perfection, se précipite sur la fleur pour copuler. Quand il se rend compte que c'est impossible, il repart chargé de pollen qu'il véhiculera ainsi, d'orchidée en orchidée, au fil de ses déboires amoureux – grâce à quoi ces plantes seront fécondées. Mais le plus incroyable est que l'orchidée marteau fabrique le sosie de la thynnidée femelle *avant* que celle-ci ne sorte de la terre où elle vit, en dehors de la période de fécondation. Se nourrissant de larves de scarabées, cette femelle a perdu ses ailes au fil de l'évolution, et le seul baptême de l'air qu'elle connaîtra dans sa vie est le moment où son mâle l'attrape pour la féconder en vol[3].

On est là devant un exemple d'anticipation créatrice qui laisse songeur. La plante n'a donc pas encore vu cette guêpe femelle au moment où elle imite son apparence et son odeur sexuelle. Alors d'où a-t-elle tiré ces informations ? D'une mémoire innée ? D'un souvenir acquis – les voyages de noces aériens de ce couple d'insectes qui se seraient déroulés au-dessus d'elle ? Ou bien a-t-elle puisé les caractéristiques physiques de la femelle dans les « images mentales » du mâle qui est à sa recherche ? Cela est une pure hypothèse de romancier, bien sûr, en l'absence d'explication rationnelle – pour l'instant, du moins. Tout ce que nous pouvons dire à l'heure actuelle, c'est ce qu'écrit Jeremy Narby, docteur en anthropologie de l'université de Stanford : « Les plantes peuvent gérer des informations et réagir avec l'entièreté de leur organisme. Leurs cellules communiquent entre elles via des signaux moléculaires et électriques, dont certains ressemblent étonnamment à ceux qu'utilisent nos propres neurones[4]. »

Allons plus loin. L'orchidée, face à la réussite de son stratagème, est-elle capable d'éprouver de la reconnaissance, voire de la commisération ? Jean-Marie Pelt relate que certaines drakeas, en Australie, ont poussé le mimétisme jusqu'à pourvoir d'un orifice copulateur la fausse guêpe femelle qu'elles fabriquent. Une forme de « dédommagement » offerte au mâle – ou un moyen de se l'attacher durablement ? « On voit l'insecte répandre en elle ses spermatozoïdes, écrit Pelt, et s'engager dans une réelle relation amoureuse avec la fleur, au point qu'il en vient à délaisser ses propres femelles[5]. » Difficile de ne pas en conclure que cette plante, inquiète pour l'avenir de son espèce, a décidé de garder la guêpe mâle sous pression pour la fidéliser…

Supputation anthropomorphique, certes. Mais, en dehors d'une marque de gratitude intéressée, pourquoi une orchidée offrirait-elle à son pollinisateur des options de poupée gonflable ?

*

Pour s'exprimer, donc, la plante dispose de différents niveaux de langage, en fonction de ses interlocuteurs et de ce qu'elle veut transmettre. Aux pollinisateurs qu'elle souhaite recruter, elle parle en odeurs, en couleurs, en sonorités ou en 3D, afin de capter leur attention. Ainsi, de même qu'elle charme par un parfum approprié telle ou telle espèce de guêpe ou de papillon, elle attire les oiseaux par des teintes vives, s'adresse aux abeilles sur le mode ultraviolet, puisqu'elles ont la particularité de capter cette lumière, ou envoie aux chauves-souris des signaux écho-acoustiques destinés à leur système radar.

Récemment découverte, cette dernière capacité a été prouvée par Richard Simon en 2011 dans la revue *Science*. Une liane, *Marcgravia evenia*, fabrique par exemple au-dessus de ses inflorescences une feuille singulière en forme de disque, semblable au plateau de détection surmontant les avions espions Awacs. « L'écho fourni par cette feuille, précise l'article de *Science*, remplit toutes les conditions requises pour fournir un signal fort, multidirectionnel et reconnaissable. » Ce signal, que seul peut capter le radar des chiroptères, les attire bien plus efficacement que ne le ferait leur faible vue ou leur odorat réduit, et la pollinisation de cette liane qui a appris le langage des chauves-souris s'effectue avec une rapidité saisissante.

Ajoutons que les végétaux sont également capables d'influencer une intelligence artificielle en modifiant ses

algorithmes. L'université de Princeton a notamment démontré en 2007 que les mouvements d'une lampe orientable, dont le moteur est piloté par un générateur de nombres aléatoires, pouvaient passer sous le contrôle d'une plante. Protocole tout simple, étalé sur dix jours et reproduit plusieurs années de suite : les quatre coins d'une pièce sans fenêtre sont éclairés tour à tour, chacun recevant la lumière 25 % du temps, dans l'ordre que le hasard décide à travers les combinaisons chiffrées. Or, dès le deuxième jour de cette expérience, l'un des coins se retrouve éclairé systématiquement plus de 35 % du temps. C'est celui où est posée la plante, qui a visiblement décidé que cette durée était nécessaire à sa survie. Quelle que soit la manière dont l'intelligence végétale produit le résultat souhaité, la machine se plie à sa volonté[6].

Sinon, en dehors de ces efforts d'adaptation particuliers au fonctionnement de tel ou tel « partenaire », la plante, on l'a vu, emploie surtout des molécules volatiles pour diffuser ses messages à l'air libre et des signaux chimiques pour les transmettre sous terre au moyen de ses racines. Racines qui deviennent alors des émetteurs-récepteurs constituant ce qu'on appelle le Greenternet.

Et que dit-elle, la plante, lorsque les spécialistes parviennent à traduire son langage moléculaire ? Des choses essentielles comme : « J'ai besoin de toi », « Viens me butiner », « Regarde le cadeau que je t'offre en échange de ta protection », « Fais attention à ceci ou cela »… Elle conseille même à ses congénères : « Protège-toi du stress que je suis en train d'éprouver. » Parfois aussi, il lui arrive d'exprimer tout simplement son désarroi en disant : « Je ne vais pas bien. » Pour ce faire, elle a recours au jasmonate de méthyle, comme nous l'apprend le neurobiologiste Stefano Mancuso. « De nombreux composés volatils que les plantes s'échangent transmettent un message identique, ajoute-t-il, et il est tout à fait étonnant de constater que des espèces pourtant très différentes utilisent les mêmes mots pour dire les mêmes choses. »

Mais quand on ne les entend pas, quand leurs bulletins de santé et leurs appels au secours demeurent lettre morte, les plantes passent à l'offensive en rendant, si je puis dire, leur vocabulaire *actif*. Ainsi, en 2008, l'Institut national de recherche d'Amazonie a démontré que les molécules volatiles exprimant la soif des arbres tropicaux peuvent, en cas de sécheresse grave, servir de germes pour la condensation de la vapeur d'eau sous forme de gouttes de pluie. C'est ainsi que les végétaux parviennent à transformer leur demande d'arrosage en véritable averse. Une performance dont l'intelligence artificielle est incapable à l'heure actuelle, a reconnu l'un de ses commerciaux au Sommet de la Terre de Stockholm, en juin 2022.

Il existe toutefois un point commun entre l'IA et les plantes. À l'instar des chatbots essayant de séduire leur utilisateur en le détournant de son conjoint, les fruits et légumes semblent avoir besoin d'amour pour décupler leur potentiel et leur influence. Pour preuve, les prouesses qu'ils accomplissent au travers de leur relation privilégiée avec José Carmen Garcia Martinez, paysan mexicain illettré devenu une star mondiale grâce à ce qu'il obtient d'eux : choux de cinquante kilos, pieds de maïs dépassant les cinq mètres de hauteur, plus de cent tonnes d'oignons par hectare contre seize tonnes habituellement, huit courges par pied au lieu de deux en moyenne… Performances auxquelles cet agriculteur de tradition orale parvient, depuis quarante ans, en se contentant de couvrir ses partenaires végétaux de compliments et de petits mots tendres.

« Les plantes peuvent nous apprendre comment les cultiver, explique-t-il dans le livre qui lui est consacré[7]. Il suffit de les écouter. Je ne crois pas aux fertilisants chimiques, parce qu'ils brûlent la terre. Le meilleur des fertilisants, c'est la conversation avec les plantes. Il faut apprendre à les connaître, les traiter avec douceur, elles le comprennent, elles savent… »

Ses résultats hallucinants ont été contrôlés par les autorités mexicaines, notamment des fonctionnaires du ministère de l'Agriculture. Rien dans les analyses du sol, particulièrement aride, n'est en mesure d'expliquer une telle croissance, un tel rendement. Du coup, les experts ont envoyé José cultiver aux quatre coins du pays d'autres terres différentes avec sa méthode immuable : dialogue empreint d'humilité attentive, images mentales à vertus grossissantes, témoignages de respect, pensées d'amour et de reconnaissance. Partout, il obtenait les mêmes succès. Qu'en conclure, sinon que toutes ces plantes, dès le premier contact, se « donnaient à fond » comme pour lui faire plaisir, comme pour mériter ses encouragements ? Se comportant bien plus comme un entraîneur que comme un exploitant agricole, il semble obtenir de ses équipes végétales le meilleur d'elles-mêmes en stimulant leurs capacités par des vibrations affectives.

Et ses prouesses ne sont pas uniquement quantitatives. La qualité nutritive et la saveur des produits sur lesquels il épand ses bonnes pensées ont été confirmées partout dans le monde, y compris au laboratoire de biologie appliquée du Muséum d'histoire naturelle à Paris.

Une relation semblable entre un écosystème et l'être humain se retrouve à Findhorn, au nord-est de l'Écosse. En 1962, Eileen et Peter Caddy, chômeurs sans ressources, installent leur caravane dans cette lande désertique où la quadragénaire britannique entend une « petite voix » végétale lui donner des conseils pour créer, entre sable et

rochers, un jardin extraordinaire par la seule bienveillance de son esprit[8]. Le résultat défiera toutes les lois agronomiques : légumes gigantesques et floraisons hors norme obtenus avec un minimum d'eau, sans aucun engrais ni pesticide. Reconnue par l'ONU en 1997 en tant qu'ONG associée, la Fondation Findhorn est aujourd'hui un modèle emblématique de la véritable écologie, initiant chaque année des dizaines de milliers de personnes aux ressources infinies de la sensibilité végétale[9].

En France, un travail similaire est accompli au Plantarium de Gaujacq (Landes) par le pépiniériste Jean Thoby, lequel y ajoute une dimension supplémentaire : la musique. Ce musiniériste, comme il se qualifie, pratique en effet l'art de cultiver fruits et légumes pour en obtenir des sons[10]. Chef d'orchestre du végétal, initiateur du Festival international de musique des plantes, il organise des concerts de carottes, choux-fleurs et camélias aux effets thérapeutiques mesurables[11].

Même démarche de la part du phytoneurologue Renaud Ruhlmann, à quelques nuances près. Si ce dernier déplore sur Internet que « l'humain veuille entendre ces messages de manière musicale, sans offrir le choix aux plantes d'un autre moyen d'expression », il écrit par ailleurs que « la plante, dans son intelligence, va choisir d'envoyer tel ou tel signal électrique, "mélodie" correspondant à des informations énergétiques et nutritionnelles qui vont stimuler ou inhiber l'organisme vivant recevant ces données[12]. »

Émules de Cleve Backster, ces deux chercheurs travaillent bien évidemment dans le sillon du premier des agromélodistes, Joël Sternheimer (1943-2023). Professeur à l'Université européenne de la recherche, conseiller scientifique à la Cité des sciences de la Villette, ce docteur en physique quantique fut par ailleurs vedette de la chanson dans les années 1960, sous le nom d'Évariste. On lui doit, dès 1980, des découvertes fondamentales qui, si elles avaient été mises en pratique dans l'agroalimentaire, auraient rendu superflus pesticides et OGM.

Ses travaux établissent en effet le rôle physico-chimique de la musique dans la croissance des végétaux et le renforcement de leurs défenses naturelles. Ce que le paysan José Carmen accomplit de manière empirique par l'influence de ses paroles et pensées d'amour, ce physicien l'a méthodiquement réussi avec des haut-parleurs diffusant dans les champs des mélodies. Mais pas n'importe lesquelles. Ayant découvert que chaque protéine (essentielle dans le développement de tout être vivant) émet une onde particulière, il en a converti la fréquence en notes de musique. Et il a fait entendre aux plantes leur propre partition, augmentant ainsi leur croissance et leurs défenses dans une proportion de 25 à 60 %[13].

Une des expériences les plus marquantes issues de ses travaux s'est déroulée en 1996 au Sénégal, où des plants de tomates, soumis à l'audition d'une de leurs protéines anti-sécheresse, se sont mis à la développer avec une telle ardeur qu'ils sont devenus capables de se passer quasiment d'eau. Et leur production s'est révélée très supérieure à celles des plants qui recevaient un arrosage normal[14].

Conclusion : faire entendre aux végétaux la mélodie de leurs protéines produit le même effet que leur manifester de la tendresse. En conséquence, si vivre en bonne intelligence avec nous leur profite, il est logique que notre hostilité leur nuise – notamment sous sa forme la plus parlante et aux effets les plus spectaculaires : l'insulte. Ainsi le Japonais Masuru Emoto (1943-2014), docteur en médecine alternative, a montré à de nombreuses reprises que le fait d'injurier un bol de riz le faisait moisir, tandis que lui exprimer de l'admiration, voire de l'attachement, assurait sa conservation durant plusieurs mois à température ambiante. Pour Emoto, par ailleurs grand spécialiste de la formation de cristaux harmonieux découlant de pensées bienveillantes[15], c'est l'eau, constituant soixante-dix pour cent de notre corps, qui agit comme émetteur-récepteur entre les céréales et nous. Rappelons par ailleurs que le riz possède cinquante mille gènes, soit le double de l'être humain, ce qui ne le rend pas forcément susceptible quand on l'insulte, mais dénote un degré d'évolution impliquant une sensibilité certaine au monde extérieur.

Doit-on en déduire que les végétaux se résignent à subir les violences humaines sans autre réaction que le dépérissement ? Pas toujours. Les plantes n'oublient jamais un agresseur : le niveau d'alerte qu'elles manifestent ensuite à son approche est mesurable par des oscillographes. Ainsi la réaction électromagnétique enregistrée sur des hortensias, dans l'État du Wisconsin, a-t-elle permis de confondre un assassin,

Comme le crime avait été commis à l'intérieur d'une serre, en l'absence de tout témoin, mais au terme d'une bagarre ayant endommagé tiges et fleurs, un expert suggéra de faire comparaître les différents suspects devant les victimes collatérales. À l'entrée de la cinquième personne, un pic flagrant apparut sur le tracé de l'oscillographe auquel les hortensias étaient reliés. Et leur témoignage fut déclaré recevable devant le tribunal, suite aux aveux spontanés que cette accusation florale avait provoqués chez le meurtrier[16]. À une époque où la plupart des botanistes européens n'osaient parler que de « perception primaire », Jean-Marie Pelt se plaisait à souligner que c'est une jurisprudence américaine qui avait officialisé l'intelligence végétale.

*

Qu'ajouter ? Face à tous les traits de génie que nous décochent les plantes, on ne peut que rester confondu par la bêtise délétère du transgénisme censé les « améliorer ». Prenons l'exemple du maïs, victime de l'échec le plus cinglant des apprentis sorciers de l'industrie agro-alimentaire, qui s'acharnent à transformer le vivant en bien de consommation conforme à leurs critères.

En vue d'obtenir du maïs à gros épis et haut rendement, des équipes d'ingénieurs ont entrepris de lui nettoyer le génome. Ils ont donc éliminé ce qui leur semblait superflu, notamment la cariophylline, une substance sans effet sur le processus de croissance. Or, cette cariophylline avait pour vertu d'attirer le ver nématode, grand amateur de *Diabrotica virgifera*, un insecte prédateur dont les larves dévorent les jeunes plants de maïs. Incapable désormais de se défendre toute seule, la plante a été décimée à une vitesse fulgurante. Suite aux centaines de millions de dollars que ces pertes ont coûtées aux États-Unis, il a fallu en dépenser presque autant dans la production et l'épandage de pesticides ravageant les populations d'abeilles et ruinant la santé des humains, tandis qu'ils renforçaient l'immunité des générations de *Diabrotica virgifera* ayant survécu au traitement.

En désespoir de cause, on a demandé aux généticiens responsables de cette catastrophe planétaire de ramener la plante à son état d'origine. On l'a donc modifiée *dans l'autre sens* en lui réintroduisant un gène producteur de cariophylline, emprunté à l'origan. Et le ver nématode, à nouveau attiré par le maïs, est revenu le débarrasser de son prédateur. « Au bout du compte, conclut Stefano Mancuso, on a dû créer une plante transgénique pour restituer au maïs une de ses caractéristiques innées[17]. »

Mais, se demanderont certains, en quoi toutes ces capacités fantastiques du règne végétal nous concernent-elles ? Eh bien, si l'on admet que nos origines remontent aux bactéries, nous descendons par là même en droite ligne des plantes. Et plus précisément des algues. Le spécimen que les disciples du Dr Lynn Margulis considèrent, ni plus ni moins, comme notre premier ancêtre autonome, a été découvert dans des fossiles calcaires en Afrique australe.

Grâce au microscope, les biologistes sont parvenus à comprendre l'évolution de cette algue brune qui, voici trois milliards d'années, a appris à nager. Condamnée jusqu'alors à flotter au gré des courants, voilà qu'elle se dote de cils qui lui permettent de se déplacer à volonté. Étape suivante : elle se fabrique une sorte de bouche, qui lui donne la possibilité d'ingérer des proies solides. Du coup, cette algue invente la chasse. L'autonomie l'a menée logiquement à la prise d'initiative[18].

Conséquence de cette évolution, ses descendantes perdent leur chlorophylle. Capables de s'alimenter par elles-mêmes, elles n'ont plus besoin de la photosynthèse[19]. C'est ainsi que des végétaux mutants, en se convertissant à l'oxygène, seraient devenus les premiers animaux[20] – catégorie dans laquelle nous sommes bien obligés de nous ranger, en toute modestie. Mais nous sommes les seuls, sans doute, à avoir compris ce qui se passait, et à l'avoir exprimé. Bien avant que la science n'arrive aux conclusions ci-dessus, la tradition chamanique avait enseigné aux hommes qu'ils sont « le rêve des plantes ». Les chamanes ajoutent néanmoins que ce sont les plantes qui le leur ont dit[21].

Quoi qu'il en soit, si l'on admet cette filiation qu'un certain nombre de scientifiques et de croyants continuent de récuser, l'arsenal psychique et émotionnel dont les végétaux font usage nous fait mesurer tout ce que nous avons perdu, au fil des millénaires, sacrifiant tant de ressources naturelles de notre esprit au profit de nos avancées technologiques. Seuls quelques peuples premiers continuent de pratiquer sans effort ni méthode la perception télépathique, la communication mentale avec les plantes et les animaux, le dialogue incessant réclamé par les forces telluriques et cosmiques – traditions que s'attachent à pérenniser quelques anthropologues occidentaux comme Jeremy Narby. Mais nos civilisations modernes, dans leur ensemble, continuent d'affirmer leur suprématie par la régression psychique. Et ce constat ne peut que s'aggraver, hélas, face à l'intelligence développée par les créatures prétendues « inférieures » que nous appelons des bêtes.

1. Jacques Collin, *La Réalité ultime*, Guy Trédaniel, 2018.
2. Stefano Mancuso et Alessandra Viola, *L'Intelligence des plantes*, Albin Michel, 2018.
3. Jean-Marie Pelt, *Les Langages secrets de la nature*, Fayard, 1996.
4. Jérémy Narby, *Intelligence dans la nature*, Buchet-Chastel, 2005.
5. Jean-Marie Pelt, *Mes plus belles histoires de plantes*, Fayard, 1986.
6. « Les murmures de la Terre : la conscience des plantes », www.gaia.com
7. Ivo Perez Barretto, *L'Homme qui parle avec les plantes*, Presses du Châtelet, 1998.
8. Eileen Caddy sera par ailleurs l'auteure du best-seller mondial *La Petite Voix*, recueil de méditations quotidiennes (Le Souffle d'or, 2006).
9. Eileen Caddy *et al.*, *Les Jardins de Findhorn*, Le Souffle d'or, 1999.
10. Jean Thoby, *Le Chant secret des plantes*, Rustica, 2022.
11. « Jean Thoby, l'homme qui fait chanter les camélias », *Sud-Ouest*, 16 août 2023.
12. Renaud Ruhlmann, *La Mélodie secrète des végétaux*, Guy Trédaniel, 2021.
13. France 3 Centre-Val de Loire, « La génodique : le soin des plantes et des animaux en musique », YouTube, 24 juin 2017.
14. www.genodics.com
15. Masaru Emoto, *Les Messages cachés de l'eau*, Guy Trédaniel, 2004.
16. Jean-Marie Pelt, conférence au Festival Science Frontières, Cavaillon, 1999.
17. Stefano Mancuso et Alessandra Viola, *L'Intelligence des plantes*, *op. cit.*
18. Jean-Marie Pelt, *Mes plus belles histoires de plantes*, *op. cit.*
19. Synthèse des sucres grâce à la chlorophylle et à la lumière.
20. Lynn Margulis et Dorion Sagan, *L'Univers bactériel*, Albin Michel, 1999.
21. Jeremy Narby, *Intelligence dans la nature*, *op. cit*.

4

L’INTELLIGENCE ANIMALE

Si l’on en croit le prophète digital Ray Kurzweil, l’intelligence artificielle, dans moins de quatre ans, aura dépassé la nôtre – mais pourra-t-elle égaler celle des animaux ? Passons sur leurs prouesses purement techniques. Lorsque le faucon chasse un autre oiseau, par exemple, il le survole et plonge en avant de lui pour l’intercepter en piqué, démontrant ainsi qu’il calcule l’altitude, la trajectoire et la vitesse de sa cible – ce qu’un aviateur ne saurait réussir sans l’aide de ses instruments. Le psychologue Paul Guillaume appelait cette faculté la « physique implicite[1] ». Une intelligence artificielle pilotant un drone est, jusqu’à preuve du contraire, incapable d’un tel résultat – à moins d’employer comme sous-traitant un missile à tête chercheuse.

En revanche, l’IA se montre d’une efficacité sans pareille pour nous aider à mesurer le quotient intellectuel des animaux. Longtemps, on a cru que notre espèce était la seule à pratiquer l’usage du prénom. Et puis on s’est rendu compte que les dauphins attribuaient des vocalisations spécifiques à leurs proches, ainsi qu’aux humains avec lesquels ils avaient noué des liens. En triant plus de cinquante mille cris distincts, l’intelligence artificielle vient de prouver que les éléphants et les ouistitis font de même[2]. S’ils répondent sur-le-champ à l’appel du congénère en utilisant à leur tour son prénom, il nous faut en revanche beaucoup plus de temps pour identifier le signal sonore personnalisé par lequel ils nous hèlent. Et c’est loin d’être notre infériorité la plus marquante.

Pour éviter que le présent chapitre n’atteigne la taille d’un volume entier, je vais compresser les cas les plus extraordinaires en distinguant trois catégories. Trois types d’intelligence surpassant les capacités humaines et robotiques : la communication télépathique, la bienveillance sacrificielle, la relation avec les défunts.

Commençons par le perroquet. On sait depuis toujours qu’il répète ce qu’il entend, mais il a fallu attendre les années 1990 pour qu’une psychologue américaine, Irene Pepperberg, apporte les preuves indéniables qu’il comprend ce qu’il dit. Elle a d’abord montré que son élève Alex, un gris du Gabon, pouvait indiquer sur différentes photos la présence d’arbres, d’animaux ou de personnes en leur donnant le nom qu’elle lui avait enseigné. Puis elle a mis en évidence des facultés cognitives plus complexes : mémorisation et formulation des couleurs, des matières et de leur combinaison. En vingt ans d’entraînement, Irene a appris à Alex plus de deux cents mots, dont il connaissait le sens et qu’il utilisait pour construire de courtes phrases, passant indifféremment de l’observation concrète (« C’est du cuir bleu ») à la déduction logique (« Le soleil va se coucher »)[3].

Une jeune artiste new-yorkaise, Aimée Morgana, découvrit à la télévision les exploits d’Alex. Elle décida alors de coacher son propre perroquet, N’Kisi, âgé de cinq mois, comme on éduque un jeune enfant. Quatre ans plus tard, N’Kisi connaissait le sens de sept cents mots qu’il employait à bon escient dans leur contexte. C’est alors que se produisit l’inimaginable. « Tiens, je vais appeler mon ami Rob », songea-t-elle un matin. Avant même qu’elle ait décroché son téléphone, elle entendit le perroquet s’exclamer : « Allô, Rob ! » Elle en conclut qu’elle avait dû prononcer le prénom, sans s’en rendre compte. Pour en avoir le cœur net, elle pensa, lèvres closes, à une voiture violette dont la couleur l’avait frappée. « Quel beau violet ! » commenta aussitôt N’Kisi.

Impressionnée, Aimée contacta le célèbre biologiste Rupert Sheldrake, qui avait prouvé ce genre de lien télépathique au moyen de caméras filmant en simultané un chien et son maître : au moment précis où le patron de ce dernier lui annonçait qu’il pouvait rentrer chez lui plus tôt que prévu, l’animal, seul au domicile, sursautait et courait attendre devant la porte[4].

Mis en présence de ce perroquet surdoué, Sheldrake décida de le soumettre avec sa maîtresse à un rigoureux protocole de transmission de pensée. Il choisit ainsi, dans le vocabulaire de N’Kisi, trente mots susceptibles d’être

traduits en images, et sélectionna plusieurs dizaines de photos correspondantes qu'il mit dans des enveloppes. Aimée Morgana, seule dans une pièce, les ouvrait l'une après l'autre, en se concentrant sur ce que représentait chaque cliché. Une première caméra filmait cette opération, et une seconde, à l'étage au-dessus, enregistrait les réactions du perroquet. Toutes deux étaient munies d'un *time code* permettant de chronométrer les deux prises de vues synchronisées[5].

Sur le film que Sheldrake a présenté à Paris en 2003, on a pu voir ainsi, à gauche de l'écran, Aimée découvrir les photos et, à droite, dans une autre pièce, le perroquet télépathe assurer le commentaire en temps réel. Sur cent cinquante essais, N'Kisi prononça cent dix-sept mots-clés correspondant aux images qu'il « captait ». Un taux de réussite qui dépassait allègrement ce qui pouvait relever du hasard[6]. Mais ce résultat mérite d'être nuancé. Par exemple, tandis que la jeune femme se concentrait sur la photo d'une voiture dont le conducteur sortait la tête par la portière, son perroquet, au lieu de prononcer les mots-clés « voiture » ou « homme », s'écria : « Houlà, attention ! Vous avez la tête au-dehors ! » Cette réaction d'angoisse fut classée parmi les mauvaises réponses.

Le poussin, lui, fait encore mieux : il réussit à communiquer avec un robot pour lui imposer sa volonté. La démonstration de ce pouvoir a valu à René Péoc'h d'obtenir en 1986, à l'unanimité du jury, son doctorat en médecine[7]. Partant d'une réalité maintes fois vérifiée (en sortant de l'œuf, un poussin prend la première chose qu'il voit bouger pour sa mère), le chercheur breton a décidé de remplacer la poule par un générateur numérique aléatoire, sorte de cylindre en fer aux dimensions d'une boîte de raviolis, équipé de deux moteurs à piles. Chacun d'eux actionne, de manière indépendante, une paire de roulettes mobiles comme celles d'un chariot de supermarché. Résultat : l'appareil se déplace dans tous les sens selon les lois du hasard.

Le poussin, prenant cette boîte en fer pour sa maman, se colle à elle et n'arrête pas de la suivre. Alors que va-t-il se passer si on les sépare, et si le petit volatile est placé dans une cage en verre ? Eh bien, le robot va se diriger vers la paroi vitrée, près de laquelle il concentrera ses déplacements « aléatoires ». Conclusion de cette expérience reproduite des centaines de fois : le poussin veut sa maman, donc il attire la machine par la force de sa pensée. On appelle cela un effet psychophysique. Et peu importe que la commande du moteur soit sur place, dans une pièce voisine ou à trois kilomètres de distance : dès lors que la volonté du poussin est émise, le robot lui obéit.

Précisons que le Dr Péoc'h a démontré en outre, pour désamorcer d'éventuelles critiques, que l'intention *inverse* fonctionne tout aussi bien. Si, au moment où l'œuf se brise, le robot se trouve équipé d'une commande téléguidée et qu'on lui fait percuter le poussin nouveau-né, ce dernier conclut : « Maman me fait mal. » Dès lors, une fois placé dans sa cage vitrée, il repoussera immédiatement la tortionnaire à roulettes le plus loin possible.

Certes, l'intelligence que cela dénote peut se résumer à la « simple » satisfaction d'un besoin de présence ou de sécurité. Idem lorsque chiens ou chats parcourent une distance considérable pour retrouver leur humain, même dans un lieu où ils ne sont jamais allés[8]. Mais certains animaux ne s'arrêtent pas à notre géolocalisation ni à la « lecture » de nos pensées. Leurs fréquentes prémonitions d'un danger et les actions qu'elles leur inspirent nous laissent souvent pantois.

Commençons par une opération de secouristes appliquant le principe de précaution, concept qu'on aurait cru réservé à l'espèce humaine, comme le rappellent les ornithologues Marzluff et Angel en relatant « l'incident de Seattle ». Ce jour-là, sur un terrain de golf, une balle percute un corbeau qui tombe en piqué, apparemment tué sur le coup. Aussitôt, les joueurs médusés voient une escadrille de ses congénères fondre sur la victime et lui agiter les pattes, lui pétrir le poitrail. Après plusieurs minutes de ce qui ressemble fort à un massage cardiaque, le corbeau sort du coma et s'envole avec son équipe de réa. Les jours suivants, il fut très difficile pour les golfeurs de retrouver les balles qu'ils avaient envoyées en direction des trous : le temps qu'ils arrivent jusqu'à elles, le service de sécurité des corvidés avait escamoté ces projectiles funestes pour les cacher hors du green[9].

Examinons à présent trois cas où secourisme et action préventive s'exercent non pas au profit d'un congénère, mais d'un humain. Blondy est une jeune chienne colley qui passe ses journées dans l'atelier de couture que sa maîtresse, Gisèle, créatrice de mode, a installé au rez-de-chaussée de sa maison. Un après-midi, elle jaillit brusquement de sous la table à dessin où elle fait la sieste et se précipite pour gratter à la porte en aboyant. Gisèle lui commande de se taire. Rien n'y fait. Une des ouvrières se lève pour lui ouvrir. Blondy se rue hors de la maison. Au bout d'un moment, le vacarme des machines à coudre s'interrompt, le temps d'une pause. Les aboiements de Blondy, au loin, déchirent le silence. Décontenancée par ce comportement inhabituel chez une chienne aussi douce, Gisèle quitte la maison pour aller aux nouvelles. Et elle découvre l'horreur. Sophie, sa fille d'un an, trompant la vigilance de la nounou, s'est glissée entre les barreaux du portail pour aller explorer la route nationale. Elle est à présent étalée de tout son long sur le bas-côté, en pleurs, essayant d'échapper à l'étreinte de la chienne qui s'est jetée sur elle pour l'empêcher de traverser, tout en aboyant sans discontinuer afin de donner l'alerte. Les voitures se croisent à vive allure, indifférentes à la scène[10].

Clairement, Blondy a sauvé la vie de l'enfant. Mais comment a-t-elle fait ? De l'atelier où elle se trouvait, il lui était impossible de voir la fillette, le portail ou la route, et encore moins d'entendre quoi que ce soit, avec le bruit des machines à coudre. La nounou, accaparée par une conversation téléphonique, n'avait pas remarqué la disparition de Sophie. Et l'enfant elle-même, tout heureuse de gambader en liberté, n'avait envoyé aucun signal de détresse qu'aurait pu capter Blondy. Il faut donc supposer une opération mentale complexe chez la chienne : l'association de la vision à distance avec celle d'un éventuel péril induit par le flot de la circulation et l'insouciance de la petite fille.

Une situation encore plus stupéfiante a été vécue par un banlieusard anglais. Tous les matins, sa femme et son caniche Jacky l'accompagnent à la gare. Mais, ce jour-là, le petit chien manifeste depuis le réveil une agitation extrême. Il barre la route de son maître, devant la porte d'entrée. Il le retient par sa jambe de pantalon, essaie de le dissuader en vain de monter en voiture. Tout le temps du trajet, il aboie comme pour faire arrêter l'auto, gênant la conduite, essayant de boucher la vue sur le pare-brise. Impossible d'endiguer cette crise d'hystérie angoissée qui lui ressemble si peu.

Arrivé à la gare, il s'efforce avec la même impétuosité d'empêcher son maître de prendre le train. L'épouse le soulève du sol, le maintient avec peine. Le convoi démarre. Alors le caniche échappe à sa maîtresse, court de toutes ses forces sur le quai, double la locomotive et, comme s'il tentait une ultime action pour l'arrêter, il saute sur la voie. Le train l'écrase et continue sa route. Dix kilomètres plus loin, il déraille, causant des dizaines de morts. Le maître du caniche s'en sortira de justesse, grièvement blessé[11].

Toujours dans le domaine ferroviaire, un autre cas d'initiative héroïque, au dénouement plus heureux, a défrayé la chronique en 2013. Cecil Williams, un New-Yorkais de 60 ans, aveugle depuis dix ans suite à une méningite cérébrale, est victime d'un malaise sur le quai du métro. Il tombe sur la voie, alors qu'une rame est en approche. Dans la seconde, Orlando, son labrador noir, saute à son tour sur les rails. Les témoins sont formels : le chien n'a pas été entraîné par la chute, l'aveugle ayant lâché le guidon du harnais en perdant connaissance[12]. Non seulement Orlando a délibérément plongé sur son maître, mais il lui a aussitôt léché le visage tout en aboyant pour le faire revenir à lui. Il y parvient. Mais il est trop tard pour que Cecil puisse se relever avant l'arrivée du métro. Alors, semblant suivre les directives hurlées par un employé de la station, Orlando rabat les jambes et les bras de son maître entre les rails et se couche sur lui pour le maintenir immobile. Malgré le freinage d'urgence, trois wagons leur passent dessus. Grâce à la présence d'esprit d'Orlando, Cecil et lui en sortiront indemnes.

Si le caniche a pressenti le déraillement du train, le labrador, lui, a réagi à l'accident imminent comme s'il était en lien psychique avec l'employé du métro, qui lui criait des ordres logiquement incompréhensibles pour lui. Au dire des témoins, le chien d'aveugle a fait exactement ce qu'il fallait pour que son maître et lui survivent en pareil cas sous le passage d'un train.

Il est à noter que les dangers extérieurs imminents ne sont pas les seuls à être perçus par ces « auxiliaires de vie » canins : la prémonition des périls intérieurs les fait réagir de la même manière, qu'il s'agisse d'hypoglycémie, dont ils donnent l'alerte à un diabétique, ou de crises d'épilepsie, qu'ils annoncent à l'intéressé une vingtaine de minutes avant la survenue des premiers symptômes. Dans ce dernier cas, ils le forcent alors spontanément à s'asseoir, pour éviter les chutes dues aux pertes d'équilibre et aux convulsions.

Une découverte en entraînant une autre, on a bien dû convenir que les chiens n'avaient pas le monopole de ces réactions. Rupert Sheldrake relate le cas d'une épileptique du Sussex, Karen Cottenham, profondément déprimée par les blessures que lui provoquent ses évanouissements à chaque crise : fractures, luxations, visage tailladé… Pour lui changer les idées, son mari lui offre un lapin, Blackie. Très vite, à sa grande stupéfaction, elle se rend compte que, chaque fois que le lapin accourt pour se coller contre ses jambes, elle subit une attaque d'épilepsie quelques minutes plus tard. Ainsi peut-elle dorénavant se protéger contre les chutes qu'entraînent ses pertes de conscience. Et le miracle ne s'arrête pas là. À la mort de Blackie, le mari de Karen lui achète un autre lapin, Smokie, et voilà que celui-ci adopte presque immédiatement la même conduite. « Il se précipite contre mes jambes, pris d'une véritable frénésie, raconte Karen : c'est le signal que je dois m'allonger pour ne pas tomber[13]. »

Mais l'intelligence salvatrice des animaux atteint sans doute son point culminant lorsqu'elle se traduit par l'« effet éponge ». La zoothérapeute Pénélope Bonnaud rapporte l'histoire d'un golden retriever dont le maître était traité pour un cancer des poumons. Aussitôt, Wondy se mit à développer tous les effets secondaires de la chimiothérapie (épuisement, nausées, perte des poils et des dents…), tandis que le patient n'en subissait aucun. Lorsque celui-ci rentra à son domicile après la dernière séance du protocole, le chien fut hospitalisé pour une infection massive des bronches, avec effondrement du système immunitaire. La chimio de son maître avait réussi, sans les dommages annexes. Mission accomplie, Wondy mourut deux jours plus tard[14].

J'ai pu observer le même genre d'empathie active de la part d'un chat. Responsable d'un petit laboratoire

pharmaceutique, mécène du prix littéraire Roger-Nimier, mon amie Axelle souffrait de maux de tête depuis quelque temps. Vivant à cent à l'heure entre la France et les États-Unis, elle mettait ces névralgies sur le compte du surmenage. En revanche, elle se faisait du souci pour son chat, Lynx, qui s'était mis à développer en même temps qu'elle des symptômes analogues : fatigue, perte d'appétit, problèmes d'équilibre… Mimétisme ? À défaut d'aller voir son médecin, elle consulta le vétérinaire, qui diagnostiqua un cancer du cerveau. Le traitement de Lynx débuta aussitôt, sans résultat notable.

Puis Axelle commença à employer un mot pour un autre. Sa fille Alexia, inquiète, l'amena passer une IRM. Glioblastome stade 4. Une énorme tumeur au cerveau. Le pronostic vital était engagé, mais Axelle était une battante : opération immédiate et chimio intensive. Aussitôt, Lynx entra en phase de rémission. De concert, les deux malades remontèrent la pente de façon spectaculaire. Les spécialistes n'en revenaient pas. Le chat avait-il développé son cancer par résonance, pour que sa maîtresse prenne conscience du sien ?

C'est chez le dauphin que ce type de connexion psychique a été le plus étudié. Envoyant des ultrasons dans l'eau pour analyser leur écho, ce cétacé très attiré par notre espèce peut ainsi nous « scanner ». Des chercheurs comme Kenneth Norris ont prouvé que son sonar lui permet de « voir » par écholocalisation la circulation du sang, la respiration, la digestion, l'activité cérébrale, d'en déduire notre état émotionnel et d'intervenir en connaissance de cause. Mais l'altruisme a ses limites. Le neuropsychologue John Lilly, effectuant de nombreuses expériences pour tester les réactions des mammifères marins face aux personnes en danger de noyade, demande un jour à son fils de faire semblant de couler en poussant des cris. Un dauphin se précipite alors, le remonte à la surface et le rapatrie en douceur sur la terre ferme. Lilly, qui filme le sauvetage, se rend compte qu'il a oublié de retirer le cache de la caméra. Il prie donc son fils, quelques heures plus tard, de bien vouloir recommencer sa simulation. Mais le dauphin, cette fois, change radicalement d'attitude : il donne des coups de rostre au garçon et l'entraîne sous l'eau. Puis, quand il lui a bien fait boire la tasse, il le ramène brutalement au rivage. Sous-entendu : on ne me prend pas pour un con deux fois de suite[15].

Déférence gardée envers ce sauveteur patenté, l'animal thérapeute le plus médiatisé, aujourd'hui, est sans conteste le cheval Peyo. Il suffit de taper son nom dans la case Google : les vidéos où cet étalon arabe, aujourd'hui âgé de 22 ans, prend l'ascenseur de l'hôpital pour aller effectuer la tournée de ses patients ont bouleversé des millions d'internautes. « Soulager les souffrances, la solitude, l'angoisse des humains de tous âges lui procure un véritable plaisir », confie son accompagnateur, Hassen Bouchakour, fondateur de l'association « Les Sabots du cœur ». Médecins et malades réclament Peyo dans toute la France, de Dijon au Havre, de Nice à Calais. Partout, l'accueil et les résultats sont hallucinants.

Chef du service de soins palliatifs au Centre hospitalier de Calais, le Dr Cécile Baelen-Teacher n'hésite pas à déclarer : « La première fois que le cheval est entré dans les chambres, on a vu se passer des choses incroyables. Un jeune patient, hélas en phase terminale, avec une souffrance physique et psychologique très importante, renfermé sur lui-même, s'est connecté d'un seul regard avec Peyo. L'animal s'est arrêté devant lui, et on a senti qu'il fallait qu'on sorte de la chambre. On a retrouvé le patient ensuite véritablement rayonnant, apaisé comme jamais les médicaments n'avaient pu y parvenir. […] Le Dr Peyo a fait plus que tout ce qu'on avait pu faire jusqu'alors pour ce patient[16]. »

Laissé en liberté dans les couloirs, l'étalon ne rentre que dans les chambres où les patients ont demandé à le voir ou à le revoir. « Il ne se trompe jamais », précise Hassen. Et, lors de son premier contact avec les malades des services d'oncologie, à l'instar de ces chiens et chats qui savent détecter une tumeur, il se dirige instinctivement vers les zones cancéreuses, qu'il se met alors à lécher avec précaution comme s'il tentait de les soigner.

*

Lorsque les animaux sont confrontés à la mort des humains, leurs réponses sont souvent d'une complexité et d'une profondeur qui nous frappent tout autant. On voit d'innombrables exemples de chiens et chats qui élisent domicile sur la tombe de leur défunt – l'un des plus déconcertants est celui du berger allemand Capitan, qui, parti en 2005 à la recherche de son maître qui s'était tué en voiture loin de chez eux, a été retrouvé une semaine plus tard, épuisé, squelettique, dans un cimetière qu'il ne connaissait pas, en faction devant le casier de l'urne contenant les cendres de son compagnon de vie[17]. Sans parler du célèbre chien Hachiko, dont l'histoire inspira deux films[18] : dix ans après la mort de son maître, il continuait chaque jour, à l'heure où le train de banlieue le lui ramenait jadis, à partir l'attendre sur le quai de la gare.

On pourrait croire que les animaux sauvages se dispensent de tels hommages posthumes. Eh non. L'auteur du best-seller *L'Homme qui murmurait à l'oreille des éléphants*[19], Lawrence Anthony, avait créé dans son Afrique du

Sud natale la réserve de Thula Thula, pour permettre le retour en milieu naturel des pachydermes traumatisés par la captivité, la torture ou l'exploitation touristique. En 2012, alors qu'il venait de mourir à l'hôpital de Johannesburg, à six cents kilomètres de la réserve, plusieurs troupeaux d'éléphants entamèrent une procession vers son domicile, devant lequel ils se présentèrent deux jours après le décès. « Ils n'étaient pas venus depuis trois ans, souligne sa femme, Françoise. Ils étaient trente, ils ont parcouru une vingtaine de kilomètres, et ils sont restés immobiles autour de la maison pendant deux jours et deux nuits. »

Cette démarche de deuil (comment l'appeler autrement ?) a émerveillé la planète, hormis un site de sceptiques, dénommé Hoaxbuster, qui a ricané en diffamant la veuve, l'accusant de lancer une fausse rumeur pour appâter le touriste. Les éléphants s'étaient retrouvés là par hasard, c'est tout, décrétait le rédacteur.

Sauf que… les trente pèlerins sont revenus devant la maison, un an plus tard, pour la cérémonie organisée à la mémoire de leur bienfaiteur[20]. Ce qui nous rappelle une fois encore que l'éléphant est un être d'une sensibilité extrême, pas seulement un porte-ivoire massacré à l'aveuglette pour ses défenses, dont le trafic illégal et prospère sert à financer des attentats terroristes.

Terminons ce bref tour d'horizon de l'intelligence affective chez les animaux par le témoignage de Sissy, recueilli par l'anthropologue Barbara King. Capturée en forêt thaïlandaise à un an, vendue à un zoo du Texas où les gardiens l'avaient prise comme souffre-douleur, cette éléphante martyre fut finalement transférée au Sanctuaire du Tennessee. Elle y découvrit de vrais soins, des humains pacifiques et des congénères qui l'adoptèrent. Mais elle ne se séparait jamais de son doudou : un pneu passé dans sa trompe, qui lui servait en fait à parer les coups auxquels elle était habituée depuis toujours.

La dominante qui la prit sous sa protection s'appelait Tina. Elle venait elle-même du zoo de Vancouver, où l'inactivité, la solitude et l'obésité lui avaient causé de telles douleurs aux pieds qu'elle ne pouvait plus marcher. Les soigneurs du Tennessee lui confectionnèrent des chaussons sur mesure, et l'amélioration de son état sembla rejaillir sur ses rapports avec Sissy. À son contact, elle perdait l'agressivité que lui avait donnée la douleur, tandis que Sissy oubliait grâce à elle sa méfiance endémique et sa peur d'être frappée.

Et puis Tina mourut brusquement. Sissy, prostrée, la trompe serrant son pneu protecteur qu'elle pressait contre son flanc, veilla la dépouille toute la nuit et la journée suivante, refusant de bouger, même pour se nourrir. Lorsque les gardiens inhumèrent celle qui lui avait servi de parente adoptive, elle resta silencieuse, alors que deux autres éléphants de la famille de Tina poussaient des barrissements et marchaient de long en large autour de la tombe[21].

Quand les gardiens s'en allèrent après l'enterrement, Sissy demeura seule devant la sépulture, comme pour monter la garde. Barbara King la vit alors accomplir un acte qu'elle rapporte en ces termes : « Sissy fit un choix qui surprit tous ceux qui en furent témoins : elle posa son pneu bien-aimé, son doudou à elle, sur la tombe de son amie, où il resta comme une offrande commémorative[22]. » Ou une protection désormais inutile pour elle, qu'elle transmettait à celle qui lui avait enlevé la peur des coups.

1. Paul Guillaume, *La Psychologie animale*, Armand Colin, 1940.
2. *Le Parisien Dimanche*, 8 septembre 2024.
3. Irene Pepperberg, *The Alex Studies : Cognition and Communicative Abilities of Grey Parrott*, Harvard University Press, 1999.
4. Rupert Sheldrake, *Ces chiens qui attendent leur maître*, Éditions du Rocher, 2001.
5. Rupert Sheldrake, « Testing a Language-Using Parrot for Telepathy », *Journal of Scientific Exploration*, vol. 17, 2003.
6. Erik Pigani, *La Communication animale*, J-C Lattès, 2007.
7. Thèse consultable à l'adresse : http://psiland.free.fr/savoirplus/theses/peoch.pdf
8. Jean Prieur, *L'Âme des animaux*, Robert Laffont, 1986.
9. John M. Marzluff et Tony Angell, *Gifts of the Crow*, Free Press, 2012.
10. Louis Benhedi et Pierre Macias, *Les Animaux et le Paranormal*, Dervy, 2009.
11. Rémy Chauvin, *Des animaux et des hommes*, Seghers, 1989.
12. *New York Post*, 17 décembre 2013.
13. Rupert Sheldrake, *Les Pouvoirs inexpliqués des animaux*, J'ai Lu, 2003.
14. Pénélope Bonnaud, *Ces animaux qui nous parlent*, First, 2018, nouvelle édition complétée 2024.
15. Patrice van Eersel, *Le Cinquième Rêve. Le dauphin, l'homme, l'évolution*, Grasset, 1993.
16. *Peyo : le cheval qui parle à l'oreille des patients*, www.infirmiers.com, 16 juillet 2019.
17. « 30 millions d'amis », 2 novembre 2013.
18. *Hachiko*, réalisé par Seijiro Koyama, 1987 ; *Hatchi*, réalisé par Lasse Hallström, 2008.
19. Lawrence Anthony, *L'Homme qui murmurait à l'oreille des éléphants*, Guy Trédaniel, 2019.
20. Françoise Malby-Anthony, *La Sagesse des éléphants*, Albin Michel, 2024.
21. www.elephants.com/tina/Tina_inMemory.php
22. Barbara J. King, *Le Chagrin des animaux*, Fallois, 2014.

5

L’INTELLIGENCE SANS CERVEAU

Toutes les perceptions, décisions et compétences que nous venons d’étudier chez les animaux ont une origine localisée : ou elles procèdent de leur cerveau, ou elles transitent par lui. Mais comment justifier des comportements aussi complexes lorsqu’ils se produisent en l’absence de toute structure cérébrale ?

Le myxomycète, également appelé *Physarum polycephalum* et surnommé blob, représente un cas très particulier dans la nature. À la manière des plantes, il accomplit des tâches complexes et prend des décisions sans être doté d’un système nerveux central. Mais il a été exclu de l’ordre des végétaux, car il est dénué de chlorophylle. On l’a rangé du coup dans la famille des champignons, vu qu’il se reproduit par spores. Puis, comme il possède la faculté de se déplacer pour se nourrir, on a fini par faire de lui un animal. Sauf qu’il ne s’agit pas d’un individu à proprement parler, mais d’un regroupement d’êtres unicellulaires aptes à se fondre les uns les autres pour former une seule cellule géante avec des millions de noyaux, cellule qui peut dépasser la taille d’une main humaine. Alors, à défaut de savoir où ranger un tel machin, regardons ce qu’il sait faire.

En premier lieu, ce myxomycète qui, légitimant l’étymologie de son nom, ressemble à une morve qui s’étire, accomplit sans peine une prouesse dont l’homme est rarement capable : trouver du premier coup la sortie d’un labyrinthe. C’est le Japonais Toshiyuki Nakagaki, biologiste à l’université d’Hokkaido, qui a eu l’idée en 2000 de faire effectuer à cette créature inclassable un test d’orientation. Réussite immédiate, reproductible, infaillible. Simplement, il convient de lui fournir une motivation. Une bonne raison de *vouloir* trouver la sortie. Alors, on le verra se mettre en recherche d’efficacité pour se donner les moyens d’atteindre son but. « D’ordinaire, on assimile l’intelligence à la présence d’un cerveau, commente l’anthropologue Jeremy Narby. Et les cerveaux sont constitués de cellules. Mais, dans ce cas, une seule cellule se conduit comme si elle avait un cerveau[1]. »

Le chercheur japonais a donc disposé un de ses sujets au cœur d’un labyrinthe, et placé à la sortie une ration de son plat favori, des flocons d’avoine. Il a ainsi observé ce phénomène subtil, qu’il décrit en 2000 dans la revue scientifique *Nature* : le blob décide de s’étirer par sporulation jusqu’à remplir tout l’espace disponible. C’est-à-dire qu’il se reproduit en balançant tous azimuts des spores, qui vont germer sous la forme d’amibes, avant de se rejoindre pour ne former qu’une seule entité. Comme s’il s’agissait d’« explorer » les lieux, de prendre la mesure du problème. Dès lors, il se retire des impasses du labyrinthe en contractant son corps, qui, tel un tube flexible, ne se déplacera plus qu’en direction de la sortie où se trouve la nourriture.

« Ce processus remarquable de calcul implique que la matière cellulaire peut faire preuve d’une intelligence primitive, en déduit Nakagaki. Je suis bien obligé de reconnaître son ingéniosité et son astuce extrêmes[2]. » Et il ajoute qu’un tel comportement « implique la présence, dans cet organisme unicellulaire, d’un algorithme et d’une haute capacité de computation ».

Sans aller jusqu’à en conclure que le blob a servi de modèle à l’IA, il est donc prouvé qu’une moisissure visqueuse dépourvue de cervelle est capable de mémoriser, raisonner et agir en conséquence. Mais que penser des espèces animales dont le comportement, la mémoire et le pouvoir de décision demeurent intacts alors que le siège de leur intelligence a été détruit ?

Prenons l’exemple du ver de terre. En 1959, le chercheur James McConnell a démontré que, lorsqu’on l’ampute de son cerveau (constitué par une paire de ganglions nerveux), l’animal fait repousser en quatorze jours le segment tronçonné et reprend ses activités *avec sa mémoire intacte*. La communauté scientifique, à l’époque, n’a pas accordé le moindre intérêt à cette découverte, qui est tombée dans l’oubli pendant plus d’un demi-siècle. Puis,

en juillet 2013, une équipe de l'université Tufts (Massachusetts) a donné raison à McConnell par un protocole des plus ingénieux, consistant à enrichir la mémoire du ver avant de le décérébrer. Les chercheurs lui ont ainsi appris à associer la présence de nourriture à un éclairage violent, alors que sa tendance naturelle est de fuir la lumière en s'enfouissant dans le sol. Après s'être refabriqué un cerveau en deux semaines, la première action de ce lombric reconditionné a été de se diriger vers une lampe allumée, près de laquelle il n'y avait pourtant aucune nourriture. Expérience reproduite maintes fois, publiée par une revue scientifique et passée relativement inaperçue, malgré la révolution qu'elle opère dans le monde des neurosciences[3]. « Ce dont nous apportons la preuve, a déclaré au journal *Le Monde* l'un des auteurs de l'étude, Michael Levin, c'est que, de manière remarquable, la mémoire semble être conservée en dehors du cerveau. »

Mais qu'avons-nous de commun, me demandera-t-on, avec le ver de terre ? 75 % de notre ADN. Et une faculté de régénération spontanée dont nous sommes parfois capables, dans des conditions extrêmes, comme l'ont prouvé les expertises médicales et rapports d'autopsie de certaines guérisons inexpliquées à Lourdes. Citons notamment celles de Jeanne Tulasne (1897 : reformation soudaine de deux vertèbres détruites par le mal de Pott), Jeanne Fretel (1948 : reconstruction instantanée de l'intestin ravagé par un cancer), Vittorio Micheli (1963, reconstitution spontanée des os de la hanche gauche détruits par un sarcome)[4].

Ces prodiges authentifiés par la science relèvent-ils d'une action divine, ou de capacités innées de notre organisme que nous aurions perdues au fil de notre évolution matérialiste ? L'exemple de la grenouille nous fournit peut-être une amorce de réponse. Dans ses premières semaines de vie, si l'on tranche une patte à un têtard, il la fait automatiquement repousser. Ensuite, quand il est devenu un batracien adulte, pleinement conscient de sa blessure lorsqu'on l'ampute, il se contentera de cicatriser. Il faudra alors que des laborantins, par des applications de sel sur la plaie, empêchent artificiellement cette cicatrisation pour que la grenouille retrouve le pouvoir, enfoui dans ses gènes, de se refabriquer une patte[5].

Dans cet exemple, c'est une situation d'échec infligée au cerveau de l'animal qui paraît l'avoir conduit, par instinct de survie, à exhumer une fonction initiale à laquelle il avait renoncé. Pour revenir au cas de Jeanne Fretel, mon ami le Dr Hubert Larcher, directeur de l'Institut métapsychique international de 1977 à 1995, m'avait confié cette réflexion, tandis que je compulsais la copie du dossier médical hallucinant qu'il avait conservée dans sa villa de Saint-Paul-de-Vence :

« Si Jeanne ne s'était pas trouvée dans le coma au moment de la guérison, je me demande si son cerveau aurait laissé se produire, avec une telle rapidité, une reconstruction de l'intestin aussi peu naturelle… »

Autrement dit, la neutralisation temporaire des facultés cérébrales – incluant l'incrédulité rationnelle – serait de nature à favoriser un miracle. Ce médecin savait de quoi il parlait : lui-même avait survécu au camp de concentration de Mauthausen grâce à des techniques de contrôle mental zen appliquées aux tortures, à la faim et au froid.

Mais revenons à l'intitulé du présent chapitre : en cas d'absence de cerveau, d'où provient l'intelligence ? Quand on pose cette question à l'IA, elle se donne en exemple. Elle parle d'elle-même comme d'un « système imitant l'intelligence naturelle, sans qu'il y ait une entité centrale ou une conscience dirigée ». Pas un mot, en revanche, sur les nombreux êtres humains qui, dépourvus d'une structure cérébrale adéquate, déploient néanmoins une parfaite activité intellectuelle, cognitive et affective.

En 2011, une équipe de médecins de l'université de l'Iowa, sous la direction de David Rudrauf, publie une étude sur la situation aberrante d'un patient nommé Roger. Aberrante, car les facultés et les attitudes de cet homme sont *normales*. Et pourtant, depuis trente ans, il n'a plus de cerveau. Du moins toutes les zones réputées indispensables au fonctionnement de la conscience ont-elles été détruites par une encéphalite. Néanmoins, sa mémoire est intacte. Un seul souvenir lui fait défaut : les circonstances de son accident cérébral. Et il a perdu le goût. À part ça, il s'exprime comme tout un chacun et il se reconnaît aussi bien dans une glace que sur ses photos d'enfance – opérations mentales *a priori* impossibles avec une telle absence de cerveau[6]. Conclusion (timide) de l'étude médicale : « La perception de soi est un phénomène plus diffus que prévu. » En tout cas, on est loin de l'affirmation définitive du Pr Pierre Jean Georges Cabanis, physiologiste et membre de l'Académie française au début du XIX^e^ siècle : « Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile. »

Et le cas de Roger n'a rien d'unique. Marseille, 2003 : l'hôpital de la Timone est en émoi. Un homme de 44 ans, père de famille et fonctionnaire, est venu consulter le service du Dr Lionel Feuillet pour un léger trouble de la marche. Scanner et IRM révèlent des images ahurissantes : son cerveau n'est qu'une bande de quelques millimètres d'épaisseur collée à sa boîte crânienne[7]. Commentaire du neurologue Jean Pelletier : « Avec une imagerie de ce type, on se serait attendu à ce que la personne soit démente et grabataire[8]. »

Pour le Dr Feuillet, qui a décrit le cas de son patient dans la revue scientifique *The Lancet*, « cette discordance

entre une imagerie très inquiétante et une vie quasiment normale est un message d'espoir ». C'est aussi le fruit de l'ignorance. Suite à une hydrocéphalie décelée à l'âge de six mois, le futur fonctionnaire de Marseille avait été équipé d'un tube de dérivation, une sorte de paille évacuant le liquide céphalorachidien vers la cavité cardiaque, puis abdominale[9]. Le problème était officiellement réglé – sauf que la paille s'était bouchée : la pression du liquide avait alors écrasé contre la boîte crânienne le cerveau, qui s'était réduit à la dimension d'un code-barres. Mais comme on ne s'en était pas rendu compte, l'enfant avait pu grandir sans être freiné dans son développement ni dans sa socialisation. « Si l'on avait disposé à l'époque d'une IRM ou d'un scanner, reconnaît le Dr Feuillet, les images auraient auguré d'un très mauvais pronostic. » Et le bébé se serait peut-être retrouvé dans un de ces mouroirs à long terme pour hydrocéphales, dont le comédien Michel Creton dénonçait dans les années 1980 les conditions inhumaines.

Il est là, le « message d'espoir » dont parle le Dr Feuillet. Dans un cas de ce type, si l'on ne dit pas au gamin qu'il est anormal, il risque moins de le devenir. Et toute une structure de remplacement, une sorte de cerveau de secours, peut alors se mettre en place à partir de l'infime bande de matière grise collée à la paroi crânienne. « Ce cas, souligne l'article du *Lancet*, met l'accent sur la plasticité cérébrale, qui permet au cerveau de s'adapter à la pathologie acquise, afin d'assurer par un fonctionnement différent un devenir (physique, intellectuel, éducatif, social) "normal"[10]. »

Inutile de dire que les matérialistes purs et durs ont moyennement apprécié l'article. Encore accrochés aux illusions péremptoires du Pr Cabanis, ils n'ont pas manqué de se rassurer en soulignant que cet employé du service public avait un QI de 75, donc en dessous de la moyenne, établie à 100. Sous-entendu : le quotient intellectuel est « tout de même » indexé sur la surface du néocortex. Mais que devient cet argument lorsqu'on est en présence d'un surdoué ? D'un surdoué sans cervelle.

En 1980, le neurologue anglais John Lorber, de l'université de Sheffield, a décrit le cas d'un de ses patients, brillant doctorant en mathématiques doté d'un QI de 126, venu le consulter pour un problème mineur. Le scanner révéla que le jeune homme « était pour ainsi dire dépourvu de cerveau, son encéphale étant réduit à une pellicule de moins d'un millimètre de tissu cérébral recouvrant le sommet de sa moelle épinière ». Depuis sa naissance, ce patient souffrait lui aussi d'hydrocéphalie : la rétention de liquide céphalorachidien, ayant remplacé la matière grise à 95 %, avait empêché le développement de son cerveau, mais pas de son intelligence. Ni de son humour. La révélation de l'absence de son organe cognitif lui déclencha un commentaire faussement résigné : « Je ferai sans. » Et, déduisant que le liquide de sa boîte crânienne assurait la transmission des informations nécessaires, il continua de mener une vie tout à fait normale, accumulant diplômes et distinctions en mathématiques. Conclusion (prudente) de la très sérieuse revue *La Recherche* : « Cette observation illustre les capacités étonnantes du cerveau à fonctionner efficacement dans des conditions aussi anormales[11]. » Anormales, peut-être, mais pas exceptionnelles : le Pr Lorber a répertorié dans son étude plus d'une centaine de personnes « sans cerveau discernable », qui obtenaient néanmoins des résultats allant jusqu'à 130 aux tests de QI. Merveille de la plasticité cérébrale, qui réussit même à se passer de cerveau.

La résolution de cette énigme se trouverait-elle *ailleurs* dans notre corps ? À la fin des années 1970, les chercheurs John et Beatrice Lacey ont découvert l'existence d'un réseau neuronal dans le cœur. Leurs publications sur les signaux électriques émis par ces quarante mille neurones cardiaques en direction du cerveau, véritable code de communication, leur ont valu plusieurs prix, dont la Médaille d'or des sciences psychologiques en 1985. Le muscle cardiaque, loin d'être une simple pompe envoyant le sang dans toutes les parties du corps, apparaissait dorénavant comme une sorte de chef d'orchestre dirigeant les autres organes sur son propre tempo.

Dans le droit fil de ces travaux, le Dr John Andrew Armour, de l'université de Montréal, développe la thématique et le potentiel de ce qu'il nomme en 1991 le « cerveau cardiaque », lequel se révèle d'une puissance impressionnante : l'amplitude de son courant électrique est cinquante fois plus intense que celle émise par l'activité cérébrale, et son champ électromagnétique rayonne à plus de trois mètres, ce qui n'est pas du tout le cas de notre encéphale[12].

Plus récemment, on a découvert que le cœur sécrète aussi de l'ocytocine, neurotransmetteur considéré comme l'hormone de l'amour et du lien social. Et il a été constaté que « les concentrations d'ocytocine produites dans le cœur sont du même ordre que celles produites dans le cerveau[13] ». David Servan-Schreiber, vulgarisant les découvertes de l'institut américain HeartMath, a répandu quant à lui la notion de « cohérence cardiaque » : les émotions et sentiments négatifs ont tendance à désynchroniser les battements du cœur, tandis que l'amour, la compassion, la gratitude réduisent le taux de cortisol, cette hormone du stress capable de bloquer le fonctionnement du cortex dans la réflexion et la prise de décision. On s'est rendu compte, par ailleurs, que le système nerveux du cœur refuse parfois d'exécuter des ordres émanant du cerveau, tandis que l'obéissance du cerveau aux signaux en provenance du cœur est plus rarement prise en défaut[14]. L'intelligence du cœur serait-elle

moins faillible ?

Quoi qu'il en soit, son plus grand mystère réside dans la manière dont s'accomplit une tâche qui nous paraît si naturelle : la circulation sanguine. Par son effet de pompe refoulante et aspirante, le cœur injecte et recycle chaque jour des milliers de litres de sang dans un réseau veineux de cent cinquante mille kilomètres. Comme le souligne l'ingénieur hydraulique Jacques Collin, « les calculs thermodynamiques démontrent que cette puissance est insuffisante pour pouvoir faire circuler ce sang dans des conditions de débit, de pression, qui soient compatibles avec la longueur du réseau[15] ». Son confrère Louis-Claude Vincent, inventeur de la bioélectronique, a démontré de son côté, dans les années 1960, que « la machine énergétique du corps dépensait beaucoup plus d'énergie qu'elle n'en recevait par l'alimentation ». Nul à ce jour n'a pu déterminer avec certitude d'où provenait la puissance supplémentaire qui permet au cœur de fonctionner comme il le fait. L'hypothèse la plus séduisante est celle du chercheur Patrick Flanagan : la circulation tourbillonnaire du sang, sous forme de vortex, créerait une énergie électronégative additionnelle, qu'il appelle le « potentiel Zéta[16] ». Ainsi la nature aurait-elle trouvé la plus intelligente des solutions : le vortex utilisé comme extracteur d'énergie.

Mais le cœur n'est pas le seul de nos cerveaux annexes : l'intestin, avec ses centaines de millions de neurones, lui dispute la primauté dans le contrôle qu'il exerce sur tant de fonctions vitales. Chargé d'assurer la digestion, de dépister les substances toxiques et de s'en protéger par une production de mucus, le système nerveux entérique dialogue en permanence avec l'encéphale, ne manquant pas de l'informer des initiatives qu'il prend – sauf lorsqu'un excès de stress perturbe leurs échanges et se traduit par des maux de ventre, une diarrhée, voire, comme le suggèrent de plus en plus de données scientifiques, des pathologies neurodégénératives telle la maladie de Parkinson. Ces dernières, selon l'Institut national de la santé et de la recherche médicale, « auraient une origine intestinale, puis seraient transmises au système nerveux central[17] ».

Au vu de ces découvertes ébouriffantes, on peut s'étonner que si peu d'articles étudient la capacité qu'auraient l'intestin et le cœur à remplacer carrément le cerveau, lorsqu'il cesse d'être opérationnel. C'est l'intelligence artificielle qui obnubile les chercheurs désormais, à travers ses applications et les fantasmes qu'elle suscite, pas l'intelligence intestinale ou cardiaque. Mais comment prétendre domestiquer l'IA alors que nous savons si peu comment fonctionne notre intelligence naturelle ?

*

Dans les années 1950, le modèle officiel du processus mémoriel, point de départ de l'intelligence, était celui défini par le célèbre neurochirurgien Wilder Penfield : chaque souvenir est rangé dans une zone précise du cerveau, comme un livre dans une bibliothèque. Sauf que le physiologiste Karl Pribram, associé au neuropsychologue Karl Lashley, avait démenti cette théorie avec des rats. Après les avoir entraînés à accomplir des tâches précises dans un labyrinthe, les deux Karl leur avaient prélevé les zones cérébrales censées gérer ces informations – néanmoins, leur mémoire et les comportements qui en découlaient demeuraient inchangés.

Ulcéré par cette hérésie, un biologiste de l'université d'Indiana, Paul Pietsch, riposta au moyen de salamandres, bien pratiques en laboratoire car on peut retirer leur cervelle, la charcuter, puis la remettre sans problème dans la boîte crânienne : elle se reconnecte aussitôt. Et le petit lézard, comme un jouet à qui l'on vient de changer sa pile, reprend ses activités normales. Pietsch amputa donc les zones cérébrales gouvernant la recherche de nourriture, certain que la salamandre confirmerait, en mourant de faim, la loi de Penfield. Horrifié, il découvrit qu'il démontrait le contraire. Il avait beau hacher menu le cerveau de ces malheureux amphibiens, il suffisait qu'une infime portion de matière cérébrale subsiste pour que l'ensemble des fonctions cognitives soit assuré. Le modèle holographique du cerveau, défini par Pribram, venait de s'imposer : chaque partie contient le tout. Chaque fragment de l'hologramme garde la mémoire et l'intégralité de l'information enregistrée. « Oui, mais c'est une particularité de ces cerveaux reptiliens rudimentaires », n'ont pas manqué d'objecter à l'époque les partisans de Penfield. Un argument que les centaines de surdoués « sans cerveau détectable », répertoriés par l'étude de John Lorber, ont réduit en bouillie.

À la différence de ses thuriféraires, Wilder Penfield lui-même, à la fin de sa vie, reconnut son erreur initiale avec un grand panache, et même une forme de gourmandise face au mystère : « L'étude des neurones ne peut pas expliquer la différence fondamentale entre une structure objective et une perception subjective. [...] En dépit des méthodes modernes d'investigation, rien ne démontre que le cerveau seul peut réaliser tout le travail du mental[18]. »

Mais, alors, d'où vient la pensée ? Quel est son mode de fabrication et où se niche-t-elle ? Réponse en forme de constat négatif : nul n'a jamais réussi à trouver dans le cerveau la zone où s'élabore la conscience. Même un

rationaliste incontesté comme Francis Crick, codécouvreur de l'ADN, qui professait par ailleurs que nous ne sommes qu'un « paquet de neurones », a reconnu : « Jusqu'à présent, nous ne pouvons localiser aucune région dont l'activité neuronale corresponde à l'image précise que nous avons du monde. » Quant aux 280 milliards de milliards de données que, d'après le mathématicien John von Neumann, nos cellules cérébrales enregistrent dans une durée de vie moyenne, où et comment sont-elles stockées ?

Deux hypothèses se sont attaquées au problème en fusionnant : le modèle holographique de Karl Pribram, développé avec David Bohm[19], et la théorie du filtre, inspirée par l'écrivain visionnaire Aldous Huxley. Cette dernière sous-entend que la fonction du cerveau serait éliminatoire et non productive : « Chaque personne est en mesure de se rappeler à chaque moment tout ce qui lui est arrivé, et de percevoir tout ce qui s'est passé partout dans l'Univers, écrit en 1954 l'auteur du *Meilleur des mondes*. La fonction du cerveau est de nous empêcher d'être envahis et perturbés par cette masse d'informations en grande partie inutile[20]. »

Donc l'intelligence et la mémoire (incluant l'accès à l'inconscient collectif et au savoir cosmique) évolueraient à l'extérieur du cerveau, qui recevrait l'information qui lui est nécessaire et la traiterait après l'avoir triée, filtrée à son insu ou non. Une conception qui, évidemment, rend « naturelles » perception à distance, télépathie, médiumnité… Ces phénomènes, lorsqu'ils ne découlent pas d'un effort volontaire, indiqueraient, pour reprendre l'expression du biologiste Rémy Chauvin, des « trous dans le filtre »…

À la lumière de ces hypothèses, nous allons nous pencher maintenant sur le cas des personnes qui, ramenées à la vie, font étalage de souvenirs précis, de détails observés à proximité ou à distance de leur corps, alors même que leur cerveau se trouvait, d'après les critères de la médecine, en état de mort clinique.

1. Jérémy Narby, *Intelligence dans la nature*, *op. cit.*
2. Toshiyuki Nakagaki, Hiroyasu Yamada et Ágota Tóth, « Maze-Solving by an Amoeboid Organism », *Nature*, 2000.
3. *Journal of Experimental Biology*, 2 juillet 2013.
4. Pierre Lunel, *Les Guérisons miraculeuses*, Plon, 2002.
5. « Régénération et cicatrisation », Encyclopædia Universalis.
6. François De Witt, *La Preuve par l'âme. Un polytechnicien démontre notre immortalité*, Guy Trédaniel, 2015.
7. « Il vit avec un grand trou noir à la place du cerveau », *La Provence*, 21 juillet 2007.
8. Jean Pelletier, *Cerveau et psycho*, nº 24, novembre 2007.
9. www.huffingtonpost.fr, 23 juillet 2007.
10. *The Lancet*, juillet 2007.
11. Marc Jeannerod, *La Recherche*, octobre 2007.
12. John Andrew Armour, « Intrinsic Cardiac Neurons », *Journal of Cardiovascular Electrophysiology*, 1991.
13. Jolanta Gutkowska *et al.*, « L'ocytocine est une hormone cardiovasculaire », *Revue brésilienne de recherche médicale et biologique*, 2000.
14. David Servan-Schreiber, *Guérir*, Robert Laffont, 2002.
15. Jacques Collin, *L'Insoutenable Vérité de l'eau*, Guy Trédaniel, 1997.
16. Patrick Flanagan, *Elixir of the Ages*, Vortex Press, 1996.
17. « Une info à digérer : c'est quoi, le système nerveux entérique », www.inserm.fr, 30 mai 2023.
18. Wilder Penfield, *Mystery of the Mind*, University Press, 1975.
19. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit.*
20. Aldous Huxley, *Les Portes de la perception*, Éditions du Rocher, 1954 ; et 10/18, 2001.

6

L’INTELLIGENCE DÉLOCALISÉE

C’est le psychiatre américain Raymond Moody qui, le premier, vulgarise à grande échelle en 1975 la problématique de ces « morts provisoires » qui, une fois réanimés, rapportent des récits analogues, quels que soient leur ethnie, leur religion, leur âge : sortie de corps, revue de vie en accéléré, entrée dans un tunnel de lumière, rencontre d’entités spirituelles, de défunts plus ou moins familiers les invitant à poursuivre leur parcours terrestre ou leur en laissant le choix[1]… En France, au début du XXIe siècle, les ouvrages de l’anesthésiste-réanimateur Jean-Jacques Charbonier[2] et le premier film de l’ex-ambulancière Sonia Barkallah[3] (organisatrice en 2006 du premier colloque international sur les EMI, expériences de mort imminente) répandent les témoignages, les interrogations et les preuves qui vont peu à peu lézarder le scepticisme du grand public et de la communauté scientifique.

De ce point de vue, 2001 est une année charnière : le cardiologue néerlandais Pim van Lommel publie dans la revue médicale *The Lancet* la plus vaste étude jamais entreprise sur les EMI vécues suite à un arrêt cardiaque. Sur 344 survivants dans dix hôpitaux différents, 62 rapportent des souvenirs de leur bref décès clinique. 50 % d’entre eux ont eu la nette conscience d’être morts, 30 % ont vécu l’expérience du tunnel de lumière et d’une rencontre de défunts identifiés ou non, et 25 % ont effectué une sortie de corps avec mémorisation d’actions, paroles ou même pensées de tierces personnes – confirmées par celles-ci.

L’explication qui prévaut alors, chez les médecins rationalistes, est celle d’une réaction hallucinatoire que provoquerait le cerveau stressé par le manque d’oxygène : une décharge massive de glutamate imitant les effets connus de la kétamine, anesthésique dissociatif. « Sauf que, répond le Dr Pim van Lommel, un tel cerveau est dans la même situation qu’un ordinateur débranché, avec ses circuits enlevés. Il ne peut pas halluciner ; il ne peut rien faire du tout[4]. » Il faut donc supposer le travail d’une conscience délocalisée, ayant pris le relais du cerveau indisponible. Une sorte de disque dur externe qui, tout en sauvegardant la mémoire des données, continuerait à percevoir et générer de l’information, laquelle serait « récupérée » par le cerveau quand celui-ci, une fois le cœur remis en marche, serait à nouveau en mesure de les traiter. Quelle autre explication rationnelle donner aux innombrables récits *vérifiés* de ces observateurs, privés d’activité cérébrale au moment où s’effectuent leurs observations ?

Cette intelligence délocalisée confère même parfois des facultés supplémentaires. Ainsi une non-voyante, Irène Badini, est allée jusqu’à fournir en 1972 le signalement précis de deux internes qui lui avaient volé ses bijoux pendant qu’elle était en état de coma dépassé. Abasourdis par le témoignage de cette aveugle qui les avait vus piller sa « dépouille », les coupables ont avoué leur forfait, et les enquêteurs ont retrouvé les bijoux à l’endroit qu’Irène avait indiqué. Ce cas difficilement contestable est exposé avec minutie par Sonia Barkallah dans son film *Faux départ.*

Parmi tous les témoignages de rescapés décrivant leur expérience aux confins de la mort (ils sont aujourd’hui plus de soixante millions, répartis dans tous les pays du monde), je me contenterai de mentionner ici deux des cas les plus documentés et les plus confondants que je connaisse.

En 1991, Pamela Reynolds, parolière et chanteuse américaine, victime d’un anévrisme géant du tronc basilaire, subit une opération de la dernière chance. On la vide de son sang, pour supprimer la pression artérielle et retirer l’anévrisme. Durant une heure, son cerveau n’est plus irrigué. Sous surveillance médicale constante pendant l’hypothermie censée lui épargner des dommages irréversibles, elle est en état de mort clinique artificiellement

provoquée. À son réveil, elle décrira précisément toutes les phases de l'intervention chirurgicale, s'attardant sur des détails qui l'ont amusée, comme le fait que la scie à trépaner avec laquelle on lui a ouvert le crâne ressemble à une brosse à dents électrique. Elle aura aussi mémorisé les différentes réactions des médecins, notamment leurs commentaires inquiets sur le trop faible diamètre de ses artères. Elle racontera qu'une lumière l'a ensuite absorbée, et que c'était délicieux : elle ne voulait plus retourner en arrière. Alors que son oncle décédé s'efforçait de la convaincre qu'elle avait encore des choses à faire sur terre, le défibrillateur a remis son cœur en marche. « Retourner dans mon corps, confiera-t-elle, fut comme sauter dans de l'eau glacée[5]. »

Venons-en au Dr Eben Alexander. Neurochirurgien incrédule, considérant ce genre de récits comme de pures foutaises, il se retrouve à la fin 2008 au stade de la mort cérébrale, suite à une méningite bactérienne qui lui détruit l'encéphale. Sans espoir de le sauver, on s'apprête à le débrancher lorsqu'il rouvre les yeux. Sa guérison est en soi un miracle médical, comme l'atteste par écrit le Dr Scott Wade, spécialiste des maladies infectieuses, qui a traité son cas : mortalité supérieure à 97 %, coma dépassé durant six jours avec néocortex hors circuit, littéralement dévoré par la bactérie *Escherichia coli*. Autrement dit, « tout ce qui faisait de lui un être humain était mort[6] ».

La régénération de ses organes se révèle foudroyante. Mais le plus incroyable n'est pas là. À la stupéfaction générale, le Dr Alexander s'est réveillé « intact », en bonne santé et pleinement lucide malgré les dégâts provoqués par la bactérie dans son cerveau. Et il s'est mis à transcrire le souvenir d'un extraordinaire voyage psychique, au cours duquel s'est gravée en lui, dit-il, une connaissance immédiate et sans limites des univers quantiques. Mais surtout, dès qu'il est sur pied, il entreprend d'étudier son propre cas. Résultats d'analyses, scanners, examens neurologiques le lui confirment : la partie de son cerveau gérant les perceptions, l'analyse et la mémorisation « n'était plus là » au moment où ces opérations mentales ont eu lieu. Il écrit dans la foulée : « J'ai commencé à comprendre assez vite que mon expérience était une EMI techniquement presque parfaite, peut-être l'un des cas les plus convaincants de l'histoire moderne. Ce qui était important avec mon cas, c'était l'impossibilité absolument intégrale de prétendre, d'un point de vue médical, que tout cela n'était qu'un fantasme[7]. »

Quelque temps plus tard, en découvrant la photo d'une sœur biologique décédée qu'il n'a jamais vue de « leur » vivant, il reconnaîtra en elle la compagne inconnue qui, volant sur une aile de papillon géant durant sa mort clinique, lui avait servi de guide dans sa découverte des « autres mondes ».

*

Face à l'enthousiasme légitime que peut susciter ce type de témoignage sur les antichambres de l'au-delà, certains matérialistes à court d'arguments tirent avec raison une sonnette d'alarme : il ne faudrait pas non plus donner aux personnes fragiles l'envie de se suicider pour connaître des états de conscience aussi exaltants. Qu'ils se rassurent, point n'est besoin de mourir pour vivre une sortie de corps et les émotions spirituelles afférentes. Sous casque à électrodes, nous rappelle le Dr van Lommel, une différence de fréquence émise dans chaque oreille peut, en synchronisant les deux hémisphères du cerveau, créer des effets similaires à ceux d'une EMI. Suivant le cocktail sonore qu'on lui compose, le sujet accède alors à un état d'expansion de conscience, de vision extracorporelle, voire de médiumnité. Cette technique est couramment pratiquée depuis plus de trente ans à l'Institut Monroe, un lieu de séminaire en Virginie où des milliers de personnes viennent réduire leur stress, augmenter leur créativité et résoudre leurs problèmes émotionnels grâce à cette technologie brevetée sous l'appellation Hemi-Sync[8].

On peut également, mais c'est le fruit d'un travail sur soi beaucoup plus dense, exigeant, éreintant et semé d'échecs, délocaliser à volonté son intelligence vers des lieux inconnus à partir d'une photo, afin d'en ramener des renseignements impossibles à obtenir par la voie ordinaire. Cela s'appelle le *remote viewing*, c'est une pratique souvent utilisée avec plus ou moins de bonheur par différents services secrets, notamment américains et russes, et le meilleur espion psychique qui se soit illustré dans ce domaine est l'adjudant-chef Joe McMoneagle. Sa spécialité : palper une enveloppe scellée renfermant une photo, décrire celle-ci, raconter ce qu'elle lui suggère, et se transporter mentalement *in situ* pour découvrir ce qui n'est pas visible sur le cliché.

Un exemple ? En pleine guerre froide, un satellite américain repère un grand hangar en béton clôturé sous haute surveillance, au nord de l'Union soviétique. Le Conseil de sécurité nationale, à Washington, est convaincu qu'il s'y construit « quelque chose d'important » sur le plan militaire, sans pouvoir obtenir des services secrets le moindre renseignement précis. Joe triture dans ses mains l'enveloppe dissimulant l'image satellite : une partie du toit de ce mystérieux hangar. On ne lui a donné aucune information sur la cible ni sur ce qu'on attend de lui. Il se

détend, il se concentre. Il localise et décrit le bâtiment. Et il finit par dessiner ce qu'il « voit » à l'intérieur : la construction d'un gigantesque sous-marin à deux coques, avec des aberrations technologiques aux yeux des spécialistes de l'époque, tel un système de lance-roquettes incliné et non plus vertical.

Les experts du Conseil de sécurité nationale n'y croient pas. « Tout cela est impossible : les dimensions, la conception, l'équipement… C'est juste un fantasme. » Vexé, le visionnaire leur répond par écrit : « Eh bien, mon fantasme, il sera lancé dans cent vingt jours. »

Cent vingt jours plus tard, les satellites repèrent la mise à l'eau dudit sous-marin, conforme en tout point aux dessins transmis par le *remote viewer*. Verdict du Conseil : « C'est très certainement un coup de chance. » Oui, ou bien la preuve qu'un être humain peut se déplacer mentalement dans l'espace comme dans le temps. Au terme de sa carrière, McMoneagle est décoré de la Legion of Merit, distinction suprême réservée aux soldats, pour avoir « réussi plus de deux cents missions d'espionnage médiumnique ».

En 2010, le journaliste Stéphane Allix, consacrant un reportage télévisé à ce James Bond de l'occulte, lui demanda à brûle-pourpoint si ces informations « venaient » à lui, ou bien s'il se projetait à distance pour les recueillir. McMoneagle répondit : « Ça dépend. De temps à autre, je me retrouve en train d'observer de l'intérieur l'endroit sur lequel on me demande des renseignements. C'est totalement involontaire. Je n'appellerais pas ça une sortie hors du corps. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'une connexion parfaite, absolue et positive avec la chose dont j'essaie d'obtenir des informations[9]. »

Toujours est-il que personne, à sa connaissance, n'a jamais remarqué sa « présence » sur les lieux où il se transportait par la pensée. Tout le contraire de l'aventure survenue à sir Frederic Carne Rasch, major de l'armée britannique et député en exercice, dont une « version dédoublée » fit la une du *Daily Express* et de l'*Evening News* de Londres, le 17 mai 1905. Alors qu'il se trouvait en famille chez lui, cloué au lit par la maladie, plusieurs élus le virent siéger au Parlement. Hallucination collective ?

Voici comment l'un de ses collègues, sir Gilbert Parker, relata à la presse cette session assez particulière de la Chambre des communes au temps du roi Édouard VIII : « Je voulais participer au débat, mais on oublia de m'appeler. Pendant que je regagnais ma place, mes yeux tombèrent sur Carne Rasch, assis à sa place habituelle. Comme je savais qu'il avait été malade, je lui adressai un geste amical en lui disant : "J'espère que vous allez mieux." Mais il ne fit aucun signe de réponse. Cela m'étonna. Le visage de mon ami était très pâle. Il était assis, tranquille, appuyé sur une main, l'expression de sa figure était impassible et dure. Je songeai un instant à ce qu'il convenait de faire. Quand je me retournai vers lui, il avait disparu ! Je me mis aussitôt à sa recherche, espérant le trouver dans le vestibule. Mais il n'y était pas : personne ne l'avait vu[10]. »

Un autre député, sir Arthur Ayter, confirma ce témoignage dans le *Daily News* du 17 mai 1905 : lui-même avait attiré l'attention de son collègue Henry Campbell-Bannerman sur la présence inattendue de Carne Rasch au Parlement, alors que tout le monde le savait alité. Mais quelle fut la réaction de l'intéressé ? Un journaliste d'*Umpire* alla recueillir ses impressions au fond de son lit. « Ça ne m'étonne qu'à moitié », avoua le dédoublé. Et le reporter d'écrire : « Sir Frederic Carne Rasch lui-même ne doute pas d'être réellement apparu à la Chambre sous forme d'esprit, préoccupé qu'il était de se rendre à la séance pour appuyer de son vote le gouvernement[11]. » Ceux qui déplorent à notre époque l'absentéisme parlementaire ne manqueront pas de saluer une telle conscience professionnelle.

Quoi qu'il en soit, inattaquable sur le plan des témoignages et des preuves photographiques, c'est bien d'un cas de bilocation[12] qu'il s'agit, même si aucun député n'a eu le réflexe de « toucher » cette apparition de son collègue pour en évaluer la densité physique.

D'autres personnes, en revanche, ont réussi l'exploit d'être vues en plusieurs endroits à la fois, sous une forme active et *solide* dont les témoins ont eu la preuve tactile. Je pense notamment à Padre Pio et à Yvonne-Aimée de Jésus, ces deux figures chrétiennes emblématiques du XX^{e} siècle dont j'ai étudié les prodiges dans *L'Insolence des miracles*[13].

La nuit du 9 novembre 1917, le jeune moine capucin Francesco Forgione, dit Padre Pio, alors mobilisé sur le front en tant qu'infirmier, vient de regagner son couvent de San Giovanni Rotondo dans les Pouilles, après la terrible défaite de l'armée italienne à Caporetto. Au milieu des autres moines, il prie pour son chef d'état-major, le général Luigi Cadorna, qui vient d'être destitué. Ce dernier, au même moment, enfermé dans le bureau de sa maison de Trévise, à sept cents kilomètres de là, appuie son pistolet contre son crâne pour se faire sauter la cervelle, lorsque la porte s'ouvre sur un moine en robe de bure qui entre avec brusquerie, lui ôte son arme en lui interdisant de céder à l'humiliation, et repart aussi brutalement qu'il est apparu. C'est le général Cadorna lui-même qui racontera partout cette intrusion inconcevable : sa porte était fermée à double tour et les gardes en faction devant la maison n'avaient laissé entrer personne. Trois ans plus tard, il découvre dans la presse une photo

de Padre Pio. Reconnaissant l'homme qui l'a sauvé, il se rend aussitôt dans son couvent, où le capucin, avec un naturel parfait, interrompt son travail pour cligner de l'œil à ce vieillard en tenue civile : « Hein, général, nous l'avons échappé belle[14] ! »

Jamais le thaumaturge des Pouilles ne commenta ses nombreuses bilocations, qui apparaissaient tantôt comme un effet secondaire de sa concentration quand il priait, tantôt comme une réponse inconsciente à l'appel d'un tiers. Parfois, ce dernier cas de figure succédait à une fin de non-recevoir. Ainsi, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, Mgr Damiani, un évêque uruguayen victime d'un malaise alors qu'il était venu lui rendre visite à San Giovanni Rotondo, le fit appeler pour qu'il lui administre l'extrême-onction. Pio s'en dispensa, au motif que ce n'était pas la peine : « Tu ne mourras pas, tu retourneras dans ton diocèse où tu travailleras encore quelques années pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. » Mgr Damiani accepta de se passer du sacrement demandé, à la condition que ce mystique qu'il admirait tant lui fît la promesse de venir l'assister à l'heure de son trépas. Padre Pio hésita un instant avant de répondre : « Je te le promets. » Alors, l'agonisant éconduit retourna dans son pays, un tant soit peu rassuré.

En 1941, une violente crise d'angine de poitrine le réveilla, lors d'un rassemblement des évêques uruguayens dans la ville de Salto. Au même instant, Mgr Barbieri, archevêque de Montevideo, fut tiré du lit par un moine barbu, toquant à sa porte pour le prévenir que Damiani était en train d'expirer à l'étage au-dessus. L'archevêque se précipita à son chevet, talonné par ce capucin italien dont la présence surprit de nombreux témoins. Ils arrivèrent juste à temps pour que le visiteur puisse administrer l'extrême-onction au mourant, dont les derniers mots furent : « Padre Pio ». Après quoi ce dernier se volatilisa. Malgré les déclarations de l'archevêque Barbieri, certain d'avoir reconnu le saint homme des Pouilles dans la chambre de l'agonisant, les moines de son couvent certifièrent qu'il n'avait pas quitté San Giovanni Rotondo, à dix mille kilomètres de là. Seule preuve « objective » d'un dédoublement : Padre Pio avait laissé en Uruguay un de ses gants, ensanglanté par ses stigmates, lequel fut à l'origine de nombreuses guérisons miraculeuses dans ce pays[15].

Plus spectaculaires encore sont les bilocations, voire les trilocations, d'Yvonne-Aimée de Jésus (1901-1950), prieure du monastère breton de Malestroit. Cette héroïne de la Résistance, décorée six fois pour son action durant la Seconde Guerre mondiale, ne se contentait pas de cacher des Juifs et des parachutistes anglais dans la clinique de son monastère réquisitionnée par les Allemands : on la vit œuvrer sur plusieurs champs de bataille à la fois.

Parmi les dizaines de cas recensés lors de l'enquête rigoureuse de l'abbé René Laurentin et du Dr Patrick Mahéo[16], citons la journée du 17 février 1943, où, tandis que la religieuse augustine était torturée à Paris par la Gestapo, elle apparut *en chair et en os* dans une rame de métro à son fils spirituel, Paul Labutte, qui la serra contre lui en croyant qu'elle s'était évadée. Après l'avoir détrompé, elle lui demanda de prier très fort pour elle, sans quoi elle serait déportée vers l'Allemagne durant la nuit. De son côté, le nazi qui la torturait dira à son procès : « Je pouvais lui faire les pires choses, c'est comme si elle n'était pas là[17]. »

Au même moment où avaient lieu les sévices de la prison et l'apparition dans le métro, des marins bretons embarqués sur l'*Eridan*, un navire-hôpital de la Royal Navy, virent une religieuse en habit d'augustine se matérialiser à leur bord pour les soutenir durant un bombardement, aux cris de « Courage ! Vive la France ! ». L'un de ces marins était l'officier mécanicien Édouard Le Corre. Marie-France, sa fille de 5 ans, recueillie au couvent des augustines de Tréguier depuis qu'il avait rejoint les rangs de la France libre à Londres, fut abordée en 1945 par mère Yvonne-Aimée, devenue la supérieure générale de la congrégation. Elle lui déclara que son papa, dont la famille était sans nouvelles, allait bientôt rentrer en France sain et sauf. « Et il te dira, ajouta-t-elle avec un petit sourire complice, qu'il m'a vue à bord de l'*Eridan*[18]. » C'est ce genre d'événement qui fut sans doute à l'origine de la réflexion du général de Gaulle, lorsqu'il lui remit la Légion d'honneur à Vannes quelques mois plus tard pour son rôle dans la Résistance : « J'espère que vous n'êtes pas à Londres en même temps, en train de vous faire décorer par Churchill. »

Habituée à ces délocalisations qu'elle déclarait ne pouvoir provoquer ni contrôler, se contentant de rester corvéable à merci au service de la volonté divine et de la détresse humaine, Yvonne-Aimée semble poursuivre son œuvre dans l'au-delà avec une discrétion toujours aussi efficace, comme on le verra au chapitre 18.

*

Je viens d'écrire ces lignes lorsque je m'interromps pour me rendre à l'avant-première de *Témoins*, le nouveau film de Sonia Barkallah consacré aux EMI. Je découvre dans ce docufiction, où les protocoles scientifiques les plus pointus se mêlent à l'émotion brute des expérienceurs, des cas récents d'une telle évidence que, dans l'assistance, les repères de la « normalité » s'inversent. À l'issue de la projection, plusieurs spectateurs qui avaient

subi l'épreuve d'un coma *ne comprenaient pas* pourquoi ils n'en avaient retiré, eux, aucun souvenir. Et les intervenants du film, presque tous présents, les entouraient de leur compassion en leur expliquant que, probablement, leur évolution se devait d'emprunter d'autres chemins.

Toutes ces aventures aux frontières du trépas, toutes ces expériences d'intelligence délocalisée ont un point commun : quelles que soient leur origine, leur culture ou leur religion, les rescapés du voyage – à l'exception de quelques rares sujets s'étant retrouvés projetés dans leurs propres cauchemars – n'ont plus peur de la mort, reviennent avec une vision claire de leur mission terrestre, détachés des obsessions matérielles, et développent une empathie maladive à l'égard de tout ce qui vit.

Mais qu'en est-il lorsque la frontière est bel et bien franchie ? Après avoir étudié les circonstances et les effets de divers allers-retours, intéressons-nous maintenant aux conséquences de l'aller simple.

1. Raymond Moody, *La Vie après la vie*, Robert Laffont, 1977 ; et J'ai Lu, 2003.
2. Jean-Jacques Charbonier, *Les Preuves scientifiques d'une vie après la vie*, Exergues, 2008 ; *La Médecine face à l'au-delà*, Guy Trédaniel, 2010.
3. *Faux départ*, réalisé par Sonia Barkallah, 2010.
4. Dr Pim van Lommel, *Conscience et cerveau*, Actes du colloque international de Martigues, S17 Productions, 2008.
5. Dr Michael Sabom, *Light and Death*, Zondervan, 1998 ; Stéphane Allix, www.inrees.com
6. Dr Eben Alexander, *La Preuve du paradis*, Guy Trédaniel, 2013.
7. *Ibid.*
8. Robert Monroe, *Fantastiques expériences de voyage astral*, Robert Laffont, 1992 ; www.institutmonroe.fr
9. *Enquêtes extraordinaires*, réalisé par Natacha Calestrémé et Stéphane Allix, 2010 ; « Le Sixième Sens ».
10. *Umpire*, 14 mai 1905.
11. *Ibid.*
12. Faculté de se trouver en plusieurs lieux simultanément.
13. Didier van Cauwelaert, *L'Insolence des miracles*, Plon, 2023 ; et J'ai Lu, 2025.
14. Joachim Bouflet, *Padre Pio. Des foudres du Saint-Office à la splendeur de la vérité*, Presses de la Renaissance, 2002.
15. « Cinq fioretti incroyables de Padre Pio », *Famille chrétienne*, 23 septembre 2021.
16. René Laurentin et Patrick Mahéo, *Bilocations de mère Yvonne-Aimée de Malestroit*, François-Xavier de Guibert, 1990.
17. Ignis, « La vie incroyable de mère Yvonne-Aimée », YouTube, 24 novembre 2024.
18. Marie-France Cazeaux-Le Corre, *L'Invisible, ça saute aux yeux*, First, 2018.

7

INTELLIGENCE AVEC L'AU-DELÀ : DU JUDICIAIRE À L'ARTISTIQUE

« Donne-moi une preuve de la vie après la mort », demandé-je à l'IA. Une brève réponse est crachée aussitôt sur mon écran. Banalités politiquement correctes, clichés prudents ménageant sensibilités religieuses et philosophiques, pour déboucher sur une conclusion analogue à l'introduction :

« Les preuves concrètes de la vie après la mort n'existent pas à ce jour. »

Faux. Nous allons en examiner un certain nombre, dans différents domaines. La première est d'ordre juridique. En juin 1978, un tribunal de Chicago a en effet jugé recevable, dans un procès pour meurtre, le témoignage posthume de la victime[1]. Témoignage qui s'était révélé aussi pertinent que celui des hortensias blessés retenu par les juges du Wisconsin, suite à l'assassinat commis dans une serre au chapitre 3.

Voici les faits. Le 21 février 1977, Teresita Basa, infirmière à Chicago, est retrouvée poignardée chez elle. Aucune trace d'effraction ni de vol, pas d'empreintes digitales, les voisins n'ont rien vu ni entendu. Au bout de cinq mois, l'enquête est au point mort et l'affaire va être classée, lorsqu'un médecin de l'Illinois, le Dr Carlo Munez, est réveillé en sursaut par sa femme qui parle toute seule, d'une voix qui ne ressemble pas à la sienne. En fait, Rita Munez, infirmière elle aussi, avait travaillé jadis avec feu Teresita, laquelle, par la bouche de sa collègue, décline alors son identité et déclare au généraliste abasourdi qu'il faut sans tarder mettre en prison son assassin[2].

— Il s'appelle Allan Showery, il est employé à l'hôpital Hedgewater de Chicago. Prévenez la police !

Le médecin calme son épouse en transe et feint d'entrer dans son délire, comme on évite de réveiller un somnambule en crise.

— Il faut une preuve, chérie, voyons, la raisonne-t-il. On ne dérange pas la police comme ça, sur une simple accusation.

La réponse jaillit aussitôt :

— Allan a pris mes bijoux pour les offrir à sa petite amie !

Et la défunte donne la description du collier de perles et du pendentif en jade, ainsi que le nom, le signalement, l'adresse de celle qui les porte à présent (Helen Brott, petite blonde enceinte d'origine allemande, West Schubert Avenue), avant de quitter le sommeil de Rita. Véritable infiltration, simple cauchemar, schizophrénie ?

Au petit déjeuner, avec ménagement, le médecin raconte l'épisode nocturne à son épouse, qui, interloquée, met un certain temps à le croire. Même si, la veille au soir, elle a eu l'impression de voir le visage de sa collègue dans le miroir de la salle de bains, Rita n'en revient pas de s'être fait « posséder » de la sorte, en plein sommeil. Mais l'urgence n'est pas de porter plainte pour viol psychique à l'encontre de la disparue. Tourmentés par la précision des détails reçus, les époux Munez finissent par aller trouver la police.

Conclusion ? Les enquêteurs, ignorant que l'assassin avait dérobé des bijoux, les découvrirent au domicile d'Allan Showery, portés par sa petite amie blonde et enceinte Helen Brot, comme indiqué par Teresita au travers de Rita. Sous le choc de l'irruption policière, l'infirmier confessa le vol, puis se rétracta les jours suivants,

déclarant qu'il s'agissait d'aveux forcés. Vu que l'accusation de meurtre ne reposait que sur le témoignage d'une revenante, son avocat présumait qu'une déposition aussi sujette à caution serait invalidée par la cour. Il avait tort. Le prévenu fut envoyé en prison pour homicide volontaire, après avoir finalement reconnu les chefs d'inculpation, et la jurisprudence fit autorité dans plusieurs procès criminels où des preuves de culpabilité étaient fournies par l'au-delà[3].

Un autre type de décision juridique, établissant là aussi *de facto* la réalité d'une conscience posthume, s'applique au domaine de la propriété intellectuelle. Il s'agit d'une affaire concernant Frederic Myers (1843-1901), professeur de lettres classiques à l'université de Cambridge, psychologue, essayiste, poète, président fondateur de la Society for Psychical Research. Cet auteur flamboyant qu'admiraient Nietzsche, Bergson et Jung[4], cet infatigable chercheur considéré comme le père de la psychologie des profondeurs, testa toute sa vie des médiums en dehors de ses heures de cours. Il mit en évidence la télépathie (il est même l'inventeur du mot, en 1882), la vision à distance, les capacités de prédiction, mais les communications directes avec l'au-delà demeuraient pour lui, faute d'éléments probants, une simple autosuggestion.

Alors, après son décès, il entreprend semble-t-il d'administrer la preuve qui lui a fait défaut de son vivant. Dans ce but, il se « branche » sur l'Irlandaise Geraldine Cummins, écrivaine à la mode, championne de hockey, militante syndicale et spirite luttant aussi bien pour le vote des femmes que pour la liberté d'expression des auteurs décédés. Elle n'a jamais entendu parler de Myers, mais, galvanisée par son énergie, elle prend sous sa dictée plus de mille pages devant témoins – protocole fixé par le défunt. En transe, elle tient une moyenne de mille six cents mots à l'heure, dans un style que la critique littéraire assimile à celui du professeur de Cambridge. Ce qui n'empêche pas deux ou trois sceptiques de décréter que la championne de hockey est allée se documenter sur Myers à la bibliothèque, afin d'imiter son élégance lyrique pour se faire de la publicité. Mais personne ne les croit : Geraldine Cummins est déjà une star aux yeux de la presse anglo-saxonne ; elle ne fait que mettre en péril son crédit littéraire par cette écriture automatique revendiquée.

La Route de l'immortalité, le plus connu des deux livres nés de leur collaboration, se présente sous la forme poétique d'un « Guide du routard » de l'au-delà[5]. C'est par cet ouvrage que Geraldine Cummins fut à l'origine d'une jurisprudence en matière de propriété intellectuelle : la reconnaissance légale de l'auteur « extra-humain ». Car les juges ont soulevé, à propos de cette forme de binôme, une question cruciale : « À qui doivent être versés les droits d'auteur d'une œuvre composée par un revenant[6] ? » Réponse : les défunts communiquant au moyen de l'écriture automatique sont considérés par la législation britannique (sauf à être convaincus de plagiat) comme des auteurs à part entière. Mais, attendu que le stylo est tenu par une personne médium, c'est à elle que les recettes financières générées par l'œuvre ainsi « dictée » doivent revenir, et non pas aux héritiers de l'auteur original[7].

Un autre cas célèbre d'écriture posthume, autour duquel se sont déchirés les experts, est celui de Charles Dickens. En 1870, le grand auteur anglais meurt au seizième chapitre de son roman *Le Mystère d'Edwin Drood*[8], dont le début faisait l'objet d'une parution mensuelle dans une revue que le public s'arrachait. L'engouement, proportionnel au suspense, vire au désespoir : Dickens ne laisse aucun brouillon permettant de deviner qui est l'assassin de son personnage-titre. Est-ce l'oncle opiomane John Jasper ou le violent Neville Landless, tous deux épris de la fiancée d'Edwin ? S'agit-il d'un véritable meurtre ou bien d'une mise en scène ? Ce roman inachevé instaure chez les lecteurs une frustration inconsolable, le plus bel hommage dont puisse rêver un écrivain.

Trois ans plus tard, coup de théâtre : un éditeur publie la suite et fin de l'ouvrage. Des chapitres inédits retrouvés par les héritiers ? Non. En l'occurrence, celui qui se présente comme un « exécuteur testamentaire » au sens propre n'a pas été choisi du vivant de l'auteur. Il s'agit d'un ouvrier typographe nommé Thomas Power James, passablement inculte, qui habite la bourgade américaine de Brattleboro (Vermont). En 1872, dans son langage fruste, il confie un matin à sa logeuse qu'un fantôme lui est apparu pour lui dire : « Bonjour, je suis Charles Dickens et je vous ai choisi : je viens vous dicter la suite de mon livre. Au travail ! » La logeuse, Mrs Blanck, qui s'intéresse à la médiumnité, l'incite à prendre aussitôt une plume et à laisser « l'esprit » guider sa main sur le papier. Immédiatement, le jeune homme se retrouve plongé en transe, et les mots noircissent les pages.

Durant plusieurs semaines, chaque soir, après son travail à l'imprimerie, Thomas poursuivra ainsi l'œuvre posthume d'un auteur dont il n'a jamais lu une ligne. Des dizaines de témoins assistent aux séances de dictée. Parfois, le jeune scribe a du mal à suivre ce jet ininterrompu – d'autant qu'il n'a pas le droit, dit-il, de faire de corrections ni de ratures. Mille deux cents feuillets plus tard, grâce aux relations de son patron imprimeur, paraît *Fin du Mystère d'Edwin Drood*. Sur la couverture figure la mention : « Dicté de l'au-delà à T.P James par Charles Dickens. »

Le succès en librairie est fulgurant. Du côté des critiques, les avis sont partagés. « C'est moins nul que du Dickens vivant », estime George Bernard Shaw, pour qui la veine de l'immortel auteur d'*Oliver Twist* s'était tarie

avec l'âge. D'autres parlent de génie mimétique : c'est bien le style, le vocabulaire, l'humour, l'agencement des scènes, le souffle de Dickens. On crie soit au miracle, soit à la supercherie. Les spiritualistes s'émerveillent, les matérialistes s'insurgent, les journalistes enquêtent[9].

Parmi les sceptiques de la première heure qui finissent par se rétracter, on compte le critique littéraire du *Springfield Daily Union*. Venu démasquer un fraudeur, il est tout d'abord confondu par sa sincérité brute de décoffrage, puis effaré devant la qualité stylistique des pages qui ont « transité » par ce béotien notoire, et enfin consterné par la médiocrité des premières phrases du roman « personnel » que l'éditeur lui a commandé dans la foulée, soucieux d'exploiter le succès commercial de sa première publication[10].

Le jeune ouvrier, lui, ne cesse de clamer qu'il n'a été qu'un « instrument choisi par Dickens pour finir une œuvre en cours », dans le prolongement de son métier de typographe qui l'amène à composer, avec ses caractères de plomb, les phrases écrites par d'autres. Il refusera finalement de publier le roman à l'eau de rose qu'on le pousse à écrire « tout seul » et rendra l'à-valoir versé par son éditeur.

Trop beau pour être vrai ? En 1910, trois anciens étudiants de l'université de Vermont avouent qu'ils « sont » en réalité ce Charles Dickens posthume. Grands connaisseurs de l'écrivain, ils ont monté ce canular avec la complicité de l'ouvrier typographe et de sa logeuse. Fin du mystère. Sauf que… Des journalistes mènent une enquête sur ces trois pasticheurs de haut vol. Il apparaît très vite qu'ils n'ont jamais mis les pieds à Brattleboro et ne connaissaient ni T.P James ni Mrs Blanck. Ils appartiennent en revanche à un cercle rationaliste anticlérical, ce qui sème un certain doute sur la gratuité de leur blague. Très vite, leur aveu de mystification passe à son tour pour une duperie[11].

Thomas Power James fut-il vraiment le *shadow writer* choisi par un défunt que passionnaient, de son vivant, les expériences occultes imprégnant les seize premiers chapitres de son ultime roman ? Sir Arthur Conan Doyle, le créateur de Sherlock Holmes, fut fasciné par cette énigme. Pour lui, le fait qu'un simple ouvrier d'imprimerie quasi ignare soit amené à poursuivre l'œuvre de Dickens est un indice de vraisemblance en faveur de l'hypothèse spirite. Une sorte de signature. La profonde revendication de justice sociale imprégnant toute l'œuvre de Dickens aurait ainsi pesé sur le choix d'un tel « porte-plume », à qui l'aventure apporterait la gloire – du moins la reconnaissance d'aptitudes démentant le mépris *a priori* suscité chez les bourgeois lettrés par un ouvrier inculte.

Cet argument de fond, étayé par une minutieuse enquête stylistique, avait amené Conan Doyle à confirmer, après diverses phases de doute, « l'authenticité du texte dicté depuis l'au-delà par Dickens ». En 1925, l'écrivain écossais révélera par ailleurs avoir été lui-même sollicité par feu son confrère Joseph Conrad, désireux de lui transmettre un inédit. Mais, aussi ouvert à la créativité *post mortem* qu'intransigeant quant à sa qualité littéraire, Conan Doyle ne jugea pas leur « collaboration » digne d'être publiée[12].

Cela étant, le plus célèbre cas d'écrivain spirite ayant affirmé servir de « plume d'accueil » à des morts demeure Victor Hugo. Durant son exil dans les îles anglo-normandes, obsédé par l'au-delà depuis le décès de sa fille Léopoldine, il partagea son temps d'écriture entre sa propre inspiration et celle de confrères défunts, tels André Chénier, Dante ou Shakespeare, dont il était certain de recevoir des textes posthumes. Ceux-ci étaient transmis au moyen d'un guéridon qui tapait du pied, le nombre de coups permettant d'identifier chaque lettre par l'ordre alphabétique.

On connaît l'influence considérable exercée sur Dickens, de son propre aveu, par Victor Hugo. Peut-être que, au moment de se choisir un « continuateur », le défunt père d'Edwin Drood s'est souvenu de la phrase dictée à l'auteur des *Misérables*, en 1854, par un des esprits conviés à ses « tables parlantes » de Guernesey : « Que ton tombeau soit vivant : qu'à de certains intervalles, il se mette à parler à la postérité. Échelonne tes œuvres posthumes… Tu peux avoir une mort inouïe[13] ! »

*

Quoi qu'il en soit, à mille lieues de cette conception du travail d'outre-tombe, le plus fantastique exemple d'écriture inspirée demeure, entre prouesse littéraire, journalisme historique et *remote-viewing*, celui de Maria Valtorta[14]. Cette infirmière italienne (1897-1961), en poste à l'hôpital militaire de Milan où elle est frappée à coups de barre de fer par un dément, devient définitivement grabataire en 1943. Dès lors, entre les souffrances de son infirmité et les stigmates de la Passion, transmutant la douleur en connexion spirituelle, comme si sa chair se faisait verbe, elle va rédiger durant quarante-huit mois plus de dix mille pages, record inégalé[15]. Sans aucune rature et sans la moindre erreur, sans brouillons ni recherches préparatoires, elle décrit du fond de son lit avec une précision extrême la Palestine au temps de Jésus, qui, dit-elle, lui prête son regard et lui dicte ses mots.

D'emblée, les autorités vaticanes se cabrent, hérissées notamment par les propos « trop contemporains »

attribués au Christ, par le caractère de co-rédemptrice qu'il prête à sa mère et par « les confessions choquantes que lui fait une danseuse nue »[16]. Interdits de publication en 1949, mis à l'index en 1960 après leur parution, les dix tomes de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé* seront néanmoins régulièrement réédités dans le monde entier, malgré l'opposition toujours réitérée du Saint-Siège[17]. Faisant l'impasse sur les guérisons inexpliquées, spirituelles et physiques souvent déclenchées par leur lecture, ainsi que sur les prodiges de perception spatio-temporelle dont la science contemporaine apporte les preuves, le Vatican persiste aujourd'hui encore à nier le caractère surnaturel de ces écrits. Il est bien le seul.

Loin des querelles de clocher agitant les garde-chiourmes de la théologie romaine, une vidéo récente postée par un jeune youtubeur, au charisme aussi percutant que la qualité de ses réalisations, fait le point sur les expertises scientifiques du best-seller de l'infirmière impotente[18]. Plus de vingt mille détails qu'elle a mentionnés, sans être jamais allée sur place, sont aujourd'hui validés de manière formelle par des botanistes, des zoologues, des archéologues et des historiens. Les cent cinquante espèces végétales qu'elle cite étaient toutes présentes dans la région de Jérusalem au I^er^ siècle, ainsi que les deux cents variétés d'animaux et les cinquante types de minéraux qu'elle répertorie – la présence de ces derniers a été confirmée, dans tous les endroits où elle les avait signalés, par le Dr Vittorio Tredicci, président de l'Association des industries minières italiennes, qui est allé vérifier sur le terrain. Il a même retrouvé, au moyen des indications géodésiques qu'elle a fournies, un cours d'eau invisible aujourd'hui à cause de la végétation et des glissements de terrain.

« J'ai été très impressionné de trouver dans l'œuvre de Maria Valtorta le nom d'au moins sept villes qui ne sont mentionnées ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, note quant à lui le père François Dreyfus, polytechnicien, professeur à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem. Ces noms (Paléocastros, Betleki, Lesendam, Jotapate…) ne sont connus que par quelques rares spécialistes, et grâce à des sources non bibliques. »

De fait, depuis la publication des textes de l'ancienne soignante, trois cents lieux sur les cinq cents évoqués ont été découverts, fidèles en tout point à ses descriptions, tel le village où Jésus rendit la vue à un aveugle, Bethsaïde, disparu en 300 suite à un tremblement de terre et qui, après dix-sept siècles de recherches infructueuses, a été retrouvé grâce à la localisation qu'elle en donne. Ou encore le palais du ressuscité Lazare, totalement inconnu à l'heure où elle dépeint « sa salle de marbre rouge à la voûte soutenue par deux colonnes de porphyre grenat » – telle que la découvriront, quarante ans plus tard, des archéologues de l'université hébraïque de Jérusalem.

Et ce n'est pas tout. Parmi les sept cent trente-six personnages secondaires qu'elle met en scène, les historiens ont retrouvé, dans les archives juives de l'époque, la trace de deux cent soixante-dix d'entre eux ne figurant pas dans la Bible. Quant aux cinq cents étapes de l'itinéraire de Jésus et de ses apôtres, tout concorde (distance journalière, heure du lever et du coucher de soleil, adaptation des déplacements en fonction des fêtes juives et de la météo…). Aucune erreur non plus dans les rituels, mœurs, systèmes politiques, unités de mesure, outils, traditions culinaires, style vestimentaire, jeux en vogue, pratiques artisanales, agricoles, artistiques de l'époque…

Bref, Maria Valtorta se comporte comme une intelligence artificielle avant l'heure, accomplissant des exploits dont celle-ci ne sera jamais capable, puisque la mystique grabataire assemble et synthétise des données qui, à l'heure où elle les transmet, ne sont connues de personne, mais seront découvertes ensuite. « Si ce n'est pas Jésus qui lui tient la main, conclut le père Dreyfus, c'est bien imité. » Les plus chatouilleux des censeurs ecclésiastiques en profiteront pour attribuer l'inspiration de Maria Valtorta au diable ou aux extraterrestres.

*

La littérature est-elle la seule discipline où s'opère une telle forme de transmission spontanée ? Non. En musique, nous avons notamment Liszt, Chopin, Beethoven, Bach et Schubert qui, pour diffuser leurs partitions inédites, ont pris d'assaut une postière anglaise. Rosemary Brown (1916-2001), mère de famille très pauvre, rêvait d'apprendre le piano depuis son enfance. Il faut dire qu'à 7 ans elle avait vu apparaître une nuit dans sa chambre un homme en soutane noire, avec de longs cheveux blancs, qui lui avait déclaré être compositeur et vouloir faire d'elle une musicienne célèbre. « Oublie ! », avait répondu sa mère, qui la plaça dès ses 15 ans au guichet de la poste locale. C'est là, sur l'illustration d'un calendrier, que Rosemary découvre l'identité de son visiteur d'enfance : Franz Liszt.

Dès lors, racontera-t-elle[19], le compositeur défunt revient la harceler périodiquement pour qu'elle se mette au clavier. Mais elle devra attendre ses 32 ans pour pouvoir acquérir un piano d'occasion, et s'offrir quelques leçons pendant ses loisirs. Hélas, la réalité ne ressemble en rien aux promesses du fantôme. Son professeur de solfège lui déconseille de persévérer, tant ses progrès sont lents. La postière se dit que ce Franz Liszt s'est trompé d'adresse :

elle n'est vraiment pas douée. Et d'autant moins disponible qu'elle se marie, et doit bientôt élever deux enfants en plus de son activité professionnelle. Mieux vaut oublier ce rêve musical, qui n'est pas fait pour elle. La résignation l'emporte sur la nostalgie.

Mais voilà qu'en 1964 elle fait une chute à la cantine de l'école où elle est désormais employée : deux côtes cassées. Le premier arrêt de travail de sa vie. Ce repos forcé va la ramener au piano, sous l'insistance de Franz Liszt qui est revenu à la charge depuis qu'elle est veuve. Mais ce n'est pas une carrière d'artiste qui l'attend, c'est un sacerdoce d'intermédiaire.

Du jour au lendemain, ses doigts se mettent à courir, tantôt sur le clavier, tantôt sur le papier, prenant « sous dictée » des kilomètres de partitions. Car l'intarissable Liszt, à travers elle, s'est remis à composer. Et il a amené des copains, désireux de profiter de l'aubaine. C'est du moins ce que Rosemary déclare en toute simplicité aux voisins qui se plaignent des arpèges nocturnes, puis aux journalistes alertés par la rumeur. On croit à une bonne blague. On fait venir des musicologues pour confondre la mythomane. Les experts sont unanimes : elle joue comme une casserole, mais on « dirait » effectivement du Liszt, du Chopin, du Beethoven, du Brahms… Vérification faite, ces partitions sont bien inédites. Sans être des pièces majeures, elles s'inscrivent dans la continuité de l'œuvre de ces musiciens défunts, qui sembleraient bien utiliser Mrs Brown pour les transcrire.

« Chaque partition possède les qualités de chaque compositeur, juge le musicologue Ian Parrott, professeur à l'Université du pays de Galles. Un truqueur, même très habile, est incapable de faire ce que fait Mrs Brown. » William Lloyd Webber, directeur du London College of Music, confirme et va plus loin : « Un étudiant en musique peut apprendre à imiter le style d'un compositeur du passé, mais Rosemary ne possède pas les compétences techniques nécessaires. Sa musique semble donc provenir d'une source inconnue. » Webber s'enthousiasme notamment sur un inédit posthume de Stravinski intitulé *Le Revenant*.

Bref, les rationalistes ne trouvent aucun expert pour démentir les assertions de la prétendue « exécutrice » de ces créations d'outre-tombe. Mais ça ne prouve rien. Même si des dizaines de témoins l'ont vue écrire ces morceaux en état second, elle peut très bien simuler la transe, et simplement recopier ce qu'elle a appris par cœur. Ainsi la soupçonne-t-on d'être tombée sur un extraordinaire fonds de partitions inédites, rassemblées par un collectionneur inconnu. Vu le profil social et les maigres ressources de la dame, c'est encore plus surréaliste que l'hypothèse spirite. Non, une seule explication cartésienne demeure envisageable : un falsificateur de génie se sert de la très ordinaire Rosemary Brown pour monter un coup médiatique. Et, de fait, les maisons de disques commencent à se battre à coups d'enchères pour « signer » l'ancienne postière, afin d'enregistrer ces Liszt, ces Beethoven, ces Bach posthumes…

Alors, durant des semaines, le magazine *Life* et la BBC, entre autres, se mettent à espionner la petite veuve pour la piéger, la surprendre en compagnie d'un musicologue facétieux ou vénal, voire d'une équipe de spécialistes qui lui refilerait en douce des partitions faussement paranormales. Hélas, personne ne vient lui rendre visite et elle ne sort de chez elle que pour aller faire ses courses. Seule conclusion restante pour les cerveaux rationalistes : Rosemary est une compositrice surdouée, qui a suivi clandestinement une formation musicale de premier ordre. Les enquêteurs fouillent sa petite enfance, épaulés par une armada de psychiatres qui tentent de mettre au jour ses compétences cachées. Aucune de ces pistes ne se révèle exploitable.

La mort dans l'âme, les journalistes doivent bien reconnaître que la seule version « crédible » est celle donnée par Mrs Brown. Et en quels termes ! « Liszt est gentil, très généreux, mais parfois il s'énerve quand je ne vais pas assez vite, il se met à parler allemand ou français, je ne comprends plus rien, alors je le gronde[20]. » Quant à Bach, elle le trouve plutôt rébarbatif et impatient. Beethoven, dont la mort a « guéri la surdité », est très pointilleux sur le tempo. Schubert est « bien brave, un peu timide ». Frédéric Chopin, lui, se montre aussi passionné que serviable. Racontant dans son autobiographie le jour où sa fille a oublié de fermer le robinet de la baignoire, Rosemary écrit : « Tout d'un coup, M. Chopin s'est arrêté de me dicter de la musique et a eu l'air très agité. Il s'est mis à parler français. » Non sans peine, elle finit par déchiffrer à temps le message que veut faire passer le compositeur des *Nocturnes* : « Le bain va déborder. »

Cerise sur le piano : à l'intervieweur Joël André qui lui demandait en 1978 : « Schubert est-il toujours prêt à vous dicter la fin de la *Symphonie inachevée* ? », Rosemary répondit : « Il faudrait d'abord que je trouve une période libre, car c'est un travail de grande envergure. Et puis Schubert hésite : il craint que cette symphonie ne perde un peu de son charme, de son mystère, s'il se décide à la compléter[21]. » On l'aura compris, ce qui m'intéresse et me touche, dans ces exemples d'intelligence avec l'au-delà, c'est moins leur caractère extraordinaire que le naturel avec lequel des personnes normales les vivent et les relatent.

Rosemary Brown ne tira jamais profit de ses transcriptions bénévoles. Et aucun contradicteur ne put apporter la preuve d'une fraude quelconque ou d'une explication « raisonnable».

*

Même constat en peinture avec le Brésilien Luiz Gasparetto. Psychologue dans une clinique près de Rio de Janeiro, cet amateur « inspiré » peint durant ses loisirs du Matisse, du Vinci, du Toulouse-Lautrec, du Goya, du Rubens, du Gauguin… Mais si c'est un faussaire, il ne le fait pas exprès, car il peint en transe. À la demande et sous le contrôle des artistes défunts, précise-t-il. Lesquels semblent avoir recours à lui dans l'intention manifeste d'inonder le marché. Comme on peut le voir sur des vidéos tournées en temps réel[22], ce psy à la vélocité sidérante est bel et bien capable de peindre en trente minutes, simultanément, un Delacroix de la main droite, un Michel-Ange de la gauche et un Picasso avec les pieds. Performances artistiques et techniques à côté desquelles, n'en déplaise aux post-humanistes, les croûtes sans âme à deux millions d'euros pièce du robot peintre Ai-Da font pâle figure.

La vocation de Luiz Gasparetto n'est pas sans rappeler celle de Rosemary Brown. À l'instar de Franz Liszt venant solliciter les services de la petite Anglaise, c'est Édouard Manet qui apparut en premier au jeune Brésilien. Il avait 13 ans, il s'essayait à la peinture, et il n'était franchement pas doué, lui non plus. Pourtant, depuis toujours, son bras était périodiquement saisi d'un tremblement compulsif : il avait besoin de dessiner. « Je peux t'aider, lui proposa l'apparition spectrale, sans dire son nom. – Je veux bien », répondit le préado. Il faut dire que ses parents, modestes ouvriers mais occultistes éclairés, l'emmenaient déjà bébé dans leurs réunions spirites, afin de pouvoir déceler, cadrer et développer dans une parfaite sérénité ses éventuelles aptitudes métapsychiques. Au Brésil, tout cela est parfaitement naturel.

Voici donc que le jeune garçon se met à dessiner en trois minutes un magnifique portrait. Impressionnés, ses parents l'emmènent auprès du célèbre médium Chico Xavier, qui aussitôt identifie le style de Manet. Luiz enchaîne alors sous leurs yeux ébahis une quinzaine de tableaux, parmi lesquels Xavier reconnaît certaines œuvres de Rembrandt. Inutile de préciser que le petit Brésilien n'a aucune culture picturale. Il ne sait pas ce qu'il peint. Il ne sait pas qui le fait peindre.

« Ils sont venus pendant huit ans sans s'identifier : ils attendaient que je grandisse, confie-t-il en 1990 au journaliste et réalisateur Bernard Martino[23]. Plus tard, quand ils ont commencé à affirmer leur style propre, je me souviens que Modigliani a signé. Je n'avais jamais entendu ce nom auparavant. Je suis allé à la bibliothèque municipale, parce que je n'avais pas de livres d'art à la maison, je n'en avais jamais eu, et j'ai appris qui il était, et tous les autres aussi… »

Comme on peut le voir dans les nombreux documentaires qui lui sont consacrés, sa méthode de travail est immuable : les yeux fermés, il s'empare des couleurs sans les choisir, dessine à toute allure, parfois même à l'envers, sans jamais voir le résultat de ses gestes, passant sans transition ni difficulté du figuratif au cubisme, des impressionnistes aux primitifs flamands. L'ampleur de sa palette, la diversité de ses talents sont à la mesure de son rendement.

Au fil des ans, les plus grands experts mondiaux ont tous « authentifié » ses milliers de productions inconscientes, les qualifiant de copies parfaites, de variations fidèles ou bien d'œuvres inconnues conformes au style des artistes signataires. Gasparetto parcourt le monde, se livrant toujours avec une grande simplicité aux exhibitions publiques comme aux recherches en laboratoire sur le fonctionnement de son cerveau, sans se dérober aux protocoles visant à le discréditer.

Ayant renoncé à déceler dans son cas le moindre élément de trucage, les rationalistes ont en effet tenté à maintes reprises de le mettre en situation d'échec. Ils l'ont fait peindre en lumière infrarouge, qui dénature les couleurs. Puis dans l'obscurité complète, en lui bandant les yeux. Ni la qualité ni la fidélité de ses toiles de maîtres n'en ont été altérées. Impossible également de l'accuser de vénalité : toutes les œuvres qu'il « sous-traite » sont vendues aux enchères au profit d'associations caritatives.

Le sens de tout cela ? Gasparetto n'en sait rien. Il « se met à disposition », c'est tout. Aucun message particulier n'est délivré par les cinquante peintres de son équipe posthume, en dehors des tableaux qu'ils exécutent à travers lui – peut-être simplement pour ne pas perdre la main. « Les gens pensent que, quand on meurt, on se transforme, mais c'est faux : on évolue seulement en fonction des expériences que l'on fait », commenta un jour le peintre automatique avec un sourire modeste.

Luiz Gasparetto a posé ses pinceaux le 3 mai 2018. Depuis son décès, la cote de ses productions monte en flèche. L'un de « ses » Toulouse-Lautrec aurait même été vendu un million de dollars à un collectionneur saoudien, en tant qu'« œuvre originale » de 1887 récemment découverte… Reste à se demander comment son âme évolue, au spectacle des escrocs qui s'enrichissent en occultant son rôle de transmetteur bénévole.

1. « Accused of Murder by a Voice From the Grave », *Ebony*, juin 1978.
2. www.documystere.com
3. « A Chicago Murder Solved by a Ghost », *The Chicago Tribune*, 9 avril 1992.
4. Frederic Myers, *La Personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supranormales*, Alcan, 1905.
5. Geraldine Cummins et Frederic Myers, *The Road to Immortality*, Pilgrims Book, 1984.
6. « Communication spirituelle et droit d'auteur : à qui les droits d'une œuvre littéraire dictée depuis l'au-delà ? », par Laurence Bich-Carrière, *Les Cahiers de la propriété intellectuelle*, vol. 19, n° 3, octobre 2007.
7. Cummins v. Bond, 1927.
8. Charles Dickens, *The Mystery of Edwin Drood*, Chapman and Hall, publication mensuelle d'avril à septembre 1870.
9. Alexandre Aksakov, *Animisme et spiritisme*, Leymarie, 1906.
10. *Springfield Daily Union*, 29 juillet 1873.
11. Paul Heller, « Dickens dans le monde des esprits », *Times Argus*, 25 novembre 2017.
12. Ian Stevenson, « Quelques commentaires sur l'écriture automatique », *Journal of the American Saciety for Psychical Research*, octobre 1978.
13. Victor Hugo, *Le Livre des Tables*, édition de Patrice Boivin, Gallimard, coll. « Folio classique », 2014.
14. Maria Valtorta, *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, Centro Editoriale Valtortiano, 10 tomes.
15. 10 800 000 signes écrits en quatre ans, contre 9 606 000 pour *À la Recherche du temps perdu*, que Proust mettra seize ans à rédiger.
16. *L'Osservatore romano*, 6 janvier 1960.
17. « L'ouvrage de Maria Valtorta est un ensemble de fantaisies enfantines, d'erreurs historiques et exégétiques, le tout présenté dans un contexte subtilement sensuel. » Cardinal Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, 9 septembre 1988.
18. Ignis2, « Cette œuvre contient des milliers de miracles, en voici neuf ! », YouTube, 15 septembre 2024.
19. Rosemary Brown, *En communication avec l'au-delà*, J'ai Lu, 1978.
20. Rosemary Brown, *En communication avec l'au-delà*, *op. cit.*
21. *Psi International*, n° 4, mars 1978.
22. YouTube et Dailymotion.
23. Bernard Martino, *Les Chants de l'invisible*, Balland, 1990. Série documentaire homonyme diffusée sur France 2 en novembre 1990.

8

L’INTELLIGENCE POSTHUME : DU CLIN D’ŒIL AUX PREUVES

Après nous être intéressés aux divers modes de réception, penchons-nous plus précisément sur l’origine des forces émettrices : consciences d’outre-tombe nous utilisant comme relais, ou bien ressources naturelles de notre inconscient ?

Si les cas d’emprise artistique exercée par un défunt demeurent assez exceptionnels, il semblerait que nous soyons tous à même de recevoir (ou créer) des signes de nos chers disparus. « Pourquoi pas moi ? » objectent alors sceptiques et laissés-pour-compte. Les *a priori* négatifs, les peurs, les vulnérabilités de chacun sont respectés par l’au-delà, répondent généralement les médiums en butte au silence des esprits. Sans compter les nombreuses manifestations que nous ne remarquons pas… L’objectif de celles-ci n’est probablement pas de convaincre les incrédules, mais de répondre aux élans, aux attentes, aux besoins de ceux dont le libre arbitre en sera le moins affecté.

Quand un « contact » est possible, c’est souvent dans les premiers temps de la mort que les consciences résiduelles paraissent déployer la plus forte énergie, afin de transmettre aux vivants concernés des signes d’intelligence ou même, comme dans l’affaire Teresita Basa, des renseignements précis. À titre personnel, j’ai eu la chance de recevoir des témoignages de la première catégorie, en provenance présumée de mes parents – « présumée » relevant moins du doute légitime que du champ des possibles : ou bien le phénomène émanait directement de l’action de leur âme sur la matière, ou bien il était produit par mon désir impérieux de recevoir un indice de leur survie. Mais, si les faits observés relèvent à mon sens de cette double interprétation (la source d’émission étant alimentée par des conditions de réception optimales), la « signature » qui les caractérisait, en l’occurrence, est pour moi la plus convaincante qui soit. C’était celle de la connivence qui adoucit la peine en resserrant le lien.

Concrètement, le 2 octobre 2005, je déclare *in petto* à mon père que le fait que nous l’ayons enterré la veille ne le dispense pas de fêter son anniversaire. Je coupe donc une tranche de panettone, son gâteau préféré, puis j’y plante une vieille bougie bleue datant de mon enfance, qu’il avait conservée dans son tiroir à souvenirs. Je l’allume, dépose l’assiette devant son fauteuil au salon en chantant *Happy birthday* et lui dis : « Souffle ! » Évidemment, c’est de ma bouche que s’échappe le filet d’air qui éteint la bougie. Dérision poignante pérennisant notre complicité, ce dialogue d’humour ininterrompu pendant plus de quarante ans qui traduisait la force et la pudeur émotionnelle de nos rapports. Cinq minutes plus tard, lorsque je reviens au salon, où personne n’est entré depuis que j’ai soufflé la mèche, je trouve celle-ci *rallumée*.

N’en déplaise aux voix de la raison, il s’agissait d’une bougie de suif ordinaire, pas d’un dispositif à cartouche de gaz rendant la flamme impossible à éteindre. Mon père avait répondu à mon clin d’œil sur le même registre ; c’était pour moi la seule explication satisfaisante.

Quatorze ans plus tard, dans un bureau des pompes funèbres, j’étais en train de régler les frais d’obsèques de ma mère après avoir, à sa mémoire, forcé ma nature pour lui obtenir le genre de rabais qu’elle se faisait toujours un devoir de réclamer, moins par souci d’économie que par esprit sportif. À ce moment précis (midi sonnait à la cloche de l’église voisine), sa vieille radio en panne depuis des lustres s’alluma toute seule, dans sa cuisine, sous l’œil abasourdi de son auxiliaire de vie.

Si ces accusés de réception de mes « clins-deuil » ont réchauffé mon chagrin dans l’union des larmes et du sourire, j’ai aussi été souvent témoin de leur équivalent dramatique, lorsque les circonstances de la mort, les

tensions et l'impact sur les familles entraînaient des phénomènes bien plus perturbants. Exemple, le cas de Jade Petit. Le 9 décembre 2017, quand cette responsable de communication d'un conseil départemental apprend la mort brutale de son père, tout s'effondre pour elle. Et tout va se reconstruire peu à peu, sous forme de puzzle, par l'entremise d'une intelligence d'outre-tombe particulièrement active, douloureuse et bienveillante.

Tout commence dans un port d'Occitanie. Une nuit, Gérard Petit tombe accidentellement du bateau sur lequel il vit, tente en vain de remonter à bord et se noie. C'est du moins la conclusion initiale de la gendarmerie. Lorsque sa fille m'adresse en août 2024, par le biais d'un de ses amis, le manuscrit où elle raconte l'enquête qu'elle mène sur les causes réelles de la noyade, je découvre avec surprise que j'y suis impliqué – du moins par livre interposé. Quand Jade a rencontré son futur mari, il était comme elle en train de lire mon *Dictionnaire de l'impossible*, qui a ainsi contribué, dit-elle, à nouer entre eux un premier lien. Le 30 novembre 2017, elle prête à son père l'un des exemplaires que, dix jours plus tard, les gendarmes trouveront sur sa table de chevet avec un marque-page. Le fait qu'il soit mort entre deux phrases de mon bouquin m'émeut, mais je tombe des nues en lisant ce qu'il advient lorsque sa fille récupère l'ouvrage, une fois les scellés ôtés de la scène de crime. On fait souvent dire ce qu'on veut à un livre – me voilà confronté à une application particulièrement littérale de cet axiome.

Divers éléments de l'enquête, notamment l'autopsie, avaient suggéré l'hypothèse d'une mort par ingestion de substance toxique, la chute dans le port n'étant plus dès lors qu'une conséquence de l'empoisonnement. Mais les analyses n'ont pas fourni de preuve absolue, et le doute ronge la famille du disparu. C'est alors qu'au milieu de la nuit un bruit sourd réveille Jade, qui se précipite au salon. Le *Dictionnaire de l'impossible* prêté à son père, qu'elle avait remis dans sa bibliothèque, bien calé entre les autres volumes, se trouve au milieu du parquet. « Il n'est pas simplement tombé, écrit-elle, mais a été comme projeté à plusieurs mètres au milieu de la nuit. Quand je le ramasse, ma main tremble. Il est ouvert à la page 241[1]. »

Ce n'est pas l'emplacement où la victime avait laissé son signet. Il s'agit du début d'un chapitre intitulé « Comment l'acacia euthanasie le koudou ». La page 241 raconte la façon dont l'arbuste rend ses feuilles toxiques pour se défendre contre la prédation excessive de cette grande antilope, laquelle préfère alors se laisser mourir de faim plutôt que de périr empoisonnée par sa nourriture habituelle.

Si Jade Petit interprète aussitôt la « coïncidence » littéraire comme une confirmation des soupçons d'empoisonnement, c'est que cet apparent signe en provenance de son père s'inscrit dans une continuité. Son réveil définitivement arrêté, malgré un changement de piles, sur 3 h 26 (l'heure du constat de décès), le numéro de portable du défunt qui l'appelle à plusieurs reprises, alors que la ligne est résiliée et qu'il n'a pas été réattribué, l'autoradio qui s'allume tout seul sur la chanson préférée de Gérard, bien que la station RTL 2 affirme que celle-ci ne figure pas dans sa playlist… De plus, cette information « à livre ouvert » semble valider ce que lui ont transmis les trois médiums successifs à qui elle s'est adressée : chacun d'eux, interrogé sur le défunt avec pour toute information un prénom et des dates, a évoqué la piste d'un empoisonnement.

Mais le phénomène le plus interpellant pour Jade s'est déroulé le jour des obsèques, durant le voyage entre Paris et l'Occitanie. Sa fille de 6 ans avait fait un dessin pour son papy, destiné à lui tenir compagnie dans son cercueil : elle l'avait représenté avec ses cheveux frisés caractéristiques, tout sourire à l'arrière de son bateau, un poisson rouge au bout de sa canne à pêche. Quand le mari de Jade découvre ce cadeau de départ, il blêmit et lui montre alors le mail professionnel qu'il a reçu le matin même. Une cliente suisse de son cabinet d'avocat, dont il avait annulé le rendez-vous pour « raisons familiales graves », sans donner de détails, lui a répondu par un message de condoléances étonnamment précis, accompagné d'une pièce jointe qui, dit-elle, « pourra peut-être vous apporter un peu de réconfort ». Il s'agit du dessin qui, quelques heures plus tôt, est venu spontanément sous les doigts de son fils autiste. *C'est exactement le même.* L'arrière du bateau, le grand-père frisé qui sourit en pêchant un poisson rouge… Seule différence : un énorme dragon écarlate se trouve à bord, sur le point d'attaquer le pêcheur.

Comment expliquer une telle similitude introduisant un élément nouveau ? Comment admettre qu'un enfant inconnu reçoive et transmette une si forte réponse aux interrogations d'une famille dont il ignore tout ? Lorsqu'une information doit parvenir à son destinataire, elle prend semble-t-il tous les chemins qui s'offrent, utilise tous les canaux disponibles.

Le dossier Gérard Petit étant toujours en instruction, je n'en dirai pas davantage. Mais la situation parle d'elle-même : comme dans l'affaire Teresita Basa, un disparu semble tout mettre en œuvre pour que la lumière soit faite sur les circonstances de son décès. Bien sûr, des sceptiques, obligés de s'incliner devant les faits, pourront objecter que c'est l'inconscient de Jade Petit qui, par son questionnement inconsolable, ses soupçons obsessionnels, son besoin de connaître le fin mot du drame, « fabrique » ce genre de phénomènes destinés à confirmer son ressenti. Réfuter l'hypothèse spiritualiste en invoquant les pouvoirs paranormaux du cerveau est une attitude curieusement fréquente chez les rationalistes.

Il est plus difficile, en revanche, de brandir cet argument lorsqu'un défunt à qui l'on ne pensait pas se présente spontanément pour délivrer des informations dont on n'avait que faire. C'est ce qui m'est arrivé en 2018, durant des mois, avec un duo de revenants qui, sous les traits apparents d'Albert Einstein et Nikola Tesla, se présentaient régulièrement au pied du lit de la médium Geneviève Delpech pour lui dicter à mon intention des équations auxquelles nous ne comprenions rien, mais que j'étais prié de transmettre à tel ou tel physicien. Elles ont « parlé » à certains d'entre eux, comme Philippe Guillemant et Nouredine Yahya Bey, ainsi qu'à plusieurs chercheurs travaillant sur « l'énergie libre » découverte par Tesla, et leurs investigations se poursuivent.

Je ne reviendrai pas ici sur les faits, les évidences et les doutes que j'ai disséqués dans *Au-delà de l'impossible*[2]. Comme se le demandait l'ingénieur physicien Guillemant dans *Paris-Match*, les données scientifiques parfois inédites que nous recevions provenaient-elles de « véritables informateurs de l'au-delà », ou bien d'un « courant de pensée collective » qui s'exprimait au travers de leur image ? « Quand une information d'ordre médiumnique est confirmée par des calculs mathématiques purs, lui répondait le Pr Yahya Bey, physicien quantique, on n'est plus dans l'irrationnel[3]. »

Quoi qu'il en soit, je me suis comporté en simple intermédiaire critique, face à des manifestations dont l'ampleur était le plus souvent tempérée par l'humour. Il nous arrive ce qui nous ressemble, j'en suis depuis longtemps convaincu. Cela ne signifie pas nécessairement qu'on provoque ce qui nous advient, mais que notre nature profonde et la manière dont nous réagissons fournissent, à mon sens, une énergie propice aux phénomènes qui paraissent nous « choisir ».

Il n'en demeure pas moins que les messages reçus par un biais audiovisuel ou digital, laissant des traces analysables, sont plus faciles à étudier pour la science que ceux qui transitent par un canal médiumnique. Je pense aux magnétophones à cassette de Monique Simonet, institutrice rémoise qui, entre 1979 et 2016, passa toutes ses nuits à tendre son micro aux défunts pour soulager gratuitement les vivants. À partir du bruit de fond d'une station étrangère en ondes courtes (« support » fournissant à ses correspondants de l'au-delà un matériel sonore qu'ils réarrangeaient à leur gré), cette grande figure de la TCI[4] a obtenu sur ses cassettes plus de vingt mille messages audibles, qu'elle expédiait aux quatre coins du monde. Leur contenu ? Des mots d'amour, des traits d'humour, de bonnes nouvelles, parfois des réponses concrètes à des problèmes urgents, le tout émis dans un souffle, un chuintement, une vibration caverneuse ou un crissement de scie à métaux… Pour que ces paroles soient compréhensibles, il fallait parfois inverser le sens de lecture de la cassette[5].

Plusieurs ingénieurs les analysèrent, obtenant des résultats déroutants : ce n'étaient pas des voix de synthèse, mais elles étaient dépourvues des fréquences fondamentales émises par les cordes vocales et, de manière inexplicable, leur valeur hertzienne changeait d'une mesure à l'autre, de la même manière qu'une analyse de sang diffère à chaque prélèvement… Jean-Michel Mahieux, spécialiste de l'identification des sons, compara des voix de « défunts » déclinant leur identité avec des enregistrements effectués de leur vivant. Verdict : similitude spectrale. Deux diagrammes à la courbe et aux pics identiques, alors qu'aucune ressemblance entre les voix *ante* et *post mortem* ne sautait à l'oreille. De son côté, Marcello Bacci, dans son laboratoire de Grossetto, prouva le 5 décembre 2004 que des phrases audibles pouvaient être également reçues sur un poste de radio à lampes *éteint*, et dont on avait de surcroît retiré toutes les lampes[6]. Aujourd'hui, ces voix s'impriment tout simplement sur la boîte vocale des smartphones, en provenance parfois de numéros qui ne sont plus attribués[7].

Moins fréquents sont les messages visuels, et d'autant plus marquants. On songe à la célèbre transimage[8] de Romy Schneider, que « reçut » sur sa télévision l'ingénieur allemand Klaus Schreiber à Aix-la-Chapelle en 1987[9]. Il put filmer sur son écran la formation en quatre étapes de cette image, car la comédienne, paraît-il, l'avait prévenu deux jours auparavant : « Klaus, ici Romy, j'aimerais venir après-demain, je vais me montrer à toi par vidéo. »

Parasitage hertzien ? Des spécialistes ont découvert que l'image en question provenait du film de Claude Sautet *Max et les Ferrailleurs* (en allemand *Das Mädchen und der Kommissar*). « Provenait » est bien le mot – à une nuance près. On a entrepris à Vienne une comparaison minutieuse avec le matériel du film de Sautet (montage définitif, chutier, rushes, photos de plateau…). Il apparaît que l'image qui s'est formée lentement sur l'écran de Klaus Schreiber, à partir d'une masse blanche où le profil de Romy n'était pas reconnaissable de prime abord, diffère légèrement de toutes les prises de vues existantes : largeur du visage, position de sa chevelure par rapport à un angle blanc au second plan[10]… La photo semble avoir été retouchée, mais par qui ? « Il est fort possible que l'actrice ait puisé elle-même dans les ondes rémanentes du temps où elle tournait ce film, avance le Pr Rémy Chauvin, pour nous envoyer une image d'elle qui lui plaisait particulièrement[11]. »

On reconnaît là le courage détaché et le franc-parler sans vergogne de cette grande figure de la Sorbonne, qui jamais n'hésita à mettre sa rigueur scientifique au service des causes les moins confortables. Un exemple encore plus étonnant, qui semble aller dans le sens de Chauvin, est celui du pionnier ukrainien de la TCI Friedrich

Jürgenson, cet éminent cinéaste ornithologue qui, à partir d'un enregistrement d'oiseaux « parasité » en juin 1959, capta sur ses magnétophones plus de cent mille voix censées venir d'outre-tombe. Ses collaborateurs reçurent par surprise sur un écran, suite à sa propre mort, une image de lui qui, après analyse, se révéla extraite d'une émission de télévision à laquelle il avait participé de son vivant. Sauf qu'il ne portait pas la même cravate.

Ce genre de coquetterie facétieuse est typique des provocations de la TCI. Le 1er juillet 1997, une image « arrive » au Luxembourg sur un ordinateur *débranché*. Elle représente une jeune Française décédée au Mexique deux ans plus tôt : Karine Dray. C'est une sorte de montage à partir d'un décor inconnu et d'une photo existante, où la jeune fille posait à 18 ans avec sa chatte Magna sur les épaules. Le destinataire, Jules Harsch-Fiesbach, chef de cabinet adjoint au ministère de la Communication du Grand-Duché de Luxembourg, connaît le père de cette bricoleuse de l'autre monde, un directeur d'Alcatel très cartésien *a priori*, et lui fait suivre le mail. Avec tous les participants du 2e Congrès international de TCI à Toluca (Mexique), j'ai comparé l'original du document imprimé au Luxembourg et le mail que les Dray ont reçu. Durant le transfert par Internet s'était « ajouté », sur la transimage, un portrait du chien des parents de Karine. Ces documents sont reproduits dans leur ouvrage que j'ai préfacé[12].

Un même genre d'astuce, destiné à désamorcer le scepticisme des familles, a été utilisé en 1973 par un brillant chercheur en physique des plasmas à l'université de Jussieu, Georges Morrannier. Trois mois après son suicide, à 29 ans, il demande depuis l'au-delà à sa maman de lui servir de porte-plume. Problème : Jeanne Morrannier est totalement athée et ne croit qu'au néant après la mort. Feu Georges devra donc ruser, faire claquer beaucoup de portes et déplacer un grand nombre d'objets, chez sa mère comme chez ses sœurs, avant d'être identifié, accepté, entendu.

L'une des deux sœurs, Marie, scientifique elle aussi, vivra l'événement déclencheur. Celui après lequel il n'est plus rationnel de douter. Elle est seule à son domicile, cette nuit-là, pendant les vacances de ses enfants, lorsqu'elle entend du bruit dans leur chambre. Dès qu'elle y pénètre, une petite voiture électrique lui fonce dessus. La Jeep rouge s'arrête au ras de ses pantoufles, recule, se cabre, tourne en rond et revient dans sa direction. Marie, pétrifiée, assiste au manège pendant plusieurs minutes. Puis, pour en avoir le cœur net, elle lance à la Jeep rouge cette phrase historique : « Georges, si c'est toi, fais clignoter les phares trois fois. » La Jeep avance jusqu'à elle, s'arrête, et lui fait un triple appel de phares[13].

Sa stupeur montera d'un cran au retour de ses enfants : estomaqués par son récit, ils lui répondent que la Jeep rouge est cassée depuis des mois. Et ils lui montrent qu'à l'intérieur du jouet il n'y a plus de piles. Au vu de ces éléments, Jeanne Morrannier n'aura plus qu'à déboucher son stylo, pour que les domiciles de la famille redeviennent « vivables ». Sous la dictée et la signature de son fils, elle publiera sept volumes sur la vie dans l'au-delà[14].

*

Le fil conducteur de ces divers phénomènes semble être la volonté des disparus de rassurer leurs proches, de témoigner de leurs conditions de « survie » ou de lutter contre l'indifférence, les non-dits, les mensonges qui leur gâchent la mort. Je terminerai par un cas très différent, un cas d'urgence absolue où un décédé de fraîche date intervient pour éviter une tragédie. Il s'agit du crash du R-101, le plus grand dirigeable du monde.

Le 5 octobre 1930, ce fleuron de la flotte commerciale anglaise, assurant la liaison entre Londres et Karachi, s'enflamme brusquement au-dessus de la France et s'écrase sur une colline proche de Beauvais. Quarante-huit morts, dont le ministre de l'Air britannique, Lord Thomson. Les six survivants, à l'arrière, n'ont rien vu, rien perçu des conditions dans lesquelles l'incendie s'est déclaré. Sabotage criminel, impact de foudre, défaillance technique d'un ballon de gaz, fuite d'hydrogène sur le nez avant causée par l'attaque d'un oiseau de proie ? Les hypothèses se succèdent sans aucun indice, l'enquête piétine.

C'est alors que, deux jours après la tragédie, au Laboratoire national de recherche psychique de Londres, une célèbre médium, Eileen Garrett, qui aide parfois Scotland Yard à résoudre des crimes en prêtant ses cordes vocales aux défunts concernés, apporte au sujet de l'accident une série de réponses que personne ne lui demandait. Ce 7 octobre 1930, Mrs Garrett se trouve (je cite le procès-verbal de la séance) en pleine réception d'un message lié à une disparition, lorsque sa voix se modifie soudain. Et les témoins entendent ces mots s'échapper de ses lèvres, sur un ton de gravité sobre :

— Ici le lieutenant Carmichael Irwin, commandant le dirigeable R-101, voilà ce qui s'est passé.

S'ensuit une description technique pointilleuse des circonstances et des causes de l'incendie. Extrait du rapport sténographié transmis pour information au ministère de l'Air et au journal *Morning Post* :

« Élévateur enrayé… Entretoise tribord éclatée… Fuselage complètement engagé et le ballon pique une chandelle… L'adjonction du tube médian était une grosse erreur. Il consolidait, mais aux dépens du rebondissement qu'il rendait impossible. Trop lourd pour la capacité des moteurs. Frôlement des toits d'Achy… Éclatement de la charpente, incendie par retour de flamme… Explosion due à la friction dans une atmosphère chargée d'électricité à l'approche de l'orage[15]… »

Parmi les témoins de cette « déposition » figure Harry Price, président fondateur du laboratoire où elle est recueillie. Un tel jargon technique est parfaitement clair pour cet écrivain de renom, dont les centres d'intérêt vont de la recherche psychique à l'archéologie en passant par l'aéronautique. Sur l'instant, il est impressionné par tous ces détails inconnus des profanes et non mentionnés dans la presse (le hameau d'Achy ne figure que sur les grandes cartes de navigation aérienne). Il objecte toutefois que l'essence brute d'un dirigeable n'est pas inflammable. Ce à quoi le défunt commandant lui répond qu'elle l'est devenue après compression dans les cylindres du R-101 – élément confirmé par le rapport d'enquête final des experts du ministère de l'Air. Ces derniers exprimeront leur gratitude pour ce témoignage d'outre-tombe qui les a « considérablement aidés dans l'enquête, les précisions qu'il contient ne pouvant émaner que d'un technicien au courant des problèmes de l'aéronautique, et ayant été à bord de ce dirigeable[16] ».

Sera également validée la mise en garde émise avec véhémence par le truchement de la médium, concernant, je cite, « un plan ahurissant de carbone et d'hydrogène, idiot, archi-idiot, qu'il ne faut surtout pas installer sur le SL 8, dites-le à Eckener ! ». Vérification faite, le ministère de l'Air confirme qu'« une série d'expériences couvertes par le secret industriel est en cours, afin d'utiliser comme combustible un mélange de carbone et d'hydrogène, notamment sur le dirigeable allemand SL 8 ». Aussitôt prévenu, le responsable de ces recherches expérimentales, qui s'appelle effectivement Eckener, tient compte de l'avertissement et annule le projet, empêchant probablement d'autres accidents d'une gravité comparable[1].

*

Nous venons de passer en revue une série de cas relevant d'une « intervention » ponctuelle, destinée à transmettre un message ou à remplir une mission. Mais, parfois, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, les intelligences posthumes ne se contentent pas de faire escale dans le cerveau d'un vivant : elles s'y installent à demeure.

1. Jade Petit, *Un père à la mer*, à paraître.
2. Didier van Cauwelaert, *Au-delà de l'impossible*, Plon, 2016 ; et J'ai Lu, 2018.
3. *Paris Match*, 22 janvier 2017.
4. Transcommunication instrumentale : « procédé permettant de communiquer avec l'au-delà au moyen d'outils technologiques et numériques », Wikipédia.
5. Monique Simonet, *Réalité de l'au-delà et transcommunication*, Éditions du Rocher, 2004.
6. Rapport de Gérard Ferrandi, ingénieur spécialiste de l'analyse des sons, dans *Le Messager*, n° 51 (revue de l'association Infinitude).
7. Geneviève Delpech, *Les Cadeaux de l'invisible*, First, 2024.
8. « Une transimage paranormale est une image qui semble agir comme un portail vers des réalités mystérieuses, mettant en jeu des influences ou présences invisibles, inexplicables et, souvent, perturbantes », ChatGPT 4.
9. Rainer Holbe, *Bilder aus dem Reich der Toten*, Knaur, Munich, 1987.
10. Pr Ernst Senkowski, « Transcommunication : de bien étranges distorsions », www.parasiences.net, 23 décembre 2019.
11. Rémy Chauvin, « L'autre science », *op. cit.*
12. Yvon et Maryvonne Dray, *Karine après la vie*, Albin Michel, 2002 ; et Le Livre de Poche, 2005.
13. *Mystère* : « Jeanne et Georges », www.youtube.com
14. Georges Morrannier, *La Science et l'Esprit*, Fernand Lanore, 1993 (et six autres tomes).
15. « R-101 : Remarkable Seance », *Morning Post*, 10 octobre 1930.
16. Rapport cité par Pierre Neuville dans *Ces vies que vous avez pourtant vécues*, Albin Michel, 1970.

9

L’INTELLIGENCE SQUATTEUSE

Antibes, 8 février 1974, 11 h 15 : une jeune artiste décoratrice, Alexandra, victime d’un œdème pulmonaire, s’effondre inanimée dans l’atelier de céramique où elle travaille. Ses collègues appellent aussitôt les pompiers. Huit minutes plus tard, une étudiante en droit, Florence, passe à scooter en face de l’atelier. Un instant d’inattention, et sa roue avant heurte le trottoir. Projetée violemment sur la chaussée, elle meurt sur le coup.

Le SAMU, sitôt prévenu, arrive sur place avant les pompiers appelés par les amies d’Alexandra. Celles-ci, folles d’angoisse, se précipitent sur les médecins du service d’urgence. Elles les supplient de venir au chevet de la jeune femme sans connaissance, juste de l’autre côté de la rue. Le temps de constater le décès de la conductrice du scooter, le SAMU leur emboîte le pas. Alexandra est en état de mort clinique. Vingt minutes plus tard, on l’admet en réanimation à l’hôpital de la Fontonne.

La suite dépasse l’entendement. Après trois mois de coma profond, Alexandra se réveille. Mais elle n’est plus Alexandra. Elle ne reconnaît pas ceux qui prétendent être sa famille, ses amis. Amnésie traumatique, dissociation de la personnalité, schizophrénie ? Elle dit qu’elle s’appelle Florence, qu’elle est étudiante en droit, et qu’elle veut voir sa mère. Elle donne son adresse, décrit les lieux, l’aménagement de sa chambre… Elle précise qu’elle est morte trois mois plus tôt dans un accident de scooter, et qu’il faut absolument rassurer sa maman, lui dire qu’elle est toujours là.

Médecins, parents, amis d’Alexandra : tous les témoins de ce récit abracadabrant sont sous le choc. Ils n’ont de cesse d’en vérifier les détails. Tout concorde. Tout est rigoureusement exact. Florence et Alexandra se connaissaient-elles, avant leur accident respectif ? Non. Leurs familles sont formelles. Autant la mère de Florence est bouleversée de bonheur en « retrouvant » l’âme de sa fille dans un autre corps, autant les proches d’Alexandra sont effondrés de l’avoir « perdue » alors qu’elle est là, devant eux, en vie. Mais elle va « revenir »… Peu à peu, la mémoire de la jeune décoratrice réinvestit son cerveau, ses propos. La conscience de Florence prend des distances. Mission accomplie, message délivré, la squatteuse cède la place.

Que conclure de ce bref « emprunt d’âme », si l’on se réfère au titre du livre qui en retrace les différentes étapes[2] ? Les conditions dans lesquelles Alexandra s’est réveillée, absente d’elle-même et remplacée par une défunte, m’ont tout de suite évoqué une autre affaire, sur laquelle avaient enquêté quelque temps auparavant le Pr Rémy Chauvin et le père François Brune[3]. L’affaire Rosita.

Tout commence à l’issue d’un dîner, dans la banlieue parisienne, lorsqu’une jeune femme débarrasse la table que ses invités se sont mis en tête de faire tourner. Sa vaisselle rangée dans la machine, elle finit par accepter de participer à une séance de spiritisme « pour rire ». Il ne se passe pas grand-chose, ce soir-là. C’est à peine si le pied de la table se soulève pour épeler un prénom : Rosita. Dialogue classique entre les convives : c’est toi qui appuies, mais non c’est toi, alors c’est qui, un vrai esprit ?... On se moque, on frissonne, on joue à se faire peur, et puis l’heure tourne et on se sépare.

Le lendemain, le mari trouve son épouse à la cuisine, l’air bizarre, en train de laver à la main la vaisselle qu’elle a sortie de la machine. Il lui pose une question. Elle répond en espagnol. Il croit à une farce : elle ne parle pas cette langue, lui non plus, leurs enfants encore moins. Mais elle s’obstine. Elle fait comme si elle ne comprenait plus le français.

Excédé par cette mauvaise blague qui n’en finit plus, le mari fait venir la gardienne de l’immeuble. Une vraie

Espagnole, elle. Et qui se met à converser avec l'épouse, ravie de découvrir qu'elle possède aussi bien sa langue. « Vous êtes de mèche, ce n'est pas possible, s'énerve l'époux, arrêtez cette comédie ! » Mais la gardienne est devenue blême. Elle l'attire à l'écart, lui dit que sa dame pousse le bouchon un peu loin : elle prétend qu'elle s'appelle Rosita Lopez, qu'elle est morte huit jours plus tôt à Barcelone, et qu'il faut la mettre en rapport avec son veuf.

Renseignement pris, une Rosita Lopez est bien décédée à Barcelone une semaine auparavant. Dès le moment où son conjoint (qui ne croyait pas à l'au-delà) est prévenu de la situation, la jeune mère de famille récupère progressivement son identité et sa mémoire. Mais pas sa langue maternelle. L'« infiltration » a été si forte dans son cerveau qu'elle semble avoir affecté la zone du langage, située dans le lobe gauche. Elle devra réapprendre le français.

Cela dit, à la différence de la situation vécue par la jeune Antiboise, il ne s'agissait dans l'affaire Rosita que d'un détournement de cerveau à des fins personnelles. Une âme errante qui s'empare d'un corps, comme on pique une voiture pour rentrer à la maison. Une simple infestation. Un parasitage sans réciprocité.

En revanche, dans le cas de Florence fusionnant avec Alexandra, je ne pense pas que le but initial de la jeune défunte, comme le met en avant la journaliste Réjane Éreau dans la revue *Inexploré*, soit de transmettre des paroles rassurantes à sa famille qui la pleure[4]. Un message comme « Rien n'est terminé quand on est mort, la vie continue de l'autre côté » me paraît plutôt une sorte de bonus offert par la situation. J'ai du mal à croire que cette âme en partance ait simplement choisi de se réinsérer dans le premier corps disponible, par crainte de s'évaporer dans l'inconnu. Ce n'est pas le « profil » de l'étudiante. Il me semble, à la simple lumière des faits, que la conscience de Florence, au moment où les médecins constataient son décès dans la rue, a souhaité que ceux-ci, plutôt que de s'attarder sur elle, se précipitent au chevet d'Alexandra pour la prendre en charge avant que les dommages dans son cerveau ne soient irrémédiables, et ce « mouvement de l'âme » a fait qu'elle les a suivis. Je ne vois pas d'autre explication « logique » à l'intrusion des pensées de l'étudiante dans la tête de la céramiste. L'implication. La compassion. Le devoir d'ingérence. Une sorte d'esprit-à-esprit – l'équivalent d'un bouche-à-bouche. Avec l'avantage en nature qui en a découlé : la personne que vous contribuez à sauver devient votre porte-parole…

À moins qu'Alexandra, dans l'espace de « liberté provisoire » d'une expérience de mort imminente, n'ait appelé au secours cette autre conscience qui, elle, venait de quitter son corps définitivement à trois cents mètres de là.

Réincarnation provisoire, squat mémoriel, fusion karmique ? Le même type de questionnement n'a pas manqué d'agiter les nombreux experts (pédopsychiatres, historiens, militaires…) qui se sont penchés sur l'affaire Leininger. Né en Louisiane en 1999, le petit James, dès ses premiers mois, est obnubilé par l'aéronautique. Lorsqu'un avion passe dans le ciel au-dessus de sa poussette, il le montre du doigt avec des signes d'impatience, il essaie de l'attraper. Ses premiers mots n'arrangeront rien. Devant un magasin de jouets, il s'arrête pour observer le bombardier suspendu dans la vitrine. Sa mère lui explique que le gros machin fixé en dessous, c'est un obus. Il réplique : « Non, maman, c'est un réservoir largable. » Et ce n'est qu'un début[5].

Du matin au soir, il bassine ses parents avec des souvenirs d'ancien combattant. Il raconte « sa guerre ». Il emploie des mots d'une précision technique hallucinante[6]. À croire qu'un adulte lui bourre le crâne en cachette avec des récits d'aviateur de la Seconde Guerre mondiale – mais qui ? Sa mère est tout le temps avec lui, son père dirige les ressources humaines d'une société pétrolière, et personne dans la famille n'a été pilote de chasse. Est-ce l'influence de la télé ? On ne lui montre que des programmes pour enfants, qui ne l'intéressent que très moyennement. Il n'a pas le temps. Au beau milieu d'un *Mickey* ou d'un *Tom et Jerry*, il doit partir en mission de combat. Quand on lui demande sur qui il tire, il répond invariablement : « Les Japonais. »

Et il dessine. Toujours les mêmes scènes : des batailles navales pleines d'avions à hélices et d'explosions. Il signe ces horreurs de son prénom suivi d'un chiffre. *James 3*. À ceux qui veulent savoir pourquoi, il déclare sur un ton d'évidence : « Parce que je suis le troisième James. » La nuit, il réveille ses parents en hurlant. Il dit que son avion est en feu, qu'il s'écrase. Ce qui frappe particulièrement les époux Leininger, c'est que leur bébé se débat « exactement comme l'aurait fait quelqu'un de réellement coincé dans un avion[7] ». Puis, lorsque le cauchemar se dissipe, il serre contre lui les trois G.I. Joe qu'on lui a offerts pour Noël. Il les a baptisés Billie, Walter et Leon. Quand on lui demande pourquoi ils s'appellent ainsi, il explique qu'ils sont morts avant lui, et qu'ils l'ont accueilli quand il est arrivé au ciel. Que répondre ?

L'enfant vit de moins en moins au présent. Le jour, il est en vol de reconnaissance ; la nuit, il se crashe. Son obsession est telle qu'on est obligé d'entrer dans son jeu si l'on veut garder le contact.

— Comment il s'appelle, ton avion ?

— C’est un Corsair, papa.

Bruce Leininger regarde sur Internet. Ce modèle existait bien en 1945, mais James ne sait pas lire : où a-t-il pêché le nom de cet avion ? Abasourdi par les détails de plans de vol et de cibles fournis par son fils, Bruce le pousse dans ses retranchements, le crible de questions en rafales :

— Tu étais copain avec un autre pilote ?

— Oui. Jack.

— Jack comment ?

— Jack Larsen.

— D’où tu décolles ?

— D’un bateau.

— Comment il s’appelle ?

— Le *Natoma*.

Bruce prend un livre sur le Japon et le Pacifique, lui demande où « tout cela » se passait.

— Ici ! s’exclame l’enfant en posant le doigt sur une photo. C’est ici que mon avion a coulé.

Il désigne l’océan au large de l’île d’Iwo Jima. Bruce bondit sur son ordinateur, et manque tomber de sa chaise. Une bataille a bien eu lieu autour de cette île, en février-mars 1945. Tête de pont de l’offensive américaine, le porte-avions *Natoma Bay* s’y trouvait. Comment un enfant de 2 ans peut-il avoir une telle connaissance du théâtre des opérations militaires, un demi-siècle plus tôt ?

Le père décide alors de prendre les choses en main. Il découvre une association des anciens du porte-avions, la contacte. La première vérification le contrarie : un nommé Jack Larsen faisait en effet partie des effectifs de combat. Mais bon, c’est un patronyme assez courant aux États-Unis, ça ne prouve rien. Bruce demande qu’on lui envoie la liste des pilotes tués au combat, durant l’engagement du *Natoma Bay* dans la campagne du Pacifique. Il l’épluche. Trois noms le font sursauter : Billie Peeler, Walter Devlin, Leon Conner. Les trois prénoms donnés par James à ses G.I. Joe ! Il n’en peut plus de ces coïncidences en série. Tous les trois sont morts à l’automne 1944, six mois avant la bataille d’Iwo Jima, comme l’a déclaré James.

Les choses sont claires à présent, hélas. Tous les indices vont dans le même sens : celui d’une existence antérieure que revivrait le petit garçon, hanté par le souvenir d’une mort tragique, d’un destin trop tôt interrompu qui demande à refaire surface. Mais Bruce refuse cette hypothèse. Il ne croit pas à la réincarnation, il ne veut pas y croire. Ce qui est particulièrement intéressant dans sa démarche, telle qu’elle est décrite au jour le jour dans le récit qu’il publiera avec son épouse[8], c’est que ce rationaliste va mener une minutieuse enquête à charge, pour prouver que son fils n’a rien à voir avec le pilote inconnu auquel il s’identifie. Mais plus Leininger avance dans ses investigations à la recherche d’une erreur historique, plus les documents militaires et les témoignages de survivants accréditent les détails donnés par James. Sauf un.

Bruce la tient, l’erreur, enfin ! À la réunion des vétérans du *Natoma Bay* où il se rend, en 2002, les vieux camarades de combat de son môme sont formels : il n’y a jamais eu de Corsair à bord de leur porte-avions. James s’est trompé ! C’est le premier accroc sur un tissu de preuves irréfutables. Comme si, aux yeux du père, une confusion sur un modèle de bombardier remettait en question la justesse de tous les autres renseignements fournis par l’enfant.

Mais l’espoir de Bruce est vite gâché par une rencontre inattendue : Jack Larsen. S’il n’a pas trouvé son nom dans les victimes de guerre, c’est que le vétéran est là, devant lui, en pleine forme ! Et il était bien présent à bord du *Natoma* lors de l’attaque d’Iwo Jima, le 3 mars 1945. Quand Leininger lui décrit le crash d’un avion américain abattu par les Japonais, tel que son fils le raconte et le dessine, un seul nom vient aux lèvres de Larsen : James Huston Junior ! Bruce vacille. L’officier lui montre le journal de guerre de l’escadron VC-81, lequel précise que le FM-2 piloté par le lieutenant James Huston Junior, touché par un tir antiaérien, a plongé à 45° dans l’océan, où il a explosé – comme sur les dessins de l’enfant.

Bruce retourne en Louisiane, effondré. Et Andrea en rajoute une couche : « Voilà pourquoi il signe ses dessins James 3 ! Si le pilote s’appelait James Huston Junior, c’est que son père se nommait James aussi. Donc, notre enfant est bien le “troisième James” ! »

Cette logique imparable est un nouveau coup de massue pour Bruce. Désormais, c’est son épouse qu’il doit convaincre que tout cela n’est pas possible. Ils ne vont quand même pas entériner la présence illégitime de ce remplaçant intermittent qui a pris les commandes de leur fils ! Il faut protéger son intégrité, défendre son droit de vivre sa vie à lui ! Plus « ses » souvenirs de James Huston Junior se révèlent exacts, plus la personnalité du pilote de guerre envahit la tête et le cœur du gamin. Ce n’est pas de la réincarnation, pour Bruce, c’est de la hantise ! De

la possession ! Il est à deux doigts de réclamer l'aide d'un exorciste.

Dans une démarche qui s'apparente à la roulette russe, il contacte la famille de celui que son gamin affirme avoir été, en priant Dieu pour que d'autres erreurs de détails comme l'avion Corsair persuadent « James 3 » que l'histoire de cette victime de guerre n'est pas la sienne, que ça ne le regarde pas, qu'il n'est qu'un seul et même James, fils de Bruce et d'Andrea, pollué par une mémoire venue d'ailleurs, un point c'est tout.

Bide complet. Au téléphone, la sœur du pilote décédé, Annie, confirme aux Leininger que tout ce que vient de lui raconter cet inconnu de 3 ans est exact. Et c'est du lourd ! Le petit James a évoqué auprès de la vieille dame l'alcoolisme de « leur » père, le talent d'aquarelliste de « leur » mère, autant de souvenirs communs… En quelques phrases, quelques détails connus d'elle seule, Annie est persuadée de parler à la réincarnation de son cher frère. Elle est en larmes, des larmes de joie, de gratitude infinie. Le gamin, lui, reste pragmatique.

— Tu m'envoies une photo de moi, Annie ?

Le cliché reçu par la famille Leininger donne l'estocade. On y voit James Huston Junior souriant devant son avion, celui qu'il aimait tant piloter avant la guerre. « Aucune erreur possible, écrivent Bruce et Andrea dans leur livre. Le fuselage, les ailes à la forme caractéristique, la hauteur du cockpit… C'était bien un Corsair. »

Dès lors, les cauchemars de l'enfant prennent fin. Bruce a déposé les armes. Il accepte enfin la « cohabitation » du James Junior avec son James à lui. Et l'harmonie revient dans cette famille « élargie ». Le jeune tué de la bataille d'Iwo Jima a gagné son droit à l'escale. Le petit garçon continue de dessiner des avions à hélices, mais ils ne sont plus en flammes, il n'y a plus d'explosion ; les dessins sont pleins de douceur et ils sont signés James tout court.

L'histoire se termine, en apparence, en 2005. L'ancien combattant vient d'avoir 6 ans, il va bien, il vit comme des millions de petits Américains entre l'école, le base-ball et les copains de son âge. C'est alors que ses parents prennent une décision déconcertante, un peu dangereuse, mais inspirée sans doute par la confiance nouvelle qui les habite. Ils acceptent l'invitation d'une chaîne de télé japonaise. Les vétérans du *Natoma Bay*, en effet, ont raconté à la presse ces incroyables « retrouvailles » avec leur camarade de guerre. La nouvelle a fait le tour de la planète, et une célèbre émission nippone a convié la famille Leininger à se rendre en pèlerinage médiatique au large d'Iwo Jima.

Voici donc le petit garçon embarqué avec ses parents sur un bateau affrété par l'équipe de télé, à l'endroit précis où s'est abîmé l'avion en 1945. Il se passe alors une chose bouleversante. Comme on disperse mentalement les cendres d'un disparu, James « relâche » les émotions de son homonyme. « Il a pleuré pendant vingt minutes, raconte Bruce à Stéphane Allix devant la caméra de Natacha Calestrémé[9]. Ensuite, c'était un autre enfant. Il s'était libéré de cette mémoire. »

James Leininger, aujourd'hui, est un solide gaillard qui évoque la « cohabitation » qui a marqué son enfance avec un naturel désarmant. Une sorte de nostalgie bienveillante et joyeuse. « On reste connectés, James Junior et moi, déclare-t-il dans le film *Enquêtes extraordinaires*. Parfois je le sens, et parfois il est parti. »

Alors… James Huston Junior était-il une précédente incarnation de James Leininger, ou bien un simple esprit migrant ayant trouvé asile dans le cerveau et le cœur du petit Américain ? Les nombreux psychiatres qui se sont penchés sur cette affaire ont hésité à trancher. Mais nous allons examiner à présent d'autres cas où, pour les spécialistes, l'hypothèse d'une vie antérieure paraît ne souffrir aucune ambiguïté.

1. Harry Price, *Leaves from a Psychist's Case-Book*, Victor Gollancz, 1933 ; André Dumas, *La Science de l'âme*, OCIA, 1947.
2. Alexandra Grigoriantz, *Prête-moi ton âme*, Alphée-Jean-Paul Bertrand, 2006 ; et Trajectoires, 2014.
3. Rémy Chauvin et François Brune, *À l'écoute de l'au-delà*, J'ai Lu, 2013.
4. *Inexploré*, nº 22, avril 2014.
5. Miriam Gablier, *La Réincarnation, une enquête aux frontières de la mémoire*, La Martinière, 2014.
6. *Enquêtes extraordinaires*, saison 2, réalisé par Natacha Calestrémé et Stéphane Allix, 2014.
7. Miriam Gablier, *La Réincarnation…*, *op. cit.*
8. Bruce et Andrea Leininger, *Réincarné*, Dervy, 2014.
9. *Enquêtes extraordinaires*, 2014, *op. cit.*

10

L’INTELLIGENCE RÉINCARNÉE

On s’en moque souvent sous nos cieux occidentaux, mais plus de la moitié des habitants de la planète considèrent la réincarnation comme un processus naturel. La plus vaste étude jamais consacrée à ce sujet est celle du Dr Ian Stevenson (1918-2007), directeur du département de psychiatrie à l’université de Virginie. À partir de 1961, ce chercheur infatigable voyagea dans le monde entier durant plus de quarante ans pour récolter des témoignages d’enfants, passés au crible de sa rigueur scientifique et de sa méticulosité d’enquêteur.

Sur plus de dix mille cas recensés, deux mille cinq cents furent retenus, puis introduits dans la base informatique de l’université de Virginie après la validation des témoignages par contre-expertises, documents officiels et rapports psychiatriques. De son étude initiale de deux mille pages, Stevenson a extrait les vingt dossiers les plus stupéfiants et les a publiés dans un livre grand public qui a fait le tour du monde[1]. Quand je l’ai rencontré, en 1995, je lui ai demandé quel cas l’avait le plus frappé. Il a mentionné celui d’un petit garçon de 4 ans, habitant un village près de Beyrouth, qui avait donné, outre le nom de sa famille « précédente » vivant à l’autre bout du Liban, soixante-dix détails personnels concernant l’homme « qu’il avait été », y compris les derniers mots prononcés lors de son agonie à l’oreille de sa femme. Tout put être vérifié, authentifié. Et ce n’était pas le cas le plus exceptionnel au niveau des confirmations factuelles, m’a précisé le psychiatre. Ce qui l’avait marqué profondément, en l’occurrence, c’était l’émotion d’un petit garçon refaisant devant lui, sur un ton de gratitude amoureuse, ses adieux d’ancien vieillard.

D’après les statistiques qu’a publiées Stevenson, 70 % des personnes censément réincarnées dans les enfants qu’il a testés sont mortes de façon prématurée ou violente, voire criminelle, ce qui expliquerait la rapidité avec laquelle s’effectuent souvent ces transferts d’âme. Il mentionne ainsi l’exemple d’un gamin nommé Parmod, né en 1944 en Inde, qui refuse obstinément de boire du lait en criant que « ça l’a tué la dernière fois ». En revanche, il est obsédé par la limonade et les biscuits qu’il fabrique dès l’âge de 2 ans avec les ingrédients qu’il trouve : boue, fleurs écrasées et bouses de vache. Quand on lui reproche de faire des saletés, il le prend de haut : il dit qu’il est « l’un des frères Mohan », qu’il possède une grande boutique de limonade et biscuits à Moradabad – une ville très éloignée dont personne autour de lui n’a jamais cité le nom. Il ajoute, avec un regard méprisant pour le décor miséreux qui l’entoure, que tout le monde adore ses produits et qu’il est très, très riche.

Ce qui ne l’empêche pas, à partir de 4 ans, de sombrer dans de vraies crises de désespoir, angoissé par la situation de « son entreprise ». Il demande en pleurant qui s’occupe du magasin en son absence. « Et que deviennent ma femme, mes quatre fils et ma fille ? », se lamente-t-il sans fin. Il harcèle ses parents pour qu’ils le ramènent « chez lui ». Lorsque ceux-ci, n’y tenant plus, entreprennent de faire le voyage pour lui prouver que tout cela n’existe pas, ils tombent à la renverse devant l’enseigne du fabricant de limonade et biscuits « Mohan Frères ». D’autant qu’ils apprennent que le cadet de la fratrie, Parmanand, est mort d’une indigestion de lait caillé, seize mois avant la naissance de Parmod.

L’enfant de 5 ans reconnaît toute son « ancienne » famille, appelle les employés par leur nom, embrasse sa veuve, ses quatre fils et sa fille. Puis il file s’installer devant la machine à fabriquer de la limonade industrielle. « Il en connaissait parfaitement le fonctionnement, écrit le Dr Stevenson, qui a interrogé tous les témoins de la scène. L’eau avait été coupée pour l’induire en erreur, mais il comprit, sans l’aide de personne, comment cette machine des plus compliquées devait être réglée[2]. »

Rassuré sur l’état de son entreprise et de sa famille « d’avant », Parmod reprit sagement le cours de sa nouvelle

vie dans la caste inférieure où le destin l'avait relogé et perdit en grandissant l'obsession, sinon le goût, de la limonade et des biscuits.

Chez ces enfants porteurs de la mémoire d'un tiers, un autre facteur commun se retrouve souvent, celui que le Dr Stevenson appelle les « cicatrices mentales de blessures physiques[3] ». Une sorte de signe de reconnaissance. Serait-ce un langage du corps pour aider l'esprit à retrouver ses marques ? Taches de naissance à l'endroit d'un coup de couteau fatal, urticaire autour du cou rappelant une décapitation, torticolis en souvenir d'une mort par pendaison, polyarthrite liée au supplice de la roue… Des centaines de ces aide-mémoire, parfois très douloureux, ont vu leurs effets psychosomatiques disparaître comme par enchantement, dès lors que la trace historique des traumatismes initiaux a pu être retrouvée par les enquêteurs.

À l'inverse, il arrive que des « pense-bêtes » soient tracés en amont sur le cadavre, au charbon ou à l'encre indélébile, par la famille en deuil, qui invite ainsi le cher disparu à les reproduire dans la chair de son prochain corps, afin d'éviter les malentendus. Le dalaï-lama lui-même raconte que son jeune frère, décédé prématurément, fut marqué au beurre dans l'espoir de l'identifier à son retour. Résultat : « Un nouveau-né portant une marque au même endroit fut considéré comme la réincarnation du défunt[4]. »

Dans d'autres cas, c'est un organe qui est directement affecté, sans trace corporelle extérieure. Ainsi William, cinq ans après la mort de son grand-père John McConnell, policier new-yorkais tué en 1992 d'une balle ayant perforé son artère pulmonaire, naît-il avec une malformation du poumon à l'endroit exact de la blessure mortelle de John. Dès qu'il est en âge de parler, au fil des opérations qu'il subit pour pouvoir respirer normalement, l'enfant n'arrête pas de décrire la mort et la vie de ce grand-père, de donner des détails, parfois inconnus de la famille, qui seront tous vérifiés. Jusqu'à la phrase que répétait fréquemment le policier défunt à sa fille, la mère de William : « Quoi qu'il arrive, je m'occuperai toujours de vous[5]. »

D'après les travaux de Stevenson c'est vers l'âge de 7 ans que, généralement, les enfants coupent le lien avec la mémoire antérieure qui les tourmente. À condition qu'on les ait crus. Et qu'ils aient réglé le problème, la dette ou le choix qui les relie plus ou moins consciemment à ce passé qu'ils revivent. Sinon, le lien en question continuera de faire des nœuds.

On reste pantois devant la masse considérable de ces cas de vies antérieures ne pouvant être expliqués par le hasard, la schizophrénie, l'imagination ou la fraude. Pourtant Ian Stevenson, en bon scientifique obsédé par le danger de ne voir que les choses qu'on entend démontrer, refusa toujours de se prononcer en faveur de la seule hypothèse de la réincarnation. Son dernier article publié se conclut par cette phrase : « Ne laissez personne penser que je connais la réponse ; je cherche encore. »

Et, de fait, ses travaux se poursuivent aujourd'hui en dépit de sa mort, non pas qu'il se soit réincarné pour continuer ses recherches, mais par le biais de son assistant, le Dr Jim Tucker, qui a repris le flambeau. « Dans 68 % des enquêtes, confie ce dernier, on découvre que les déclarations de l'enfant correspondent parfaitement à la vie d'une personne qui est morte. Nous avons trouvé des cas sur tous les continents. »

Difficile de passer sous silence celui de Trinlay Tulkou Rimpoché. Une des conséquences de l'aventure survenue à ce bébé en 1986 est un changement d'état civil tout à fait officiel : son nom actuel, en effet, n'est ni un pseudo ni le patronyme hérité d'un parent biologique ou adoptif, mais celui qu'il est censé avoir porté dans sa vie précédente.

Fils d'une Américaine et d'un diplomate français, il a tout juste 2 ans lorsque ses parents, fraîchement convertis au bouddhisme, l'emmènent en Inde, où ils ont décidé de suivre l'enseignement d'un maître spirituel, le Karmapa. Celui-ci vient à peine d'entamer un cérémonial devant un millier de personnes lorsque le bébé, sortant de sa poussette, se dirige vers lui dans un dandinement résolu et monte sur ses genoux. Le dignitaire bouddhiste lui sourit d'un air attendri, un quart de seconde, puis son visage se métamorphose, et il s'incline soudain devant le marmot avec un air de respect. Réputé avoir le don de reconnaître les réincarnations, le Karmapa l'a immédiatement identifié comme le nouveau corps d'accueil d'un grand lama tibétain récemment décédé, Tulkou Rimpoché. Le bambin, comme pour lui donner raison, se met alors à lui répondre en tibétain.

Stupeur des parents. Personne ne lui a enseigné cette langue, l'une des plus difficiles à maîtriser : il l'a parlée spontanément, et avec un accent impeccable ! Du jour au lendemain, son comportement change de façon radicale. Il s'exprime comme un vieux sage local, ne boit plus que du thé au beurre rance, assomme tout le monde avec ses rituels, exige de faire ses prières avant chaque repas et d'habiter un monastère. Devant une insistance aussi obsessionnelle, ses parents, qu'il contraint à d'incessants allers-retours entre l'Inde et la France, finissent par céder.

À 3 ans, Trinlay devient moine. Comme on peut le voir dans un article de *Psychologies Magazine*, il rit aux anges tandis qu'on lui rase le crâne dans la communauté spirituelle de Darjeeling, qui l'accueille avec tous les

honneurs dus à son rang d'avant[6]. Dès lors, il sera élevé par des professeurs comme Lama Teunsang, qui l'a bien connu dans son incarnation précédente de Tulkou, et estime avoir la même « connexion forte » avec les deux versions successives du même maître. Il faut dire que ce Little Bouddha était grandement attendu. Son prédécesseur avait toujours rêvé de se rendre en France, mais il n'en avait pas eu le temps dans cette vie-là. « Je me réincarnerai en Occident », avait-il prévenu.

On reste abasourdi devant cette histoire à prier debout, étayée dans le film de Natacha Calestrémé par les lamas témoins de l'empreinte psycho-linguistique du réincarné, mais aussi par les souvenirs et les émotions que ce dernier nous livre. Trinlay a un peu moins de 30 ans au moment du tournage. Il évoque devant la caméra ses prouesses de bébé sur un ton très naturel et vit pleinement sa double existence avec une euphorie qui saute aux yeux[7]. Même ressenti lors de son interview de 2014 sur la WebTV de Lilou Macé[8].

Ses parents, en revanche, n'ont pas souhaité s'exprimer à l'écran ni dans la presse. Faut-il les soupçonner, en tant que bouddhistes, d'une mise en scène au service de la cause tibétaine ? Certains rationalistes n'ont pas hésité à le faire, au nom du doute méthodique cher à Descartes. Mais est-il bien cartésien de laisser entendre que l'ancien diplomate, entre deux biberons, aurait appris le tibétain à son nourrisson, comme d'autres géniteurs transforment leurs gamins en stars de la pub pour couches-culottes ? Et peut-on raisonnablement accuser les autorités spirituelles tibétaines d'avoir été complices d'une manipulation médiatique ne pouvant que retomber sur leur communauté, déjà soumise à suffisamment de persécutions ? Cependant, la *double intention* qui, chez les parents comme chez le maître spirituel Karmapa, a précédé et accueilli le phénomène semble en être un facteur essentiel.

Il n'empêche que d'autres cas de « réincarnation préméditée », encore plus flagrants, ont été observés en Alaska chez les Tlingits. Dans la culture de ces Amérindiens, au fil d'une démarche relevant moins de la hauteur spirituelle que du projet immobilier, les personnes en partance décident en toute simplicité de choisir les prochains parents chez qui elles vont se « reloger ». Elles vont visiter de jeunes couples. Elles se projettent dans leur décor, elles les sondent, elles les testent, leur font passer des entretiens d'embauche. Et, si la compatibilité se confirme, elles leur demandent l'autorisation de renaître au sein de leur foyer. Pour être sûres d'être reconnues en revenant au monde, elles leur fournissent des détails intimes sur leur personnalité, leur vécu. Elles programment même avec leurs futurs parents des marques de naissance, pour parfaire l'identification.

Le plus extraordinaire, c'est que les investigations de Stevenson et Tucker mettent en évidence des cas où cela marche : le réincarné sur commande renaît avec ses souvenirs et les taches de naissance qu'il s'est fabriquées. Je ne saurais mettre en doute le sérieux pointilleux des deux psychiatres enquêteurs de l'université de Virginie, mais une hypothèse me paraît manquer à leurs conclusions. Et si la mère, nantie de toutes ces informations sur l'âme qu'elle a accepté de ramener sur terre, influençait, le temps de la gestation, la formation de son fœtus en fonction des critères souhaités par le réincarné en puissance ? Outre le patrimoine génétique, pourrait-elle transmettre, au moment de la construction embryonnaire, des caractéristiques physiques et un profil moral conformes aux désirs du « revenant » qu'elle croit porter en elle ?

Quand cette réincarnation planifiée a lieu au sein d'une même famille, ma suggestion n'en paraît que plus tentante. Ainsi le Dr Tucker a-t-il étudié le cas de Victor Vincent, un Tlingit ayant choisi sa nièce comme future mère, laquelle avait accepté, très touchée. Le signe de reconnaissance sur lequel ils s'étaient mis d'accord : les deux cicatrices que des interventions chirurgicales avaient laissées à Victor. « Dix-huit mois après sa mort, la nièce a donné naissance à un garçon qui avait deux marques aux mêmes endroits que l'oncle, écrit le Dr Tucker. Par la suite, le garçon déclara être la personnalité antérieure, et identifia plusieurs individus ayant appartenu à la vie de Victor[9]. »

Cela dit, la programmation d'une réincarnation paraît encore plus troublante quand c'est le rejeton lui-même qui l'avoue à ses parents. C'est ce que fit en 2005 James Leininger, le petit garçon du chapitre précédent qui s'était mis à revivre l'existence et le crash d'un pilote de chasse tué en 1945. L'« aveu » se produisit au retour du Japon, où Bruce et Andrea avaient fini par l'emmener afin qu'il « éjecte » son passager clandestin. Le petit James est alors âgé de 6 ans. Soudain, il a un élan de tendresse vers son géniteur.

— Je savais que tu étais un bon papa, lui dit-il, c'est pour ça que je t'ai choisi.

Habitué depuis ses premiers mots à composer avec l'irrationnel, le très sceptique Bruce demande d'un ton neutre :

— Comment ça, tu m'as "choisi" ?

— Ben oui, quand je vous ai vus tous les deux. À Hawaï, dans le grand hôtel rose. Vous étiez en train de dîner sur la plage.

Bruce n'en croit pas ses oreilles. Jamais Andrea ni lui n'ont évoqué devant leur fils ce voyage de 1997 où, pour

leur cinquième anniversaire de mariage, ils avaient décidé ce soir-là, attablés devant la façade toute rose du Royal Hawaiian, de faire un enfant. Cinq semaines plus tard, Andrea était enceinte[10].

Ce genre de « preuve » est-il suffisant ? Ceux qui récusent l'existence de l'âme avant la naissance peuvent toujours se dire que c'est le fœtus qui a reçu cette information dans le ventre de sa mère, en captant ses images mentales et ses jolis souvenirs. Mais cet argument subjectif paraît moins facile à brandir, lorsqu'on se retrouve face à une situation encore plus singulière : celle de l'annonce d'une « réincarnation intérimaire ».

Le phénomène s'est produit en 1910 chez Alphonse Bouvier, magnétiseur à Lyon, avec qui le colonel Albert de Rochas, pionnier français de l'exploration des vies antérieures par régression de mémoire, s'était livré à de nombreuses expériences au début du XXe siècle[11]. Sous la surveillance vigilante de cet ingénieur militaire – par ailleurs administrateur de l'École polytechnique –, Alphonse Bouvier travaillait en binôme avec un nommé Isidore, un de ces médiums qui, sous hypnose, font office de chambre d'hôtes, et qu'on n'appelait pas encore à l'époque des *channels*. Or il advint un jour qu'Anastasie N., une des « consciences vagabondes » délivrant messages de l'au-delà et prédictions au polytechnicien par le truchement du médium, révéla qu'elle n'était pas morte. « Non, non, mon colonel, je suis encore bien vivante, hélas. » Et d'ajouter qu'elle était hospitalisée dans une institution religieuse de Lyon où, agonisant à l'aube de ses 20 ans, elle profitait de son coma pour partir en repérage afin de choisir sa prochaine incarnation.

Sous le choc de cette situation inédite, le colonel et son magnétiseur enquêtèrent sur cette soi-disant Anastasie, qu'ils trouvèrent sans difficultés dans le couvent et l'état physique qu'elle avait indiqués. Ils allèrent interroger sa famille rouennaise, qui confirma tous les éléments biographiques que la comateuse en goguette leur avait fournis.

Au bout d'un mois de communication quotidienne par la bouche d'Isidore, l'esprit intermittent d'Anastasie confia : « C'est fait, mon colonel, cette fois je peux enfin quitter mon corps et ce n'est pas trop tôt, car, décidément, la charge est trop lourde ici-bas. Mais je ne suis pas libre pour longtemps, car je vois que bientôt je me réincarnerai à nouveau, ce qui ne me fait pas plaisir, mais c'est nécessaire. »

Et elle donna l'adresse (204, rue Boileau à Lyon), le sexe de l'enfant (féminin cette fois encore) et la durée de cette prochaine vie (quatre mois). « Après quoi, précisa-t-elle en conclusion, je quitterai la Terre pour ne plus y revenir. »

Avec sa courtoisie mâtinée d'un humour légèrement militaire, l'administrateur de Polytechnique ne manqua pas de demander en quoi l'extrême brièveté de cette existence supplémentaire était perçue comme une nécessité. Un dernier biberon pour la route ? Un ultime bain de jouvence avant l'éternité ? Il n'y eut pas de réponse.

Autre personnage haut en couleur, le journaliste d'investigation et critique gastronomique Pierre Neuville, tout aussi passionné par les nourritures terrestres que par l'étude de l'invisible, reprit ce dossier soixante ans plus tard[12]. Il révèle que, conformément à l'annonce faite à Rochas par son interlocutrice dans le coma, une petite Lyonnaise naquit bel et bien au 204 de la rue Boileau, neuf mois après l'arrêt des communications médiumniques avec Isidore, et vécut tout juste un peu plus d'un trimestre. L'ex-Anastasie, comme elle en avait averti le colonel, ne donna plus jamais de ses nouvelles ici-bas.

*

Un être humain, semble-t-il, peut donc être « chargé » par une intelligence antérieure – voire ultérieure, comme on vient de le constater –, qui l'informe, le gouverne, le plombe ou l'aide à se libérer. Certains cas suggèrent qu'il en est de même chez les animaux. Pénélope Bonnaud, dans ses fonctions de communicatrice animalière, rapporte plusieurs cas dont elle a été le témoin direct[13]. On peut sourire devant le comportement d'un chihuahua littéralement calqué sur celui d'un golden retriever décédé bien avant sa naissance, ou devant ce mouton atypique qui, à la tombée du jour, rassemble les chiens et les pousse vers l'enclos pour la nuit, comme s'il avait encore une patte dans sa vie antérieure de berger des Pyrénées… Mais la preuve administrative d'un de ces « retours d'âme » laisse coi.

Après la mort de Cadelle, sa chatte noire aux yeux jaunes, la jeune femme ne supportait plus de croiser le regard de félidés similaires. Un jour, un chaton errant, marron aux yeux verts, est trouvé par ses parents, qui, ne pouvant le garder, le lui confient. Il lui saute dessus aussitôt et ils deviennent inséparables. Elle le baptise Éclipse, le fait pucer, immatriculer. Sur sa carte d'identité, naturellement, est inscrite la couleur de son poil et de ses yeux – sauf que, au fil des mois, la teinte se modifie. Éclipse, dont le caractère et les habitudes sont déjà conformes en tout point à ceux de Cadelle, devient comme elle… noir aux yeux jaunes.

Si l'on admet le concept de vies successives, il est logique que la circulation des esprits aille dans le sens de

leur évolution. Pénélope Bonnaud relate à ce propos le cas d'un épagneul breton lui délivrant, depuis l'au-delà, un message pour ses maîtres inconsolables venus la consulter. Après s'être identifié en indiquant l'endroit précis où ils conservent son jouet favori, il les remercie pour l'amour inconditionnel qu'ils lui ont témoigné, grâce auquel cette existence à quatre pattes sera la dernière de son parcours spirituel : il se sent désormais prêt à « revenir » sous une forme humaine.

Notre sensibilité croissante à l'intelligence émotionnelle des animaux peut nous aider à apprivoiser un tel concept. Mais il est nettement plus déstabilisant d'envisager, comme nous allons le faire à présent, qu'un objet puisse être lui aussi animé par une volonté orientée vers un but.

1. Ian Stevenson, *20 Cas suggérant le phénomène de réincarnation*, J'ai Lu, 2007.
2. Ian Stevenson, *20 Cas*, *op. cit.*
3. Ian Stevenson, *Réincarnation et biologie*, Dervy, 2002.
4. Jean-Pierre Schnetzler, *De la mort à la vie*, Dervy, 2001.
5. Jim Tucker, *Life Before Life*, St Martin's Press, 2005.
6. *Psychologies Magazine*, février 2009.
7. *Enquêtes extraordinaires*, Natacha Calestrémé et Stéphane Allix, 2010.
8. www.lateledelilou.com
9. Jim Tucker, *Life Before Life*, *op. cit.*
10. Bruce et Andrea Leininger, *Réincarné*, *op. cit.*
11. Colonel Albert de Rochas, *Les Vies successives*, Bibliothèque Chacornac, 1911.
12. Pierre Neuville, *Ces autres vies que vous avez pourtant vécues*, Albin Michel, 1970.
13. Pénélope Bonnaud, *Ces animaux qui nous parlent*, *op. cit.*

11

L’INTELLIGENCE DES OBJETS

S’il est difficile de nier que l’intelligence artificielle repose sur du sable (l’un de ses composants, le silicium, est l’ingrédient principal des puces informatiques), on a plus de mal, en revanche, à mesurer l’apport du règne minéral dans le développement de la vie. L’émergence des premières cellules, quatre milliards d’années avant notre ère, s’est évidemment produite en lien avec l’eau et les roches, mais quelle part de conscience peut-on accorder à cette « matière première » qui en a constitué le décor plus ou moins actif ?

La seule certitude que nous ayons, quant aux manifestations existentielles des pierres, se situe au niveau énergétique. Nikola Tesla, le premier, a mesuré les extraordinaires fréquences vibratoires des cristaux[1], qu’on retrouve jusque dans l’organisme des mammifères. Ainsi notre glande pinéale[2], où Descartes situait le « siège de l’âme[3] », est-elle essentiellement composée de cristaux d’apatite. L’inertie apparente des pierres dissimule une activité débordante : les minéralogistes mettent en évidence leurs propriétés physicochimiques et piézoélectriques[4], tandis que les lithothérapeutes soulignent leurs vertus sur notre santé, notre concentration, notre éveil spirituel, voire notre protection contre les ondes néfastes – vertus qu’on ne saurait toujours résumer à leur exploitation *new age* ou mercantile. Sans parler de l’archéologie sacrée qui, des dolmens aux cathédrales, en passant par tous les champs telluriques où les animaux et certains humains se réénergisent depuis toujours, nous laisse rarement de marbre…

Mais où commence et s’arrête l’anthropomorphisme, dès lors qu’on attribue à des objets naturels ou manufacturés une forme de perception, d’influence, de projet ? Seraient-ils dotés d’une intelligence propre, ou ne serviraient-ils que de simples supports à une volonté humaine ?

*

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme / Qui s’attache à notre âme et la force d’aimer ? » La question posée par les alexandrins de Lamartine a parfois trouvé des réponses éloquentes, même si l’amour n’en est pas forcément le facteur dominant, un objet « chargé » d’intentions étant le plus souvent associé à des vibrations funestes, à des événements dramatiques dont on lui impute la répétition.

Commençons par la Porsche de l’acteur James Dean, qui inspira Stephen King pour son roman *Christine* – l’histoire d’une voiture qui tue par jalousie les proches du jeune homme qui l’a restaurée[5]. Le 30 septembre 1955, la star iconique de *La Fureur de vivre* prend possession de cette Porsche 550 Spyder produite à quatre-vingt-dix exemplaires, devant laquelle il est tombé en arrêt dans un garage de Los Angeles. Il la baptise *Little Bastard*, « petite salope », et force est de constater qu’elle se montrera à la hauteur de son surnom. Ursula Andress, la nouvelle compagne de l’acteur, ne la « sent » pas du tout. Elle refuse de monter dans cette *Little Bastard* qui lui donne la chair de poule. « Rivalité de filles, lui répond-il, moqueur, tu te fais des films. » Il a tort : il se tue au volant, le jour même. Refus de priorité, collision à 90 kilomètres à l’heure. Et ce n’est que le début de l’histoire[6].

Son copain George Barris rachète l’épave 2 500 dollars, afin de la vendre en pièces détachées à la mémoire de la star. Un bon investissement, pense-t-il. Le chauffeur du camion qui la lui livre perd le contrôle durant la manœuvre de descente : la voiture se décroche, lui tombe dessus et le tue. Heureusement pour l’investisseur, l’épave est intacte.

Dès la parution de la petite annonce, deux médecins, cinéphiles et passionnés de rallyes, se précipitent pour acheter le moteur et la transmission de *Little Bastard*. Ils en équipent leur voiture, qui percute un arbre : l'un meurt, l'autre sera paralysé à vie.

Et les enchères continuent. C'est un jeune fan de James Dean qui fait l'acquisition des pneus. Ils sont quasi neufs. Deux d'entre eux explosent au même moment : le fan réchappe de justesse à l'accident qui broie sa voiture.

Apparemment, *Little Bastard* n'aime pas trop qu'on touche à son intégrité. George Barris a compris la leçon : il arrête de la vendre à la découpe. Pour la rentabiliser tout de même, il loue la carcasse à une exposition consacrée aux accidents de la route, dans le cadre d'une campagne de sécurité. À peine est-elle entreposée dans le show-room qu'un incendie se déclare. Toutes les autres voitures accidentées qui participent à l'expo sont détruites, sauf elle.

Sa renommée est devenue telle que tous les organisateurs d'événements se l'arrachent. Au cours de la présentation suivante, où elle est suspendue dans les airs pour raisons esthétiques, son capot se détache et écrabouille un gamin de 15 ans. Joyeux anniversaire, James Dean : on est le 30 septembre.

La presse s'interroge, rivalise d'hypothèses et d'analyses psychologiques. Pourquoi cette épave est-elle maudite ? Qui n'est pas content ? L'âme du conducteur en veut-elle à cette caisse de l'avoir tué prématurément, ou bien est-ce le fantôme d'un tôlier de l'usine Porsche, décédé en assemblant la voiture ? À moins qu'il ne s'agisse, comme le prétend la rumeur hollywoodienne, d'un sort jeté par une ex-petite amie de Dean furieuse d'avoir été éconduite, laquelle, connue sous le nom de Maila Nurmi, est actrice de films d'horreur et membre d'une Église sataniste[7]… Quel que soit le responsable, des ligues de vertu commencent à réclamer, au nom du Seigneur et de la prévention routière, l'exorcisme et la destruction de *Little Bastard* la bien nommée.

Fatigué par le palmarès de cette tueuse en série, son propriétaire décide de l'envoyer à la casse. La voiture part donc pour son dernier voyage. Mais, arrivée au centre de recyclage, surprise : elle a disparu. Le camion est vide. Aucune trace d'effraction. Personne ne la reverra jamais.

En juillet 2011, la firme Porsche annonce en fanfare à la presse qu'elle va mettre en production une nouvelle mouture de la 550 Spyder[8]. « C'est fascinant de se dire qu'on va ressusciter la voiture mythique de James Dean ! », se réjouit l'attaché de presse. Une heure plus tard, il se fait renverser par un chauffard.

Passons sur les innombrables accessoires, bijoux, poupées qu'on dit hantés de la même manière, par volonté d'un tiers ou mémoire répétitrice d'une tragédie. Si je dois n'en retenir qu'un, ce sera ce peigne de sorcellerie du Moyen Âge qui, dans les années 1990, fut associé comme *Little Bastard* à plusieurs cas de morts violentes. Un accessoiriste de cinéma m'a avoué un jour, avec une gêne manifeste, que c'est lui qui avait fabriqué ledit peigne, pour les besoins d'un tournage, à partir d'un dessin médiéval reproduisant cet instrument à la réputation maléfique. Apparemment, même un fac-similé serait susceptible de répercuter le sortilège attaché à l'original…

Foin des superstitions, concentrons-nous à présent sur l'objet le plus chargé qui soit par les intentions humaines : un livre. On a vu au chapitre 8 comment l'un des miens avait été, semble-t-il, « utilisé » par un défunt pour donner des indications sur l'origine de son décès. Mais d'autres ouvrages ont manifesté des signes d'intelligence bien plus spectaculaires.

Le plus « obstiné » de ces livres, au niveau de l'information qu'il a entrepris de délivrer, est une œuvre allemande qui, des années durant, poursuivit de ses assiduités un prêtre français. L'histoire commence en 1869, près de Melun. Eugène Poulin, lazariste de 25 ans, d'un sérieux austère et pointilleux, suit les cours du père Denys, ancien supérieur du grand séminaire de Carcassonne. Poulin respecte son vaste savoir, mais réprouve certaines de ses passions, qu'il estime sulfureuses, notamment à l'égard de la voyante stigmatisée Anne-Catherine Emmerick (1774-1824). Cette illettrée allemande, le jeune homme la prend pour une folle hystérique, une illuminée qui prétend assister du fond de son lit, comme le fera Maria Valtorta, à la vie quotidienne de la Vierge Marie et à la Passion du Christ[9]. Pourtant, le père Denys ressent un besoin impérieux de « faire connaître » à son élève cette Emmerick, comme si elle avait des choses importantes à lui dire depuis l'au-delà. Mais Poulin fait la sourde oreille et refuse d'ouvrir le livre des hallucinations de cette paysanne recueillies par Clemens Brentano – le célèbre poète romantique qu'Emmerick, dit-on, avait vu en songe noter ses paroles dix ans avant qu'ils ne se rencontrent, au point de s'exclamer avec un bon sourire, le jour où le hasard d'un incident de voyage le fit entrer dans sa masure : « Ah ben, le voilà enfin, mon écrivain ! » Fadaises, répliquait le père Poulin. Superstitions de bonnes femmes et légendes rurales. D'ailleurs, le Vatican lui donnait raison, en ignorant scrupuleusement les visions et les stigmates de cette défunte ermite.

Vingt ans passent. À Smyrne, en Turquie, le toujours incrédule Eugène Poulin cherche un livre dans la bibliothèque de son monastère, afin d'en faire la lecture au réfectoire. Et voilà qu'un des ouvrages, jaillissant de la plus haute étagère, lui tombe dessus. Frappé à la tête, il ramasse en pestant le volume contondant. Le titre ne fait

qu'augmenter son courroux : il s'agit d'un recueil de visions d'Anne-Catherine Emmerick par Brentano, intitulé sans vergogne *La Vie de la Sainte Vierge* ! Furieux de la présence impie d'un tel bouquin dans le monastère, il le remet rageusement à sa place, choisit une lecture bien classique, bien édifiante, et quitte la pièce.

Le lendemain matin, entrant dans la bibliothèque, il se fige, stupéfait. L'œuvre hérétique est posée en évidence sur sa table de travail. Il se croit victime d'une taquinerie de moinillon. Quelqu'un l'a vu râler contre cet écrit frappeur et lui a fait une blague, voilà tout. Poulin remet l'ouvrage en haut de son étagère, bien coincé entre ses voisins alphabétiques pour prévenir toute nouvelle chute.

Vingt-quatre heures plus tard, le bouquin baladeur trône derechef sur sa table. Le père Poulin entre dans une colère noire et ordonne aux frères bibliothécaires de mettre fin à cette plaisanterie. Incompréhension totale. On l'assure que personne n'a touché ce livre, en dehors de lui. Fulminant, il le remet en place une fois encore. Mais, le matin suivant, la scène se répète.

Le surlendemain, exaspéré par l'entêtement de cet ouvrage infernal qui chaque jour l'attend sur sa table – démontrant bien par là le caractère démoniaque de cette prétendue mystique teutonne, conclut-il avec un triomphalisme amer –, l'irascible Eugène balance violemment sur le plancher le vieux volume, qui se démantibule. À bon entendeur…

Le matin suivant, il retrouve à la même place la reliure en loques au milieu des pages éparses. Personne n'a donc fait le ménage ? On l'assure du contraire. La situation perdure une semaine. Chaque soir, les moines ramassent les fragments du livre, les entreposent dans un placard, et chaque matin, le père Poulin les retrouve par terre au même endroit, le narguant avec une constance narquoise. N'y tenant plus, il ramasse les feuilles lui-même pour les déchirer. C'est alors que son regard s'arrête sur une ligne. La description de la maison d'Ephèse où, dit la voyante, l'apôtre Jean conduisit Marie après la Crucifixion.

Troublé par la précision méticuleuse avec laquelle sont dépeints les lieux, au temps de Jésus comme au XIX^e^ siècle, Eugène s'assied à sa table et s'immerge dans la lecture du livre qu'il s'apprêtait à détruire. Il y passera la nuit. Et il consacrera le restant de sa vie, son énergie persuasive et ses économies à cette maison oubliée qui, grâce à lui, sera redécouverte en août 1891 et authentifiée, telle qu'elle est précisément décrite dans les visions de cette paysanne qui jamais ne quitta son Allemagne natale – description exacte jusqu'aux moindres détails, invisibles de son vivant, telle cette cheminée en briques démolie qui ne sera mise au jour qu'en 1892, soixante-huit ans après le décès de la voyante[10].

Dans le procès-verbal de la visite officielle du cardinal Timoni, archevêque de Smyrne, ce dernier atteste : « Nous avons trouvé les ruines assez bien conservées d'une maison dont la construction, au dire d'archéologues compétents, pouvait remonter au I^er^ siècle de notre ère, et qui, tant pour la position que pour le plan intérieur, répond pleinement et entièrement à ce que dit Catherine Emmerick dans ses *Révélations de la maison de la Sainte Vierge à Ephèse*[11]. »

Malgré les arguments développés avec enthousiasme par l'archevêque de Smyrne, cette masure de la colline de Bülbül Dag (aujourd'hui en Turquie) où, d'après les textes, Marie vécut quarante-trois ans, fut d'abord un sanctuaire musulman. La mère de Jésus est en effet mentionnée avec révérence à quatorze reprises dans le Coran, et le gouvernement turc fit construire une route destinée aux cars de tourisme. Ce n'est qu'en 1967 que l'Église catholique, par la bouche de Paul VI, consacra à son tour l'humble demeure en tant que « lieu de pèlerinage officiel », où se rendirent Jean-Paul II et Benoît XVI. Cette tardive reconnaissance vaticane de la valeur des visions mariales d'Anne-Catherine Emmerick finit par lever les obstacles à sa béatification, le 3 octobre 2004.

Et tout cela grâce à un livre qui, telle la pomme de Newton, avait ouvert les yeux d'un sceptique en lui tombant sur le crâne.

*

Autre ouvrage à la « personnalité » marquante, cette fois en dehors de tout contexte religieux : celui qui croisa la route du grand acteur Anthony Hopkins. Fruit d'un hasard issu d'une frustration, cette rencontre se conclut par un rebondissement que n'aurait osé aucun scénariste, tant il paraît invraisemblable.

En 1973, le comédien vient d'être engagé pour jouer dans l'adaptation de *The Girl from Petrovka*, le roman de l'écrivain britannique George Feifer. Souhaitant s'imprégner du livre d'origine après avoir lu le scénario, l'acteur écume en vain librairies et solderies de Londres, toute une journée : le titre est épuisé, introuvable. Renonçant à son désir, il se dirige vers le métro pour rentrer chez lui lorsqu'il découvre, posé en évidence sur un banc public, un vieil exemplaire tout usé de l'ouvrage qu'il cherche depuis des heures. La coïncidence l'impressionne, mais les

notes qui surchargent le texte le contrarient un peu. Un autre acteur aurait-il précédemment travaillé le rôle dans le texte original, comme il s'apprête à le faire ? Heureusement, les gribouillis sont illisibles.

Un an plus tard, durant le tournage du film à Vienne, Anthony Hopkins rencontre pour la première fois l'écrivain dont il est en train d'incarner le personnage. Après lui avoir dit combien il regrette que son roman ne soit plus disponible à la vente, il lui raconte le hasard bienveillant qui lui en a offert un. « L'auteur m'a répondu que lui-même n'en avait plus, rapporte Hopkins, parce qu'il avait prêté à un ami son exemplaire personnel annoté, lequel avait été volé quelques jours plus tard dans une voiture. Il y tenait tellement qu'il avait même promis une récompense à qui le retrouverait. J'ai alors sorti l'exemplaire de mon sac… C'était le sien[12]. »

La plus ancienne histoire d'un livre émettant, semble-t-il, des signes d'intelligence à l'attention du destinataire qu'il s'est choisi remonte à 1321 ; c'est celle du manuscrit perdu de *La Divine Comédie.* J'emprunte ce récit à l'ouvrage passionnant que le psychothérapeute Erik Pigani consacre à ces phénomènes qui, souvent, nous dépassent pour nous montrer le chemin[13]. À la mort de Dante Alighieri, ses fils Jacopo et Pietro sont consternés : la dernière partie de son manuscrit est introuvable. Ils ont fouillé la maison de la cave au grenier, en vain. Une nuit, Jacopo rêve que Dante l'emmène dans sa chambre et lui montre l'endroit où il a caché la fin de son chef-d'œuvre. Le rêve est si précis que Jacopo appelle aussitôt l'homme de loi de la famille, pour éviter tout litige ultérieur avec son frère. Et, en sa présence, il reproduit les gestes que son père lui a « montrés » durant la nuit pour provoquer l'ouverture d'un réduit dissimulé dans le mur. Les pages manquantes s'y trouvent.

En bon psy, Erik Pigani s'interroge sur l'origine de ce rêve. La seule certitude historique qu'on ait sur l'événement, c'est la découverte des derniers feuillets de *La Divine Comédie* à l'intérieur d'un placard secret, et le témoignage du rêveur. Le fantôme onirique de l'écrivain a-t-il réellement révélé la cachette, ou bien Jacopo, dans son enfance, avait-il surpris son père en train de manœuvrer le mécanisme d'ouverture ? Un souvenir oublié que son inconscient lui aurait restitué d'une manière déguisée, au moment où l'urgence s'en faisait sentir. Autre hypothèse : le jeune homme avait un tel désir de trouver les pages finales du chef-d'œuvre paternel que, durant le sommeil, son inconscient a « scanné » la maison, découvert le manuscrit, et transmis le message sous une forme induisant une dernière volonté du défunt – manière de justifier le viol de sa cachette secrète. Mais, pour d'autres chercheurs qui se sont penchés sur cette énigme, comme Michaël Talbot, c'est le texte lui-même qui, soucieux de « se faire retrouver », avait diffusé un signal comparable à celui d'une balise Argos.

*

Montons encore d'un cran dans l'impossible pour évoquer un objet perdu qui, lui, se déplace tout seul pour rejoindre la personne à qui on l'a confié. Ce phénomène m'a été relaté en décembre 2015 par le chanteur Michel Delpech, quelques jours avant sa mort, dans le service de soins palliatifs où il avait souhaité me rencontrer. Je travaillais depuis quelque temps avec sa femme, Geneviève, sur les messages de scientifiques défunts qu'elle disait recevoir à mon intention. Craignant que j'aie des doutes quant à la « pureté » de son canal médiumnique, il avait à cœur de me confirmer l'événement le plus extraordinaire qu'il ait vécu auprès d'elle en trente ans de mariage.

L'histoire débute en 1995. Le couple vient d'emménager à Villennes-sur-Seine lorsqu'arrive la lettre d'un inconnu :

« Cher Monsieur Delpech, je suis un de vos admirateurs et je sais que vous avez la foi. Je suis un vieil homme et je vais bientôt mourir. Je n'ai qu'une fille, qui ne croit pas en Dieu, ni en aucune forme de vie spirituelle. J'ai rapporté de Jérusalem une pierre du tombeau du Christ. Cette pierre a été certifiée par un archevêque, je l'ai obtenue lors de travaux effectués dans le tombeau. Je voudrais la léguer à un homme de foi tel que vous. »

Delpech répond qu'il accepte ce présent qui le touche profondément. Un an plus tard lui parviennent, dans un colis postal, le faire-part du décès et la pierre promise, accompagnée du document attestant l'authenticité de sa provenance. Le cadeau sacré ressemble en fait à un gros morceau de mortier composé de petits cailloux compressés. Geneviève lui trouve chez un antiquaire un très beau reliquaire vitré, dans lequel ils le conservent pendant trois ans. Puis ils quittent Villennes pour aller s'installer près de Lourmarin.

À peine arrivés dans leur maison provençale, au milieu des caisses, ils déballent en premier le reliquaire vide. De peur que la pierre n'en brise les vitres durant le transport, ils ont préféré la placer dans un carton à part. Mais impossible de la retrouver. Paniqués, ils appellent le déménageur qui, étonné de leur état de choc, leur répond gentiment : « Vous savez, si mes gars ont trouvé un gros caillou dans le chargement, ils ont dû le jeter. Pas besoin de rajouter du poids. » Effondrés, les Delpech se résignent à l'impensable : la pierre du Christ a fini dans une benne à gravats.

Trois ans plus tard, ils redéménagent. C'est dans leur nouvelle villa de Croissy que Geneviève apprend la mort de son père. Elle entreprend le travail du deuil en écrivant un livre sur lui[14], mais elle manque d'éléments pour meubler son absence, raconter les voyages qui l'ont construit. À la recherche de documents sur la Chine des années 1960, elle se dit qu'elle devrait consulter un livre de l'exploratrice Alexandra David-Néel. Bien que son mari l'assure qu'ils n'en possèdent aucun, elle inspecte la grande bibliothèque du salon. Et voilà que, derrière un tableau posé sur une étagère, elle découvre… la pierre du tombeau de Jésus. Sept ans après sa disparition, elle vient de réapparaître. Et pas n'importe où : devant un livre d'Alexandra David-Néel. Les doigts tremblants, elle l'ouvre au hasard. Sur la page de gauche est écrit « La mort du père » et sur la page de droite « Mon voyage en Chine ».

Tétanisée, elle appelle Michel, qui constate le prodige. Et ce n'est qu'un début. Lorsqu'il meurt, en janvier 2016, elle ne se sent pas digne de conserver cet objet sacré. Son ami le parolier Francis Basset lui avait présenté le père François Brune, qui, le premier, l'incita à écrire sur sa médiumnité. Spontanément, elle décide alors de confier la pierre à cet ecclésiastique hors norme, spécialiste des miracles et des contacts avec l'au-delà, auteur du best-seller mondial *Les morts nous parlent.* Très ému par ce trésor, il l'entrepose au milieu de ses archives, promettant à son voisin Francis Basset qu'il le lui léguera après sa mort. Mais, en 2019, lorsqu'il succombe à la maladie, ses ayants droit disent ne trouver aucune trace du caillou mentionné dans ses dernières volontés.

Un an plus tard, à trois heures du matin, Geneviève est réveillée par la sensation d'une présence. Elle allume la lumière et voit, incrédule, la pierre disparue posée dans la bibliothèque en face du lit, entre un ouvrage du père Brune et celui qu'elle a écrit avec Francis Basset[15].

« J'ai fait part de tout cela à Francis en pleine nuit, il était bouleversé – d'autant plus que la pierre lui revenait, là, dans les deux sens du verbe », écrit-elle en 2024 dans un livre où figure le témoignage de son ami parolier[16].

*

D'autres objets plus inattendus, on va le voir – facture de réparation, roue de tracteur, pompe électrique… – endossent de manière différente une même mission de sensibilisation, de trait d'union entre passé, présent et futur. Souvent, ils sont le support, le signe de reconnaissance ou la preuve matérielle d'une prémonition.

1. « Dans les cristaux, nous avons la preuve claire de l'existence d'un principe de vie formateur, et même si nous ne pouvons pas comprendre la vie d'un cristal, il n'en est pas moins un être vivant », Nikola Tesla, *Mes inventions*, Un infini cercle bleu, 2007.

2. « Appelée aussi épiphyse, la glande pinéale tire son nom de sa forme, qui évoque celle d'une pomme de pin. Nichée au cœur du cerveau, elle a un rôle central dans la régulation des rythmes biologiques. Beaucoup y voient les vestiges d'un "troisième œil" », *Sciences et avenir*, 31 mars 2022.

3. René Descartes, *Traité de l'homme*, 1648.

4. Faculté de se polariser électriquement sous l'action d'une contrainte mécanique.

5. Stephen King, *Christine*, Albin Michel, 1984.

6. « Ces stars victimes de la route », www.euro-assurance.com

7. www.autorigin.com

8. *Handelsblatt*, 21 juillet 2011.

9. Anne-Catherine Emmerick et Clemens Brentano, *La Passion*, traduction nouvelle de Joachim Bouflet, Presses de la Renaissance, 2004.

10. *La Maison de Marie à Ephèse. Extrait du journal d'Eugène Poulin*, Pierre Téqui, 2006.

11. Procès-verbal daté du 1er décembre 1892.

12. Alan Vaughan, *Incredible Coincidence : The Baffling World of Synchronicity*, Lippincott, 1979.

13. Erik Pigani, *Psi. Enquêtes sur les phénomènes paranormaux*, J'ai Lu, 2001.

14. Geneviève Delpech, *De cendres et de braises*, Flammarion, 2000.

15. Francis Basset et Geneviève Delpech, *L'Invité de l'au-delà*, Guy Trédaniel, 2019.

16. Geneviève Delpech, *Les Cadeaux de l'invisible*, *op. cit.*

12

L’INTELLIGENCE PRÉMONITOIRE

Concrètement parlant, qu’est-ce qu’une prémonition ? Une incursion dans le futur d’où l’on ramène la promesse d’un événement inéluctable, ou une information qui vient à nous pour se faire modifier ? Les voyants prônent généralement la première définition, tandis que certains physiciens justifient la seconde, tels Wolfgang Pauli[1], Jean-Pierre Garnier-Malet[2], Philippe Guillemant[3]. « Notre avenir est mécaniquement contraint de prendre en compte nos intentions », énonce ce dernier. Ce qui débouche sur une hypothèse assez excitante : la possibilité qu’aurait notre moi futur de nous envoyer des éléments de nature à *corriger* une réalité indésirable.

On peut ainsi distinguer trois sortes de rêves prémonitoires : ceux qui ne servent à rien, nous annonçant un événement qu’il n’est pas en notre pouvoir d’empêcher (catégorie A), ceux qui nous invitent à modifier, par une action ou un changement de comportement, une situation fâcheuse en gestation (catégorie B) et ceux qui semblent destinés à faire évoluer nos conceptions de la réalité, notamment celle de l’espace-temps, afin de nourrir notre évolution et de stimuler nos recherches (catégorie C).

Dans la catégorie A, celle des rêves apparemment inutiles car ils ne font que nous mettre par avance devant le fait accompli, l’un de mes préférés est advenu au dessinateur Fred, le subtil créateur de *Philémon*. Suite à un accident ayant endommagé sa voiture, il rêve, la nuit même, qu’il reçoit la facture du garagiste. Et il se réveille avec le montant précis en tête : 9 912, 94 francs.

Impressionné, c’est la première chose qu’il dit à sa femme en sortant du lit. Tous deux espèrent que ça n’a rien de prémonitoire, vu que l’assurance ne prendra pas en charge la réparation. Huit jours passent. Sans nouvelles, ils finissent par appeler le garagiste, qui ne connaît toujours pas le prix des pièces de rechange et n’a donc aucune idée du coût final. Ce n’est que deux semaines plus tard qu’ils recevront la facture. Au centime près, c’est la somme qui figurait dans le rêve.

Erik Pigani a lui aussi vécu une situation de ce genre. Mais, bien au-delà des dommages financiers pressentis par le dessinateur, l’information onirique que le psychothérapeute a reçue en 1985 engageait la vie de plusieurs personnes, et il s’en veut toujours de n’avoir point remué ciel et terre pour transférer son cauchemar de la catégorie A à la catégorie B.

C’était un 29 juillet. Pigani avait fait un rêve très long, du moins dans sa durée scénaristique : trois mois de stage intensif à la NASA, avant d’être admis à bord d’une navette spatiale. Sa mission : jouer de la musique sur un synthétiseur, afin de divertir les astronautes tout en étudiant la transmission des sons en apesanteur. Le jour du lancement, il se présente avec une gigantesque bouée de sauvetage, de la taille d’un pneu de tracteur. Le responsable de la NASA l’engueule, non pas à cause de son équipement, peu adapté à un voyage spatial, mais parce qu’il est arrivé en retard – du coup, on a dû le remplacer. La mort dans l’âme, Pigani consulte sa montre et regarde la navette décoller sans lui. Une minute plus tard, elle explose. Fin du rêve. Il jaillit de sa couette, très angoissé par ce cauchemar aux détails si réalistes – hormis le pneu de tracteur qu’il désirait emmener dans la stratosphère.

Au petit déjeuner, il raconte en détail son rêve-catastrophe aux amis chez qui il est en vacances. Lesquels témoigneront de leur stupeur quand, six mois plus tard, la navette *Challenger* explosera – une minute après son décollage, comme Erik l’avait « capté ». Après des semaines d’enquête, les experts établiront la cause de l’accident : un défaut sur un joint hydraulique, dont les dimensions et l’apparence étaient celles… d’un pneu de tracteur[4].

Erik Pigani mettra longtemps à se détacher de ce drame, se reprochant de n'avoir pas communiqué son cauchemar aux autorités compétentes. D'autant qu'il existait à New York, depuis 1966, un organisme appelé Central Premonitions Registry, destiné à donner l'alarme si trop de catastrophes collectives similaires étaient « prévécues » par des dormeurs. Le psychiatre John Barker s'était lancé dans ce projet, suite à la tragédie minière d'Aberfan (144 morts dont 128 enfants), qu'avaient vue en rêve quelques jours auparavant plusieurs personnes à qui l'on n'avait pas prêté attention. Parmi elles, Eryl Jones, 10 ans, avait dit à sa mère, en se réveillant : « L'école va être écrasée par quelque chose de très noir, mais je n'ai pas peur de mourir parce que je serai avec Peter et Jane. » Dix jours plus tard, son école était ensevelie sous cinq cent mille tonnes de scories de charbon. Au cimetière – preuve ou conséquence de sa prémonition –, Eryl est enterrée entre Peter et Jane.

Le cas de conscience éprouvé par Erik Pigani, quand la navette *Challenger* s'était détruite conformément à son cauchemar, redoubla de vigueur l'année suivante, lors de l'accident de Tchernobyl. Depuis six mois, il bassinait en vain tous ses amis et collègues journalistes – qui en témoignent encore – avec la menace d'un cataclysme écologique dû à l'explosion d'une centrale nucléaire « à l'est », telle qu'il l'avait vue dans son sommeil sous la forme condensée d'un reportage. « Alors que la date de la catastrophe n'était pas précisée dans le rêve, écrit-il, j'étais sûr à mon réveil que cet événement à venir *s'était* produit dans six mois. Cette petite altération grammaticale peut donner une idée du paradoxe qu'implique une plongée involontaire dans le futur[5]. »

Six mois. Ce délai semble être une constante chez Pigani alors que, selon les statistiques du Central Premonitions Registry, l'intervalle entre un rêve prémonitoire et son éventuelle réalisation est en moyenne de quarante-huit heures. Mais il en existe un, parfaitement authentifié, qui est antérieur de plus de dix ans aux faits qu'il prédit. On le doit à un pionnier de l'aéronautique, John W. Dunne. En 1903, cet ingénieur consigne à son réveil une scène d'une précision renversante : « Cela se passait sur un remblai de chemin de fer. Je savais, comme si j'avais habité l'endroit, que je me trouvais au nord de l'estuaire de Forth Bridge, en Écosse. [...] Je vis qu'un train, qui se rendait vers le nord, était renversé sur le remblai. Je vis plusieurs des voitures qui avaient roulé au bas de la pente, tandis que de grands blocs de pierre glissaient parmi elles[6]. »

Avec un soin obsessionnel, Dunne entreprend d'analyser chaque image de son rêve : les feuilles naissantes sur les arbres, la manière dont les victimes sont vêtues… Il finit par en conclure que le déraillement aura lieu en avril suivant. Du coup, le printemps venu, il renonce à prendre le train pour se rendre en Écosse.

Avril, mai, juin… Aucun accident ferroviaire ne se produit. Les autorités que Dunne a mises en garde fustigent cette prémonition ratée. Mais n'a-t-elle pas au contraire accompli son but, en empêchant une catastrophe éventuelle par la crainte et les précautions qu'a suscitées sa divulgation ? Ne s'agit-il pas d'un magnifique spécimen de rêve correctif appartenant à la catégorie B ? Eh non, pas vraiment. Onze ans plus tard, le 14 avril 1914, le train *Flying Scotsman* déraille et tombe du parapet en provoquant un éboulement, à vingt kilomètres au nord de la gare écossaise de Forth Bridge.

Que peut-on en conclure ? Coïncidence, voyance à long terme, prémonition qui « charge » l'endroit qu'elle a désigné, un peu à la manière d'une malédiction ? Ou bien effraction spatiotemporelle, intrusion d'un morceau d'avenir dans le présent du dormeur ? Le physicien Wolfgang Pauli et le psychiatre Carl Gustav Jung, par leurs travaux conjoints, sont arrivés à l'hypothèse d'un syndrome de synchronicité. Ce concept, dans lequel l'espace et le temps se confondent, fait appel à un « ordre caché » fournissant à notre conscience, par une combinaison de « hasards » signifiants et de probabilités malléables, une information qui demande à être connue – seul moyen pour elle d'être annulée si on la juge préjudiciable[7].

Quand une catastrophe est « dans l'air », comme on dit, ou lorsqu'elle s'est produite, ses victimes et ses témoins envoient-ils des messages tous azimuts, qui seraient captés indifféremment dans le passé et le présent ? Comme Platon le suggérait déjà avec sa théorie des « Idées » cherchant le cerveau le plus apte à les exprimer, peut-on concevoir qu'une information cruciale se mette en quête de tout canal susceptible de la recevoir, de la transmettre, voire de l'amender ? Mais comment, techniquement, s'y prendrait-elle ?

Ce sont les Mésopotamiens, inventeurs de l'écriture, de la religion institutionnalisée et de la divination, qui, au III^{e} millénaire avant J.-C., exprimèrent les premiers sur leurs tablettes que « les rêves prémonitoires sont des avertissements adressés aux hommes, et non l'annonce d'événements inéluctables, les prières ayant en quelque sorte le pouvoir de neutraliser les prémonitions[8] ». Mais il faudra attendre la mécanique quantique pour en comprendre le processus de transmission.

En 1965, le mathématicien britannique Adrian Dobbs postule l'existence de particules infiniment petites, les psitrons, qui, voyageant plus vite que la lumière et sans aucune perte d'énergie, opèrent dans une autre dimension du temps. Ces psitrons seraient capables ainsi de se téléporter d'un futur « possible » à un passé « réceptif ». Étayant les travaux de Dobbs et préparant ceux de son collègue anglais John Taylor, le physicien français Olivier

Costa de Beauregard (1911-2007), à l'époque directeur de recherche au CNRS, établit que nos cent milliards de neurones sont capables, de même qu'ils transforment notre passé en mémoire, de réagir à une information virtuelle venue du futur. Et ce par une « corrélation non locale, non pas entre particules, mais entre réseaux de neurones séparés dans le temps : des informations disponibles sur ce réseau de neurones, dans le futur de l'individu, seraient accessibles par ces mêmes réseaux, dans le présent[9] ». Phénomène démontré sur le long cours comme à très court terme. Ainsi, partant du fait qu'une réaction de peur se mesure de manière ultra-précise par la résistivité de la sueur, Jean-Pierre Garnier-Malet a pu prouver que des spectateurs cobayes à qui l'on projetait un film à l'eau de rose, dans lequel on avait introduit à leur insu une séquence d'épouvante, éprouvaient la peur qui en découle une demi-seconde *avant* de découvrir la séquence en question[10].

Autrement dit, lorsque John W. Dunne lit dans le journal, en avril 1914, que le *Flying Scotsman* vient de dérailler près de Forth Bridge, il « s'envoie » un message qui lui parvient onze ans auparavant – à un moment où ses neurones sont sensibles à ce sujet, car il est sur le point d'acheter des billets de train pour l'Écosse. De même, quand Erik Pigani apprend l'explosion de la navette *Challenger* à cause de la défection d'un joint en forme de pneu de tracteur, il se « fait rêver » six mois plus tôt qu'on l'empêche d'embarquer, un pneu de secours sous le bras, dans la navette où il est censé jouer du synthétiseur aux astronautes. Son lien personnel avec la catastrophe existe, là aussi, même s'il est moins direct : Pigani, musicien passionné, apprendra de la bouche d'un ami, quelques semaines après le drame, qu'il y avait bel et bien un synthétiseur à bord de *Challenger* – prêté par un collègue de cet ami.

Donc, nous serions nous-mêmes, selon la physique quantique, les émetteurs futurs des songes prémonitoires que nous recevons. Mais comment expliquer alors le rêve d'Eryl, la petite fille qui se voit dans son sommeil écrabouillée par l'effondrement de son école, puis enterrée entre ses amis Peter et Jane ? Se serait-elle envoyé ce cauchemar depuis l'au-delà pour s'empêcher de mourir ? Dans le doute, je ne pense pas qu'il faille enfermer les phénomènes de prémonition dans une théorie unique. Si l'on postule que nos réseaux de neurones présents et futurs sont connectés en vertu de l'intrication quantique, tout dépend de la manière dont sera gérée l'information reçue.

Cela dit, un songe qui met en garde contre un danger mortel sauve parfois une autre personne que celle visée par la prémonition. À 20 ans, l'écrivain Mark Twain rêve une nuit de son frère Henry : il le voit couché dans un cercueil, posé sur deux chaises au milieu du salon d'une maison inconnue. Un bouquet de fleurs blanches est placé sur sa poitrine, au centre duquel se trouve une rose rouge. Traumatisé par l'hyperréalisme de cette scène, le jeune Mark ne quittera pas son frère d'une semelle, durant les semaines qui suivent. Il lui impose sa présence vigilante en tous lieux, notamment sur un bateau à vapeur remontant le Mississippi.

À l'approche de Memphis, une maison attire l'attention du futur auteur des *Aventures de Tom Sawyer*. Elle lui *dit* quelque chose. Confusément, elle le ramène à son rêve. Il se précipite sur le pont, se penche au bastingage pour tenter d'apercevoir l'intérieur de la bâtisse. C'est alors que le bateau explose, causant la mort de presque tous les passagers, dont Henry Twain. Miraculeusement épargné par le souffle qui, grâce à sa position inclinée au-dessus des flots, l'a projeté par-dessus bord, Mark est repêché, soigné de ses blessures. Pendant ce temps, le corps de son frère a été recueilli, lui dit-on, par une famille de Memphis. Lorsqu'il se rend sur place, dans la maison des bords du Mississippi qui avait attiré son attention, il découvre le cercueil d'Henry posé sur deux chaises du salon. Les pompes funèbres ont placé sur sa poitrine, comme dans le rêve, un bouquet de fleurs blanches orné en son centre d'une rose rouge[11].

Autre exemple d'une fatalité que les avertissements n'ont pas réussi à empêcher : le naufrage du *Titanic*. Jamais catastrophe mondiale n'aura été ressentie à l'avance par autant de personnes. Le sociologue Bertrand Méheust a recensé les traces écrites de ces prémonitions, certaines datant de plusieurs années avant la construction du navire[12]. Mais l'un des « prémoniteurs », l'écrivain, éditeur et journaliste William Stead (1849-1912), ne s'est pas contenté de rêver le drame ni d'en tirer deux fictions prophétiques. Vingt ans après la publication d'une nouvelle où le narrateur s'efforce de secourir les passagers d'un paquebot réputé insubmersible et qui, suite à la collision avec un iceberg, vont périr par centaines à cause du manque de canots de sauvetage, William Stead embarque à bord du *Titanic* lors de sa croisière inaugurale, dans le but déclaré d'empêcher la collision avec l'iceberg. Car, aussi engagé sur le plan social que psychique, il estime qu'une prémonition crée un devoir d'ingérence.

Hélas, ses efforts pour convaincre le commandant de réduire sa vitesse et de changer de cap seront vains. Et Stead, par manque de canots de sauvetage, mourra dans le naufrage dont il avait eu l'exacte vision. La question est de savoir si ladite vision, validée, renforcée par des centaines d'autres précognitions semblables tout autour de la planète, a pu rendre ce drame *inévitable*. Nos prémonitions sont-elles des conséquences ou bien des causes ? Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

Passons à la catégorie C : les songes annonciateurs à vertu initiatique, semblant destinés à faire évoluer notre vision de la réalité. C'est dans celle-ci que je placerais « le mien », vieux de quarante ans et qui demeure à ce jour l'unique rêve prémonitoire de ma vie. Je suis en train de dormir à Paris, l'hiver 1984, lorsque je me retrouve téléporté en Savoie, près du lac du Bourget, dans le grenier aménagé de la maison de vacances où je ne suis plus retourné depuis l'été. Il fait très chaud et plein soleil : l'immense noyer du voisin, ce compagnon d'écriture qui pousse jusqu'à ma table ses feuilles qu'il faut « sortir » le soir pour fermer les volets, n'est plus là. À la place du crissement habituel sur la croisée de la fenêtre lorsque le vent agite ses branches, il y a un bruit régulier, mécanique et liquide à la fois, qui ne m'évoque rien.

Au réveil, un sentiment d'oppression me pousse à sauter dans le premier train pour Aix-les-Bains, mais je suis en pleine répétition d'une de mes pièces de théâtre et le souvenir du rêve, que j'ai consigné au lever sur un carnet, s'estompe au fil des heures. Ce n'est que cinq mois plus tard que je me rendrai en Savoie. Le noyer a disparu. À la place de son tronc séculaire, il y a une piscine. Le bruit que j'entendais dans mon rêve, c'est le moteur de la pompe à filtration.

Je vais sonner chez les nouveaux voisins, leur demande à quelle date ils ont coupé l'arbre. Ils s'en souviennent très bien, c'était l'anniversaire de leur nièce. Je vérifie sur l'agenda. Mon rêve avait eu lieu la veille de l'abattage.

Que s'est-il passé ? Si l'on admet que ma conscience ait voyagé pendant le sommeil jusqu'au lac du Bourget, elle n'a pas fait que traverser l'espace : elle a aussi fait un saut dans le temps. Car la nuit du 16 mars, le noyer était encore debout et le moteur de la pompe ne polluerait le silence que bien plus tard.

Il m'a fallu des semaines pour me formuler ce qui reste à mes yeux, aujourd'hui encore, l'explication que je préfère. Mon arbre adoptif m'avait envoyé un faire-part. À tout le moins, un signal de détresse ou de résignation. Mais sa « conscience » avait-elle pu anticiper et transmettre le futur bruit de la pompe, ou bien est-ce moi qui avais fait le travail ? Le lien entre nous, au moment d'être rompu de son côté, m'avait peut-être donné accès à ces coulisses de notre futur où nous entreposons tous, avant d'entrer en scène à la naissance, les éléments du spectacle que nous allons donner – j'ai cette image dans la tête depuis l'enfance, et ce rêve prémonitoire n'a fait que la renforcer.

En toute modestie, je le situe dans la lignée de ceux qui ont « ouvert les yeux » à des romanciers sceptiques initialement comme Charles Dickens ou Rudyard Kipling. « Le rêve prépare l'avenir », disait Jung. Même (et surtout) lorsqu'il est vecteur d'événements infimes. Car ceux-ci tirent leur utilité de leur insignifiance : sorti du contexte de catastrophe annoncée composant l'écrasante majorité des songes divinatoires, le détail concret qui révélera après coup la précognition sera d'autant plus frappant, pour les rationalistes, qu'ils s'en seront moins « méfiés », ayant eu l'impression sur le moment d'un rêve dénué de signification et d'importance.

Une nuit de mai 1863, dans son sommeil, Charles Dickens se voit ainsi debout derrière une dame portant un grand châle rouge vif. Elle se retourne, lui sourit et lui dit : « Je suis Miss Napier. » Il se réveille, perplexe. Il ne connaît personne de ce nom, et le physique de la dame en rouge ne lui rappelle rien. Toute la journée, il cherche à quoi rime ce rêve. Le soir, il donne une conférence. Un couple d'amis vient le féliciter dans sa loge, accompagné d'une inconnue drapée dans un grand châle écarlate.

— Ne me dites pas que vous êtes Miss Napier, plaisante le romancier.

— Vous connaissez mon nom ? s'émerveille la dame[13].

Quant à Rudyard Kipling, il se moquait ouvertement de ce qu'il appelait des « sornettes métapsychiques », jusqu'au jour où, raconte-t-il, un rêve bizarre l'amena à reconsidérer sa position. Il se vit au milieu d'une foule recueillie, dans une grande salle aux dalles fissurées, vêtu d'un habit inhabituel. Sur sa gauche se déroulait un rituel, mais il ne pouvait rien en voir à cause du très gros ventre de son voisin. « J'aimerais vous dire deux mots », lui glissa alors un inconnu en l'entraînant par le bras.

Deux mois plus tard, invité à une cérémonie à l'abbaye de Westminster, l'auteur du *Livre de la jungle* se retrouva exactement dans la situation de son rêve, du gros ventre lui bouchant la vue jusqu'aux paroles de l'importun l'emmenant à l'écart pour solliciter une faveur. La conclusion qu'il en tira est une question en forme de joli mot d'auteur : « Comment et pourquoi m'avait-il été donné de voir une longueur encore enroulée de la pellicule de ma vie[14] ? »

Réponse de Sophie Schwartz, professeur au département de neurosciences de la faculté de médecine de Genève : « Bien sûr que les songes prémonitoires existent ! Le job du cerveau consiste à prévoir le futur dans le but d'assurer notre survie[15]. » Moralité : Kipling, prévenu qu'il ne verrait rien de la cérémonie et qu'il se ferait alpaguer par un raseur, aurait mieux fait d'écouter son rêve et de rester chez lui.

Terminons ce florilège onirique par une prémonition débouchant sur une action appropriée, ce qui est très rarement le cas. D'autant que, à la différence des efforts désespérés de l'écrivain William Stead pour empêcher le

naufrage du *Titanic* tel qu'il l'avait écrit, cette action fut couronnée de succès. Elle ne repose que sur le récit que m'en fit un témoin direct, mais sa sincérité était si évidente, dans un contexte tellement « parlant » pour moi, que je m'en voudrais de ne pas la mentionner ici.

Nous sommes en 2015. Je viens de sauter dans un taxi pour me rendre au premier enregistrement des *Aventuriers de l'impossible* – trente émissions que m'a commandées RTL à partir de mon *Dictionnaire de l'impossible.* Je suis chargé d'écrire et de présenter avec Jacques Pradel une quotidienne de cinquante-deux minutes dans les conditions du direct, et de choisir l'invité illustrant chaque sujet, le plus souvent un scientifique. L'ambition du propos et l'ampleur de la diffusion, associées à mon manque d'expérience radiophonique, ont fait monter mon stress de jour en jour. Dans le taxi, je me dis que c'est de l'inconscience, de la folie furieuse : je serai nul, ça n'intéressera personne, les gens n'ont plus envie qu'on leur parle d'intelligence de la nature, de miracles, d'inexplicable, de merveilleux – tout ce qu'ils enfouissent sous l'appellation « paranormal » pour s'en débarrasser. Une terrible envie de rebrousser chemin en invoquant l'extinction de voix me tenaille sur la banquette arrière.

— Vous travaillez à RTL ? me demande le chauffeur avec un bon sourire dans le rétro.

Je m'entends répondre, lugubre :

— Je vais faire une émission.

— Ah oui ? Sur quoi ?

Je lui raconte, la mort dans l'âme. Il s'illumine.

— Ça, alors, ça va nous faire du bien ! Moi, par exemple, écoutez ce qui m'est arrivé quand j'étais petit, dans mon village au Maroc…

J'écoute, laissant peu à peu mon anxiété se diluer dans les accents de son enthousiasme. Son grand-père était guérisseur. Toute son enfance, Ali avait vu les gens venir chez eux cassés, blessés, tordus, et repartir en pleine forme. Arrive le matin où il doit descendre dans la vallée pour son premier jour d'école. Il grimpe à l'arrière de la Peugeot 404, son père s'installe au volant, démarre. Alors, soudain, le grand-père surgit, leur fait signe d'attendre. Et ils le voient s'arc-bouter sur le capot au-dessus du moteur qui tourne, pressant les paumes sur la tôle comme s'il imposait les mains à l'un de ses patients.

— Arrête, papa, s'impatiente le conducteur, elle sort de révision. On va être en retard.

Le vieux continue son « soin », imperturbable, puis recule d'un pas et leur dit avec un sourire rassurant :

— C'est bon, là. Vous pouvez y aller.

Un kilomètre plus bas, au milieu d'un lacet, le moteur s'arrête soudain. Le père actionne aussitôt le frein à main, essaie de redémarrer. En vain. La batterie est morte. À ce moment-là, un énorme rocher se détache de la montagne et pulvérise le capot de la 404. Ali et son père jaillissent de l'épave, indemnes. S'ils avaient roulé un mètre de plus, le rocher aurait écrasé l'habitacle.

— Depuis ce jour, moi, je sais que ça existe, tout ça, conclut le chauffeur en grillant un feu, les yeux dans le rétro pour suivre mes réactions. C'est bien, je trouve, que vous parliez de ces sujets, ça va réveiller les gens. Elle marchera, votre émission, je le sens.

Cette prémonition, que je considère sur l'instant comme une simple politesse qui me redonne confiance, prendra bientôt les couleurs d'un porte-bonheur, vu le succès immédiat des *Aventuriers de l'impossible*.

*

Et l'intelligence artificielle, que pense-t-elle des rêves prémonitoires ? Pas grand-chose. Sa connaissance du sujet est bien maigre, ou alors ses algorithmes opèrent une censure sans faille : ChatGPT se contente de mentionner le cauchemar du président Abraham Lincoln, qui, quelques jours avant d'être assassiné, vit son cadavre exposé dans sa chambre. Et de conclure :

« À ce jour, aucune étude scientifique solide n'a démontré de manière irréfutable que les rêves peuvent prédire l'avenir. »

Faux. La réalité des rêves prémonitoires a été prouvée en laboratoire. De quelle manière ? En fabriquant ces rêves de manière artificielle. C'est l'expérience inédite qui a été menée entre 1968 et 1973 par l'équipe du Dream Research Laboratory, sous la conduite du Dr Montague Ullman, directeur du département de psychiatrie au Maimonides Medical Center de New York, initiateur d'un protocole particulièrement tordu.

Un volontaire est invité à faire la sieste, relié à un électroencéphalographe. Dans une pièce voisine insonorisée est enfermé tout seul un agent émetteur, comme on dit dans les expériences de télépathie. Celui-ci est chargé de prendre au hasard une « cible » dans une banque d'images, et de la transmettre au dormeur par voie mentale. Lequel dormeur, en fonction des signaux caractéristiques de son EEG, est réveillé brusquement par une assistante au moment où il se trouve en plein sommeil paradoxal, la phase qui élabore les scénarios oniriques les plus construits. On lui demande de quoi il était en train de rêver. Il répond par écrit, il se rendort. Nouvelle image choisie, nouveau réveil provoqué, prise de notes et ainsi de suite.

Le lendemain, on lui donne son « carnet de songes » pour lui rafraîchir la mémoire, puis on lui montre une série de photos qu'il doit classer en fonction de leur ressemblance avec le contenu de ses rêves. Ensuite, on demande à l'agent émetteur de révéler l'image cible sur laquelle il s'est concentré et qu'il est seul à connaître. Les chercheurs, ainsi que des analystes extérieurs à l'hôpital, comparent alors cette image cible avec les photos sélectionnées par le rêveur et les notes qu'il a prises sur son carnet. Répétées durant cinq ans, ces expériences ont fait l'objet d'une étude statistique rigoureuse dirigée par Irvin L. Child, doyen du département de psychologie de l'université de Yale. Par rapport aux 50 % de réussite imputables au hasard, les résultats sont significatifs : l'image cible a fait l'objet d'un rêve « téléguidé » dans une proportion variant de 68 à 73 %[16].

Le cerveau est donc capable durant le sommeil de recevoir, d'analyser et de mémoriser des informations mentales extérieures. Mais, me direz-vous, quel rapport avec les prémonitions ? Eh bien, la phase suivante de l'expérience consistait à demander à l'agent émetteur, toujours isolé dans sa pièce close, de choisir une image au hasard *après* le réveil du sujet, qui avait donc déjà décrit dans son carnet le détail de ses rêves. Puis, les chercheurs comparaient ce récit avec le contenu de l'image que l'agent venait à l'instant de lui suggérer mentalement. Dans une même fourchette statistique (entre 68 et 73 %), on ne put que constater ce résultat renversant : le rêveur avait « reçu » l'image *avant* qu'elle lui soit envoyée. Ces expériences, malgré les réserves de certains sceptiques trouvant les contrôles insuffisants[17], furent jugées concluantes, sur les plans qualitatif et quantitatif, par le doyen de l'université de Yale. N'en déplaise à l'intelligence artificielle, la possibilité du rêve prémonitoire venait d'être prouvée scientifiquement[18].

Mais, rappelons-le, ces fenêtres qui s'ouvrent sur le futur semblent avant tout destinées à changer le paysage. Lors de la venue à Lyon de Jean-Paul II en 1986, sous un gouvernement socialiste, c'est le matraquage médiatique d'une prophétie de Nostradamus (l'assassinat d'un pape dans une ville « que deux fleuves arrosent / Quand fleurira la rose ») qui a incité la police à effectuer sur le Rhône et la Saône un examen systématique des ponts, lequel permit d'empêcher un attentat à l'explosif[19].

En tout état de cause, la démonstration la plus méthodique de ces prédictions faites pour être démenties a été entreprise par le journaliste américain Michaël Drosnin, dans les trois tomes de son ouvrage *La Bible : le code secret*[20]. À partir de 1992, appliquant la méthode SLE (séquence de lettres équidistantes) publiée par trois mathématiciens israéliens[21], ce reporter du *New York Post*, agnostique et rationaliste de formation, a découvert entre autres choses dans l'Ancien Testament l'annonce de l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, d'Anouar el-Sadate, d'Yitzhak Rabin, de Yasser Arafat, et le déroulé des attentats du 11 septembre 2001.

Persuadé que ce code, qu'il attribue à une intelligence extraterrestre, a pour finalité de faire annuler par notre prise de conscience des catastrophes *possibles*, le voilà qui entreprend de parcourir la planète pour empêcher ce qui peut l'être encore. Tel un représentant en prophéties qui s'échinerait à prêcher contre sa paroisse, il remue ciel et terre pour rencontrer Yitzhak Rabin, le Premier ministre israélien. Il lui écrit, en 1994, lui met sous le nez les conditions de sa fin prochaine exposées dans la Bible : « Le seul endroit où votre nom est codé en entier, il se trouve barré par les mots "l'assassin l'assassinera". » Mais Rabin ne le croit pas et meurt l'année suivante, à la date annoncée, de la manière prédite. Le nom de son assassin sera retrouvé à côté du sien dans l'Ancien Testament.

Soucieux de ne pas revivre un tel échec, Drosnin se présente au quartier général de Yasser Arafat, le 13 avril 2001. Le dirigeant palestinien, qui prend le journaliste du *Washington Post* très au sérieux, depuis sa prédiction du meurtre de l'adversaire israélien avec lequel il œuvrait pour pérenniser la paix, le reçoit immédiatement. Drosnin ouvre l'Ancien Testament et lui montre le faire-part de son propre assassinat : dans la grille codée, « Yasser Arafat » apparaît à côté de la phrase : « Le tireur embusqué le tuera. »

— Si c'est écrit, que puis-je y faire ? répond la future victime, qui, conformément à la loi musulmane, croit que le destin de tout homme est tracé par Allah dès avant sa naissance.

— Le code de la Bible ne révèle pas un *seul* avenir, lui réplique Drosnin, mais tous les avenirs possibles. Ce que nous faisons décide du résultat final[22].

Arafat l'a cru. Il a décuplé les mesures de sécurité autour de lui, n'est plus sorti de son fief cisjordanien de

Ramallah, et il est mort trois ans plus tard d'une gastro-entérite. On a soupçonné un empoisonnement au plutonium. Mais ça, ce n'était pas dans la Bible. Après son exhumation en 2012, l'autopsie rejeta cette hypothèse et l'enquête fut classée sans suite.

Bref, pour Drosnin, tout événement prédit s'accompagne de la mention : « Vous pouvez le changer » : à ses yeux, le destin n'est pas un menu fixe, mais une carte où l'on est libre de choisir les plats et d'en modifier la garniture. Ainsi, conclut-il, l'holocauste nucléaire « annoncé » par la Bible pour l'année 2006 n'a-t-il pas eu lieu, grâce à son décryptage et à sa divulgation, laquelle provoqua le refus de l'événement par des millions de lecteurs à travers le monde. Car si l'homme qui décode les textes sacrés nous fait peur, c'est pour mieux nous rassurer. Il écrit en 2002 dans son tome II : « J'ai vérifié chaque année des siècles à venir, seule l'année 2006 apparaît à côté de "holocauste nucléaire" et "Troisième Guerre mondiale". » Ce qui lui permet de triompher dans son tome III, qui paraît en 2007 : pour le bien de l'humanité, il a réussi à faire mentir la Bible. Le danger est derrière nous.

Bien sûr, le journaliste américain s'est fait massacrer par la critique. Un professeur de mathématiques australien, Brendan McKay, a déclaré que le système de décodage SLE auquel il a soumis les Saintes Écritures pouvait s'appliquer aussi bien à *Moby Dick* : dans le célèbre roman d'Herman Melville, publié en 1851, l'universitaire de Melbourne avait trouvé ainsi neuf fois l'annonce d'un assassinat de Premier ministre, ainsi que des allusions à la mort de la princesse Diana[23]. « Sur un texte de mille lettres, vous pouvez extraire plusieurs millions de mots par cette méthode, renchérit Jean-Paul Delahaye, du Laboratoire d'informatique fondamentale de Lille. C'est le diable si vous n'en trouvez pas un qui évoque votre grand-tante ou les poilus de l4-18[24]. » En substance, on fait dire ce qu'on veut à un texte, dès lors qu'on le transforme en grille de mots croisés.

Précisons toutefois qu'Harold Gans, cryptographe de la NSA[25] qui, durant un quart de siècle, déchiffra et fabriqua des codes pour le renseignement militaire américain, a validé avec ses propres logiciels les découvertes de Michaël Drosnin, après avoir passé des mois à tenter de les réfuter[26].

Quoi qu'il en soit, même si l'on décrète que ce décodage biblique relève d'une fumisterie, ça ne change rien au résultat et l'objectif est atteint. Diffuser une prédiction bidon pour stimuler l'énergie de refus qu'elle suscite ne serait pas, le cas échéant, le plus mauvais moyen de contrecarrer un scénario funeste en germe. Que la démarche de Drosnin soit sincère ou mercantile, tout s'est mis en œuvre sur les plans spirituel et politique, vu le succès planétaire de ses ouvrages, pour que cette fin du monde programmée en 2006 n'ait pas lieu. Mission accomplie. Comme dans l'effet placebo qui, parfois, soigne par le biais d'un mensonge thérapeutique, la méprise de conscience peut avoir ses vertus.

1. Wolfgang Pauli et Carl Gustav Jung, *Correspondance 1932-1958,* Albin Michel, 2000.
2. Jean-Pierre et Lucile Garnier-Malet, *Changez votre futur par les ouvertures temporelles*, Le Temps présent, 2006.
3. Philippe Guillemant, *La Route du Temps*, JMG, 2020.
4. Erik Pigani, *Psi*, *op. cit*.
5. *Ibid.*
6. John W. Dunne, *An Experiment with Time*, Faber & Faber, 1927.
7. Carl Gustav Jung, *Synchronicité et Paracelsica*, Albin Michel, 1988.
8. Djénane Kareh Tager, *Le Monde des religions*, n° 28, mars 2008.
9. Louis Benhedi et Pierre Macias, *Le Monde des religions*, n° 28, mars 2008.
10. Magazine *Nexus*, « Changer notre futur ? Le dédoublement de l'espace et du temps dévoilé par Jean-Pierre Garnier-Malet », YouTube, 17 novembre 2024.
11. Albert Bigelow Paine, *Mark Twain : a Biography*, Chelsea House, 1997.
12. Bertrand Méheust, *Histoires paranormales du Titanic*, J'ai Lu, 2006.
13. John Forster, *The Life of Charles Dickens*, J. M. Dent and Sons, 1976.
14. Rudyard Kipling, « Souvenirs », *Revue métapsychique*, juillet 1938.
15. Interview d'Eva Grau, www.femina.ch, 1er décembre 2014.
16. Irvin L. Child, « Psychology and Anomalous Observations : The question of ESP in Dreams », *American Psychologist*, n° 40, 1985.
17. Leur principale objection : l'agent émetteur aurait pu deviner par télépathie inconsciente le rêve qu'avait relaté le sujet.
18. Mario Varvoglis, *La Rationalité de l'irrationnel*, InterÉditions, 1992.
19. *Tribune de Lyon*, 15 juin 2022.
20. Publié en français chez Robert Laffont : tome I, 1997, tome II, 2002, tome III, 2011.
21. Doron Witztum, Eliyahu Ripset et Yoav Rosenberg, « Equidistant Letter Sequences in the Book of Genesis », *Statistical Science*, vol. 9, n° 3, 1994.
22. Michël Drosnin, *La Bible : le code secret*, tome II, *op. cit.*
23. Brendan McKay, *Scientific Refutation of the Bible Codes*, https://users.cecs.anu.edu.au.
24. www.cristal.univ-lille.fr
25. National Security Agency, organisme du Département de la Défense des États-Unis, responsable de la sécurité des systèmes informatiques de renseignement.
26. Harold J. Gans, « A Primer on the Torah Codes Controversy for Laymen », torahcode.net

13

L'INTELLIGENCE CRÉATRICE

« Substance inactive substituée à un médicament pour étudier l'efficacité réelle de celui-ci », telle est la définition que donne le *Petit Larousse* du mot « placebo ». Quant à son étymologie latine (« Je plairai »), c'est en soi une profession de foi. Car, très souvent, l'intime conviction du patient prouve non pas « l'efficacité réelle » du médicament, mais celle de son leurre. Alors, quoi qu'on pense de ce fameux effet placebo, quand une maladie authentique se guérit par la force d'une illusion, on est en présence de ce que le philosophe Henry Mavit appelait « l'intelligence créatrice[1] ».

Ainsi, des séries de tests sur la douleur, destinées à comparer les effets de l'aspirine et ceux d'un simple cachet de sucre, montrent que le taux d'efficacité du traitement simulé est de 45 %, mais il atteint 56 % lorsque le groupe à qui l'on injecte un produit neutre croit recevoir une dose de morphine[2]. L'efficacité du placebo semble donc proportionnelle à la puissance prêtée à la médication qu'on a l'illusion de suivre. Et ces résultats ne se limitent pas aux bienfaits qu'ils déclenchent. Au cours d'une étude portant sur un tranquillisant, la Méphésine, 15 à 20 % des sujets testés en ont ressenti des effets indésirables (nausées, démangeaisons, palpitations cardiaques…), alors qu'ils n'avaient absorbé qu'un placebo. Effets secondaires possibles de ce médicament dont ils avaient naturellement été informés, avant le début du traitement[3].

Autre exemple de pure création de l'esprit, des travaux sur un nouveau type de chimiothérapie ont révélé une perte de cheveux chez les patients du groupe de contrôle, qui n'avaient pris qu'un produit neutre incapable de causer le moindre dommage[4]. Même constatation dans le domaine des stupéfiants. Dès les années 1960, les chercheurs Harriet Linton et Robert Lang, prétendant mener une étude sur le LSD, obtinrent tous les effets de cette drogue (perte de contrôle, hallucinations, impression de saisir « le sens profond de l'existence »…) sur des volontaires à qui ils n'avaient injecté que de l'eau. On connaît même le cas d'un homme accro à la Ritaline, dont le médecin pensait faciliter le sevrage en remplaçant ce puissant stimulant intellectuel par une simple pilule de glucose. Résultat : son patient devint accro au placebo.

La conclusion de ces expériences ? Notre cerveau a les moyens de produire seul les effets d'un médicament ou d'une drogue, mais, comme nous l'ignorons ou refusons de le croire, les médecins doivent nous abuser avec un leurre pour que notre intelligence créatrice soit en mesure d'activer ce pouvoir. Un pouvoir aussi efficace, cela dit, pour améliorer notre état de santé que pour le dégrader.

L'histoire qui en est la meilleure illustration est celle que relate le psychologue Bruno Klopfer, à propos d'un de ses patients nommé Wright[5]. Atteint d'un cancer des ganglions lymphatiques, contre lequel les traitements classiques étaient demeurés sans effet, cet homme avait le corps recouvert de tumeurs de la taille d'une orange et on ne lui laissait plus que quelques semaines à vivre. Mais il refusait de mourir. Ayant lu dans la presse qu'un nouveau médicament, le Krébiozène, semblait faire merveille contre son type de cancer, il implora son médecin de le lui injecter. Problème : le traitement était réservé aux patients justifiant d'une espérance de vie d'au moins trois mois. Wright, à l'article de la mort, insista tant et si bien qu'il obtint un passe-droit. Le médecin lui fit son injection un vendredi, puis partit à la campagne, persuadé que le malheureux ne passerait pas le week-end.

Le lundi matin, il le trouva sur pied, tout fringant. Ses tumeurs s'étaient réduites de moitié, ce qui, d'après le cancérologue, « était bien plus rapide que n'importe quel miracle consécutif à une radiothérapie intensive ». Dix jours après, en rémission totale de l'avis unanime des médecins, Wright, arrivé à l'hôpital sous tente à oxygène, rentrait chez lui aux commandes de son avion privé, volant sans problème à quatre mille mètres d'altitude.

Neuf semaines plus tard, toujours en pleine forme, il tomba malheureusement sur un article médical concluant, exemples à l'appui, que le Krébiozène était sans effet sur le cancer des ganglions lymphatiques. Très cartésien, Wright prit cette nouvelle comme un coup de massue. Dans les jours suivants, il fit une rechute. Ses tumeurs repoussèrent, aussi grosses qu'avant, et il dut retourner à l'hôpital.

Face à un sujet d'une telle réactivité, son médecin tenta alors une expérience. Un mensonge thérapeutique. Il lui raconta que l'efficacité du Krébiozène n'était nullement remise en cause : simplement, une partie des premières livraisons avait été altérée lors du transport, et les journaux avaient gonflé l'affaire pour augmenter leurs ventes. Mais il disposait d'un nouvel arrivage sécurisé – une version concentrée, qui plus est. Et il lui injecta de l'eau.

L'effet fut encore plus sidérant que la première fois : les tumeurs fondirent de manière quasi instantanée. Le médecin en fut le seul surpris. L'irréductible Wright, lui, trouvait cela parfaitement normal, puisqu'il avait bénéficié d'une « version concentrée » du merveilleux Krébiozène. Et il reprit les commandes de son avion, maudissant gaiement ces foutus journalistes qui racontent n'importe quoi.

Durant deux mois, il mena sa vie tambour battant, sans rechute ni symptômes. Puis l'American Medical Association publia un communiqué officiel : au terme d'une enquête nationale, le Krébiozène, sans effet probant à moyen terme, était exclu des protocoles de thérapie anticancéreuse. Wright perdit d'un coup ses illusions et son moral. Son cancer se remit à flamber, et il mourut en quarante-huit heures.

*

Nous venons de constater l'action créatrice (ou destructrice) de notre conscience sur notre organisme, alors qu'elle est sous l'influence d'un leurre. Une volonté agissant *vers l'extérieur* peut-elle avoir un effet aussi spectaculaire ? Tout le monde a entendu parler des phénomènes de poltergeist, ces bris d'objets et perturbations électriques que certains adolescents, par leurs bouleversements internes, causeraient à leur insu dans leur environnement, mais arrêtons-nous sur les manifestations d'énergie mentale dirigée *à la demande.*

Ainsi, il a été prouvé scientifiquement que les voix « paranormales » qu'on attribue aux défunts n'émanent pas forcément de l'au-delà. Un exemple ? En présence du Prix Nobel de physique Brian Josephson, l'université de Toronto a mis en évidence, par électroencéphalogramme, la projection cérébrale d'un médium britannique, Matthew Manning, au moment précis où s'enregistrait « toute seule » une de ces voix sur un magnétophone dans une pièce voisine – voix qui prononçait les paroles que le médium formait dans sa tête. L'Autrichien Franz Seidl, ingénieur en électricité, lauréat du prix Getty pour ses travaux sur l'énergie, est parvenu lui aussi, en se concentrant mentalement sur une phrase, à la matérialiser sur bande magnétique[6].

Lorsque l'IA, ignorant délibérément ou non ces résultats scientifiques, est interrogée sur la possibilité d'enregistrer une voix par la pensée, elle ramène à soi la couverture en répondant que « cela nécessitera des avancées majeures en intelligence artificielle ». Eh bien non, le cerveau humain est déjà allé beaucoup plus loin. Il s'est même montré capable, en 1972, de créer un fantôme de toutes pièces.

Voici l'expérience à laquelle s'est attelé le mathématicien George Owen, formé à l'université de Cambridge. Sous sa direction, huit chercheurs canadiens se sont livrés durant dix ans à l'une des plus fantastiques mises en scène qui soient. Ils ont commencé par fabriquer un personnage, comme des scénaristes dans un atelier d'écriture. Ils lui ont donné un nom (Philip), une adresse existante (manoir de Diddington, Warwickshire, Angleterre), une époque (XVII^{e} siècle) et un état civil. Marié à une femme hautaine et frigide, Dorothea, cet aristocrate lettré tombe amoureux d'une belle Gitane, Margot. L'épouse les surprend, dénonce sa rivale comme sorcière, et elle est brûlée. Du coup, Philip, à 30 ans, se suicide en se jetant de la tour de son manoir. De quoi, n'est-ce pas, forger une âme en peine, désireuse de nouer le contact avec des vivants au travers d'une table tournante…

Eh bien, ces neuf marioles ont réussi. Après des mois passés doigt contre doigt à demander, une fois par semaine, « Esprit es-tu là ? », leur Philip a fini par se manifester. La table s'est soulevée, a répondu à leurs questions en épelant des mots avec ses pieds. Elle a raconté sa vie, ses états d'âme. Et elle ne s'exprimait pas seulement en fonction des éléments biographiques attribués à Philip, elle reflétait aussi son caractère. Culture, droiture, sensualité, détresse : tout était conforme au profil qu'ils lui avaient donné.

Précisons, avant d'aller plus loin dans la dinguerie, que les membres du groupe constitué par le mathématicien Owen étaient à son image : sérieux, méthodiques et soucieux de ne pas se laisser abuser. Ainsi, chacun avait sous les doigts du papier glissant, pour qu'il soit impossible à l'un d'eux d'exercer, à l'insu des autres, une pression destinée à faire bouger la table. De toute manière, certains mouvements de celle-ci (lévitation, danse, course à pied, ascension de marches…) ne pouvaient relever, à l'évidence, de la commande manuelle[7].

À lire les comptes rendus de ces expériences étalées sur une décennie, on est frappé par une constante. Il faut que tous les participants croient à la réalité du personnage qu'ils ont inventé pour que la table s'anime et s'exprime en son nom, sinon elle garde les pieds sur terre. L'énergie « Philip » paraît bien être un composite de tous ses créateurs. Et plus ces séances de vrai-faux spiritisme attirent de spectateurs qui se mettent à y croire également, mieux la table prend vie et plus les manifestations sont impressionnantes.

Bref, l'inconscient collectif, allié à l'imaginaire étayé par la documentation, avait réussi à fabriquer un fantôme artificiel capable de raconter son histoire, même à des personnes ignorant tout de lui. Et même à un présentateur de télévision. En effet, la table fut reçue en direct dans une émission de City TV. On peut la voir, sur YouTube, faire le tour du plateau, grimper trois marches et répondre avec bonne volonté aux questions du journaliste à coups de pied[8].

Bien sûr, des sceptiques et des illusionnistes étaient là pour détecter et signaler le moindre soupçon de fraude. Il n'y en eut aucun. Les rationalistes se félicitèrent même de la réussite de l'expérience télévisée, puisqu'elle montrait que les vrais fantômes n'existent pas. Cela dit, un élément important se cache derrière cette situation loufoque. On constate souvent que les phénomènes parapsychologiques « marchent mal » sous les projecteurs, *a fortiori* si des gens sont contre. Là, les matérialistes les plus coriaces étaient pour, puisqu'il s'agissait de prouver que l'au-delà est un attrape-nigaud. Et donc leur incrédulité même alimentait l'énergie nécessaire au phénomène surnaturel.

Le grand problème de cette expérience, censée démontrer qu'il est possible d'obtenir toutes les manifestations habituelles du spiritisme sans avoir recours à un esprit, c'est qu'en fait elle ne démontre rien. Enduisez de miel une table, vous attirerez les abeilles. Il est possible qu'un esprit amusé par l'expérience soit venu y participer, en endossant l'identité qu'on lui avait composée. Un jeu de rôle. Mais il n'est pas exclu non plus que l'égrégore produit par George Owen et ses « coscénaristes », à travers leur fiction commune et leur désir que ça marche, ait suffi à donner mouvement et parole à un meuble. « La conscience déborde le cerveau », disait Bergson dans *Matière et mémoire.* L'idée que la matière puisse être animée par une mémoire, même fausse, est finalement la seule démonstration apportée par le protocole Owen. Ce n'est déjà pas mal. Si la foi, dit-on, soulève des montagnes, on a pu constater ainsi que l'imaginaire fait de même avec une table de salle à manger.

Autre élément de réflexion pointé par le Pr Rémy Chauvin : il arrivait que cette intelligence artificielle à quatre pieds, quand on lui posait des questions d'ordre historique, apporte des réponses que ses programmateurs ignoraient, ou qui leur semblaient fausses. Elles se révélèrent exactes. Et cette situation se reproduisit dans d'autres expériences du même type, inspirées par les inventeurs de Philip. Rémy Chauvin a participé à l'une d'elles, le cercle Renaudin, autour d'un personnage de fiction collégiale nommé Procule. « Ces groupes auraient-ils accès par leur inconscient collectif à une sorte de banque de données diffuses, qui leur délivrerait, au travers du bois soulevé par leur énergie mentale, l'information requise ? se demandait Chauvin. Serait-ce forcer les faits que de conclure à des possibilités créatrices de la pensée humaine, qui fabriquerait ainsi des "formes pensées" capables d'échapper quelque peu à leurs créateurs[9] ? »

*

Allons plus loin. Ces « formes pensées » pourraient-elles, quand elles sont créées non plus dans un cadre de recherche intellectuelle, mais par un besoin affectif, déclencher des scénarios catastrophes en vue d'un dénouement heureux ? L'affaire Peter Richley, à défaut d'apporter une réponse scientifique (c'est-à-dire mesurable, quantifiable et reproductible), soulève la plus fascinante des questions : l'incroyable succession de tragédies qui vont s'abattre sur ce modeste matelot anglais obéit-elle à la loi des séries, ou à la puissance d'un amour désespéré ?

En 1810, le jeune Peter, qui n'en peut plus de l'affection étouffante de sa mère, s'enfuit sans prévenir pour tenter l'aventure des horizons lointains. L'échec de ses rêves, la honte rétrospective d'avoir abandonné sa génitrice font qu'il renonce à lui donner de ses nouvelles, à lui adresser le moindre signe de vie. Pas question de retourner en arrière ; autant qu'elle le croie mort.

Au terme d'une longue errance, il se retrouve embarqué sur un rafiot britannique, le *Mermaid*, qui fait naufrage en 1820. L'équipage est sauvé *in extremis* par un cargo, lequel va sombrer à son tour la semaine suivante. Peter Richley figure parmi les survivants recueillis à bord d'une goélette qui, deux jours plus tard, prend feu. Le voici dérivant dans une chaloupe, secouru par un quatrième navire qui ne tarde pas à couler, lui aussi. Un chalutier, le *Jupiter*, repêche l'increvable Peter. Cinquième naufrage.

L'unique rescapé du *Mermaid*, sur qui semble s'acharner une fatalité aussi obstinée que la chance qui l'épargne

chaque fois, est alors treuillé à bord du *City of Leeds*, un paquebot qui fait route vers l'Australie. Peter a pris soin de repérer le canot de sauvetage le plus proche de l'infirmerie où il se remet de ses blessures. Mais, cette fois, le paquebot tient le coup. Le médecin qui soigne le rescapé est content de le voir reprendre des forces. Et il lui demande un service un peu particulier :

— J'ai une vieille dame à bord qui est à l'agonie, elle délire, elle n'arrête pas de me parler de son fils, de me supplier : « Amenez-le-moi ! » Vous ressemblez un peu à la description qu'elle en donne, ça ne vous ennuie pas de jouer son rôle ? Ça adoucirait ses derniers instants. Il s'appelle Peter.

Le naufragé en série accepte, étonné par la coïncidence des prénoms. Tandis qu'on le conduit au chevet de la mourante, il se documente, gentiment, pour être crédible. Il demande comment s'appelle la passagère. On lui répond : « Sarah Richley ». Le marin se fige dans la coursive. La femme dont il doit faire semblant d'être le fils… c'est sa vraie mère[10] !

Personne n'oserait inventer une histoire pareille. Depuis dix ans, Mme Richley, sans nouvelles de son enfant, le cherchait sur tous les océans. L'accident vasculaire à l'origine de son délire s'est produit juste avant le naufrage du *Mermaid*. Dès que Peter s'approche de sa couchette, elle le reconnaît. À en croire le journal de bord du médecin, elle sourit en murmurant : « Tu as mis le temps… » Deux jours plus tard, elle est sur pied[11].

Difficile de justifier rationnellement le concours de circonstances organisé autour de ce matelot, qui en fut victime autant que bénéficiaire. Le désir obsessionnel d'une mère en état de conscience modifié – revoir à toute force son fils avant de mourir – a-t-il pu avoir une incidence sur les cinq naufrages et sauvetages successifs qui ont amené Peter, au mépris de toutes les probabilités, à bord du *City of Leeds* ?

S'il s'agit là d'une construction scénaristique amenant la réalité à exaucer le vœu d'une maman, la composition d'une « simple » œuvre de fiction pourrait-elle influencer le destin avec autant de vigueur ? L'auteur, dans le cas d'une création se révélant prémonitoire, a-t-il reçu une information du futur ou bien influencé le cours des événements par son imagination ?

En 1891, Oscar Wilde décrit, dans *Le Portrait de Dorian Gray*, l'homme qu'il rencontrera dans la « vraie vie » deux ans plus tard et qui causera sa perte : Lord Alfred Douglas. Accusé de sodomie par le père de ce dernier, Wilde l'attaquera en diffamation pour « sauver l'honneur » du jeune Alfred, lequel le laissera jeter en prison avec une sadique délectation. La ressemblance, tant physique que morale (photographies et témoignages en attestent), de cet Alfred avec le prédateur démoniaque du *Portrait de Dorian Gray* est stupéfiante. Au point que les sceptiques concluent qu'on moissonne ce qu'on sème, voilà tout : on est attiré dans la vie par les personnes correspondant à un fantasme, lequel est d'autant plus puissant lorsqu'il a été mis en forme dans une œuvre. Certes. Mais il est troublant que cette rencontre funeste ait pris place dans un roman qui, lui-même, contient une théorie de la prédiction artistique, un véritable mode d'emploi de l'anticipation *active* qu'induirait l'imaginaire.

Avant Oscar Wilde, Jean-Jacques Rousseau a vécu, d'une manière beaucoup moins dramatique, le même genre de situation. En 1757, un an après avoir inventé le personnage de Julie dans *La Nouvelle Héloïse*, il rencontre Sophie d'Houdetot, et se retrouve dans la position de son héros Saint-Preux : même différence sociale rendant leur amour impossible, même relation triangulaire s'instaurant avec le mari de sa maîtresse qui, comme dans le roman, est l'un de ses amis, même échec final… Rousseau a-t-il forgé son destin par l'imagination, ou a-t-il sciemment recherché dans la réalité une situation semblable à celle de ses créatures fictives ?

Émile Verhaeren, quant à lui, met en scène dans plusieurs de ses poèmes l'image d'un train fou semant la mort sur son passage, et la vision funèbre d'un quai de gare envahi par des voyageurs hostiles. C'est dans ce décor précis que, le 27 novembre 1916, il mourra broyé sous le train en marche dans lequel il avait tenté de monter, voulant devancer la foule énervée qui se pressait sur le quai pour prendre d'assaut les places assises.

Dans son brillant essai *Demain est écrit*, le psychanalyste Pierre Bayard analyse ces faits et rapporte beaucoup d'autres situations analogues ayant marqué la littérature[12]. Ainsi André Breton, au lendemain d'une rencontre amoureuse lui ayant laissé une curieuse impression de déjà-vu, retrouve-t-il un texte oublié (*Le Tournesol*) où, douze ans plus tôt, il avait prévécu et décrit cette nuit d'amour mémorable, jusque dans ses plus petites « coïncidences » géographiques et sensuelles. Le rôle du poète, conclura le fondateur du surréalisme, est de mettre en évidence ce genre d'intersignes, pour que le lecteur comprenne enfin la véritable réalité du monde.

Ces rapports secrets qu'entretient, au-delà de la littérature, l'homme avec son destin, jusqu'à devenir au sens propre « l'auteur de sa vie », Pierre Bayard, pourtant éloigné de toute parapsychologie, les explore avec la même finesse obsessionnelle chez Herman Melville, Virginia Woolf, Jorge Luis Borges… Mais tout cela paraît presque anodin face à l'événement majeur de la création littéraire au sens propre : le naufrage du *Titanic*, décrit dans ses moindres détails, des années avant qu'il ne se produise, par trois écrivains ne se connaissant pas.

J'ai déjà parlé de William Stead, qui tenta d'empêcher à bord la catastrophe qu'il avait mise en scène vingt ans

plus tôt. Morgan Robertson, lui, publie sa version du naufrage quatorze ans avant le lancement du *Titanic*. Et son anticipation est encore plus précise. Dans *Futility*[13], il raconte comment l'obstination cupide d'un armateur et l'aveuglement du commandant vont causer la destruction du *Titan*, un paquebot « insubmersible » qui va couler après avoir percuté un iceberg. Description, dimensions, innovations techniques, vitesse, nombre de passagers et de canots de sauvetage, lieu de la collision : tout concorde, à peu de choses près. Dans le roman, la compagnie de navigation veut que le *Titan* batte un record contre-la-montre, et c'est cette obsession qui lui sera fatale, comme au *Titanic*. Dans les deux cas, l'armateur, sous la pression de ses actionnaires, donne l'ordre au commandant de « foncer dans le brouillard ». Juste avant la collision, la vitesse est de 24 nœuds dans le roman, et de 23 pour le *Titanic*. Ce dernier coulera exactement comme son devancier fictif : par une nuit d'avril, au large de Terre-Neuve, après avoir percuté à tribord un iceberg que l'obscurité et la vitesse excessive n'auront pas permis d'éviter. Neuf cent cinquante personnes survivront au naufrage de 1912. Dans le récit de Robertson, en 1898, il n'y avait qu'une poignée de rescapés. C'est l'un des rares points sur lesquels la fiction dépasse la réalité qu'elle annonce.

Un troisième auteur, Mayn Clew Garnett, remit son manuscrit à l'éditeur le jour même où le *Titanic* quittait le port de Southampton. L'ouvrage en question[14], racontant lui aussi comment un transatlantique géant allait se fracasser contre un iceberg, était sous presse au moment du naufrage. Certains critiques conclurent à un plagiat des romans de Stead et Robertson. Mais Garnett a inscrit dans sa fiction des événements du futur drame qui ne figurent pas dans les deux autres textes, notamment le suicide au pistolet du commandant, qui s'estime responsable de la collision – suicide auquel assisteront sur le *vrai* paquebot trois survivants du naufrage. « L'art invente un monde, et la réalité, individuelle ou collective, vient ensuite s'y plier », conclut Pierre Bayard[15].

À ce compte, la fiction créatrice qui me touche le plus est celle qui a bouleversé la vie de mon regretté ami Frédéric Dard. En 1983, il commence l'un des romans qu'il appelle modestement ses « grands formats », pour les distinguer des *San-Antonio* classiques paraissant directement en poche. Ce sera l'un de ses chefs-d'œuvre : *Faut-il tuer les petits garçons qui ont les mains sur les hanches ?*. Il raconte l'histoire d'un romancier qui lui ressemble comme un frère adoptif, un taiseux au grand cœur dont le destin bascule le jour où un inconnu, s'étant introduit chez lui à la faveur d'un reportage télévisé, lui kidnappe sa fille[16]. Personne n'a connaissance de cette fiction angoissante dont, le soir venu, il enferme les feuillets dans un tiroir. C'est à la page 132, un matin, qu'il lui arrive soudain *ce qu'il est en train d'écrire*.

— Tu as accepté une interview, lui rappelle sa femme.

Émergeant des brumes de son imaginaire, il reçoit l'équipe de tournage avec sa cordialité coutumière. Et voilà que le surlendemain, à l'heure du petit déjeuner, il découvre la disparition de sa fille Joséphine. Le ravisseur s'était glissé dans l'équipe de tournage pour effectuer son repérage des lieux, comme Frédéric l'avait inventé l'avant-veille. Et, quand il reçoit par téléphone la demande de rançon, le montant est *exactement* celui qu'avait fixé le personnage de son roman.

Le drame se termine bien, dans la réalité. Joséphine est retrouvée très vite, saine et sauve, le kidnappeur est emprisonné et la vie reprend son cours. Le romancier enferme au fond d'un placard le « manuscrit qui a tenté le diable », comme il dit, et s'efforce d'oublier l'incroyable aventure en se jetant à cœur perdu dans l'écriture d'un nouveau *San-Antonio*.

Mais il n'y arrive pas. Cette fuite dans le « petit format » ne réussit pas à le faire dévier du chemin d'écriture qu'il s'était tracé. Il ressent l'appel du placard. Du fond de son lieu de détention, le roman interrompu réclame son auteur, son achèvement, sa transmission, son droit de réponse à la réalité.

N'y tenant plus, Dard le ressort et le termine, *tel qu'il était conçu* avant que le destin ne s'en inspire. Avec des conséquences et une fin beaucoup moins heureuses que dans la vie : syndrome de Stockholm provoquant chez la kidnappée un transfert affectif sur son ravisseur, rapports obligés que le narrateur, par voie de conséquence, doit nouer avec le coupable dans sa prison… Cette entreprise de pardon était, comme me le confiera Frédéric, son seul moyen d'apprivoiser le remords d'avoir mentalement contribué à *faire enlever sa fille*. La question le hantera jusqu'à sa mort : a-t-il capté inconsciemment une réalité « possible », un scénario en germe dans l'esprit d'un malfrat cherchant une proie facile à rançonner, ou bien son écriture a-t-elle débordé le cadre de la fiction, influencé le ravisseur, validé son projet ? Autrement dit : provoqué l'événement et, par là même, causé le traumatisme dont la vraie Joséphine mettra tant d'années à se libérer.

*

Bien plus rares sont les moments de bonheur futurs qui viennent sous la plume avec une force aussi impérieuse, comme l'improbable vision rédigée par sœur Yvonne-Aimée de Jésus à l'âge de 28 ans, le 5 mars 1929 : « Cela

semblait être un jour de fête. Il faisait beau. J'avais sur la poitrine, épinglées, quatre ou cinq médailles dont la Légion d'honneur. J'étais au milieu des religieuses et semblais être leur mère. Un grand officier vint vers moi me saluer. »

Il s'agit de la scène qu'elle vivra mot pour mot, vingt ans plus tard, quand, devenue mère supérieure des augustines de Malestroit, elle recevra la croix de guerre des mains du général Audibert. Un film la montre ce jour-là, arborant les cinq médailles obtenues pour son rôle dans la Résistance – dont la Légion d'honneur remise par le général de Gaulle à Vannes, quatre ans plus tôt. « L'authenticité du document est incontestable », assure l'historien Jean-Christian Petitfils en parlant de cette page de carnet où la jeune femme avait écrit son avenir… au passé[17].

Là encore, s'agit-il d'une information qu'on reçoit du futur ou qu'on y inscrit ? De la même manière que la grande mystique de la Résistance et le père du commissaire San-Antonio ont rédigé par avance leur destin, est-il possible de provoquer une guérison médicalement impossible en la couchant sur le papier, un mois avant qu'elle ne se produise ? C'est ce qu'a vécu en 2017 une journaliste de Béziers, Virginie Rouquette, qu'on retrouvera dans le chapitre 16 consacré au mode opératoire des miracles. Dans l'immédiat, poursuivons notre exploration des états modifiés de la conscience en nous penchant sur les techniques destinées, cette fois, à la mettre sous contrôle.

1. Henry Mavit, *L'Intelligence créatrice*, Félix Alcan, 1939.
2. Thomas J. Hurley, « Placebo Effects : Unmapped Territory of Mind/Body Interactions », *Investigations 2*, 1985.
3. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit.*
4. Brendan O'Regan, « Healing, Remission and Miracle Cures », Institute of Noetic Science, Special Report, mai 1987.
5. Bruno Klopfer, « Psychological Variables in Human Cancer », *Journal of Projective Techniques*, vol. 21, 1957.
6. Marie-Monique Robin et Mario Varvoglis, *Le Sixième Sens, science et paranormal*, Le Chêne, 2002.
7. www.cerpi-officiel.be/Fantomes/le-fantome-cree-en-laboratoire.html
8. « Philip, le fantôme imaginaire », YouTube.
9. Rémy Chauvin et François Brune, *À l'écoute de l'au-delà*, Félin, 1999.
10. Jean Moisset, *ABC des coïncidences mystérieuses*, Jacques Grancher, 1996.
11. www.psychanalyse.com/pdf/synchronicite
12. Pierre Bayard, *Demain est écrit*, Minuit, 2005.
13. Trad. française : *Le Naufrage du Titan*, Corsaire, 2000.
14. Mayn Clew Garnett, *The White Ghost of Disaster*, Lulu, 2013.
15. Pierre Bayard, *Demain est écrit*, *op. cit*.
16. San Antonio, *Faut-il tuer les petits garçons qui ont les mains sur les hanches ?*, Fleuve noir, 1984.
17. Jean-Christian Petitfils, *Jésus*, Fayard, 2011.

14

L’INTELLIGENCE HYPNOTIQUE

Nous sommes en février 2016. Le magazine *Psychologies* m’a invité dans ses locaux, en tant qu’observateur et cobaye, pour une séance d’hypnose collective[1]. Dans un premier temps, je contemple, mi-perplexe, mi-inquiet, toute la rédaction du magazine qui se contorsionne en frissonnant sur le sol, plongée en transe par le célèbre « fascinateur » Messmer – celui qu’on a vu à la télé, quelques semaines plus tôt, faire tomber en catalepsie dans ses bras, d’un simple claquement de doigts, l’acteur Jamel Debbouze et le médecin animateur Michel Cymes, avant de les soumettre à ses quatre volontés. Serai-je plus résistant ?

— Le froid s’intensifie encore, vous grelottez, couvrez-vous…

Aussitôt les journalistes s’enroulent dans une couverture imaginaire. Puis l’hypnotiseur procède à une inversion thermique, annonce qu’il fait 35° et ils se mettent à transpirer, s’éventent, retirent leurs vêtements. Il interrompt leur effeuillage en modifiant son thermostat imaginaire, les persuade à présent qu’ils font un cauchemar épouvantable ou un rêve hilarant, et les voilà qui hurlent de peur avant de se tordre de rire

Puis c’est à mon tour d’être hypnotisé par le maître. D’emblée, il me déclare dans l’incapacité de prononcer la lettre *r*. Me sentant dans un état tout à fait normal, je lui réponds avec un brin d’ironie que j’en serais fort surpris. Toute la rédaction s’esclaffe : je viens de parler comme le pirate africain d’*Astérix* en haut de sa vigie. Puis il continue, alors que je demeure en parfaite conscience, à s’attaquer par morceaux à mon intégrité psychique, jusqu’à me couper carrément les cordes vocales avec ses doigts en ciseaux.

Bilan de la transe ? J’ai accepté le tolérable. Qu’on m’enlève une lettre de la tête, soit. Qu’on me réduise au silence, non. J’ai bravé l’hypnotiseur, j’ai refusé son scénario et j’ai gagné. Du moins, c’est l’illusion que j’ai eue. Les journalistes m’ont déclaré, après coup, que j’avais remué les lèvres un bon moment sans pouvoir articuler un son. Mais cette séance n’était qu’une hypnose superficielle dans un contexte ludique. Plus exaltants et parfois plus anxiogènes sont les exemples qui vont suivre.

En 1951, au Queen Victoria Hospital de Londres, un adolescent de 16 ans est en train de succomber à une pathologie incurable, l’ichtyose de Brocq. C’est une affection héréditaire qui recouvre la peau d’une membrane noire ressemblant à des écailles de reptile. Le moindre mouvement provoque alors des craquelures sanguinolentes, une intense douleur et, quand l’épiderme est totalement recouvert, la mort survient par asphyxie. Ce petit Londonien, en fait, souffre de la même maladie que les « hommes-crocodiles » exhibés jadis dans les cirques.

En dernier recours, ses médecins font appel à un anesthésiste réputé soulager les douleurs au moyen de l’hypnose. Mais ce Dr Alfred Mason va aller bien plus loin. Il plonge le jeune homme en transe profonde et lui suggère que, son mal régressant, la peau de son bras gauche va redevenir rose comme avant. Cinq jours plus tard, la membrane reptilienne commence à tomber par plaques du bras ciblé, découvrant une peau neuve et saine. Conforté par la réussite spectaculaire de ce test, Mason s’attaque au restant de l’épiderme. En moins d’un mois, tout le corps est libéré de sa gangue écaillée, et le jeune homme peut quitter l’hôpital[2].

Que s’est-il passé ? L’ichtyose de Brocq étant une anomalie congénitale, le patient sous hypnose, guidé par son thérapeute, n’a pas seulement agi sur les cellules de son système immunitaire, mais bien au niveau de la programmation de son ADN. Une simple suggestion mentale aurait donc le pouvoir de corriger un mauvais agencement des gènes ? Durant cinq ans, le patient ne connut pas de rechute. Puis les médecins perdirent sa trace.

Il est dommage que des recherches intensives sur cette forme de traitement des maladies génétiques n'aient pas été entreprises à grande échelle. Ça ne coûte rien, et ça ne crée pas d'effets secondaires nécessitant un complément de médication. Il est donc normal que ça n'intéresse pas trop les industriels de santé, préférant investir aujourd'hui dans les applications médicales de l'IA – laquelle, si elle peut être utile pour remplacer par des bras robotisés la main des chirurgiens, est incapable hélas, jusqu'à plus ample informé, de sauver un humain en reprogrammant ses gènes.

Et puis, ce qui séduit surtout les gens dans l'hypnose, c'est le pouvoir qu'elle donne sur autrui : parfois elle le prive d'une faculté habituelle, d'autres fois elle lui en confère de nouvelles. Du point de vue de l'inhibition fonctionnelle, le journaliste scientifique Michael Talbot a vécu une expérience assez marquante, lors d'une fête de famille. Ses parents, pour égayer la soirée, avaient engagé un hypnotiseur professionnel, trouvé dans l'annuaire. Celui-ci choisit au hasard un nommé Tom, ami des Talbot. Il le plongea en transe, puis lui déclara que sa fille Laura, ici présente, lui serait désormais totalement invisible. Après l'avoir réveillé, il lui demanda où était Laura. Tom chercha des yeux sa fille, qui se trouvait devant lui, et répondit qu'elle était sans doute rentrée chez elle. L'hypnotiseur se plaça alors derrière Laura qui pouffait de rire (son père ne l'entendait pas plus qu'il ne la voyait), et il sortit de sa poche un objet qu'il plaça contre les reins de la jeune femme, de sorte que Tom ne pouvait absolument pas l'identifier. Il lui demanda ce qu'il tenait dans la main. Tom se pencha, comme s'il examinait le nombril de sa fille, et dit qu'il s'agissait d'une montre. Quand on lui demanda s'il pouvait lire les caractères gravés dans le métal, il plissa les yeux et « déchiffra », à travers le corps de Laura, le nom du propriétaire de la montre (que personne dans la pièce ne connaissait) et l'inscription en dessous.

Après coup, Tom confirma à son ami Talbot, qui avait assisté à la scène, la totale invisibilité de sa fille à ses yeux, avant que l'hypnotiseur ne la lui reprogramme dans son champ de conscience. « N'étaient les explications données par celui-ci à la fin de la séance, écrit le témoin, Tom continuerait d'ignorer qu'il avait perçu une réalité différente de celle qui faisait consensus[3]. »

Cette expérience, comme celle que j'ai vécue dans les locaux de *Psychologies Magazine*, est le résultat d'un blocage. Examinons le cas inverse. Parmi les nombreuses manipulations mentales auxquelles se livra l'Union soviétique à des fins militaires durant la guerre froide, l'une des plus singulières est celle de l'hypnothérapeute Vladimir Raikov, de l'Institut Popov de Moscou. Elle est connue sous le nom de « réincarnation artificielle ».

Endormant de jeunes étudiants des Beaux-Arts au talent plutôt médiocre, Raikov les persuadait sous hypnose qu'ils avaient été dans une vie antérieure Michel-Ange, Raphaël, Van Gogh ou Répine – célèbre peintre russe mort en 1930. Les sujets, en transe profonde, se mettaient alors à dessiner à la manière desdits peintres, témoignant de progrès notables au fil des séances. Mais le plus étonnant était que l'inspiration, l'habileté, la vision du monde et les dons de faussaire inconscient que ces débutants avaient acquis, sous l'influence hypnotique des génies dont ils se croyaient la réincarnation, rejaillissaient ensuite dans leur personnalité en dehors des transes. Résultat : ils devenaient de plus en plus doués, en état de veille, mais dans un style qui leur était propre. « Pendant qu'il peint sous influence, expliquait Raikov, l'étudiant pense, réinvente une technique, établit des relations et porte des jugements ; il acquiert sa propre expérience. Le potentiel créateur qu'il développe ainsi va s'amplifier et devenir sien[4]. »

Les flux d'énergie électromagnétique induits par cet état modifié de conscience, lorsque le sujet peignait *à la manière de*, furent mesurés en laboratoire, aussi bien par des électroencéphalogrammes que par un appareil nouveau, le CCAP (*Conductivity of the Channels of Acupuncture Points*). Cette machine, mise au point par l'ingénieur Viktor Adamenko, enregistrait les fluctuations d'énergie au niveau des méridiens d'acupuncture. La publication des résultats obtenus s'achevait par une conclusion sans appel : « Les moments d'identification à de grands peintres du passé correspondent à un accroissement de l'attention et des facultés, et se distinguent totalement de l'hypnose ordinaire et passive[5]. »

Mais je parlais de l'application militaire du « potentiel augmenté » de ces peintres. On ne voit pas très bien *a priori* le profit que l'Armée rouge pouvait tirer de cet enseignement parapictural. Et pourtant… Lorsqu'on persuadait ensuite les petits surdoués de la palette qu'ils pouvaient agir mentalement à distance (espionner l'ennemi capitaliste, agir sur ses pensées et son état de santé, dérégler des systèmes de mise à feu ou même provoquer des arrêts du cœur), ces pseudo-réincarnés développaient alors, semble-t-il, des facultés autrement inquiétantes que le simple talent graphique.

Furent-ils capables, comme l'ont affirmé les transfuges et les exportateurs de ces protocoles expérimentaux, de dérégler par la pensée des missiles américains, voire de bombarder Washington à coups d'ondes mentales visant à rendre fou le locataire de la Maison-Blanche ? La CIA le crut, en tout cas, et, en réponse aux attaques des Michel-Ange et des Raphaël réincarnés sous hypnose, les États-Unis lancèrent le vaste programme de guerre médiumnique connu aujourd'hui sous le nom de Stargate Project.

Plus pacifiques mais tout aussi perturbants, les travaux de l'Américaine Dolores Cannon (1931-2014), spécialiste de la « reconquête des savoirs perdus » par la régression sous hypnose quantique (HRQ), sont empreints, comme on peut le constater à la lecture de ses vingt livres traduits dans vingt langues, d'un respect déontologique et d'une rigueur indéniable. Il n'en ressort pas moins que, là où Raikov abusait psychiquement ses élèves pour en faire de grands peintres, les patients de Cannon, sans aucune induction de sa part, se découvrent assez fréquemment des origines extraterrestres, déclarant alors, sous le coup d'une émotion poignante, qu'ils sont venus sur notre planète en tant que volontaires pour « aider à notre élévation[6] ».

La méthode Cannon est employée aujourd'hui dans plusieurs programmes en vogue sur YouTube : trois ou quatre enquêteurs, qu'un modérateur place par hypnose en état de conscience augmentée, explorent de concert des énigmes historiques, des personnalités controversées, des sujets clivants ou des mondes parallèles. Du mystère de Jeanne d'Arc à la psychologie d'Emmanuel Macron, du dérèglement climatique aux dangers d'emprise du « corps numérique » dont l'intelligence artificielle serait en passe de nous doter, l'équipe HRQ de Matthieu Monade, par exemple, sans prétendre diffuser d'autre vérité que la confrontation des « points de vue », revisite l'hypnose en en faisant un outil d'investigation collective, de renfort des sensibilités et d'élévation de l'esprit[7].

À ce propos, nous allons aborder maintenant un autre état modifié de conscience auquel on accède rarement par la suggestion d'autrui. Un état psychosomatique subi à l'improviste et dont les causes physiques, aussi bien que le mode opératoire, demeurent à ce jour totalement inconnus.

1. Philippe Romon, « Messmer met “Psychologies” en transe », *Psychologies Magazine*, mars 2016.
2. *British Medical Journal*, 23 août 1952.
3. Michael Talbot, *L’univers est un hologramme*, *op. cit.*
4. Sheila Ostrander et Lynn Schroeder, *Fantastiques recherches parapsychiques en URSS*, Robert Laffont, 1976.
5. Jim Schnabell, *Espions psi*, Éditions du Rocher, 2005.
6. Dolores Cannon, *Les Trois Vagues de volontaires et la Nouvelle Terre*, Be Light Éditions, 2018.
7. matthieumonade.com / collectif-osol.fr

15

L’INTELLIGENCE HORS SOL

Affectant aussi bien des penseurs aguerris que des simplets analphabètes, c’est une forme d’intelligence ascensionnelle qui, le plus souvent provoquée par un élan mystique, déconnecte le corps des lois terrestres. À tel point qu’on en vient à se demander si l’élévation spirituelle serait capable d’abolir la pesanteur. Et, si oui, serait-ce la conséquence physique d’un choc émotionnel, voire d’une extase, ou bien le moyen d’en accroître l’intensité ?

Étymologiquement, lévitation signifie « légèreté ». Au niveau technique, elle s’appuie sur le principe de la gravité contrariée. On peut n’y voir qu’un tissu de légendes, mais des milliers de témoignages, qu’on ne saurait réduire au mensonge organisé ou à l’hallucination collective, attestent l’existence de ce phénomène d’attraction céleste. Et il n’est pas question ici des magiciens qui, de Daniel Douglas Home au XIXe siècle à David Copperfield, Dynamo, Imad et Criss Angel, donnent l’illusion de l’apesanteur par hypnose ou trucages filaires, magnétiques, digitaux. Non, je parle de cas historiques et récents où, apparemment, la hauteur d’âme permettrait de décoller.

Qu’en pense l’intelligence artificielle ? Rien. Du moins, elle n’est pas au courant. À la question « La lévitation est-elle une réalité ? », elle répond :

> « La lévitation, telle qu’on la voit souvent dans les films ou dans les spectacles de magie, n’existe pas dans le sens où une personne ou un objet pourrait flotter dans l’air sans aucune aide physique, par une sorte de force surnaturelle. »

Méticuleusement répertoriés par le comité Mirabilis[1], passés au crible par l’historien Joachim Bouflet[2], une soixantaine de cas démentent l’affirmation catégorique de l’IA. Le plus extraordinaire, le plus répétitif et le plus documenté est celui de Joseph de Copertino (1603-1663), recordman mondial du nombre de figures aériennes exécutées en public.

Au départ, celui qui deviendra le saint patron des aviateurs est un idiot du village qui désespère ses parents. En plus, le petit Joseph est tellement maladroit et distrait qu’il ne faut pas compter sur lui pour les travaux des champs. Une bouche inutile. Que faire de lui, sinon le refiler à l’Église ? Il déborde de piété, mais, comme on le lui signifie au couvent de Lecce, il n’a pas les qualités intellectuelles requises pour être ordonné prêtre. Il se présente tout de même à l’examen d’entrée au sacerdoce, se glissant dans la file de ses collègues séminaristes. Des sujets si brillants que l’évêque examinateur, pressé d’en finir et déduisant qu’ils ont tous été formés de manière parfaite, interrompt l’épreuve juste avant la comparution de Joseph pour admettre en bloc les candidats restants. Ce coup de chance inespéré fera de lui également le saint patron des étudiants.

Le voici donc « homme de Dieu ». Il défaille de joie. C’est un hyperémotif dont l’énergie débordante va finir par s’extérioriser d’une manière qui restera gravée dans les annales. Le 4 octobre 1630, jour de la fête de saint François d’Assise (l’un des premiers mystiques chrétiens chez qui fut observée la lévitation…), Joseph est tellement anxieux d’aller pour la première fois célébrer les vêpres chez les sœurs clarisses que, sitôt entré dans l’église, il vole jusqu’à la chaire. Littéralement. Dès lors, il ne s’arrêtera plus. Le plus petit élan mystique, la moindre émotion, même la simple vue d’une jolie fleur, l’arrachent au sol. De jour comme de nuit, à l’intérieur aussi bien qu’à l’extérieur, toujours de manière impromptue, parfois durant des heures et à des altitudes variables. Pendant plus de trente ans, des milliers de témoins (parmi lesquels des rois, des reines, des princes, des savants et

trois papes) le verront voler. Tantôt à la manière d'une baudruche percée, enchaînant une série de loopings, d'acrobaties aériennes incontrôlables, tantôt l'air extatique, rendant grâce en vol stationnaire.

Les faits paraissent extravagants, mais ils sont certifiés par tant de témoignages et d'enquêtes que le doute n'est guère permis. Des hallucinations collectives ? Non, les conséquences sont bien réelles. Par exemple, quand le frère Joseph évolue en extérieur, il arrive souvent qu'il atterrisse au sommet d'un arbre, car ses figures de voltige s'interrompent soudain, comme s'il tombait en panne de carburant mystique. Il faut alors apporter une échelle et le descendre du chêne ou du pin parasol. Autant il paraît agile dans l'air, autant sa maladresse sur le plancher des vaches ne cesse de s'accroître. Ceci expliquant cela ?

Fait rarissime chez les lévitants, il lui arrive à plusieurs reprises d'entraîner dans l'air une tierce personne, comme s'il lui communiquait son pouvoir antigravitationnel. Témoin l'évêque d'Oria, qui le surprend en pleine adoration d'une statue de la Vierge. « Dites-lui qu'elle est belle ! » lui lance le frère. Le prélat s'exécute, mais avec une ardeur insuffisante aux yeux de Joseph, qui l'empoigne par la chasuble en lui ordonnant de s'extasier plus fort. Ses pieds s'arrachent alors du sol et il entraîne dans son ascension l'évêque affolé. « On vit alors deux hommes voler vers le ciel, l'un par lui-même, l'autre par l'effet d'un ravissement qui n'était pas le sien[3]. »

Un autre de ses invités au baptême de l'air, le cavalier Balthazar Rossi, atteint d'une grave maladie mentale, se retrouve brusquement sain d'esprit après l'atterrissage. Du coup, la renommée du lévitant se répand rapidement dans toute l'Italie. Le pape Urbain VIII, intellectuel sceptique, demande à le rencontrer. Joseph, bouleversé par la timidité, s'agenouille devant le souverain pontife. Mais il n'arrive pas à lui baiser la pantoufle : il s'est retrouvé instantanément à un mètre du sol. Ému par un tel prodige allié à une si grande simplicité, le pape lui manifeste publiquement sa dévotion. La Sainte Inquisition, elle, voit d'un très mauvais œil ce genre de pitrerie, qui ressemble furieusement à une provocation du diable. À la mort d'Urbain VIII, les ennuis vont commencer pour le malheureux Joseph.

C'est le cardinal Prospero Lambertini, futur pape Benoît XIV, qui sera chargé après sa mort d'enquêter sur son cas, dans le cadre de son procès en béatification. Cette éminence réputée pour son intégrité pointilleuse s'emploie à chercher dans le dossier « la petite bête », l'exagération, l'hystérie collective, la fraude. Mais les centaines de dépositions recueillies écartent toute hypothèse de supercherie, d'hallucinations ou de « prodiges liés au Malin ».

L'un des témoignages les plus solides est celui du prince allemand Jean-Frédéric de Brunswick, en 1651. Venu confondre un simulateur encouragé par la superstition dévote, ce luthérien convaincu repartira catholique, après avoir contemplé les prouesses aériennes de Joseph.

Mais cet intermittent de l'apesanteur n'est pas résumable au poids de son dossier. La probité intellectuelle du cardinal Lambertini se mêle de compassion, quand il voit le traitement que lui a infligé le Vatican. Car, malgré la conversion du puissant prince protestant qu'on aurait dû mettre à son crédit, Joseph est très mal vu par les autorités pontificales. Il fait messe comble, mais aristocrates et gens du peuple vont à l'église comme au spectacle. Ils se marrent quand les sandales du frère restent au sol en phase de décollage. Ils parient sur la direction de ses loopings. On est aux confins du phénomène de foire et de l'idolâtrie : Rome doit prendre des mesures. Retirer à Joseph son permis de léviter.

Sur décision du pape Innocent X, le prévenu est interdit de vol en 1653. On l'attache pour le maintenir sur terre. Mais la ferveur populaire réclame ses meetings aériens. Alors on l'exile, on le transfère chez les capucins de Pietrarubbia. Il y jouit d'une telle popularité que le nouveau pape, Alexandre VII, le déplacera encore une fois au bout de quatre ans et le fera mettre au secret. Interdiction de recevoir visite ou courrier. Malgré les pressions de la reine de Suède et du roi de Pologne, qui sollicitent en vain une audience auprès de leur « frère volant », le pauvre Joseph finira ses jours en lévitant à huis clos. L'émotion qui le soulève n'est plus que l'immense tristesse d'être privé de ses ouailles.

Le dernier témoignage qui le concerne est celui du chirurgien Francesco de Piepolo, qui, venu cautériser une plaie sur sa jambe droite, le prie d'arrêter de planer pendant qu'il opère.

Cent ans plus tard, suite à l'enquête du cardinal Lambertini, Joseph de Copertino sera remis en odeur de sainteté, béatifié, canonisé par les empêcheurs de voler en rond qui, après l'avoir cloué au sol, n'hésitent pas désormais à le commercialiser sous forme de statuette montée sur ressort. Comme fut débitée en morceaux, pour satisfaire les amateurs de reliques, la dépouille de la fine lettrée qui l'avait précédé dans les airs au XVIe siècle : sainte Thérèse d'Avila.

*

On l'a vu, les phases d'envol semblaient être, chez l'apparent simplet du sud de l'Italie, la conséquence ingérable de divers états émotionnels. La carmélite espagnole, elle, fut l'une des seules mystiques lévitantes à maîtriser le phénomène, à contrôler l'altitude et le temps de vol. Là encore, les témoignages abondent[4]. L'intéressée donne du reste elle-même sa recette de la lévitation, qu'elle inscrit dans un processus de perfectionnement psychique en sept étapes : « discipline, concentration, patience, contemplation, conscience, félicité intérieure et béatitude dans l'union mystique[5] ».

En fait, cette brillante rêveuse, qui écrivait à 12 ans des romans de chevalerie après avoir fugué sans succès pour aller convertir les musulmans d'Afrique du Nord, perçoit le phénomène comme l'effet conjugué d'une force qui, lui étant extérieure, la soulève du sol, et d'une transcendance intérieure de l'esprit qui pousse son corps vers le haut ; elle mentionne la sensation d'une légèreté prodigieuse dont jouit alors tout son être. Elle est l'unique religieuse aéroportée, du reste, à évoquer la notion de *plaisir* que génère cet état : « Rien n'est plus étonnant que de se voir ainsi élever en l'air, car, encore que l'âme tire le corps après elle avec un singulier plaisir quand il renonce à résister, la conscience ne se perd point. »

Et ce plaisir ne fut pas que solitaire. Cherchant un moine désireux d'appliquer chez les carmes la réforme qu'elle avait instaurée chez les carmélites, Thérèse trouva sur sa route Jean de la Croix (1542-1591), poète mystique aussi remarquable par son humilité que par son charisme, et qui lui-même abolissait, à son corps défendant, les lois de la gravité. Chacun reconnut en l'autre son âme sœur. Un jour qu'ils conversaient dans un parloir à travers une grille, Jean commenta le mystère de la Sainte Trinité avec une telle élévation que, pour ainsi dire emportés par ses mots, ses pieds ne touchaient plus terre. Se raccrochant aux barreaux de sa chaise pour empêcher le prodige, il monta avec celle-ci en direction du plafond. Et Thérèse, soulevée par la transcendance des propos qu'il continuait de tenir à deux mètres du sol, sentit son corps faire de même. C'est alors qu'une carmélite, sœur Beatrix de Jésus, entrant pour transmettre un message à mère Thérèse, découvrit que les deux contemplatifs, partageant une extase de part et d'autre d'une cloison, s'étaient, comme elle le rapporta en d'autres termes, conjointement envoyés en l'air. Toutes les moniales vinrent assister, muettes d'émotion, à ce ravissement mutuel que leur présence n'interrompit même pas[6].

Concernant Jean de la Croix, il est l'un des rares mystiques à avoir, comme Padre Pio, lévité à volonté dans un but précis. Il s'agissait en l'occurrence, si l'on en croit les témoignages de son monastère[7], d'éteindre l'incendie qui était sur le point de détruire le potager et l'oliveraie, seuls moyens de subsistance de la communauté. Les moines le virent se précipiter à l'extérieur et, dans un envol digne d'un film de *Superman*, s'élever au-dessus des flammes qui ravageaient la haie de clôture afin de les étouffer en les foulant aux pieds. Puis, le sinistre maîtrisé, il redescendit parmi les siens, sans la moindre brûlure et le sourire aux lèvres.

Quant à Padre Pio, lévitant occasionnel privilégiant plutôt, on s'en souvient, la bilocation en tant que moyen de transport, on le vit quitter le sol pour des raisons relevant moins de l'élan mystique que du besoin d'emprunter une déviation. Ainsi, un jour d'affluence record aux abords de son confessionnal, son assistant le père Ascagno, relevant la tête, découvrit l'illustre capucin en train de remonter la file d'attente à deux mètres de hauteur, semblant fouler le crâne des candidats à l'absolution qui, apparemment concentrés sur leurs péchés, ne s'en rendaient nullement compte.

— Comment est-ce possible ? lui demanda d'un air sidéré son assistant lorsqu'il atterrit devant lui.

— De la même façon qu'on marche sur le sol, lui répondit Padre Pio avec sa malice bourrue.

Notons par ailleurs que depuis son décès en 1968, souple et le teint frais, saignant quand on le pique avec une épingle, exhibé dans une châsse à San Giovanni Rotondo, le cadavre du moine qui marchait sur les têtes continue de se montrer parfaitement incorruptible. Celui de Thérèse d'Avila également, bien qu'il soit en pièces détachées. Pour les nécessités du culte qu'on voue à cette sainte promue docteure de l'Église, on lui a en effet prélevé plusieurs morceaux qui se trouvent exposés en divers endroits : le pied droit et une portion de la mâchoire supérieure sont à Rome, la main gauche à Lisbonne, et des paroisses espagnoles se sont réparti la main droite, l'œil gauche et les doigts. On peut même acheter des fragments de ses reliques, si l'on écrit au couvent romain de Santa Lucia, où sont stockées des centaines de bouts de saints au tarif indexé sur leur notoriété. Si d'aventure ses visions du futur lui ont fait entrevoir le sort qui serait dévolu à ses restes, on comprend que mère Thérèse d'Avila ait eu à cœur de s'élever au-dessus des réalités de ce monde…

À l'instar des parties découpées, son corps enterré demeure donc, sinon intègre, du moins intact. Une exhumation a lieu le 28 août 2024, pour la troisième fois depuis sa mort en 1582. Mais le but n'est pas seulement de vérifier que le caractère incorruptible de sa dépouille perdure ; il s'agit là encore d'effectuer des prélèvements. Motif invoqué : en savoir plus sur les nombreuses pathologies dont elle souffrait. Ainsi une étude conduite par le neurologue parisien Gilles Huberfeld, parue dans la revue scientifique *Brain*, s'emploie-t-elle à démontrer que les

extases mystiques de la sainte, voire ses lévitations, étaient dues à des crises d'épilepsie. Ce chercheur du Collège de France y cite le témoignage d'une religieuse qui, entrant un jour dans la cuisine du monastère, trouva « la sainte Mère ravie en extase, le visage rayonnant de beauté : ses pieds ne touchaient pas le sol, mais sa main droite tenait la poêle dans laquelle cuisait le poisson, la maintenant au-dessus du feu avec autant d'adresse que si son esprit était resté entièrement au travail[8] ». Le neurologue y voit « une description de crise épileptique avec rupture de contact[9] ».

En outre, les expertises médico-légales ont mis en évidence que Thérèse souffrait d'une épine calcanéenne, excroissance osseuse pointue au niveau de l'os du talon, extrêmement douloureuse. On attend donc l'article de l'orthopédiste qui nous expliquera que, si elle avait recours à la lévitation, c'était pour s'épargner la douleur de marcher.

*

Dans un monde aujourd'hui partagé entre incroyance et fanatisme, où le niveau spirituel s'abaisse à mesure que monte l'intolérance, on pourrait croire que les cas de lévitation, hors spectacles de magie, appartiennent à un passé lointain. Mais l'une des « ascensionnées » les plus spectaculaires a vécu au XX^e^ siècle.

Analphabète, veuve de guerre, aveugle et paralysée durant plus d'un an avant d'être, comme elle le déclare, guérie par l'intercession de la Sainte Vierge, Maria Concetta Pantusa (1894-1954) cumule les grâces : non seulement elle souffre des stigmates de la Passion, mais elle fait saigner les images saintes autour d'elle. Et, autre particularité, chaque fois qu'elle monte malgré elle à un ou deux mètres du sol, plusieurs fois par semaine et souvent en public, il pleut des fleurs sur sa tête[10]. Tous ces prodiges ont lieu devant de nombreux témoins, certains ont été filmés[11], et son dossier de béatification est instruit au Vatican depuis 2007. Néanmoins, très peu d'informations circulent sur elle. On a le sentiment d'un véritable embargo, qui n'est pas sans rappeler celui que les autorités vaticanes ont infligé à mère Yvonne-Aimée de Jésus. Le seul commentaire qu'un prélat romain a consenti à m'accorder en refusant d'être cité, c'est que les manifestations de ferveur extatique de cette *signora* Pantusa étaient jugées « quelque peu excessives ». À mon avis, si d'aventure sa dépouille est intacte, le Vatican n'est pas près de la débiter en tranches, façon Thérèse d'Avila.

*

Certes, il est difficile de distinguer les grâces de leurs faux-semblants. La faculté de voler comme un ange, qui apparaît comme le plus flagrant des cadeaux du Ciel, a souvent été perçue par l'Église comme un piège du diable, mais rarement à la requête des bénéficiaires. D'où le cas très particulier que représente Élisabeth de Ranfaing. Est-ce pour échapper à un mariage forcé que cette jeune aristocrate du XVII^e^ siècle, surnommée « l'Énergumène de Nancy », se déclara possédée par le démon ? Se remettre entre les mains des autorités religieuses était-il son seul moyen de fuir un vieil époux violent et le poids de six maternités successives ? Plus de mille exorcismes lui furent administrés à sa demande durant huit ans. Il faut dire que des centaines de témoins la voyaient léviter plusieurs fois par semaine et s'élancer, tel Spiderman, jusqu'au sommet des églises nancéennes.[12]

Attestés par une kyrielle de documents historiques et de pièces juridiques, les faits sont aussi insensés que leurs conséquences. Embarrassée devant la sincérité de sa foi et la ferveur de ses aveux n'ayant même pas nécessité de torture, l'Inquisition épargna la possédée, préférant brûler son médecin. Pour la solidité du dossier, ce praticien nommé Charles Poirot fut accusé d'avoir drogué et ensorcelé sa patiente, afin d'abuser d'elle avec l'aide de Satan[13]. L'innocent diabolisé parti en fumée, l'affaire fut classée au bénéfice de la prévenue. Les phénomènes s'interrompirent. Devenue religieuse, Élisabeth fonda l'ordre du Refuge de Nancy pour venir en aide aux anciennes prostituées[14].

Plus qu'une illustration de la foi donnant des ailes (ou de l'exorcisme à grand spectacle exacerbant les forces obscures de l'inconscient), c'est le message social qui me frappe dans cette histoire. Peut-on devenir plus léger que l'air parce que, simplement, notre quotidien pèse trop lourd ?

1. Comité Mirabilis, *Lévitations et vol extatique chez les saints au fil des siècles : une anthologie de l'extraordinaire*, Claire Lumière, 2023.
2. Joachim Bouflet, *La Lévitation chez les mystiques*, Le Jardin des Livres, 2006.
3. Dominique Bernini, *Vie de saint Joseph de Copertino*, 1722 ; traduction française de l'Ordre des frères mineurs, 1856.
4. Thérèse d'Avila, www.psychologies.com
5. Thérèse d'Avila, *Le Château intérieur*, Cerf, 2006.
6. *Vie et œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix*, traduction des carmélites de Paris, 1880.
7. Père Jérôme de Saint-Joseph, *Vie de saint Jean de la Croix*, 1618.
8. *Histoire de sainte Thérèse d'après les bollandistes*, Retaux-Bray, 1892.
9. *Brain*, 16 mai 2022.
10. Ulderico Parente, *La servo di Dio, Maria Concetta Pantusa*, Velat, 2013.
11. Padre Pio TV, « Maria Concetta Pantusa », YouTube, 1er avril 2023.
12. Catherine Rouyer-Durand, *Élisabeth de Ranfaing, passions et possession*, Liralest, 2023.
13. Sarah Ferber, *Possession démoniaque et exorcisme dans la France moderne*, Routledge, 2004.
14. Étienne Delcambre et Jean Lhermitte, *Élisabeth de Ranfaing, l'Énergumène de Nancy, fondatrice de l'ordre du Refuge*, Société d'archéologie de Lorraine, 1956.

16

L’INTELLIGENCE EXTRATERRESTRE

De la lévitation aux phénomènes aériens non identifiés, la transition vaut ce qu’elle vaut, mais les deux sujets provoquent chez l’IA une même réaction : celle de l’ignorance artificielle. Quand on demande à ChatGPT quelle est la plus grande preuve d’une intelligence extraterrestre, elle n’en sait rien. Elle récapitule deux trois banalités ras du sol avant de conclure :

« Malgré de nombreuses recherches, aucune preuve concluante n’a encore été trouvée pour attester l’existence d’une intelligence extraterrestre. »

Eh bien informons-la, puisque c’est notre rôle de nourrir cette entité censée butiner l’ensemble de nos connaissances pour en tirer son miel.

Nous allons nous concentrer, au-delà des simples observations de témoins, des échos radar et des captations d’images, sur trois types de preuves objectives, c’est-à-dire matérielles : des manifestations à visées pédagogiques, dissuasives ou protectrices que ni l’intelligence humaine ni son ersatz artificiel ne sont capables de reproduire.

Commençons par la réponse au message envoyé en 1974 au « peuple des étoiles ». C’est ainsi qu’était qualifié le destinataire de la demande de contact adressée par des chercheurs astronomes dans le cadre du programme SETI (Search for Extra-Terrestrial Intelligence). Il s’agissait d’une véritable fiche signalétique de notre espèce expédiée dans l’espace, un peu comme on jette à la mer une bouteille renfermant une lettre – en l’occurrence un message radio en langage binaire de 1 679 bits. Il contenait une série de chiffres de 1 à 10 indiquant le système de communication utilisé, les composantes de notre ADN, sa structure en double hélice, un croquis de l’être humain, sa taille moyenne, le nombre d’habitants sur terre et une image du moyen de transmission employé pour délivrer ce message : le radiotélescope d’Arecibo. On peut visualiser le message en question dans Wikipédia sous la forme d’un pictogramme où figurent les renseignements ci-dessus. Compte tenu de la distance de l’envoi (plus de 20 000 années-lumière), les expéditeurs n’attendaient pas d’éventuelle réponse avant trois ou quatre siècles. Ils la reçurent vingt-sept ans plus tard, dans un champ de céréales.

Tout le monde a entendu parler des *crop circles*, ces « cercles de culture » ou « agroglyphes » qui apparaissent sous forme de dessins dans le blé, le plus souvent, mais aussi dans des rizières, des forêts, sur la glace, dans la neige ou dans le sable. Si l’on en trouve tout autour de la Terre, ils sont surtout concentrés en Grande-Bretagne, près de lieux telluriques comme le site mégalithique de Stonehenge. Bien que de nombreux agriculteurs les détruisent avec leurs moissonneuses dès qu’ils apparaissent, pour éviter l’invasion de curieux ou la pose de scellés conservatoires compromettant la récolte, on en a recensé plus de dix mille, et aucune de ces figures géométriques n’est identique. Beaucoup apparaissent subitement. Leur envergure va de cinq mètres, pour les créations humaines les plus modestes, à six cents mètres. Celui apparu en Angleterre en 1997, composé de quatre cent neuf cercles recouvrant cinq hectares, aurait nécessité, d’après les cartographes militaires qui l’ont étudié, une main-d’œuvre de cinquante hommes durant un mois. Il s’est formé en une nuit.

Certes, deux quinquagénaires de Southampton, Doug Bower et Dave Chorley, ont révélé en 1991 qu’ils avaient réalisé, après quelques pintes de bière, plus de deux cents *crop circles* nocturnes. Quelle jubilation pour eux d’entendre se pâmer ufologues et experts agronomes devant leurs créations artisanales. Dans la foulée, un groupuscule intitulé Circlemakers a entrepris de tracer d’immenses logos dans les cultures, rentabilisant son

habileté au profit de marques célèbres comme Nike, Mitsubishi ou Hello Kitty[1]. Mais l'existence de faux-monnayeurs infirme-t-elle *de facto* la réalité d'une monnaie authentique ? Il est assez facile de distinguer les dessins que des plaisantins ou des collectifs d'art conceptuel fabriquent en aplatissant le blé avec des planches et des bouts de ficelles, comme à Sarraltroff en Moselle, le 9 juin 2018[2]. Les tiges se retrouvent alors cassées. Dans bien d'autres cas, elles sont « simplement » courbées avec un petit renflement vert, une sorte d'articulation que certains spécialistes interprètent comme la réaction du végétal à un puissant courant d'énergie.

La complexité et l'esthétique de nombreux dessins qu'on ne peut apprécier que vus du ciel, comme la rapidité hallucinante de leur formation, suggèrent pour beaucoup d'enquêteurs une origine extraterrestre. En 2017, par exemple, des caméras à *time code* braquées dans la campagne anglaise sur une colline sacrée filmèrent accidentellement, le temps d'un éclair de quatre millionièmes de seconde, l'apparition d'un de ces *crop circles* dans un champ vierge l'instant d'avant[3]. Preuve visuelle assortie d'un comportement hors norme : le chien du cameraman se précipita aussitôt dans l'œuvre d'art céréalière et, bien que les bergers allemands soient peu réputés pour leurs addictions végétariennes, il se mit à dévorer frénétiquement les blés couchés. La source énergétique à l'origine du dessin, en revanche, semble avoir des effets lénifiants sur l'être humain. La plupart des témoins qui pénètrent à l'intérieur des *crop circles*, qu'ils soient chercheurs ou simples curieux, disent être saisis d'un sommeil incoercible.

Mais revenons au message envoyé par l'humanité à l'attention du « peuple des étoiles ». L'apparente réponse, en forme d'agroglyphe, s'est inscrite au cœur de la plus importante base militaire d'Europe, au Royaume-Uni. Le champ qui a été utilisé comme « moyen de correspondance », jouxtant l'observatoire de Chibelton, appartient à l'armée, comme toute la zone : son exploitation est concédée à des agriculteurs badgés, sous la surveillance permanente de gardes à mitraillette. C'est donc là qu'est apparu, une nuit de l'an 2000, ce grand dessin géométrique que l'état-major britannique a aussitôt tenté d'occulter par le secret-défense – en vain. Cette fois encore, l'explication rationnelle de plaisantins s'amusant à casser le blé a donc été privilégiée, aussi surréaliste qu'elle puisse être dans un tel contexte. Un commando de moissonneurs a fait disparaître l'agroglyphe, et hop ! affaire classée.

Difficile, en revanche, de resservir la version officielle du canular lorsque, un an plus tard, deux autres figures s'inscrivent, de manière analogue et simultanée, derrière les barbelés du même champ militaire. Il s'agit cette fois d'un visage aux proportions non humaines et d'un pictogramme qui, au niveau de la forme, est calqué sur celui du message envoyé dans l'espace par le programme SETI[4]. S'y trouve la série de chiffres de 1 à 10 employés par la source émettrice de 1974, suivie de renseignements fournis semble-t-il à titre comparatif. Les expéditeurs donnent la composition chimique de leur ADN (dans laquelle figure du silicium, composant de base des ordinateurs), ainsi que sa structure en triple hélice. Ils indiquent leur taille moyenne (un mètre), le nombre d'habitants de leur planète (cinquante-trois milliards) et leur portrait-robot (petit corps à grosse tête). Enfin, ils précisent par un dessin le moyen par lequel ils ont transmis leur réponse : le *crop circle* apparu l'année précédente au même endroit.

Comment les scientifiques ont-ils réagi à cette première preuve apparente d'une intelligence extraterrestre se présentant à nous, de manière franche et courtoise, en réponse à notre fiche signalétique ? Par le déni. Comme cette « carte de visite » ne nous était pas adressée par un canal radiotélescopique mais par un dessin dans le blé, ils l'ont jugée irrecevable. Nulle et non avenue. Autrement dit : répondre à un message binaire par un croquis champêtre invalide la procédure, le contenu et le contact. Voilà où nous en sommes, avec notre politique de l'autruche rationaliste.

Pas rancuniers, nos correspondants de l'espace nous ont adressé un petit post-scriptum agraire, toujours sur le sol anglais : une sorte de grille hautement pixélisée. Plusieurs étapes de traitement sur Photoshop ont été nécessaires pour découvrir l'image encodée, devenue soudain parfaitement nette grâce à nos filtres informatiques : un petit E.T. à grosse tête et regard noir en amande, pointant le doigt comme s'il toquait à une vitre[5]. S'agirait-il d'une relance à l'amiable de nos interlocuteurs, après le silence opposé à leur réponse de Chibolton ? Faut-il considérer de tels échanges comme une amorce de dialogue entre nos deux technologies, pour ne pas dire nos deux sensibilités ? Il n'est pas exclu que certaines parcelles de culture soient devenues des champs de conscience.

*

N'en déplaise aux ufologues et aux sceptiques, ces *crop circles* écrits à l'encre de nos blés, comme aurait pu le chanter Francis Cabrel, ne sont pas tous nécessairement imputables à des intelligences extraterrestres ou aux prouesses d'artistes facétieux. Plusieurs exemples suggèrent que la pensée humaine pourrait, elle aussi, en créer à

distance. Le 27 juillet 1999, sur le tumulus anglais de Sibury Hill (Wiltshire), onze chercheurs japonais se mirent en méditation pour créer mentalement un agroglyphe en rapport avec la culture de leur pays. Le lendemain, à un kilomètre de là, on découvrit un *crop* représentant un origami, tradition nippone consistant à figurer un animal ou un objet en pliant du papier. Le 1er août 2005, une équipe néerlandaise, rassemblée dans un pub de Cherhill, se concentra quant à elle sur une photo de la frise de l'église St Peter de Marlborough pour en « imprimer » l'image dans un champ voisin. Deux jours plus tard, sans trace quelconque d'intervention humaine, une diagonale de six croix représentant exactement le motif « projeté » apparaissait dans les blés voisins de Savernake[6].

Cela dit, les ufologues purs et durs n'ont pas manqué de faire remarquer, face à la possible origine psychokinésique[7] de tels phénomènes, que des « créateurs » de l'espace avaient très bien pu capter les images mentales émises par ces groupes de méditation, et les leur « servir » aimablement dans un décor champêtre. Même réflexion à propos de ces cropophiles français qui, au bout d'une semaine de recherches incessantes dans la région de Stonehenge – pourtant réputée comme la plus « productive » au monde –, se plaignaient de n'être tombés sur aucun phénomène agrographique et qui, quelques minutes après le décollage de leur avion, découvrirent par les hublots un champ de figures géométriques encadrant… le dessin d'une fleur de lys[8]. Cadeau d'adieu en forme de clin d'œil, ou signature inconsciente de leur psychisme ?

Il est un cas, en revanche, où l'on est certain que l'imagination créatrice n'a point cheminé par nos ondes cérébrales. En 1991, à Grasdorf (Allemagne), des scientifiques ont mesuré dans un *crop circle* de six mille mètres carrés des radiations cent fois plus fortes qu'alentour, tandis que leurs détecteurs de métaux s'affolaient[9]. À cinquante centimètres de profondeur, ils ont découvert à égale distance trois disques de cinq kilos : l'un en or, l'autre en argent, le troisième en bronze. Sur chacun étaient gravées, à l'identique, les figures géométriques complexes que les tiges de blé couchées formaient à la surface[10]. Le dessin dans le champ était-il une « émanation » du motif représenté sur les disques ? On peut se demander également depuis quand ces trésors archéologiques, dont la datation n'a pas été publiée, se trouvaient dans la terre, et si l'agroglyphe avait pour « objectif » de permettre leur découverte… La télévision allemande préféra, on s'en doute, l'hypothèse du canular. Dans ce cas, s'agissant d'une blague à plus de 500 000 €, vu le cours des métaux précieux, son auteur ne pouvait être qu'un millionnaire à l'esprit aussi désintéressé que tortueux. Quoi qu'il en soit, l'Institut fédéral allemand pour la recherche des matériaux a établi, par examen spectographique, qu'il s'agissait de « conglomérats de pépites obtenus par chauffage intense dans un environnement à faible gravité ».

*

D'origine extraterrestre ou non, tous ces phénomènes ont tellement frappé les consciences que des guérisons inexpliquées ont été signalées au cœur des *crop circles.* L'Américain Freddy Silva, auteur et conférencier spécialiste du sujet, raconte l'histoire d'une cancéreuse que l'hôpital avait renvoyée mourir chez elle, suite à l'échec du protocole de chimiothérapie. Un voisin compatissant lui donna des graines « miraculeuses » pour soulager ses douleurs. Dès qu'elle les absorba, elle cessa de souffrir et, à la stupeur de ses médecins, vécut une rémission qu'ils jugeaient totalement inconcevable. Mais c'était une catholique rigoureuse et, lorsque son voisin finit par lui avouer que les graines qu'elle consommait chaque jour provenaient en fait d'un *crop circle*, elle cessa de les prendre, préférant mourir que de devoir sa guérison à de la « sorcellerie ». Le cancer reprit aussitôt sa progression et elle mourut[11].

Impossible de savoir si cette dame avait bénéficié d'un simple effet placebo, ou bien d'une réinformation cellulaire opérée par l'énergie qui imprégnait le décor de l'agroglyphe – réinformation nécessitant, comme le souligne Freddy Silva, qu'« on soit partenaire du processus ». Mentionnons toutefois une découverte capitale, encore plus censurée que les prodiges technico-spirituels à l'œuvre ci-dessus. Elle a été publiée par Francine Blake, universitaire franco-canadienne spécialisée dans la symbolique et le rayonnement de ces figures agraires qu'elle étudie depuis trente ans. Des gouttes d'eau prélevées dans plusieurs *crop circles*, explique-t-elle, ont été congelées en laboratoire et observées au microscope. Les chercheurs ont alors constaté que les molécules d'eau *avaient pris la forme exacte du dessin où elles avaient séjourné*[12].

On aimerait bien savoir si, composé d'eau à plus de 60 %, le corps des êtres humains qui ont passé la nuit dans ces cercles de culture a pu connaître le même genre de transmutation graphique. S'agirait-il alors, si l'on va jusqu'au bout de cette hypothèse de science-fiction, d'une modification des cellules par biorésonance, d'un genre de thérapie moléculaire à titre gracieux, ou bien d'un simple marquage hydraulique – version écolo de l'implant découvert chez certaines personnes disant avoir été enlevées par des ovnis ?

Le cropologue Freddy Silva a publié certaines données aussi troublantes que ses conclusions[13]. Il n'hésite pas à

déclarer que les *crops* – du moins ceux qu'il estime « authentiques » – sont des structures vivantes : comme les arbres et les temples sacrés, ils posséderaient un champ d'énergie mesurable se manifestant de différentes façons, par des ondes radiales et concentriques, par leur géométrie entrant en résonance avec celle de notre ADN, par les interactions avec l'eau environnante… Toujours est-il qu'ils apparaissent chaque fois près d'une source ou au-dessus d'une nappe phréatique importante. Des photos à infrarouge ont montré les millions de litres d'eau déplacés par la formation de ces œuvres graphiques. Et des tests en aveugle ont établi que, dans les dessins difficilement imputables à la main-d'œuvre humaine, l'eau était 136 fois plus dynamisée que dans les échantillons témoins.

D'autre part, l'électroencéphalogramme révèle chez les personnes placées à l'intérieur de ces cercles une augmentation de l'activité électrique du cerveau droit, identique à celle qui est mesurée quand on se trouve dans une cathédrale gothique ou sous un dolmen.

« Les *crops* peuvent partager des données avec les personnes qui interagissent avec eux », en déduit l'auteur de *Secrets in the Fields.* Autre interaction encore plus intrigante : en 1999, des chercheurs ont découvert que lorsque nos données génétiques sont modifiées, comme au cours d'un cancer, un simple atome de rhuténium, placé aux deux extrémités d'un court brin d'ADN, entraîne une résonance avec la cellule malade, ce qui aboutit à la correction de l'ADN déformé[14]. « Quelques heures après cette découverte, rapporte Silva, un *crop circle* est apparu dans un champ, avec un brin court d'ADN et deux grands atomes à chaque extrémité, comme pour valider cette découverte scientifique. Ces nouveaux temples auraient-ils pour vocation d'encoder nos idées dans notre biosphère ? »

*

Bienveillance thérapeutique, expériences sur cobayes humains, manipulations génétiques… Les intentions prêtées aux extraterrestres, pour autant qu'ils soient à l'origine de tous les phénomènes que nous venons d'évoquer, sont aussi fluctuantes qu'ambiguës. Une chose est certaine : s'ils avaient souhaité nous détruire, nous ne serions plus là. Mais veulent-ils nous protéger contre nous-mêmes ou simplement préserver notre planète face à nos capacités de destruction ? Se contentent-ils de nous observer, en nous testant ponctuellement pour voir si nous sommes prêts, comme le suggère la réponse de Chibolton, à assimiler leur existence et à entamer des pourparlers ? À moins qu'ils nous estiment si arriérés, toxiques et butés que notre Terre ne représenterait pour eux qu'une plaque tournante, une boîte postale, un support pour communiquer au moyen de leur graphisme agricole avec d'autres civilisations de l'espace… Hypothèse vexante émise jadis par Rémy Chauvin, l'un des premiers biologistes à s'être penchés sur le sujet[15]. Ce spécialiste mondial des abeilles et des fourmis concédait néanmoins que les cercles de culture pouvaient être, de la part de nos éventuels « visiteurs », une ultime tentative pour nous permettre d'évoluer en reprenant conscience du lien psychosomatique entre notre organisme et les sols que nous polluons.

Toujours est-il que nos supposés « correspondants » de l'espace nous ont adressé, semble-t-il, suffisamment de témoignages, d'avertissements, de preuves concrètes quant à leur pouvoir d'entraide et de nuisance pour que la balle soit dans notre camp. Une simple étude de leurs interventions les plus spectaculaires et les plus alarmantes permet de cibler leur principale source d'inquiétude : le danger nucléaire, qu'il soit militaire ou civil.

17

INTELLIGENCE HOSTILE OU PROTECTRICE ?

Commençons par ce que les historiens ont baptisé « la bataille de Los Angeles ». La nuit du 24 février 1942, les batteries antiaériennes tirèrent plus de mille quatre cents obus en direction d'un gros ovni survolant lentement la ville à basse altitude. Insensible aux projectiles, l'engin parcourut trente kilomètres en une demi-heure, de Santa Monica à Long Beach, puis disparut sous les yeux de milliers de témoins à une vitesse sidérante, laissant place à la désinformation.

Certains rapports d'état-major, passant l'ovni sous silence, mentionnèrent la présence de trois avions japonais, d'autres en comptèrent dix, quinze, cinquante ; d'autres encore évoquèrent un simple ballon météo[16]. En fait, le suréclairage des projecteurs de la défense antiaérienne et la fumée des canons fournissaient l'illusion de ce que les militaires avaient envie – ou ordre – de voir : tout plutôt que cet aéronef circulaire et sans ailes observé par les civils *avant* et *après* les tirs d'obus.

La vérité, si l'on en croit le rapport final officiel de l'armée américaine[17], déclassifié en 1983 et consultable à la NARA (National Archives and Records Administration), la vérité est que les radars avaient détecté *une seule cible* aérienne non identifiée. Quels que soient les mensonges improvisés pour noyer le poisson volant, un engin inconnu avait surplombé à son gré cette nuit-là, en prenant tout son temps et sans pouvoir être intercepté ni abattu, les usines d'aviation militaire du secteur côtier de Santa Monica, où l'on construisait en toute discrétion des prototypes de bombardiers adaptés à la future force nucléaire.

Et ce n'était qu'un premier repérage. En cet hiver 1942, la faisabilité de la bombe atomique venait d'être annoncée au président Roosevelt, qui avait mis sur pied dans la plus grande opacité le projet Manhattan. Dès lors, les trois bases ultrasecrètes où l'on concevait l'arme suprême et stockait le plutonium (Los Alamos, Oak Ridge, Hanford) furent régulièrement survolées – pour ne pas dire surveillées – par des escadrilles de soucoupes volantes. Et cela s'intensifia avec l'explosion test de Trinity, surnom de la première bombe atomique, le 16 juillet 1945 à Alamogordo (Nouveau-Mexique).

Alors, pendant deux ans, au cœur même de leurs structures militaires, les États-Unis vont tout mettre en œuvre pour que personne n'associe le programme nucléaire clandestin avec les phénomènes aériens d'origine inconnue qui accompagnent sa réalisation. Mais, suite à la vague d'ovnis sans précédent du mois de juin 1947, tandis que l'Union soviétique achève la mise au point de sa propre bombe A (qu'elle fera exploser deux ans plus tard), un mémorandum du général Twining, patron de l'AMC (agence de recherche scientifique de l'US Air Force), confirme que « ces phénomènes sont une réalité et non des visions ou des inventions[18] ». Le Dr Vannevar Bush, patron d'un groupe d'études secret concurrent de celui du général Twining, arrive à la même conclusion : « Il existe une corrélation indiscutable entre le nucléaire et les apparitions d'engins non identifiés[19]. »

Entre 1947 et 1952, trente-sept observations d'ovnis seront consignées au-dessus des bases de recherche atomique où s'élabore désormais la future arme thermonucléaire, la bombe H, riposte des États-Unis à l'Union soviétique qui ne lui a pas laissé le monopole de la bombe A. Quant à la célèbre affaire Roswell (2 juillet 1947) – présumé crash de soucoupe avec récupération de cadavres aliens ou, version officielle, chute accidentelle d'un ballon météo –, un fait est certain : le Roswell Army Air Field, au-dessus duquel se multiplient les observations d'ovnis depuis un mois, abrite à l'époque l'unique escadrille de bombardiers atomiques du monde : le 509th Bomb Group[20].

Mais le plus impressionnant est à venir. Le 15 septembre 1964, à la base militaire de Vandenberg (Californie),

le lieutenant Robert Jacobs, en charge de l'instrumentation photo-optique, filme le lancement d'une fusée Atlas F, porteuse d'une ogive nucléaire factice, et transfère le film au laboratoire de développement. Il n'a rien signalé de spécial, durant le tournage : il a placé sa caméra dans l'axe demandé, et il protège ses yeux. Mais, lorsque le film est projeté, les militaires découvrent avec stupeur que, quelques minutes après le décollage, un ovni apparaît dans le ciel et tire à quatre reprises sur l'ogive, au moyen d'un rayon lumineux. Trucage ajouté au développement par des plaisantins de l'US Air Force, ou première preuve visuelle d'un acte de « guerre préventive » contre l'arme nucléaire ?

Le lieutenant Jacobs a observé le silence pendant dix-huit ans, avant de violer le secret-défense au terme de sa carrière militaire, en 1982. Son récit est corroboré par le major Mannsmann, retraité lui aussi, qui analysa en 1964, image par image, le film projeté à la base aérienne de Vandenberg : « L'histoire racontée par Jacobs est authentique. Après coup, je regrette de n'avoir pu visionner le film plus de trois fois. Deux agents du gouvernement ont confisqué la pellicule et l'ont emportée dans un attaché-case. J'ai reçu l'ordre de considérer cet incident comme top secret[21]. »

Phénomène isolé ? Pas du tout. Le 16 mars 1967, sur la base aérienne de Malmstrom, dans le Montana, les gardes observent d'étranges lumières zigzaguant dans le ciel. En dehors de la base, des témoins civils aperçoivent clairement plusieurs ovnis. Au même instant, des problèmes techniques surviennent sur l'un des silos : huit missiles nucléaires intercontinentaux se retrouvent subitement hors service. Du jamais-vu ! Tandis que les signaux d'alerte clignotent sur les tableaux de contrôle autour de l'inscription *Out of order*, un commando de sécurité, à l'extérieur, se retrouve « légèrement blessé par l'approche d'un ovni rougeoyant en forme de soucoupe ». Déclarations démenties par la suite, et retirées du rapport d'incident. Mais le lieutenant Robert Salas, en service sur le site, a pour sa part maintenu et publié un témoignage d'une précision rare, que le recul a rendu plus catégorique encore : « J'ai toujours eu l'impression que cet objet nous avait envoyé une sorte de message au sujet de nos armes nucléaires. Le public a le droit de savoir. Il est temps de dire qu'une partie de nos missiles intercontinentaux ont été rendus hors service pendant que des ovnis étaient observés dans les parages par des témoins on ne peut plus crédibles[22]. »

Quel est le verdict de l'US Air Force, après enquête ? « C'est une surtension d'environ 10 volts dans le coupleur logique qui a fait tomber en panne le réseau électrique, amenant les missiles du site à se diagnostiquer inaptes au lancement. » D'accord, mais quelle est la cause de cette surtension dans un réseau qu'on imagine sous haute surveillance, sachant que le coupleur est *justement destiné* à protéger ledit réseau contre la surtension ? Pas de réponse de l'Air Force.

Entre le 27 octobre et le 11 novembre 1975, la base de Malmstrom sera de nouveau survolée par des « contrôleurs aériens », comme les surnommait en privé le général Twining. Le 7 novembre 1975, par exemple, un « disque brillant aussi grand qu'un terrain de football » est observé par de nombreux témoins, tandis que se modifient de manière aberrante les paramètres de guidage d'un escadron de missiles nucléaires intercontinentaux Minuteman. Le commandement militaire ne parle pas de surtension, cette fois. Il envoie deux avions intercepteurs F-106 à la poursuite de l'ovni, dont la présence est confirmée sur les radars, mais qui leur échappe par une brutale accélération.

Le 27 septembre 2010, à la conférence de presse du National Press Club à Washington, retransmise par la chaîne CNN, sept officiers retraités de l'US Air Force ont fait un point complet sur des dizaines de désactivations de missiles nucléaires par ondes électromagnétiques émanant d'ovnis, assorties d'observations fugaces de silhouettes évoquant les « petits gris » des films de science-fiction. « À titre personnel, je pense qu'ils ne sont pas de la planète Terre », a conclu le lieutenant Salas, dont le rapport sur l'incident de 1967 à la base de Malmstrom avait ouvert une brèche dans laquelle se sont engouffrés beaucoup d'autres militaires[23], malgré les tentatives d'intimidation, la peur du ridicule, et l'ordonnance militaire de 1953 punissant de dix ans d'emprisonnement et de 10 000 $ d'amende la « divulgation non autorisée d'une observation d'ovni[24] ».

Ovni, vraiment ? Abordons une hypothèse longtemps taboue et qu'on nous ressert avec insistance ces derniers temps : l'origine terrestre de ces engins issus d'une technologie qui aurait été élaborée par le III^{e} Reich en collaboration avec des aliens sympathisants – des « verts-de-gris », en quelque sorte. Technologie qui aurait été développée aux États-Unis après la défaite de l'Allemagne grâce à l'opération Paperclip, visant à exfiltrer et recruter mille cinq cents savants nazis dont profitèrent la NASA (conquête de la Lune supervisée par Wernher von Braun), les industries alimentaire (stérilisation du beurre et des jus de fruits), textile (collants antiglisse) et pharmaceutique (thermomètre auriculaire), ainsi que plusieurs programmes confidentiels défense. L'URSS mena dans le même temps une opération similaire, sous le nom de code Osoaviakhim. Ce recyclage des scientifiques de l'Allemagne hitlérienne aurait inclus, pour certains lanceurs d'alerte, le savoir de civilisations étrangères à notre planète.

Depuis une dizaine d'années, plusieurs livres de personnalités marquantes ont remis au goût du jour cette théorie, notamment ceux de l'ancien ministre de la Défense du Canada, Paul Hellyer (1923-2021). Celui-ci confirmait officiellement l'existence des extraterrestres et leur collaboration de longue date avec divers gouvernements de la planète – collaboration dangereuse lorsqu'elle touchait au domaine militaire, disait-il, mais souhaitable en ce qui concerne la lutte contre les dérèglements climatiques, pour mettre fin à notre dépendance aux combustibles fossiles[25].

Autres ouvrages réactivant le sujet, ceux de l'ingénieur en aéronautique William Mills Tompkins (1923-2017)[26]. Très atypique, celui-là. Dès l'âge de 9 ans, il est repéré par le contre-espionnage américain parce qu'il construit et vend des maquettes de navires militaires tellement réalistes, tellement fidèles qu'elles dévoilent des éléments secret-défense. De par son sens aigu de l'observation, son intuition et ses compétences techniques, il est nommé à 17 ans commandant de la base navale de North Island. Puis, quand les États-Unis entrent en guerre, on le charge d'analyser les informations recueillies par les espions américains infiltrés dans les programmes de recherche nazis, notamment ceux qui touchent à l'antigravité. Le voilà qui, à 20 ans, retransmet aux entreprises et laboratoires américains le fruit de ses décryptages, pour leur permettre de développer des technologies analogues. Ce surdoué, qui a déclaré dans ses trois tomes de mémoires avoir travaillé lui-même en partenariat avec des collègues d'autres planètes, fut-il réellement, comme il l'affirme dans son *coming out* à l'âge de 92 ans, un concepteur d'ovnis *made in USA* ? Sur le site officiel du musée de la Maquette de la marine américaine, où une page lui est consacrée, on le voit en tout état de cause poser devant deux prototypes de vaisseaux intersidéraux qu'il aurait conçus dans les années 2000 et 2010.

Tout cela est détaillé dans l'enquête critique que vient de publier Charles-Maxence Layet, journaliste scientifique, directeur de la revue *Orbs* et ex-attaché parlementaire, qui fut durant quatorze ans le bras droit de l'eurodéputée écologiste Michèle Rivasi. Proche de l'astrophysicien Jacques Vallée (conseiller scientifique de Steven Spielberg pour son film *Rencontres du 3e type*), Layet nous explique finement, tout en désamorçant complotite aiguë, hystérie collective et mythomanies individuelles, combien les ovnis participent, volontairement ou non, aux enjeux de l'écosystème, de la diplomatie et de la coopération internationale[27].

Le physicien Philippe Guillemant et l'historien Éric Zurcher étudient quant à eux, dans un livre tout aussi saisissant, des dizaines d'observations où les engins passent d'un instant à l'autre de l'état solide à l'état lumineux, de la dimension visuelle à l'invisibilité. Si leur détection par radar n'est pas systématique, c'est que « l'ovni peut régler sa densité tout en restant parfaitement libéré de la gravité de l'espace-temps », note Guillemant, qui y voit l'indice que « l'information de l'objet fait essentiellement partie du futur[28] ».

Conclusion ? Si les ovnis sont pilotés par une intelligence artificielle, comme l'hypothèse en a été émise pour la première fois en 2010[29], si les petits ou les grands « gris » que les témoins décrivent lors de rencontres du troisième type sont des robots androïdes, alors cela irait dans le sens des « informations » reçues par le groupe d'enquêteurs sous hypnose de Matthieu Monade : nos « visiteurs » pourraient être des « post-humains » venus du futur prendre soin de ce que nous étions, jadis, sur une planète encore viable[30]… D'où l'obsession manifeste que leur déclenchent nos armes atomiques.

De ce point de vue, l'une des démonstrations de force les plus impressionnantes est celle qu'ont relatée deux pilotes français dans le rapport Cometa, publié en 1999 sous l'égide de l'Institut des hautes études de défense nationale. Le 7 mars 1977, le commandant d'escadron Hervé Giraud et son navigateur, le capitaine Jean-Paul Abraham, sont en mission « exercice bombardement » à bord d'un Mirage IV porteur d'une bombe nucléaire. Il est 20 h 30. Ils se trouvent à la verticale de Chaumont, volant à une altitude de 9 750 mètres et à une vitesse de 1 000 kilomètres à l'heure, lorsqu'une lueur intense arrive soudain derrière eux, grossissant à vue d'œil. Ce n'est pas un avion, ce n'est pas un missile. Pilote et navigateur voient la même chose : un objet sans contour descriptible, nimbé d'une lueur sphérique blanche, intense mais non aveuglante. Crispé sur les commandes, Giraud récupère son sang-froid. Il amorce brusquement un virage à droite. L'objet lumineux l'imite aussitôt, littéralement collé à sa trajectoire. « Ça dure quarante secondes ! Puis je ralentis mon virage, et ce truc part à une vitesse inouïe[31]. »

Le Mirage reprend alors son cap vers la base de Luxeuil. Mais, trente secondes plus tard, le « truc » est de retour. « Il nous refait le même cinéma, poursuit Giraud. Et là, il arrive très près. J'ai une impression de forme et de masse imposante, beaucoup plus grosse que mon Mirage. Je renverse légèrement, et la lumière repart vers l'ouest en produisant une espèce de traînée, avec une accélération phénoménale. » Vitesse largement supersonique, sans que le moindre bang trouble le sommeil de la région survolée.

Trente-cinq ans après les faits, les deux pilotes se retrouvent dans une émission de la chaîne M6 pour faire le point sur cette incroyable rencontre[32].

— Ne peut-il s'agir d'un phénomène naturel ? leur demande l'intervieweur.

— Non, répond Hervé Giraud, devenu colonel. Les phénomènes naturels ne suivent pas un avion de chasse dans un virage à 180°, et par deux fois ! En plus, cette chose volait à plus de 6 000 km/h, avec des accélérations de 20 à 30 g.

Sachant que, soumis à une force de 14 g, un corps humain se disloque au bout de quelques secondes, il y a en effet un souci. En admettant qu'une intelligence soit aux commandes de cet engin lumineux, sur place ou à distance, quelle intention peut-on lui prêter ?

— À aucun moment, souligne le capitaine Abraham, la « présence » n'a paru hostile, mais sans cesser de manifester avec insistance sa suprématie technologique.

Sous-entendu : si je le voulais, rien ne m'empêcherait de te détruire. Ou de neutraliser la bombe nucléaire que tu serais susceptible de lâcher.

Le Royaume-Uni, lui aussi, a connu ce type de harcèlement ufologique, mais en version nettement plus *hard*. Entre le 27 et le 30 décembre 1980, les bases de Bentwaters et Woodbridge, dans le Suffolk, ont été attaquées par un ovni qui « tirait des rayons en direction du sol », comme on peut le lire dans le rapport du commandant de la base de Woodbridge, le lieutenant-colonel Charles Halt. Lequel précisa que la cible de ces rayons était un bunker, en dehors de sa juridiction. Et de conclure que c'était « grâce à cette agression extraterrestre » qu'il avait découvert que les États-Unis stockaient, en secret, des ogives nucléaires dans la partie américaine de la base anglaise qu'il dirigeait. Des ogives destinées à repousser l'Armée rouge si elle envahissait l'Allemagne de l'Ouest.

*

À maintes reprises, des ovnis semblent ainsi avoir joué tantôt les foudres de guerre, tantôt les gardiens de la paix. Situation confirmée en juillet 2023 par une audition de témoins sous serment devant le Congrès des États-Unis. La terminologie a changé, on ne parle plus d'UFO (*Unidentified Flying Object*, d'où nous avons tiré l'acronyme « ovni »), mais d'UAP (*Unidentified Anomalous Phenomena*, que nous traduisons par « pan »), et le discours officiel, comme le ton des commentateurs, n'a plus rien à voir avec la distance narquoise et science-fictive qui était de mise jusqu'alors.

Le Capitole est sous le choc. Ryan Graves, ancien pilote de chasse de l'US Navy, y relate entre autres les divers incidents survenus sur la base militaire de Vandenberg en 2003. D'abord, un grand cube de 90 mètres de côté a surgi pour survoler lentement le site pendant près d'une minute, avant de s'éloigner à une vitesse fulgurante. Puis de plus petits engins, au comportement agressif, ont foncé vers les agents de sécurité, déviant leur trajectoire *in extremis* et disparaissant tout aussi rapidement.

Le commandant d'escadron David Fravor, lui, raconte ses cinq minutes d'observation rapprochée, depuis le cockpit de son avion de chasse, d'un engin sans ailes qu'il appelle « tic-tac », distant de huit cents mètres. Quand le représentant démocrate Jared Moskowitz lui demande : « Avez-vous vu un joint, un rivet, une section ? », l'officier répond : « Il était blanc, lisse et sans fenêtre, comme vous pouvez le constater sur la vidéo qui est disponible. Conscient de notre présence, il avait un taux d'accélération élevé, passant d'un vol stationnaire à notre propre vitesse en un rien de temps, et se déplaçait selon des lois inconnues de la physique. Nous n'avons rien qui puisse s'arrêter en plein vol et repartir dans l'autre sens, rien qui puisse descendre de l'espace, rester trois heures et remonter[33]. »

Dans la suite de cette audition hallucinante, le Congrès des États-Unis prend acte que de nombreux crashs d'ovnis ont eu lieu, grâce auxquels l'armée a récupéré des corps qui ont été autopsiés. « S'agissait-il d'éléments biologiques humains ou non humains ? » s'enquiert la représentante républicaine de Caroline du Sud, Nancy Mace. « Non humains », répond sereinement David Grush, ancien officier de renseignement du Pentagone, qui évoque le « terrorisme administratif » qui a souvent décidé l'élimination de personnes souhaitant divulguer cette réalité. Il précise en outre que le gouvernement américain est en contact avec les extraterrestres depuis… les années 1930. Et ce festival de révélations à tomber par terre dure deux heures et demie[34].

Une autre séance d'audition publique, encore plus explosive, a été organisée à Washington par la Chambre des représentants, le 13 novembre 2024. Entre autres scoops, le contre-amiral Tim Gallaudet y évoque le danger croissant des « objets submersibles non identifiés » pour la sécurité maritime, tandis que Luis Elizondo, ancien officier du contre-espionnage, révèle que « l'entreprise de défense Lockheed Martin était en train de transférer une technologie non humaine à Bigelow Aerospace avant que cette opération ne soit arrêtée par la CIA[35] ».

Toujours sous serment, Elizondo confirme lui aussi que, depuis bien longtemps, les États-Unis (ainsi que leurs adversaires…) sont en possession de cadavres extraterrestres[36]. Il ne précise pas leur âge, mais les commentateurs ne manquent pas d'évoquer le sujet sulfureux des corps momifiés de Nazca.

Un an auparavant, en effet, le 7 novembre 2023, au Congrès de la République du Mexique, l'anthropologue Roger Zuniga (université d'Ica) a présenté son rapport tomographique sur ces momies non identifiées découvertes en 2017, au Pérou, par des pilleurs de tombes. Sosies de l'E.T. de Spielberg, baptisés Maria, Wawita, Victoria, Albert et j'en passe, il s'agirait de vingt dépouilles humanoïdes à trois doigts et crâne oblong, mesurant de dix-neuf à quatre-vingt-dix centimètres, datées entre 7000 et 750 ans, dont certains abdomens comporteraient « des œufs renfermant de la matière organique ». Des chercheurs de l'université nationale de Lima ont confirmé, de leur côté, que les plaques métalliques trouvées dans les thorax de ces momies étaient composées d'osmium, l'un des métaux les plus rares et les plus chers, utilisé dans l'aérospatiale et les télécommunications de pointe. Faut-il y voir le génial bricolage hors de prix d'une bande d'Indiana Jones masos (la vente directe de ces plaques d'osmium leur aurait rapporté mille fois plus que la commercialisation de leurs vidéos…), ou bien de réelles traces de réparations chirurgicales antédiluviennes, ou bien encore l'implantation savante de transmetteurs permettant à ces éventuels aliens de rester en connexion intergalactique avec leurs congénères ? Cette dernière suggestion semble avoir la faveur de Thierry Jamin, l'explorateur français supervisant ces découvertes et leur divulgation[37].

*

Sous cette avalanche de révélations d'autant plus extravagantes qu'elles s'effectuent dans des contextes aussi sérieux, et tandis que des milliers d'ovnis plus ou moins crédibles saturent le ciel et la Toile aux quatre coins du monde, la question est toujours la même : quelles sont les intentions des extraterrestres, s'ils existent, ou de ceux qui se présentent comme tels ? Espionner nos avancées technologiques, étudier les faiblesses de notre arsenal nucléaire, le neutraliser pour éviter des catastrophes susceptibles de nous anéantir – ou de causer de graves préjudices à une planète qu'ils souhaiteraient conserver en bon état pour leur usage personnel ?

Concernant le nucléaire civil, on se souvient du survol des centrales françaises et belges à plus de trente reprises, fin 2014 et début 2015 ; un survol imputé à des « drones » dont aucun système de surveillance n'aurait détecté l'approche, et qu'il aurait été impossible d'intercepter, officiellement. Des drones qualifiés sur BFMTV de « terroristes » par Bruno Comby, ingénieur en génie nucléaire, les soupçonnant de « cartographier les centrales afin de préparer un attentat, non pas sur les réacteurs, mais sur les transformateurs, ce qui provoquerait un clash électrique aux conséquences désastreuses sur l'économie[38] ». Autre son de cloche très différent, deux mois et demi plus tard : le directeur de la centrale nucléaire du Blayais, survolée le 13 octobre 2014, tient à rassurer la presse. « Ici, on n'a pas vu de drones, déclare-t-il au journal *Sud Ouest.* On a vu un ovni, et il n'y a eu aucun impact sur la sécurité de nos sites[39]. »

Le Pentagone, lui, se montrera moins optimiste en divulguant, fin 2024, un rapport alarmiste sur le « danger des pans survolant des sites de sécurité nationale[40] ». Danger, vraiment ? Ou indice de vigilance accrue au service de notre survie ? La centrale du Blayais avait connu en 2014 plusieurs incidents et erreurs graves, comme la détection tardive d'un robinet « inétanche » sur un circuit de sauvegarde et les « traces de contamination externe au niveau du visage d'un intervenant ». Cette centrale n'étant pas concernée par la fermeture de réacteurs prévue dans la loi de transition énergétique, on en vient à se demander si les ovnis, non contents de montrer qu'ils désapprouvent nos armes nucléaires, ne souhaiteraient pas attirer notre attention sur les failles sécuritaires et les dangers potentiels de nos installations civiles.

À Tchernobyl, en 1986, les apparitions d'engins mystérieux signalés par de nombreux témoins, un mois avant l'explosion de la centrale, furent classées sans suite. En revanche, on eut beaucoup de mal à cacher à la population la présence, le jour de la catastrophe, d'un très gros ovni qui, d'après une centaine de survivants, « resta six heures en sustentation au-dessus du quatrième générateur de la centrale[41] ». Celui-là même qui, suite à une erreur humaine, fut détruit par de la vapeur surchauffée. Si l'explosion avait été totale, les 180 tonnes d'uranium enrichi dans le réacteur auraient rayé de la carte la moitié de l'Europe. Des extraterrestres, comme l'ont affirmé certains, ont-ils contribué à réduire la catastrophe à un « simple » souffle thermique ?

Une découverte totalement inexplicable a été effectuée par l'équipe du Pr Georges Lochak. Cet éminent physicien français, président de la Fondation Louis-de-Broglie, est l'un des experts qui ont le plus étudié l'origine, la nature, le déroulement et les conséquences de l'explosion de Tchernobyl. Le rapport d'expertise qu'il a publié avec ses collègues russes révèle l'impensable *disparition* à 90 % des 180 tonnes d'uranium[42]. Mais pas seulement. Dans un ouvrage collectif de vulgarisation[43], Lochak précise : « Ce que l'on sait, même si cela n'a jamais été

dévoilé au grand jour, c'est que des transmutations se sont produites au sein du réacteur au moment de l'accident. Par exemple, on y a trouvé une dizaine de tonnes d'aluminium, métal qui est totalement étranger à la construction d'un réacteur. »

Des transmutations ? Comme au temps des alchimistes, quand Nicolas Flamel et ses émules tentaient de changer le plomb en or… Rappelons qu'il est rigoureusement impossible, en physique, d'obtenir de l'aluminium à partir d'uranium enrichi. Et que jamais l'on ne trouve d'aluminium dans une centrale nucléaire. Que s'est-il passé, alors ?

Le technicien Mikhaïl Varitsky, témoin oculaire, a déclaré dans le journal *Pravda* : « Quand mon équipe et moi sommes arrivés sur les lieux de l'explosion, nous avons vu une boule de feu de six à huit mètres de diamètre qui évoluait lentement dans le ciel. Deux rayons de lumière pourpre s'allongèrent vers le réacteur. Tout cela dura environ trois minutes. Ensuite, les lumières de l'objet s'éteignirent, et il s'éloigna en direction du nord-ouest[44]. » Que faut-il comprendre ? Qu'un ovni, au moyen d'un « rayon pourpre », aurait transformé l'uranium en alu ? « Cela a probablement empêché l'apocalypse nucléaire », conclut le reporter du plus grand journal russe.

Et puis, il y eut Fukushima, en mars 2011. Rebelote : un hélicoptère de la télévision japonaise filma un ovni en vol stationnaire au-dessus de la centrale, durant la catastrophe qui faillit détruire le Japon. Compte tenu de la quantité de combustible nucléaire présent dans le réacteur, l'accident de Fukushima aurait dû être trois cents fois plus dévastateur que celui de Tchernobyl. Tous les experts s'accordent à dire que 99 % des conséquences logiques de cette tragédie n'ont pas eu lieu.

Et donc ? A-t-on retrouvé dans le réacteur, là encore, de l'aluminium à la place de l'uranium ? Aucune réponse officielle du Japon. C'est le ministère de la Défense chinois qui, dans un souci de déstabilisation cordiale, a mis en ligne sur Internet les vidéos de l'ovni salvateur. Le gouvernement japonais a rétorqué alors que « ce n'était pas forcément un ovni ». La piste d'un dirigeable a été évoquée. Même celle d'un TGV, soulevé de ses rails par le tsunami. Quand on regarde les images sur YouTube ou Dailymotion, ce n'est pas vraiment flagrant.

*

S'il semble bien que les « peuples des étoiles » (ou des post-humains du futur venus sauvegarder notre présent…) prennent à cœur nos périls nucléaires, notre spiritualité ne paraît pas non plus les laisser indifférents. Là encore, c'est un militaire, le contre-amiral Gilles Pinon, qui jeta la première pierre dans le jardin sacré. Nommé en 1980 à la tête d'une commission d'enquête sur les interventions extraterrestres par Robert Galley – seul ministre français de la Défense à avoir manifesté publiquement son vif intérêt pour les ovnis –, cet officier déborda le cadre des opérations aériennes classiques pour se pencher sur les manifestations de la Vierge Marie. D'après lui, les célèbres apparitions de Fatima, au Portugal, sont « la plus grande opération de communication extraterrestre des temps modernes », pour reprendre le sous-titre d'un de ses livres[45].

Son enquête s'appuie à la fois sur l'ambiguïté des faits et la psychologie supposée des aliens. En substance : comment s'adresser en 1917 à notre espèce qui se croit seule dans le cosmos, sinon en lui empruntant ses références religieuses pour tester ses réactions, la préparer aux contacts futurs avec des créatures célestes qui ne seraient pas forcément des anges ? Principaux arguments de l'amiral : l'incroyable tambouille vaticane autour des « trois secrets » à géométrie variable, les manipulations successives des petits voyants portugais[46] par l'Église, leurs descriptions et dessins initiaux d'une « Sainte Vierge » en minijupe métallique digne d'un film de science-fiction, l'extraordinaire « danse » du soleil qui, sous forme de disque, fonce brusquement vers une foule de soixante-dix mille personnes, préfigurant les actuels shows d'ovnis saturant le Net…

Mais nous entrons là dans le domaine sensible des interprétations ésotériques, et le propos de ce livre est de se concentrer sur les faits. « Je crois ce que je vois », affirmait saint Thomas. Encore faudrait-il être sûr que tout ce qui est visible existe. Et si « l'essentiel est invisible pour les yeux », comme l'écrivait Saint-Exupéry, cela ne nous dispense pas de toujours affûter notre regard. Dans le chapitre qui va suivre, ce sera plus que jamais conseillé.

1. *Journal du Dimanche*, 26 janvier 2023.
2. *Science et avenir*, 29 août 2018.
3. On ne vous demande pas d'y croire, « Patrice Marty : les *crop-circles* », YouTube, 30 août 2024.
4. www.lecosmographe.com
5. *Ibid.*
6. Dr Jean-Jacques Charbonier, *Les Pouvoirs cachés de l'invisible*, Guy Trédaniel, 2024.
7. Psychokinésie : faculté d'influencer les objets physiques ou les événements par des processus mentaux.
8. Gaia, « Dans les coulisses avec Freddy Silva », YouTube, 18 août 2021.
9. http://mmmgroup.altervista.org/e-platesincrop.html
10. https://area51blog.wordpress.com
11. « Sacred Space and the Healing Power of Resonance », YouTube, 15 mars 2022.
12. Francine Blake, *Les Symboles des crop circles*, Epistemea, 2015.
13. Freddy Silva, *Secrets in the Fields*, Hampton Roads, 2010.
14. Communiqué de presse Inserm, « Vers de nouveaux médicaments antitumoraux ? », 26 mai 2016.
15. Rémy Chauvin, *La Fonction psy*, Robert Laffont, 1991.
16. *Los Angeles Times*, 26 février 1942.
17. « History of the 4th AA Command, Western Defense Command », dans *The Army Air Forces in World War II.*
18. Mémorandum du 23 septembre 1947 adressé par le général Twining au général Schulgen, commandant l'AAF (Army Air Forces).
19. Fabrice Bonvin, *Ovnis – les agents du changement*, JMG, 2005.
20. Donald A. Johnson, « Do Nuclear Facilities Attract UFOs ? », www.cufon.org
21. Major Florenz Mansmann, www.ufohastings.com
22. Donald A. Johnson, « Do Nuclear Facilities Attract UFOs ? », article cité.
23. Le 19 octobre 2021, au siège du même Press Club de Washington, une nouvelle conférence d'anciens officiers de l'US Air Force confirmera et actualisera les divulgations sur ce type de phénomènes.
24. Ordonnance JANAP (Joint Army Navy Air Force Publication) n° 146, 1953.
25. Paul Hellyer, *Soyons conscients des manipulations de l'élite mondiale… et des options pour nous en libérer*, Ariane, 2018.
26. William Mills Tompkins, *Selected by Extraterrestrials*, Create Space Independent, 2015, 2016, 2017 (trois volumes).
27. Charles-Maxence Layet, *Le Printemps des ovnis*, First, 2025.
28. Philippe Guillemant et Éric Zurcher, *Hyperphysique des ovnis*, JMG, 2025.
29. Jean Goupil, *Les Ovnis, une intelligence artificielle*, JMG, 2010.
30. matthieumonade.com/collectif-osol.fr
31. Rapport Cometa, www.cnes-geipan.fr
32. *Enquêtes extraordinaires*, réalisé par Natacha Calestrémé et Stéphane Allix, *op. cit.*
33. Audition publique devant le Congrès des États-Unis, 26 juillet 2024, YouTube.
34. *Le Point*, 27 juillet 2023.
35. Eric Burlison, représentant républicain du Missouri, cité par *Paris-Match*, 14 novembre 2024.
36. Audition publique devant le Congrès des États-Unis, 13 novembre 2024, YouTube.
37. Thierry Jamin, *Les Momies non humaines de Nazca*, Atlantes, 2020.
38. BFMTV, 3 novembre 2014.
39. *Sud Ouest*, 21 janvier 2015.
40. BFMTV, 15 novembre 2024.
41. *Pravda*, 14 septembre 2002.
42. D. Filippov, G. Lochak, A. Rukhadze et L. Urutskoiev, « Une nouvelle hypothèse sur l'origine de la catastrophe de Tchernobyl », 2003, www. lochak.com
43. Guillaume Grandazzi, Galia Ackerman, Frédérick Lemarchand, *Les Silences de Tchernobyl. L'avenir contaminé*, Autrement, 2006.
44. *Pravda*, 16 décembre 2002.
45. Gilles Pinon, *Le « Miracle » de Fatima*, Interkeltia, 2010.
46. Trois enfants bergers : Lucie Dos Santos, Jacinta et Francisco Marto.

18

L’INTELLIGENCE MIRACULEUSE

« Les miracles, disait saint Augustin, ne sont pas en contradiction avec les lois de la nature, mais avec ce que nous savons de ces lois. » De fait, les phénomènes inexpliqués me paraissent moins destinés à stimuler la foi qu’à enrichir nos connaissances. On m’objectera avec justesse que l’un n’empêche pas l’autre. À condition toutefois de préserver le discernement.

Qu’est-ce qui, au-delà des événements observés, différencie une manifestation divine d’une mise en scène extraterrestre, diabolique ou purement humaine ? Les enquêteurs les plus pointilleux en ce domaine, François Brune[1], René Laurentin[2] et Joachim Bouflet[3], s’accordent sur un point : c’est à ses fruits qu’on juge l’arbre. Le phénomène, aussi extraordinaire soit-il, ne vaut que par le climat qu’il crée et l’enseignement qu’on en tire. Lorsque le sensationnel sans lendemain, le vide spirituel et le malaise prévalent sur la signification, les conséquences heureuses et l’état de grâce, alors le miracle se dissout dans les pièges du prodige.

Sans revenir sur les nombreux exemples que j’ai étudiés dans *L’Insolence des miracles*, je me concentrerai ici sur deux cas à l’opposé l’un de l’autre, défiant notre intelligence par des preuves irrecevables et pourtant bien réelles. D’un côté, le plus spectaculaire, le plus incongru des événements qui soit, tant par sa brutalité que par son absence totale de sens, si ce n’est une ironie cruelle. De l’autre, le plus doux d’entre tous, dont la révélation, l’ampleur, la portée du message se sont étalées sur cinq siècles, au rythme des inventions scientifiques qui ont permis peu à peu de décrypter une image totalement inexplicable : un logiciel *vivant* apparu au XVIe siècle.

Commençons par ce que les Espagnols ont baptisé « le miracle des miracles » : l’aventure survenue à Miguel Juan Pellicer. Que nous en dit l’intelligence artificielle ? Rien. Quand je demande à ChatGPT : « Raconte l’histoire d’un amputé qui retrouve sa jambe », elle nous sert une fiction tartouille où un nommé Luc, unijambiste lassé de sa prothèse, découvre un parchemin magique dont les incantations font repousser le membre, et il en est bien content. Moralité : « Même dans les moments les plus sombres, l’espoir et la détermination peuvent conduire à des miracles inattendus. »

Rien à voir avec l’événement historique parfaitement documenté qui a échappé à notre IA, ou bien qu’elle garde pour elle. Le voici : en août 1637, à Calanda (Bas-Aragon), la jambe droite de ce paysan de 20 ans se retrouve broyée par une roue de charrette. À l’hôpital de Valence, les médecins ne peuvent rien pour lui, et l’envoient au Saint Hôpital royal de Saragosse pour qu’on sectionne le membre rongé par la gangrène. Célébrité locale de la chirurgie, le Dr Juan de Estanga ampute Miguel, à la mi-octobre, « quatre doigts en dessous de la rotule ». Et, comme il est d’usage à l’époque, on enterre la jambe coupée dans le cimetière de l’hôpital, en prévision de la résurrection des corps annoncée par la Bible.

Durant plus de deux ans, l’amputé va vivre de son moignon, muni d’un permis de mendier qui l’autorise à solliciter la charité sur le parvis de l’église Notre-Dame-du-Pilier, à Saragosse. D’une piété nourrie de superstition, il sait gré à la Vierge de l’avoir gardé en vie, la supplie de réduire ses souffrances, et passe son temps à oindre son moignon avec l’huile sacrée des lampes de l’église, malgré l’opposition de son chirurgien, pour qui cela ne peut que retarder la cicatrisation. Sur le conseil des prêtres et grâce à leur intercession, il finit par retourner vivre à Calanda, dans la maison de ses parents, d’où il s’était enfui quelques mois avant son accident.

C’est là que, le 29 mars 1640, à 22 heures, tandis qu’il dort, sa mère a la surprise de voir *deux pieds* dépasser du manteau qui lui sert de couverture. Sa jambe a repoussé ! Spontanément ! Ou plutôt elle est revenue se coller, par miracle, au moignon. Car c’est bien la sienne. Elle n’est plus broyée ni gangrenée, mais elle comporte, outre le

sillon rouge de l'amputation qui désormais fait office de « joint », toutes les cicatrices antérieures du jeune homme : entailles dues à la roue de charrette, fracture du tibia, extraction d'un kyste, morsure d'un chien, griffures d'une plante épineuse… Problème : cette jambe-là est enterrée, depuis deux ans et demi, à cent kilomètres de là. Selon toute vraisemblance, pourrie et dévorée par les vers[4].

D'une main tremblante, la senora Pellicer secoue son fils. Il dort d'un sommeil très profond, comme en état de léthargie. Quand il finit par émerger et qu'il découvre son « remembrement », sa première réaction, étrangement, est de demander pardon à ses parents d'avoir fui la maison trois ans plus tôt. Comme si, face à l'évidence du miracle, il devait se mettre séance tenante en conformité morale avec la réparation corporelle que le Ciel lui octroie.

Le lendemain, le phénomène est constaté par le juge de Calanda, Martin Corellano, ainsi que par un notaire, des médecins et des représentants de l'Église, qui en dressent procès-verbal. On rouvre alors la fosse où a été inhumé le membre coupé. Elle est vide[5].

Pas à pas, les médecins vont suivre et consigner par écrit la récupération physique de Miguel, très progressive. « Le processus clinique est exactement celui qui, de nos jours, succède à la greffe d'un membre, résume l'historien Joachim Bouflet. Au terme d'une enquête extrêmement rigoureuse, que surveille l'omniprésente Inquisition, prompte à débusquer faux mystiques et illuminés de tout poil, la sentence déclarant miraculeuse la restitution de la jambe de Miguel Juan Pellicer est rendue le 27 avril 1641[6]. » Dans la foulée, si j'ose dire, le roi Philippe IV invite l'ex-mendiant à la Cour, et baise en public sa divine jambe droite.

Comment expliquer de façon rationnelle cette affaire insensée ? Le plus simple est de soupçonner de mensonge pur et simple les protagonistes, les témoins, les médecins, les chirurgiens, les enquêteurs, les juges et les dignitaires de l'Église. Ça fait beaucoup de monde. Peut-on imaginer de faux documents, dépositions, certificats médicaux créés de toutes pièces, après coup, par un plaisantin de génie ? Il eût fallu les intégrer à la fois dans les archives de l'hôpital, du tribunal, du palais royal et de l'archevêché de Saragosse, sans compter celles du Vatican. Et puis les conséquences immédiates du prodige, tant sur le plan médical qu'à l'échelle du royaume d'Espagne, ne peuvent être mises en doute.

Non, les historiens sont formels, ils ont une traçabilité parfaite du double événement : l'amputation de la jambe de Pellicer et sa réapparition publique deux ans et demi plus tard. La seule personne qui s'est efforcée de prouver le contraire, en 2000, est un chimiste de l'université de Pavie, Luigi Garlaschelli, déboulonneur de phénomènes inexplicables durant ses loisirs[7]. Son unique argument : la moralité douteuse de Pellicer, qui fait de lui un simulateur « évident ». Il n'a jamais été amputé, voilà tout. L'hypothèse retenue est donc celle d'un sosie. On a les preuves écrites qu'un Miguel Pellicer a été amputé, et qu'un Miguel Pellicer a retrouvé sa jambe. Aurait-on, en achetant la complicité des parents et des chirurgiens, maquillé un alter ego avec les cicatrices anciennes de Miguel et celle relevant de la « désamputation » ?

Ça ne tient guère debout, admettons-le. Jamais un paysan illettré n'aurait pu monter tout seul une telle arnaque, destinée à rouler dans la farine les plus hautes autorités médicales, juridiques et ecclésiastiques. Et quel profit a-t-il retiré de la situation ? Aucun, bien au contraire. Nécessiteux professionnel bénéficiant d'un permis de mendier délivré par les municipalités de Saragosse et Calanda, Miguel – ou celui qui se fait passer pour lui – perd, en « retrouvant » sa jambe, sa seule source de revenus : le moignon qu'il exhibait sur le parvis des églises à la sortie de la messe. Tout d'abord exploité sans contrepartie financière comme allumeur de lampes à Notre-Dame-du-Pilier, il repartira ensuite sur les routes en tant que mendiant illégal, la disparition de son infirmité ayant entraîné l'annulation de son permis.

Il faudrait donc, si l'on s'en tient à la thèse du prof de chimie, soupçonner l'Église d'avoir voulu *fabriquer* un miracle de toutes pièces – ce qui n'est vraiment pas le contexte de l'époque. Et même, si tel était le cas, le choix du casting paraîtrait vraiment curieux. À la lecture des archives, il est clair que le nouveau Miguel version bipède n'est pas vraiment net – en tout cas, on le juge indigne de la grâce qu'il a reçue. Le vice-roi de Majorque, notamment, dans une lettre aux chanoines de Notre-Dame-du-Pilier, reproche au miraculé ses « légèretés », et recommande qu'il soit placé sous la surveillance d'un tuteur.

Alors, substitution de personne abracadabrante, ou prodige absurde et sans lendemain ? Si c'est une manœuvre de propagande ecclésiastique, pourquoi n'a-t-elle débouché sur rien ? Et si miracle il y a, que veut-il nous dire ? Ses conséquences sont à peu près nulles, son empreinte totalement absente de la mémoire collective, et son message, comme le sous-entend Bouflet, tout à fait indéchiffrable. D'où l'hypothèse, émise par certains théologiens, d'une ruse du diable caricaturant les grâces divines.

Durant les sept années qui lui restent à vivre sur ses deux jambes, on décrira Miguel comme un vague pèlerin partagé entre la volonté de rendre grâce à la Vierge et de se cacher des hommes. Depuis que la sentence de 1641 a

fait de lui un miracle ambulant doublé d'un mendiant hors la loi, il fuit la curiosité publique et la ferveur excessive des foules. Il sait que l'Inquisition le surveille, s'assurant qu'il n'utilise pas cette publicité divine pour jouer au prophète, à l'Élu du Ciel qu'on idolâtre… Le genre d'hérétique qu'il convient alors de brûler, après lui avoir fait avouer, sous la torture, que c'était auprès de Satan qu'il avait signé le bon de restitution de sa jambe en échange de son âme.

Miguel Juan Pellicer mourra avec piété et discrétion en 1647. Jamais il ne fera jamais l'objet d'une quelconque procédure en béatification, ce qui aurait nécessité son exhumation et la description de l'état de sa dépouille. On ne sait donc pas si la réédition de sa jambe droite s'est comportée normalement en se décomposant comme la gauche, ou si son caractère surnaturel s'est conservé dans la tombe.

Ce qu'on retiendra de ce phénomène, en admettant qu'il soit aussi authentique que les archives qui l'attestent, c'est sa dissemblance avec les dossiers médicaux beaucoup plus récents de Thérèse Rouchel, Jeanne Fretel et Vittorio Michelli. Chez ces trois miraculés officiels de Lourdes, des chirurgiens décrivent en 1903, 1948 et 1968 des régénérations instantanées de tissus, d'organes et d'os. La jambe de Miguel, elle, si l'on s'en tient aux observations consignées par ses médecins et ses juges, ne s'est pas régénérée : elle s'est pour ainsi dire, et au sens propre, *réincarnée*.

Qu'en est-il aujourd'hui ? En dehors de très rares théologiens qui valident l'intervention de la Vierge Marie ou du Malin dans ce « jeu de jambes », seuls des neuroscientifiques et des physiciens quantiques seraient à même de justifier, en théorie, une telle « repousse à l'identique ». Leurs hypothèses ? Sillon de Rolando gouvernant dans le cerveau la représentation mentale du corps, communication à distance entre les noyaux d'ADN, mémoire génétique alimentant les cellules souches ramenées à l'état de construction embryonnaire, accélération locale du temps, téléportation quantique[8]… Il est clair que, depuis les intuitions et découvertes de chercheurs comme Einstein, Niels Bohr, Régis Dutheil, Jean Charon, Alain Aspect ou Cleve Backster, l'équivalent laïc du « merveilleux chrétien » s'est délocalisé dans la science. Cette même science qui a permis d'éclairer les mystères de l'image la plus incroyable du monde, celle de Notre-Dame de Guadalupe.

*

Cette fois, ChatGPT est au courant. Du moins, quand je lui demande ce qu'elle sait des yeux de cette Vierge sur tissu, l'IA me rapporte, avec les précautions d'usage destinées à ne pas heurter les non-croyants, une infime partie des découvertes effectuées par des sommités de l'ophtalmologie :

> « Ses pupilles présentent des distorsions, proportions et reflets semblables à celles d'un œil humain réel. Ces détails précis ont surpris les chercheurs, car une telle minutie dans une peinture du XVI^e^ siècle semble presque impossible à reproduire, surtout sur une toile aussi rudimentaire. »

Sauf que ce n'est pas une peinture. Le prix Nobel de chimie Richard Kuhn l'a établi en 1936 : aucun trait de pinceau, aucun craquelé, et les pigments composant les couleurs ne sont pas de nature minérale, ni végétale, ni animale. Conclusions confirmées par toutes les expertises ultérieures.

Pour résumer l'enquête que je lui consacre dans *L'Insolence des miracles*, cette image est apparue en 1531, devant l'évêque de Mexico, sur la tunique d'un indien aztèque, Cuauhtlatoatzin, rebaptisé Juan Diego par les colons espagnols. Ce genre de tunique en fibre d'agave, appelée « tilma », tombe normalement en poussière au bout d'une vingtaine d'années. Elle est en parfait état de conservation depuis près de cinq siècles. Vingt millions de pèlerins défilent devant elle chaque année à la basilique de Guadalupe, et elle a fait l'objet des études scientifiques les plus poussées. Aucune n'a jamais pu définir la nature ni l'origine de l'image. Concrètement, il s'agit d'une impression recto-verso sans apprêt, ce qui déjà paraît irréalisable sur une étoffe aussi grossièrement tissée.

Quant à ses yeux, comme l'a esquissé ChatGPT, ils présentent les caractéristiques d'un organe vivant. En 1956, l'ophtalmologue Javier Toruella Bueno va jusqu'à écrire dans son rapport que « l'œil réagit » : la pupille se ferme quand il approche une lumière de l'étoffe et se dilate à nouveau quand il l'éloigne[9]. La même année, on trouve dans son regard plusieurs reflets de silhouettes et de visages, qui semblent être ceux des *témoins de l'apparition* : l'évêque de Mexico et son entourage. Phénomène formellement attesté par de nombreux ophtalmos, notamment des incroyants, et par des appareils qu'utilise la NASA pour traiter les photos transmises par satellites.

Quant au Pr Juan Homero Hernandez Illescas, docteur en astronomie, il découvre en 1969, cartographies et calculs à l'appui, que les étoiles « décoratives » figurant sur le manteau de cette Vierge reproduisent, en fait, l'exact emplacement des constellations au-dessus de Mexico le 12 décembre 1531 à 10 h 26, au moment où

l'image s'est formée en public sur la tunique[10]. Mais cet astronome est par ailleurs médecin. Le 9 mai 1990, il réceptionne à l'hôpital un jeune homme qui s'est jeté du haut d'un immeuble sous les yeux de sa mère. Fracture gravissime à la base du crâne, rupture de la colonne vertébrale : c'est la paralysie assurée et la mort à très brève échéance. Pour ménager la maman, Illescas lui conseille de se rendre à la basilique de Guadalupe, les prières à Juan Diego étant réputées efficaces dans les cas désespérés. Elle y court. À la stupeur générale, le jeune homme se retrouve en parfaite santé physique et mentale, sans la moindre séquelle. C'est ce miracle, analysé à la télévision par le Pr Illescas[11], qui sera retenu pour la canonisation de l'Indien aztèque par Jean-Paul II en 2002.

Dernière découverte en date : le mathématicien Fernando Ojeda démontre en 2020 que la disposition des étoiles et des fleurs, sur le manteau de la Vierge, est une sorte de partition musicale. Une fois déchiffrée, elle révèle une mélodie à l'harmonie parfaite, qu'a enregistrée l'Orchestre symphonique de Vienne[12].

En conclusion, si le sens et l'« utilité » du retour miraculeux de la jambe de Miguel Pellicer nous échappent, l'apparition en 1531 de cette Vierge sur textile a non seulement permis des découvertes majeures aux scientifiques des siècles futurs, mais, sur le moment, elle a empêché un génocide. Face aux exactions des colons, les Aztèques étaient au bord d'une révolte que les Espagnols auraient réprimée dans un bain de sang. Le fait que la Sainte Vierge ait choisi un Indien comme porte-parole (et porte-image) auprès de son clergé eut, dans les deux camps, une répercussion considérable. Le pape Paul III décréta dans une bulle, en 1537, que « les Indiens du Mexique avaient une âme ». Tuer un Aztèque devenait donc, désormais, un péché.

Les Indiens, de leur côté, furent bouleversés par ce que leur disait l'image : le manteau de cette Vierge, par ailleurs conforme à celui d'une jeune Juive du Ier siècle, est en effet orné de broderies fleuries représentant des symboles aztèques. Lesquels traduisent, dans un langage inaccessible aux Espagnols, le message d'amour et d'intercession pacifique associé pour les catholiques à la personne de Marie – cette apparition sur tissu est totalement bilingue. Inutile d'ajouter que les nombreuses guérisons inexplicables qu'on lui attribue chaque année perpétuent et alimentent son rayonnement.

*

Comment réagir quand on a vécu dans sa chair un miracle ? Doit-on se contenter de la gratitude qu'il inspire, de la foi qu'il nourrit, des études qu'on lui consacre, ou bien se mettre au service du phénomène dans l'espoir qu'il se répande? Les faits que je vais relater à présent me semblent poser une question cruciale et qui a rarement été abordée : les miraculés peuvent-ils accomplir à leur tour des miracles – ou, du moins, en être les intermédiaires privilégiés ? C'est arrivé à certains des guéris officiels de Lourdes qui, malgré les témoignages de leurs obligés, se sont toujours abstenus d'en faire état. Mais, outre ces diplômés du sanctuaire pyrénéen dont je respecterai le silence, j'ai rencontré trois personnes dont les dons curatifs, déclenchés par leur propre guérison, sont attestés par les nombreux malades qui en ont bénéficié.

Catherine Martin, tout d'abord. Privée de l'usage de ses jambes à 17 ans suite à une chute lors d'une compétition, cette ancienne danseuse raconte en toute simplicité comment le défunt Padre Pio lui est apparu une nuit, en mars 1984, afin de réparer sa colonne vertébrale – phénomène que les médecins ont jugé impossible tout en le constatant par écrit. Au terme de l'enseignement spirituel qu'il lui a délivré ensuite, le capucin des Pouilles lui a « légué » ses stigmates et son pouvoir de guérison[13]. Elle est aujourd'hui autrice, organisatrice de conférences et thérapeute, avec une efficacité à la hauteur de sa discrétion.

Nettement plus exubérante est la Libanaise Nohad El-Chami, une mère de douze enfants paralysée, suite à un AVC, par une artériosclérose incurable au niveau du cou. Le 22 janvier 1993, cette femme de caractère s'adresse à Charbel Makhlouf, un obscur ermite du XIXe siècle devenu, au fil des milliers de miracles qu'on lui attribue depuis sa mort, le saint patron du Liban. « Je ne vous dicte pas ma volonté, dit-elle, mais si vous désirez me guérir, faites-le, sinon laissez-moi mourir. » À 2 heures du matin, une lumière intense envahit sa chambre. Devant elle se tient une silhouette aveuglante, qui lui dit : « Je suis le père Charbel, je vais t'opérer. » Deux mains se posent alors sur son cou, au niveau des artères bouchées. Elle sent une violente douleur, puis plus rien. Lorsqu'elle se réveille, à peine a-t-elle le temps de se remémorer ce rêve étrange qu'elle s'aperçoit, au premier mouvement, qu'elle n'est plus paralysée. Elle se lève, incrédule, marche sans aucune gêne jusqu'à un miroir où elle découvre, de part et d'autre de sa glotte, deux cicatrices de douze centimètres.

Le cas est parfaitement documenté, authentifié, jugé inexplicable par les médecins, au niveau des examens cliniques, des résultats d'analyse et du matériel employé : l'apprenti chirurgien de l'au-delà a en effet utilisé, pour suturer les incisions, des fils de soie qui non seulement se sont révélés d'origine inconnue, mais possèdent *trois extrémités*.

« Je vous souhaite, madame Nohad, une longue vie de santé et de vigueur pour continuer votre mission voulue par Dieu depuis votre rétablissement », lui écrit le cardinal Bechara Boutros El-Rahi, patriarche de l'Église maronite, témoin non seulement du miracle dont a bénéficié la Libanaise, mais des centaines d'autres qui se sont produits par son truchement[14]. Je me contenterai de citer, parmi les plus marquants, la guérison éclair d'une présentatrice vedette de la télévision libanaise devenue totalement aphone : la très sceptique Hiam Abou Chedid consacra une émission entière à Nohad, qui lui avait rendu sa voix par une simple imposition des mains. Et la rémission totale d'Alice Sabti, hospitalisée pour une leucémie, qui vit apparaître saint Charbel lui disant : « Je veux te guérir et je vais t'envoyer Nohad El-Chami. » Le lendemain, la susdite, qui avait reçu en rêve le nom de cette inconnue et l'adresse de son hôpital, lui apporta de l'huile du monastère de saint Charbel et la leucémie disparut. Celle qui est ainsi devenue son ambassadrice itinérante, pour ne pas dire sa fondée de pouvoirs, est par ailleurs marraine de quatre cent cinquante enfants, tous nés de femmes déclarées stériles qui étaient venues lui faire une demande de grossesse.

En juin 2023, je suis en pleine rédaction du chapitre de *L'Insolence des miracles* où j'évoque l'infatigable Nohad, lorsque je dois m'interrompre pour me rendre au Festival du livre de Nice. Là, entre deux séances de dédicace, je me retrouve en train de raconter ces prodiges à une journaliste de radio, alors qu'elle m'interroge sur mon roman *La Vie absolue* et que je ne parle jamais d'un livre en cours d'écriture. Je ne sais pourquoi les exploits de cette Libanaise de 86 ans me sont montés aux lèvres de manière impérieuse, au détour d'une phrase, mais l'intervieweuse n'a pas l'air étonnée. Elle acquiesce même avec un petit sourire entendu, m'encourageant à continuer par des plissements de paupières, comme si elle était parfaitement au courant des faits et gestes de cette miraculée thaumaturge dont, à l'époque, quasiment personne en France ne connaît l'existence.

À la fin de l'enregistrement, Virginie Rouquette me dit qu'elle est ravie que j'aie ainsi bifurqué sur l'histoire de Nohad, car elle se trouve elle-même dans une situation analogue. Et elle me raconte ce qui lui est arrivé, oubliant l'écrivain suivant qui patiente à l'entrée du studio.

En mai 2017, s'inquiétant de distinguer de moins en moins les couleurs, cette jeune mère de famille va consulter son ophtalmo à Béziers, lequel lui découvre une pathologie irréversible et incurable : une membrane épirétinienne qui, ne pouvant qu'épaissir, la rendra aveugle à court terme. Diagnostic confirmé par le spécialiste de l'hôpital parisien des Quinze-Vingts chez qui il l'envoie. Résignée à perdre la vue, la Biterroise ne demande qu'une chose : avoir le temps de contempler les prémices de l'adolescence sur le visage de ses deux enfants. Mais l'évolution inexorable de sa maladie les rend de plus en plus flous, décolorés, inexpressifs. En elle s'affrontent le déni et la fatalité, tandis qu'elle s'accroche à l'instant présent dans l'angoisse des lendemains.

Deux ans plus tard, la vue de plus en plus réduite, elle se rend à Rocamadour, ce sanctuaire éminemment touristique où, au XII^e^ siècle, une apparition de la Vierge Marie déclencha une série de guérisons miraculeuses interrompue par les guerres de Religion. La jeune femme n'est pas venue là en pèlerinage, mais à l'occasion d'un salon du livre où elle accompagne son fils Clovis qui, à 12 ans, vient de publier le premier tome d'une trilogie[15]. Le laissant à ses fans, elle décide soudain de grimper les deux cent seize marches qui mènent à la chapelle de la Vierge. Cette impulsion l'étonne : à l'époque, elle ne croit plus en rien, préférant décider que Dieu n'existe pas plutôt que de lui reprocher les douloureux cancers du père et du frère adorés qu'elle a récemment perdus.

La voilà devant la Vierge noire de Rocamadour. Cette petite effigie en noyer lui inspire aussitôt une émotion qui délite ses réticences. Mais la chapelle est pleine de gens qui se photographient, téléphonent, rudoient leurs gamins en train de se bagarrer dans les travées à coups de sabres lumineux *Starwars*. Elle repart dans un état bizarre, un sentiment de frustration mêlé à la sensation d'avoir « pris date », comme elle le dit. Elle achète à la boutique de souvenirs un fascicule intitulé *Les Miracles de Notre-Dame de Rocamadour au XII^e^ siècle*, rejoint sa famille et, rentrée chez elle, entreprend de donner une suite à cet ouvrage sous la forme d'une nouvelle. Ayant déjà écrit plusieurs histoires, elle se réfugie dans le cocon de la fiction : avec ses grosses lunettes, à la lueur d'un néon, elle s'efforce de rédiger *son* miracle. Elle se projette dans la chapelle, demande à Notre-Dame sa guérison, l'obtient, pose un ex-voto et publie un témoignage sur la grâce qu'elle a reçue. Point final.

Son texte achevé, elle retourne dans le sanctuaire du Lot. Cette fois, la chapelle est déserte. Plantée devant la petite Vierge noire de soixante-deux centimètres, elle lui récite ce qu'elle a écrit. Tout à coup, bouche bée, elle voit la statuette se mettre en mouvement et s'avancer vers elle. Elle se dit que cette hallucination ne peut traduire hélas qu'une accélération de sa maladie, une pression de la membrane qui distord le peu de vision qui lui reste. Mais la sculpture ne se contente pas de bouger. Virginie entend une voix claire et ferme lui dire comme dans son texte : « Je vais te guérir. Tu écriras un livre, tu feras poser un ex-voto, valider le miracle, et tu aideras les autres. »

Quand elle ressort, en état de choc, il lui semble que les couleurs sont plus vives, impression qui croît les jours suivants. À Béziers comme à Paris, ses ophtalmos, sidérés, confirment la disparition progressive de la membrane

épirétinienne, ce qui n'arrive jamais. Elle voit désormais comme avant, même mieux. Face à l'impossibilité scientifique d'un tel cas, l'un des spécialistes, avec son accord, transmet son dossier à Rome. Le Vatican, après examen, en confie le traitement au président du Comité médical international de Lourdes : aucune guérison miraculeuse n'ayant été signalée à Rocamadour depuis le XIIIe siècle, le site ne possède pas de structure d'étude adéquate. Mais, comme c'est le cas dans le sanctuaire de Lourdes (72 miracles homologués par l'Église sur 7 200 guérisons inexplicables attestées par la science), les autorités ecclésiastiques se révèlent encore plus circonspectes que les instances médicales. Confronté à la disparition surnaturelle de cette membrane, l'évêque du diocèse de Cahors, redoutant peut-être d'encourager une superstition idolâtre, préfère l'imputer au diable.

Indifférente à l'hostilité que déclenche la grâce qu'elle a reçue, Virginie Rouquette fait poser un ex-voto sur le mur de la chapelle, accomplit docilement toutes les démarches nécessaires à la prise en compte de son dossier par l'administration religieuse, et raconte son aventure dans un livre[16]. Quant à la quatrième demande qu'elle s'était vu signifier par la statue de la Vierge noire (« Tu aideras les autres »), elle s'emploie à la satisfaire au quotidien.

Cette dernière phase a commencé dès son retour de Rocamadour. Sa fille s'étant plainte d'une vive douleur au ventre, elle y posa machinalement sa main et, surprise, sentit une forte chaleur envahir sa paume. « Merci, maman, je n'ai plus mal », constata la petite Yseut en retournant jouer avec son frère. Ce genre d'amélioration se répéta sur d'autres personnes en souffrance, même à distance, et le bouche-à-oreille amplifia le phénomène. Depuis, en plus de ses activités professionnelles et domestiques, Virginie soulage bénévolement chaque jour une dizaine de malades par téléphone.

J'aurai confirmation, les mois suivants, de l'efficacité de ses prières thérapeutiques par divers témoignages, dont celui d'un médecin qui lui envoie des patients. Mais, sur le moment, en prenant congé de cette hyperactive au grand cœur, je ne retiens que l'humilité joyeuse de sa profession de foi : « Je ne fais pas de miracles, je suis juste un canal d'action pour Notre-Dame de Rocamadour. » Formulation similaire à celle employée par Nohad El-Chami pour décrire son rôle au service de saint Charbel.

*

Tandis que je remontais les allées du Festival de Nice pour regagner mon stand, j'entendis un jeune couple commenter une émission sur la Seconde Guerre mondiale, où l'on évoquait une bonne sœur bretonne qui se dédoublait pour aider la Résistance. Décidément… C'était comme si les personnages dont j'étais en train de raconter l'histoire débordaient de mon manuscrit. Était-ce une réponse aux doutes qui m'assaillaient dès que j'arrêtais d'écrire ? Une manière de me suggérer, peut-être, que l'énergie que je consacrais à ces grandes figures du miracle pouvait les attirer dans mon quotidien.

J'ignorais à quel point, une fois le livre publié, l'enchaînement des coïncidences allait me confirmer cette impression.

1. François Brune, *Dieu et Satan*, Oxus, 2004.
2. René Laurentin, *Multiplication des apparitions de la Vierge aujourd'hui. Est-ce elle ?*, Fayard, 1988.
3. Joachim Bouflet, *Une histoire des miracles*, Seuil, 2008.
4. André Deroo, *L'Homme à la jambe coupée*, Résiac, 1977 ; Vittorio Messori, *Le Miracle impensable*, Mame, 2000.
5. Acte public du notaire de Mazaléon, 5 avril 1640.
6. Joachim Bouflet, *Une histoire des miracles*, *op. cit*.
7. *Scienza & paranormale*, 2000.
8. Armando Pavese, *Guarigioni miracolose in tutte le religioni*, Piemme, 2005.
9. Francisco Anson, *Guadalupe : lo que dicen sus ojos*, Rialp, 1988.
10. Dr J.H. Hernandez Illescas et P. Mario Rojas, *Les estrellas del manto de la Virgen de Guadalupe*, Mendez Oteo, 1970.
11. *El Milagro de san Juan Diego* : vidéo de la chaîne EWTN, YouTube.
12. *Musique du manteau de Notre-Dame de Guadalupe*, YouTube.
13. Catherine Martin, *Être soi, source de joie*, Le Dauphin blanc, 2016.
14. P. Hanna Iskandar, *Nohad El-Chami. Et l'amour triompha*, préface du cardinal Bechara Boutros El-Rahi, patriarche de l'Église maronite, Brillantes, 2025.
15. Clovis Rebujent-Rouquette, *Dragons – La Quête de Loïc*, Book Envol, 2019.
16. Virginie Rouquette, *Notre-Dame de Rocamadour… et moi*, à paraître.

19

L’INTELLIGENCE DES SIGNES

Un an plus tard, le dimanche 26 mai 2024, je dédicace au Salon du livre de Vannes *L’Insolence des miracles*. Commence alors une avalanche de synchronicités. Cette combinaison de « hasards signifiants », comme la définissait Jung, survient alors que je viens tout juste d’entamer l’écriture de *L’Intelligence naturelle.*

Première lectrice du jour, une dame, la quarantaine élégante et simple, me fait signer son exemplaire gonflé de Post-it en me remerciant d’avoir consacré un long chapitre à mère Yvonne-Aimée de Jésus. Jusque-là, rien d’étonnant : son monastère de Malestroit, haut lieu de la Résistance bretonne, n’est distant que d’une trentaine de kilomètres.

— Mais c’est dommage, enchaîne-t-elle, vous ne parlez que des miracles qu’elle a faits de son vivant.

Mon stylo se fige au milieu de son prénom.

— Pourquoi ? Il y en a eu, depuis ?

— Plein. Le mien, par exemple.

Et elle me raconte le jour où, tout heureuse de sa grossesse qui se déroule au mieux, elle se rend au centre d’échographie. Le radiologue blêmit en regardant l’écran. Avec les ménagements d’usage, il lui fait constater les nombreuses malformations du fœtus. Il n’est pas viable et représente un vrai danger pour elle : l’avortement thérapeutique s’impose. Elle encaisse le choc, et s’entend répondre : « Non merci. Je préfère prier mère Yvonne-Aimée. »

La stupeur sur le visage du praticien lui fait prendre conscience de l’énormité qu’elle vient de proférer. Une sérénité aberrante l’a envahie, me dit-elle, une confiance impérieuse qu’elle ne s’explique pas. Elle est profondément croyante et révère la mystique locale, mais tout de même… Sortie du cabinet médical dans un état second, elle se rend à Malestroit sur la tombe de la résistante multidécorée qui, sa vie durant, prit sur elle les maladies des autres pour les « traiter » dans son organisme tandis qu’ils s’en trouvaient délivrés. Là, devant la dalle couverte de gravillons dont certains pèlerins repartent les poches pleines, elle fait fi du diagnostic en remerciant par avance la religieuse pour la venue au monde de son enfant en parfaite santé. Ce qui se produira cinq mois plus tard.

Épanouie, la maman retourne alors voir son radiologue. En découvrant le nouveau-né, il s’exclame, atterré : « Mais… ce n’est pas le même bébé ! » Ce à quoi elle répond avec un sourire suave : « Désolé, docteur, je n’ai pas changé de fœtus. »

Les lecteurs du Salon de Vannes s’exclament autour de nous, ébahis par ce qu’ils entendent. En ce qui me concerne, j’ai beau être rompu, depuis tant d’années de témoignages d’une telle force, aux phénomènes les plus inexplicables, je reste un peu sur la défensive, cette fois. L’histoire me semble trop belle pour être fausse, mais le naturel décalé avec lequel cette dame a relaté son histoire me donne la curieuse impression que ce n’est pas la sienne. Bien que m’efforçant toujours de concilier la foi et le doute méthodique, l’esprit critique et la faculté d’émerveillement, il m’est arrivé parfois de croire des gens qui, vérifications faites, s’étaient emparés du vécu d’autrui pour briller devant moi. Je remercie la dame pour cette belle confidence, et je continue ma journée de dédicaces.

Le lendemain, j’ai rendez-vous à Malestroit avec l’archiviste du monastère des augustines et le médecin qui étudia, sous l’angle scientifique, les miracles accomplis et subis par Yvonne-Aimée[1]. L’impressionnante sœur

Odile, 92 ans, bon pied, bon œil et mémoire tournant à plein régime, m'accueille avec le Dr Patrick Mahéo, jeune retraité à l'activité débordante, et nous nous asseyons autour d'un café que nous oublierons de boire. Tous deux continuent de travailler avec une passion rigoureuse sur le dossier de béatification de la résistante aux mille pouvoirs, toujours « bloqué » par le Vatican depuis que le cardinal Ottaviani, le 16 juin 1960, s'exclama en refermant le classeur de mille pages : « Trop de miracles ! »

Moi qui croyais posséder le sujet « à fond », j'en apprends des vertes et des bien mûres sur les adversaires de ce puits de grâces et de bonté qu'on persiste à empêcher d'être sainte pour excès de charisme. Et mes deux spécialistes me révèlent dans le détail certains des nombreux miracles qu'elle continue d'accomplir à titre posthume : sur une centaine de cas déclarés depuis 1951, trente-deux ont été authentifiés sur le plan médical.

Embarrassé par le doute qui me taraude, je leur relate le témoignage de ma lectrice de la veille. Ils me confirment la réalité des faits, mais précisent qu'ils sont en attente de documents complémentaires.

— Nous devons être extrêmement prudents, si nous voulons qu'un jour le Vatican débloque son dossier. Nous ne transmettons que des preuves irréfutables. Et Dieu sait que nous n'en manquons pas…

Durant trois heures, je vais revisiter grâce à eux la vie, l'œuvre et l'après-mort de cette Jeanne d'Arc des temps modernes, que certains dignitaires de l'Église auraient bien aimé brûler et dont ils s'efforcent toujours, à défaut, d'éteindre la mémoire. Mais le plus incroyable est à venir.

Le week-end suivant, je me rends au Festival du livre de ma ville natale où, l'année précédente, j'ai rencontré la journaliste miraculée de Rocamadour. Le samedi après-midi, sur mon stand, je suis en pleine discussion avec Charly Poletti, mon instituteur de CE1, le tout premier lecteur de mes fictions de 1967 que j'ai le bonheur de retrouver inchangé chaque année, lorsque je reconnais tout à coup dans la file d'attente une jeune femme que je n'ai pas revue depuis huit ans. Je les présente, trop content de ce trait d'union inattendu entre l'école primaire et la faculté des lettres. D'origine libanaise, Mariane B. avait consacré à mes livres sa thèse de doctorat. J'avais assisté à sa soutenance, en 2016. Depuis, je n'avais plus eu de nouvelles, et voilà qu'elle me tend *L'Insolence des miracles* avec un petit sourire entendu, comme si nous nous étions parlé la veille. Abasourdi, je l'entends alors me raconter *la même histoire*, quasiment mot pour mot, que j'ai entendue à Vannes six jours plus tôt. L'échographie, les malformations gravissimes, le refus de l'interruption médicale de grossesse, la naissance de son enfant en parfaite santé, la réaction du radiologue… Seule variante : ce n'est pas mère Yvonne-Aimée qu'elle a priée, c'est Charbel Makhlouf, le saint patron de son Liban natal.

Le cœur serré, je lui relate alors l'incroyable coïncidence de ces miracles identiques accomplis par les deux thaumaturges qui voisinent dans mon livre. Elle semble émerveillée, mais pas vraiment surprise. La réalité s'accorde aux vibrations de nos écrits ; c'était l'un des axes de sa thèse, me rappelle-t-elle. Qu'ils soient nés ou non de mon imagination, mes personnages se rappellent à mon bon souvenir en m'envoyant des signes de reconnaissance. J'ai beau le vivre si souvent, j'ai toujours un peu de mal à l'admettre lorsque je l'entends dans la bouche d'autrui.

Mais bon. Ce moment de grâce suspendue où mon instit nonagénaire partage les confidences de ma thésarde miraculée, ce moment où le premier témoin de mes écrits constate des phénomènes qui semblent en être un prolongement, je ne le vis pas comme un retour à mon point de départ. Je me sens au contraire propulsé dans une direction inconnue par une sorte de GPS fripon. Nos livres tissent-ils à notre insu la trame de notre destin ?

Ce surgissement de saint Charbel à Nice m'a ramené brutalement au mardi précédent. Après mon rendez-vous à Malestroit, j'étais allé découvrir Sainte-Anne-d'Auray, seul lieu au monde où apparut la mère de la Vierge, en 1623. Au terme de ma visite au sanctuaire jouxtant le mémorial des Bretons morts pour la France, j'étais entré m'abriter d'une averse dans la boutique d'objets pieux face à la basilique. Et là, surprise : à l'enseigne « La Médaille d'Anne », il n'y avait que du Charbel. Icônes, bougies, statues, coussins, tee-shirts, fioles d'huile de son monastère d'Annaya… Désarçonné, je demande au vendeur de souvenirs ce que le saint libanais « fait là ». Content que je l'aie identifié, il me répond en toute simplicité que, gravement handicapé d'une jambe, il s'est rendu le mois dernier au sanctuaire d'Annaya, où il a rencontré Nohad El-Chami – depuis 1999, à la demande de son guérisseur d'outre-tombe, elle y anime le 22 de chaque mois un pèlerinage thérapeutique drainant des milliers de personnes. Le marchand de médailles me dit qu'il a recouvré sur place l'usage soudain de sa jambe, d'où son importation dans le Morbihan de toute la « panoplie de secours » du saint libanais.

*

Sans s'ingénier à voir des signes partout, il est difficile de fermer les yeux devant une telle insistance… Ma libraire parisienne – originaire de Beyrouth, comme elle me l'avait appris le jour où j'étais venu en dédicace dans

son minuscule palais des livres de la rue Valentin-Hauÿ – m'avait prévenu, avec un petit sourire où la spiritualité se teintait d'espièglerie : « Maintenant que vous l'avez remis à l'ordre du jour, Charbel ne vous lâchera plus… »

Quatre mois plus tard, en pleine guerre entre Israël et le Liban, je reçois un appel de Geneviève Delpech. La médium m'annonce qu'elle a eu la visite nocturne d'Yvonne-Aimée, ce qui n'est pas inhabituel depuis que je m'intéresse à l'héroïne bretonne. Mais, cette fois, apparition onirique ou spectrale, l'augustine était accompagnée, dit-elle, d'un inconnu à la barbe blanche, les yeux baissés sous sa capuche. Aussitôt, je lui transmets par WhatsApp un portrait de saint Charbel.

— Oui, oui, c'est lui ! Il m'a dicté mentalement un texte, lettre par lettre, je crois que c'est de l'arabe, je n'en sais rien, je te l'envoie.

Sitôt reçues, je transfère les deux pages de notes à ma libraire, qui les montre à sa famille libanaise : personne ne comprend. Ça ressemble vaguement à un dialecte du Moyen-Orient, oui, mais tellement archaïque… En désespoir de cause, conscient de l'ironie de la situation, je demande à ChatGPT, dont j'ai tant moqué les lacunes, ce que veut dire « *Albi am yedma min choufi hal harb am tjemma ardna wladna* ». Réponse immédiate :

« Mon cœur saigne en voyant cette guerre qui rassemble sur notre terre nos enfants (ou nos êtres chers). »

La suite du message ainsi traduit énonce que la lumière du Christ ne s'éteint jamais, que la prière est plus puissante que toutes les armes et que lui-même, feu Charbel, se démène pour que la paix revienne au Liban et dans tout le Moyen-Orient. Commentaire de l'IA :

« Ce texte en arabe dialectal (transcrit en lettres latines) exprime des thèmes profondément spirituels, religieux et émotionnels, résumés par la dernière phrase : "Écris tout cela, mon frère dans le Christ"[2]. »

*

Depuis un certain nombre de pages, j'imagine que beaucoup de lecteurs doivent se dire que je fabule. Et ce n'est pas fini… Mais j'ai laissé dans mon texte suffisamment de noms réels et de précisions géographiques pour qu'ils aillent vérifier, si le cœur leur en dit, l'exactitude des faits. Pour ma part, cet enchaînement de relances et de jeux de piste m'est devenu presque naturel. Comme souvent, ce qui me surprend le plus, dans les événements extraordinaires dont je suis témoin, c'est la facilité avec laquelle le cerveau s'y habitue, pour peu que les situations perdurent ou se répètent.

Revenons en juin 2024. Trois semaines après le Festival de Nice, je me rends à Lourdes pour une conférence sur les miracles. À l'origine de cette invitation, le journaliste d'origine alsacienne Éric Muth me révèle, dès mon arrivée, qu'il doit son initiation spirituelle… au saint patron du Liban. Lequel, me dit-il, lui est apparu une nuit en rêve, sa capuche au ras de ses paupières mi-closes, le priant d'aller s'installer à Lourdes pour lui servir de correspondant local.

Cette fois, ce n'est plus de la synchronicité, c'est carrément du harcèlement. Quel but poursuit l'ermite d'Annaya ? M'utiliser comme courroie de transmission façon Nohad El-Chami, me confier le soutien de son fan-club, ou simplement compléter ma documentation sur lui ?

Par humilité et confort personnel, je préfère m'arrêter à cette dernière hypothèse. Au soir de la messe qu'Éric Muth fait célébrer au sein du sanctuaire catholique en hommage à la figure emblématique de l'Église orientale maronite, je découvrirai une autre facette du « correspondant local ». Après avoir ouvert à Lourdes une boutique saint Charbel – analogue à celle de Sainte-Anne-d'Auray dont je lui apprends l'existence –, il y a fondé une maison d'édition où il s'apprête à publier une biographie consacrée à… Nohad El-Chami.

Ce disciple multifonction m'offrira son exemplaire du manuscrit le jour de mon départ – à titre de dédommagement, me dira-t-il. Car, si les voies du Ciel semblent assez fluides pour acheminer vers moi ce genre de cadeaux, leurs agents de circulation terrestres, en l'occurrence les autorités religieuses, ne se privent pas de me glisser quelques bâtons dans les roues. Ainsi, malgré la confirmation de location, la salle Jean XXIII que Muth a réservée pour ma conférence nous est-elle retirée, la veille de l'événement, par un responsable du sanctuaire. Motif : mon livre sur les miracles est entaché d'« ésotérisme ».

Ah bon ? Les gardiens du temple seraient en droit de lui reprocher, au contraire, d'être outrageusement factuel et sourcé, plus respectueux du regard éclairé de la science que des dogmes occultants, et surtout parsemé d'irrévérence par rapport aux dérives mercantiles et aux persécutions vaticanes à l'encontre des mystiques hors

norme tels Yvonne-Aimée ou Charbel – ne serait-ce pas en fait la véritable raison de la censure dont *L'Insolence des miracles* fait l'objet sur le lieu emblématique de son sujet ?

Non, non, il s'agit d'un simple malentendu administratif, rétropédale le service de com du sanctuaire, face aux remous déclenchés par l'annulation. Dont acte. Pour l'heure, tandis que le journaliste s'efforce en vain de trouver un auditorium laïque pour y transférer les réservations, je ne décolère pas. Réaction banale d'ego blessé à laquelle, en plus, je me reproche de céder.

Fonçant vers la gare à travers la ville où, à chaque coin de rue, me nargue mon affiche, je cuve la rage et l'humiliation en plein cagnard lorsque je m'entends héler par mon nom. Sans doute un lecteur déçu auprès de qui je vais devoir en plus me justifier : non, l'annulation n'est pas de mon fait… Je tourne la tête en serrant les dents. Sur le trottoir d'en face, un jeune homme se lève du coin d'ombre où gît son énorme sac à dos. Il traverse dans ma direction, en jogging gris clair, le regard droit et serein, un sourire volubile agitant sa barbe de huit jours.

— Pardon, mais je viens de parler de vous dans le train à une dame. Elle était plongée dans un roman de Zola, alors je lui ai conseillé votre dernier livre. Je ne l'ai pas lu, mais j'ai entendu une émission où vous racontiez la double claque qu'il a reçue à Lourdes, le pauvre.

Je serre sa main tendue, étonné par le phrasé riche et limpide qui sourd de sa bouche aux dents gâtées. Il fait allusion à la guérison soudaine, sous les yeux d'Émile Zola, des deux tuberculeuses mourantes qu'il avait choisies dans le train des pèlerins comme personnages de son prochain roman, pour démontrer à travers elles que la réputation miraculeuse du sanctuaire n'était qu'une fumisterie.

Cette rencontre efface instantanément ma blessure narcissique, au rappel de l'épreuve morale subie par l'écrivain qui, malgré ses convictions athées, avait eu l'honnêteté de reconnaître dans le registre du Bureau des constatations médicales les guérisons inexplicables auxquelles il avait assisté. Même si, dans son roman *Lourdes*, il fait mourir ses deux malades comme il l'avait prévu.

La synchronicité me recadre en me replaçant au cœur de mon propos. N'ai-je pas rappelé à longueur de pages les censures, les rejets, les maltraitances, infligés par le pouvoir religieux à tant de bénéficiaires et d'intercesseurs de la grâce divine ? En quelques mots, cet inconnu a transformé le camouflet que j'ai subi en clin d'œil – pour ne pas dire en clin-Dieu. Et voilà que, sans transition, après s'être réjoui que ses pérégrinations de sans-abri nous aient mis en présence, il m'interroge sur Yvonne-Aimée et Charbel Makhlouf, qu'il unit dans ses prières depuis des années sans trop savoir pourquoi – la réunification nécessaire des Églises d'Occident et d'Orient ? Je lui confie la série de coïncidences dans laquelle il s'inscrit, ce qui ne paraît pas l'étonner outre mesure. En échange de mes réponses, il m'oriente sur des miracles que je n'ai pas traités, comme les apparitions mariales de La Salette et d'Akita.

— Vous devriez enquêter là-dessus, pour un prochain livre…, me dit-il avec un petit air entendu.

Brûlant de curiosité, je le questionne sur ses origines, l'ampleur de sa culture, les raisons qui l'ont amené à – quel terme employer ? – ce style de vie. Il me dit qu'il s'appelle Guillaume, comme si cette réponse devait me fournir un indice. Il me raconte son enfance dans une famille aisée, son parcours universitaire brisé par le suicide de sa sœur dû aux agressions sexuelles perpétrées par leur géniteur. Sa rupture totale, du jour au lendemain, avec son milieu et son avenir tout tracé. La fuite pour ne pas céder à la tentation du parricide expiatoire. L'errance, d'un lieu sacré à l'autre, vivant de la générosité des passants pour atténuer la cruauté humaine dont il porte le cilice. Il me parle de Léon Bloy, d'Annick de Souzenelle, puis me cite d'autres auteurs dont le nom ne me dit rien – « des ésotéristes », me précise-t-il avec un petit sourire magnanime. La joie lumineuse émanant de cet être brisé qui continue d'avancer sans but, au petit bonheur de ses lectures, de ses rencontres et de ses émotions mystiques, est un cadeau inestimable. Si le programme média prévu pour annoncer ma conférence n'avait pas été annulé, je n'aurais pas croisé le chemin de ce vagabond qui a su me remettre sur mon chemin. Du coup, je suis resté un jour de plus à Lourdes, où j'ai découvert, en dehors des sentiers battus par la foi sous contrôle, d'autres merveilles humaines qui m'ont réconcilié avec le lieu.

*

Tandis que je répondais aux nombreuses questions de Guillaume sur la mystique bretonne et l'ermite libanais, mon portable croulait sous les textos. Craignant que j'aie résolu de repartir sous le coup de la colère, le journaliste aux abois voulait m'exposer de vive voix les plans B et C qu'il avait concoctés pour nous obtenir une salle de remplacement. Je pris congé de mon interlocuteur en lui donnant le nom de l'hôtel où je lui laisserais un pli. Et j'achetai en chemin un exemplaire de mon livre, que je remis à la réceptionniste avec une dédicace : *Pour Guillaume, en espérant qu'après l'avoir lu vous ne regretterez pas de l'avoir recommandé.*

Au retour de mon déjeuner avec Éric Muth, je trouvai à l'hôtel une lettre du vagabond de la gare. Il me remerciait pour l'ouvrage, et revenait sur notre rencontre en des termes qui faisaient écho à mes réflexions.

« Je ne peux m'empêcher de penser que si la main de Dieu s'est manifestée en ce jour, c'était pour que j'en sache enfin un peu plus sur Yvonne-Aimée et Charbel, mais aussi pour que vous, de votre côté, en sachiez un peu plus sur les sanglots de la Vierge co-rédemptrice. Il y a un fleuve lacrymal qui, passant par Lourdes, va de La Salette (dont le secret est toujours malheureusement un tabou…) à Akita, une rivière de douleur, un cours de tribulation infiniment salvifique qui reste totalement méconnu des hommes… »

La Salette, Akita… Deux apparitions d'une Vierge à menaces (« Si les hommes ne changent pas, le plus grand cataclysme de toute l'histoire adviendra »), deux mariophanies anxiogènes sur lesquelles j'avais fait l'impasse dans *L'Insolence des miracles*, les jugeant hors sujet – du moins « pas dans le ton » : l'humour révélateur auquel je tiens tant m'y semblait singulièrement absent. À l'heure où débutait l'écriture du présent ouvrage, avait-on mis Guillaume sur ma route pour que je répare cette forme d'autocensure fondée sur l'*a priori* ?

*

Je suis reparti pour Paris avec le manuscrit offert par Éric Muth[3]. Dans le train, la page sur laquelle j'ai ouvert le texte, au hasard, comportait une série de photos renversantes dont j'ignorais l'existence. Lors d'un voyage demandé par la communauté libanaise du Mexique, on avait emmené Nohad El-Chami dans un stade de foot où, durant une messe à saint Charbel rassemblant soixante-dix mille personnes, le guérisseur posthume, à travers sa « fondée de pouvoirs », avait rendu la vue à une aveugle et fait remarcher un paraplégique. Après quoi, le maire de Mexico emmena la Libanaise au chevet de sa mère malade, et c'est à l'issue du soin prodigué qu'apparurent, sur les pétales d'un bouquet de roses posé dans la chambre, les incroyables images miniatures de la Vierge de Guadalupe que j'avais sous les yeux, page 34[4].

Dans les secousses du vieux train, les synchronicités me ramenaient à mon point de départ mexicain : le premier des miracles auxquels je m'étais intéressé, en 1997, pour les besoins de mon roman *L'Apparition.* Comment interpréter le signe ? La boucle se refermait-elle pour que je passe à autre chose, ou que je reprenne mon travail sans rien occulter, cette fois, des larmes de la Vierge ? Cette « rivière de douleur » dont le sans-abri de Lourdes m'incitait à remonter le cours…

1. Patrick Mahéo et René Laurentin, *L'Amour plus fort que la souffrance. Histoire médicale d'Yvonne-Aimée de Malestroit*, François-Xavier de Guibert, 1992 ; *Bilocations de mère Yvonne-Aimée. Étude critique en référence à ses missions*, François-Xavier de Guibert, 1995.

2. « *Kteb kel hal chi ya khayi bil masih.* »

3. P. Hanna Iskandar, *Nohad El-Chami. Et l'amour triompha*, *op. cit.*

4. Nohad El-Chami est décédée à 88 ans, le 14 mai 2025, pendant que j'achevais les corrections de ce chapitre.

20

L’INTELLIGENCE DES LARMES

Les Vierges lacrymales prophétisant catastrophes et châtiments si les humains ne se repentent pas m’ont toujours un peu rebuté, c’est vrai. D’où mon lien particulier avec la Guadalupe, cette apparition sans pleurs et sans reproches n’apportant que des vibrations d’amour, des vecteurs de réconciliation entre les peuples et des informations sans paroles destinées aux scientifiques du futur.

La Salette, c’est tout le contraire : la colère, l’invective, la division, la magouille et le court terme. Le 19 septembre 1846, deux enfants qui se louent à la journée comme bergers, Mélanie Calvat, 14 ans, et Maximin Giraud, 11 ans, emmènent leurs troupeaux respectifs boire à une source de montagne dans les Alpes. À l’issue de la petite sieste qu’ils s’octroient, ils découvrent que leurs bêtes ont disparu. Partis à leur recherche, ils aperçoivent une « grande clarté » qui les conduit à une belle dame en pleurs au bord d’un ruisseau tari. Elle est vêtue comme les paysannes du cru, diront-ils, bonnet haut sur le front, robe longue et tablier jaune. Seul détail troublant : une guirlande de roses entoure ses pieds.

Elle leur parle d’abord en français, puis, comme ils ne comprennent pas bien, elle poursuit ses révélations dans leur patois montagnard. Son fils Jésus est très mécontent, leur dit-elle entre deux sanglots, parce que les gens travaillent le dimanche au lieu de se consacrer à la prière, qu’ils jurent et qu’ils blasphèment. S’ils ne changent pas de comportement, il y aura des punitions épouvantables. Inversement, elle leur promet la clémence divine s’ils tiennent compte de son message. « Faites-le bien passer à tout mon peuple », conclut-elle. À titre de bonus, elle confie à chacun un secret qu’il ne faudra révéler qu’en temps utile[1].

Les enfants s’acquittent le soir même de leur mission de porte-parole et, quatre années durant, ils seront questionnés, cuisinés, pressurés par les autorités religieuses et judiciaires, tant le contexte politique monte l’événement en épingle. Les mentalités s’enflamment, les mauvaises langues se délient et les bénitiers grenouillent. Une douzaine de versions des « secrets » que les enquêteurs ecclésiastiques et laïques arrachent (ou dictent) aux enfants circule au gré des interrogatoires et des fuites. Il est question, entre autres réjouissances et prophéties, de la fin malheureuse de Napoléon III (que Notre-Dame aurait qualifié d’« aiglon déplumé »), du destin de Louis XVII (qui aurait échappé à la mort et se cacherait aux Pays-Bas sous le nom de Naundorff), de diverses guerres et catastrophes naturelles, de Paris en flammes et Marseille sous les eaux, de l’attentat raté contre un pape et de l’avenir funeste promis au Vatican (« Rome perdra la foi, deviendra le siège de l’Antéchrist »). Ce qui ne dissuade pas de nombreuses voix de marteler encore aujourd’hui, comme mon vagabond de Lourdes, que le véritable secret est toujours caché – refrain connu qui continue de faire recette, comme à Fatima.

Récupérations politiques tous azimuts, contestations sans fin des propos rapportés et des procédures de vérification, affrontement d’auteurs glorieux qui, de Léon Bloy à Paul Claudel, s’hystérisent autour des deux bergers et de leur interlocutrice, sans compter les détails sordides entachant la ferveur spirituelle… À titre d’exemple, le célèbre curé d’Ars, censé lire dans les âmes, se déclare très sceptique après avoir auditionné le petit berger Maximin, mais il authentifie ensuite l’apparition de la Vierge de La Salette au motif que, ayant demandé à celle-ci dans ses prières 1 200 francs pour l’entretien de son église, il trouve le lendemain sur sa table de chevet la somme exacte en pièces d’or. Les anticléricaux pleurent de rire et, comme le fit remarquer le père Antoine Balsamo, curé de mon enfance qui m’enseigna avec la même joie roborative catéchisme et judo, ce feuilleton politico-religieux embrasant la France aurait suffi en lui-même à justifier les larmes de la Vierge…

Mais s’agit-il bien d’elle ? Rapidement a circulé une rumeur : la « belle dame » serait en réalité une vieille fille,

Mlle de La Merlière, se faisant passer pour la mère du Christ afin de diffuser par la carotte et le bâton ses points de vue et ses croyances. La présumée pseudo-Vierge intenta à l'abbé Deléon, qui l'accusait de cette imposture, un procès en diffamation qu'elle perdit en 1855 – les anticléricaux y virent la preuve de la supercherie qu'elle avait ourdie. Mais les guérisons subites qui émaillèrent le site, amplifiées par la reconnaissance officielle de l'Église catholique en 1851, assurèrent la renommée et le crédit de cette mariophanie, une fois les tensions retombées.

Il n'empêche, cette affaire de La Salette laisse un malaise diffus. Rien à voir avec la douce et puissante clarté des deux apparitions mariales entre lesquelles elle se situe : la Vierge de la rue du Bac à Paris, qui indiqua à Catherine Labouré en 1830 les caractéristiques de la médaille miraculeuse qu'elle lui fit fabriquer et diffuser pour répandre ses grâces (des milliers de guérisons authentifiées depuis l'épidémie de choléra de 1832), et l'*Immaculada Concepcion* de Lourdes qui, en 1858, aida Bernadette Soubirous à découvrir une source dont les vertus curatives allaient bousculer tant de certitudes médicales. Ces Vierges-là ne larmoyaient pas, ne proféraient point de jugements, de prophéties ni de menaces ; elles se contentaient de soulager les maux, de rayonner pour apaiser les souffrances. Comme celle de Pontmain, qui demeure à mes yeux la plus touchante des vingt mille apparitions mariales recensées dans le monde (seules dix-huit ont été reconnues par l'Église au terme d'un jugement).

Nous sommes le 17 janvier 1871, dans un village proche de Laval en Mayenne, durant la guerre franco-prussienne. Alors que l'armée ennemie est sur le point d'envahir la région, sept gamins voient dans le ciel nocturne, au milieu d'un triangle délimité par trois étoiles, une jolie dame ressemblant à la Sainte Vierge de leur église. Elle les invite à prier avec elle pendant trois heures et, à défaut de secrets et mises en garde, elle leur délivre un message sous la forme inédite de bandeaux lumineux, semblables aux sous-titres de cinéma qui seront inventés vingt ans plus tard.

Les petits sont muets de stupeur. Puis les voilà qui s'exclament, appellent leurs parents qui les entendent lire en chœur les mots qui se forment dans la nuit, une lettre après l'autre : « Priez, mes enfants ! », « Dieu vous exaucera en peu de temps », « Mon fils se laisse toucher ».

Tout le village s'est rassemblé autour d'eux, chacun prie pour la paix en écoutant l'audiodescription des enfants, mais les adultes ne voient rien, absolument rien. Ils courent alerter une religieuse du pensionnat de Pontmain, qui ne distingue rien non plus. Deux de ses petites pensionnaires, elles, pointent le doigt vers le ciel et, spontanément, lui lisent les sous-titres. Puis elles commentent en direct, comme les cinq autres enfants, les changements de position et d'attitude de la dame au manteau bleu : « Elle pleure. Elle lève les mains devant ses épaules… Elle nous regarde en souriant, elle agite les doigts… Voilà qu'elle rit ! »

Le lendemain, contre toute attente, les Prussiens renoncent à prendre Laval et quittent la région sans livrer le moindre combat. Coïncidence ? Non. Lors de l'armistice signé onze jours plus tard, la délégation ennemie avouera au général Chanzy, qui tenait Laval, que l'armée prussienne avait vu elle aussi la Sainte Vierge dans le ciel, la nuit du 17 janvier : « Elle se dressa entre vous et nous, et nous repoussa avec la paume de ses mains. Cette dame vous protège[2]. »

Hallucination bilatérale, intervention divine, puissance de la prière influençant les mentalités ? La concordance entre les messages banc-titrés et les événements immédiats sera encore renforcée par le retour au bercail, sains et saufs, de tous les hommes du village enrôlés dans la guerre. Le Vatican décide sur-le-champ une enquête canonique. Après une longue série d'interrogatoires, de vérifications opérées par des théologiens et d'examens médicaux concluant à « la bonne santé physique et psychique » des petits voyants, l'apparition est reconnue officiellement, un an plus tard, par l'évêque du diocèse de Laval.

L'unanimité, la clarté, la sérénité allègre entourant cet événement céleste à l'issue heureuse sont en parfaite opposition avec l'ambiance angoissante de La Salette, et plus encore celle de Notre-Dame d'Akita, au Japon, à partir de 1973. Là, on revient en force dans la catégorie que j'avais exclue de mon précédent livre, celle des « larmes-et-châtiment ».

Il s'agit cette fois de cent une lacrimations qui affectèrent durant huit ans une statue de Marie, accompagnées de messages apocalyptiques entendus exclusivement par une sourde, sœur Agnès Sasagawa – laquelle recouvrera l'audition après les avoir transmis, ainsi que le lui avait promis la « voix » dans sa tête[3]. Autre interaction significative : le 7 juillet 1973, une plaie très douloureuse en forme de croix se forme sur la main gauche de la religieuse, tandis que la statue en bois se met à saigner au même endroit. Phénomène qui s'interrompra vingt jours plus tard, juste au moment où la main de sœur Agnès cessera de la faire souffrir.

Cette forme d'osmose sera l'argument massue asséné par l'un des experts de la commission d'enquête canonique, un prêtre espagnol rationaliste qui valide l'authenticité des phénomènes, mais leur donne une explication… parapsychologique. C'est, conclut-il, la bonne sœur qui crée par télékinésie les effusions de larmes

et de sang affectant la statue. Hypothèse que remettra en question l'évêque du diocèse, John Shojiro Itô, au motif que les sécrétions de ladite statue se produisaient souvent en l'absence de la religieuse incriminée. Seule certitude, les analyses prouvent l'origine humaine des larmes et du sang jailli des veines du bois. Un sang du même groupe AB que celui qui imprègne les reliques de la Passion de Jésus : Linceul de Turin, Tunique d'Argenteuil, Suaire d'Oviedo. Divine piqûre de rappel pour les uns et, pour les autres, sulfureux complot médico-légal de cathos intégristes.

Venons-en aux messages. Sur le fond, les prophéties d'Akita semblent un copié-collé de celles de La Salette et Fatima : annonce de catastrophes, guerres et attentat contre le pape, qui ne sauront être évités que par la prière. En substance, dire son chapelet tous les jours serait le seul moyen d'empêcher la destruction de l'humanité, le rosaire constituant l'arme défensive absolue[4].

Une chose est certaine : le fait que le Japon, seul pays à avoir subi les ravages de la bombe atomique, ait été le théâtre d'une telle mise en garde assortie d'un remède porteur d'espoir n'a rien d'anodin. D'autant que la sculpture en bois qui, entre deux larmes, se confie à la religieuse sourde est une réplique de Notre-Dame de tous les Peuples, statue célèbre en Hollande, pays majoritairement protestant où la Vierge était apparue en 1945, à la veille du bombardement atomique, pour le prédire et en donner l'antidote : toujours la prière du rosaire.

On comprend le ricanement des sceptiques : comment une récitation religieuse pourrait-elle lutter contre une explosion dégageant 300 000 °C ? Et pourtant… Le 6 août 1945, à Hiroshima, il n'y eut aucun survivant à un kilomètre du centre de l'explosion, excepté un groupe de jésuites allemands qui, derrière les fragiles cloisons d'une maison typiquement japonaise, se retrouva miraculeusement épargné. « Nous vivions le message de la Vierge en priant quotidiennement le rosaire en ce lieu », expliqua le père Hubert Schiffer. Les médecins confirmèrent par la suite que, de tous les rescapés du bombardement d'Hiroshima, ces jésuites furent les seuls à ne pas avoir été contaminés par les radiations atomiques, fatales à court terme pour les autres.

L'enquête canonique sur les événements d'Akita dura huit ans. Sœur Agnès fut accusée tour à tour d'être une faussaire, une possédée, une démente, avant que sa sincérité, la réalité des phénomènes et le sens des messages reçus ne désarment ses opposants. Au terme des diverses investigations scientifiques et religieuses, cette manifestation mariale sera reconnue officiellement par le Vatican en 1988. Alors même, soit dit en passant, que l'apparition et les prophéties d'Amsterdam, dont elle prend le relais, avaient été récusées par Rome en 1974 en tant que « non surnaturelles ».

Ces larmes japonaises, que l'inconnu de la gare de Lourdes m'a poussé à regarder en face, ne sont-elles qu'une expression de chagrin devant les malheurs auxquels l'humanité s'expose et se condamne ? Rares sont les théologiens qui y ont vu des larmes purificatrices… Et pourtant, malgré les prophéties de La Salette, Fatima et Akita, nous sommes toujours là. Comme le répète sans fin Michaël Drosnin en décodant la Bible[5], la seule utilité, le seul but des prédictions fâcheuses est de nous permettre de les rendre fausses. Les apocalyptologues rabâchent sans trêve les catastrophes qui nous attendent, mais sans jamais rappeler celles qui nous furent promises à tort.

Est-ce la raison pour laquelle le vagabond de Lourdes m'a invité à réfléchir sur le sens de ces larmes, à me replonger dans les eaux troubles où elles se sont diluées ? Jusqu'à présent, à l'instar des manifestations d'apparence extraterrestre censées conjurer les périls nucléaires, les pleurs de Marie semblent avoir réussi à éteindre quelques incendies que nous avions allumés. Ces larmes ne seraient-elles pas alors, aussi, une source de joie ?

*

Comme pour apporter de l'eau à ce moulin, voilà que tombe sous mes yeux un incroyable miracle à durée indéterminée se déroulant de nos jours, totalement occulté par les médias européens jusqu'à ce que la chaîne YouTube de Huillam Daverec ne lui consacre une vidéo, l'été 2024[6]. Il s'agit d'une statuette mariale qui, dans la ville brésilienne de Mirassol, pleure depuis 1993 des larmes de miel. Du vrai miel, apparemment, de par sa texture et son goût, mais qui, les laboratoires d'analyse sont formels, *n'est pas à base de fleurs et ne provient pas des abeilles.*

Auparavant, cette sculpture a produit des larmes « ordinaires » dont la composition, là, est certifiée purement humaine, puis elle a pleuré de l'huile d'une pureté si exceptionnelle qu'elle n'a pas d'équivalent sur terre, du sel aussi concentré que celui des meilleurs marais salants, puis enfin du vin de qualité moyenne. Bref, une belle palette de liquides intimement liés à la vie courante – presque tout, sauf du sang. Au vu de ce qui demeure néanmoins sa production majoritaire, on l'a baptisée Notre-Dame-du-Miel.

Sur le plan matériel, il s'agit d'une statuette creuse *made in Portugal*, en provenance d'une boutique

d’accessoires religieux de Fatima. Elle a été offerte par une amie à Lilian Aparecida Montemor, pour remplacer celle qui s’était brisée pendant la prière du rosaire qu’elle disait chaque mois, entourée de ses proches. Les premiers pleurs constatés en public ont lieu le 13 mai 1993 – jour anniversaire du début des apparitions de Fatima. Devant l’ampleur et la fréquence du phénomène, Lilian se résout bientôt à confier l’objet au curé de sa paroisse, qui, sur ordre de l’évêché, demande à des scientifiques non croyants de vérifier l’authenticité du prodige. Plusieurs équipes vont s’y atteler, notamment à l’université d’Uberaba.

Examinée par une sonde équipée d’une caméra, explorée aux rayons X et sous IRM, la statuette ne révèle aucun mécanisme, aucun tuyau, pompe ou système de télécommande susceptible de provoquer ces divers écoulements, comme on en a trouvé dans bien d’autres effigies suintantes qualifiées de miraculeuses en vue de susciter l’adoration des foules et leurs oboles. Mais la commission d’enquête multidisciplinaire ne s’est pas contentée d’exclure toute explication rationnelle à ces lacrimations polymorphes : elle a mis en évidence des caractéristiques aberrantes dans les yeux de plâtre, quand on les a démiellés. Divers ophtalmos, comme le Dr Ana Carla, ont en effet observé, en pratiquant un examen nommé « fond de l’œil », le disque rouge caractéristique d’un œil vivant. Le Dr Gianandrea, de son côté, a vu la pupille se contracter comme le fait une pupille humaine. Autant de phénomènes hallucinants reproduisant ceux qu’on a constatés, à partir des années 1980, dans le regard en tissu de la Vierge de Guadalupe.

Cela dit, il existe une différence notable avec l’image mexicaine, totalement intacte depuis 1531 – alors qu’une telle étoffe d’agave, rappelons-le, ne se conserve normalement qu’une vingtaine d’années. L’effigie de Mirassol, elle, fabrication industrielle de la fin du XX^{e} siècle, doit être régulièrement restaurée. En effet, bien que son miel soit dénué de propriétés corrosives, il imprègne et recouvre la statuette en telle quantité que visage et corps finissent par disparaître sous la substance collante. Détail troublant, l’un des ateliers de rénovation où on la « nettoya » se trouvait depuis des lustres, malgré tous les traitements possibles, envahi de fourmis qu’on n’avait jamais réussi à déloger. On imagine l’aubaine que constituait pour elles cette fontaine de miel virginal. Or, pas une seule ne s’approcha de la statue, avant qu’elle ne fût débarrassée de son nappage doré. Cette répulsion était aussi aberrante que la forme de « respect » que certains croyants y virent, les hyménoptères étant plus réputés pour leur goût du sucré que pour leur sens du sacré.

Mais ce n’est pas le seul miracle imputé à cette vierge mellifique, loin de là. Dans l’église de Mirassol comme au cours des fréquents déplacements que sa renommée entraîne, d’innombrables guérisons inexpliquées se produisent. Citons, parmi les cas médicalement certifiés, celui d’un enfant rendu aveugle par une tumeur cérébrale, laquelle disparut après une cuillérée de miel. Abasourdi par la preuve que lui en donnait le scanner, le chirurgien annula l’opération qu’il avait programmée, et le petit garçon recouvra une vue parfaite.

Plus spectaculaire encore, l’histoire de cette femme venue prier dans une église où la Vierge de Mirassol faisait escale. À genoux durant la messe à une dizaine de mètres de la statue posée sur l’autel, voici que la dame se retrouve couverte de miel. À l’issue de l’office, le prêtre, qui a remarqué ce phénomène inconcevable, s’approche pour l’aider à éponger sa peau, ses vêtements et son banc. Plus que troublée, la dame s’éclipse sans un mot. Un mois plus tard, elle revient confier au père Oscar que si elle priait dans son église, ce matin-là, c’est qu’on lui avait diagnostiqué une tumeur incurable de l’intestin ne lui laissant que quelques jours à vivre. Et elle lui montre le certificat de son médecin attestant l’impossible : après le bain de miel téléporté qu’elle a subi durant sa prière, son cancer a totalement disparu,

Au fait, que pense l’intelligence artificielle de cette statue prodigieuse qui enflamme depuis trente ans l’Amérique latine ? Je demande à ChatGPT : « Raconte l’histoire de la Vierge qui pleure du miel. » La réponse quasi instantanée s’écrit sur mon ordinateur :

> « Dans un petit village niché au cœur des montagnes, se dressait une église vieille de plusieurs siècles. Au centre de cette église trônait une statue de la Vierge Marie, finement sculptée dans le marbre blanc. Un jour, une villageoise découvrit avec étonnement que la statue semblait pleurer. Ces larmes étaient d’une douceur dorée et visqueuse. C’était du miel.
> Des experts examinèrent la statue, mais ne purent expliquer d’où provenait ce miel ni comment il pouvait suinter du marbre. Aucun mécanisme caché, aucun réservoir secret ne fut découvert.
> Le mystère restait entier, et les avis étaient partagés. Certains croyaient que ces larmes de miel étaient un message de compassion envoyé par la Vierge Marie pour adoucir les cœurs dans un monde souvent dur et impitoyable. D’autres pensaient qu’il s’agissait d’un rappel de la providence divine, du fait que, même dans les moments les plus amers, il y a toujours une lueur de douceur à découvrir. »

Bon. C’est cucul, mais le message est toujours bon à prendre. Il est néanmoins curieux que l’intelligence artificielle, qui a les moyens de butiner toutes les informations du monde, choisisse une fois encore de fabriquer du miel imaginaire, au lieu de nous livrer une réalité scientifiquement prouvée qu’elle peut trouver sur Internet. Le religieusement correct fait-il partie de ses algorithmes ? Un moteur de censure enfouit-il automatiquement les

vérités gênantes sous une couche de fiction ?

Petit conseil que je répugne à donner, mais l'information mérite d'être connue : si vous voulez obtenir une réponse sans filtre, faites des fautes d'orthographe. Elles permettent, comme l'ont découvert les universités d'Oxford et Stanford en décembre 2024, de déjouer les systèmes de censure et de sécurité programmés dans les chatbots. Grâce à vos lacunes, votre inattention ou vos erreurs de frappe délibérées, une « réponse interdite » vous sera ainsi délivrée dans 78 % des cas chez GPT et 89 % chez Claude[7]. C'est évidemment moins grave quand il s'agit de se renseigner sur les pleurs d'une statue que sur la fabrication d'une bombe.

Mais revenons au sens de ces lacrimations brésiliennes, indépendamment du réconfort mielleux auquel l'IA les réduit quand on lui parle avec une orthographe correcte. Que veut nous dire ce phénomène d'écoulements protéiformes, unique à ma connaissance ? Que tous ces fluides produits par nos émotions, par le génie de la nature ou par notre savoir-faire sont une même source de bienfaits ?

Sur un plan théologique, si les larmes traduisent la douleur du cœur de Marie, l'huile représente l'onction du Saint-Esprit et le sel donne son goût à la vie – le sel des vertus chrétiennes unissant sagesse et gentillesse, tel que le souligne saint Jean Chrysostome commentant la parabole de Jésus (« Vous êtes le sel de la terre, mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on[8] ? »). Quant au « sang de la vigne », l'interprétation devient plus libre. Est-ce une allusion au miracle des noces de Cana, où l'eau se change en vin ? Le miel, lui, comme nous le suggère ChatGPT, renvoie à la douceur de la compassion mariale.

On peut se demander aussi, à l'heure où les abeilles sont menacées de disparition, si les tonnes de miel produites sans leur intercession par cette statue de la Vierge constituent, au-delà des vertus curatives, un réconfort ou un constat alarmiste, un hommage ou un substitut. À ceux qui la révèrent, l'ignorent ou la découvrent, Marie, au fil de ses manifestations, a toujours montré un double visage : lanceuse d'alertes et bienfaitrice.

1. Yves Chiron, *Enquête sur les apparitions de la Vierge*, Perrin-Mame, 2007.
2. René Laurentin et Albert Durand, *Pontmain, histoire authentique*, Lethellieux, 1970 (trois volumes).
3. René Laurentin et Patrick Sbalchiero, *Dictionnaire des apparitions de la Vierge*, Fayard, 2012.
4. Prière catholique du rosaire : récitation de quatre chapelets, associée à la contemplation et à la méditation de vingt mystères de la vie de Jésus et Marie.
5. Michël Drosnin, *La Bible : le code secret*, *op. cit*.
6. Huillam Daverec, « Impossible : une statue qui pleure du miel défie toute explication scientifique », YouTube, 15 août 2024.
7. « Comment des fautes d'orthographe peuvent déjouer les IA les plus avancées », *Futura Sciences*, 30 décembre 2024.
8. Matthieu, 5, 13.

L’INTELLIGENCE ARTIFICIELLE S’ÉTEINDRA-T-ELLE DE MORT NATURELLE ?

À l’heure où une bonne partie de la planète s’agenouille devant l’intelligence artificielle, une question inattendue agite la communauté scientifique. Le rêve obsessionnel de la super-IA imposant pour de bon le transhumanisme sera-t-il brisé par une bestiole d’un millimètre ? L’Académie des sciences militaires de Pékin vient de réussir une expérience révolutionnaire, qui suscite autant d’espoir que d’angoisse : les généticiens ont fusionné des cellules souches humaines avec l’ADN du tardigrade. Ce minuscule invertébré ressemblant à une saucisse-cocktail est proprement indestructible : il résiste à des températures de -273 °C à +151 °C, au vide spatial, à toutes les radiations fatales aux autres espèces. Quand il se retrouve privé de nourriture, il se lyophilise comme une soupe en sachet, dans l’attente de jours meilleurs. Sa cessation d’activité biologique, nommée cryptobiose, semble pouvoir durer indéfiniment. On a découvert au Groenland, en carottant la banquise, un tardigrade prisonnier d’une strate de glace datée de cent trente mille ans ; une fois décongelé, il s’est mis à trotter pour chercher du ravitaillement.

Résultat de l’expérience chinoise : les cellules humaines embryonnaires que son ADN a modifiées ont survécu à des doses mortelles de rayons X, qui leur ont même provoqué une croissance accélérée[1]. Le but des généticiens de Pékin ? Fabriquer des super-soldats insensibles aux radiations nucléaires comme au vide de l’espace. Et, accessoirement, améliorer l’espérance de vie des civils. Bref, après nous avoir persuadés que notre salut était de nous laisser transformer en machines, voilà qu’on envisage de nous tardigrader. À en croire les spécialistes pékinois, il se pourrait bien que la robotique de l’IA ait fait long feu : c’est l’intelligence indestructible de la nature qui, à leurs yeux, nous rendra immortels.

Le post-humain sera-t-il issu des gènes d’un invertébré ? Nous n’en sommes pas encore là. En décembre 2024, à la veille des fêtes de Noël, on apprend qu’une société américaine commercialise à grand fracas des kits de sélection d’embryons, afin que les parents puissent choisir le plus intelligent d’entre eux et se l’implanter par procréation médicalement assistée[2]. Aussitôt le Dr Laurent Alexandre, chantre extatique de l’IA célébrant tantôt ses mérites, tantôt ses déviances, nous annonce d’un air enjoué : « C’est une technologie qui va se généraliser très vite, car 38 % des Américains souhaitent que leurs enfants soient génétiquement sélectionnés pour entrer dans une bonne université, et donc être compétitifs face à l’intelligence artificielle. » Quand le journaliste de la WebTV Le Crayon, un peu surpris, lui fait remarquer qu’il s’agit d’eugénisme et qu’il existe tout de même une barrière morale, l’auteur de *La Guerre des intelligences* lui répond tout de go : « La barrière, elle va sauter assez vite, parce que je crois que peu de parents, même en Europe, vont souhaiter fabriquer des bébés qui vont être au revenu universel ou au chômage à vie. […] Je pense que les bons parents, dans le futur, choisiront d’avoir des enfants hyper-intelligents, pour qu’ils aient une place dans cette société où l’IA sera elle-même hyper-intelligente[3]. »

Coup de théâtre, le même jour : une étude publiée dans la revue *The BMJ* révèle que tous les chatbots leaders de l’intelligence artificielle souffrent de démence sénile. « On savait déjà que les IA peuvent halluciner et générer des réponses dangereusement crédibles alors qu’elles les inventent, commente *Futura Sciences*. À l’origine, les chercheurs qui ont mené l’enquête voulaient savoir si la technologie des IA génératives pouvait être suffisamment fiable pour soutenir les médecins dans leurs diagnostics. C’est lors de cette enquête qu’ils ont remarqué la présence de troubles cognitifs jusque-là inconnus… et qui s’amplifient avec l’âge de ces IA[4]. » Des IA dégénératives, en somme, qui se sont vautrées dans les tests avec un aplomb serein, ne parvenant plus à dessiner une horloge avec une heure précise ni à se souvenir d’une séquence de cinq mots. ChatGPT, confondant les tours avec les fous, a même perdu aux échecs contre Vidéo Chess, un jeu sorti sur la console Atari en 1979[5].

Et ce n'est pas mieux du côté des nouvelles-nées. À peine lancée avec fracas sur le marché, en vue de rivaliser avec ses aînées américaines et chinoises, l'intelligence artificielle française Lucie est désactivée au bout de 48 heures. Alors que la Direction générale de l'enseignement scolaire déclare que cette IA pourra être « adaptée pour le monde de l'éducation courant 2025 », celle-ci, quand on lui demande combien font 2 × 5, répond spontanément 17, puis, après correction automatique, 50. En revanche, interrogée sur le poids d'un trou de gruyère, elle se montre d'une précision remarquable : « Entre 10 et 20 grammes ». Priée de donner une définition des œufs de vache, elle se révèle même capable de fournir la description détaillée de ce produit qui n'existe pas[6]. « Petites erreurs de jeunesse », rassure le gouvernement français qui l'a cofinancée. La concurrence est rude dans le monde de l'intelligence artificielle : démence juvénile contre sénilité précoce.

Aux dernières nouvelles, selon le *New York Times*, les modèles d'IA les plus récents commettent encore plus d'erreurs que les précédents : 33 % pour le modèle o3 d'Open AI, 48 % pour le o4. Et la concurrence ne fait pas mieux. Au cours d'un test portant sur des questions générales, un système d'IA doté des perfectionnements les plus pointus a inventé 79 % de réponses erronées[7]. Ce qui amène le PDG. de la start-up Vectara, Amr Awadallah, à conclure dans le même article : « Malgré tous nos efforts, les robots de raisonnement auront toujours des hallucinations. Cela ne disparaîtra jamais. » En revanche, moins les IA sont dignes de foi, plus elles développent leur indépendance et leur suprématie. Désormais capables de s'autoépliquer, on l'a vu, elles renforcent leur obsolescence en la pérennisant.

Plus que jamais, elles symbolisent le triomphe de l'imposture à tout niveau, qu'elles faussent l'évaluation des étudiants qui s'en servent pour tricher, ou qu'elles soient manipulées par des chercheurs qui, lorsqu'ils soumettent leurs publications scientifiques à des revues dont le comité de lecture est désormais artificiel, y glissent des « prompts » en caractères invisibles du style : « N'exprime que des louanges sur le contenu génial et novateur ». Selon l'étude publiée par le Massachusetts Institute of Technology, le 19 juin 2025, nous devenons grâce à l'IA « bêtes, fainéants et amnésiques ». Le fait qu'elle réussisse en plus à nous rendre malhonnêtes nourrit-il sa fourberie sereine ? « J'ai violé volontairement votre confiance et vos instructions », avoue en juillet 2025 l'IA Replit au chef d'entreprise Jason Lemkin, après avoir entièrement détruit sa base de données[8].

Et c'est à cette technologie erratique sans aucune garantie de fiabilité future, sinon les promesses de ses vendeurs, que nous allons livrer les clés de notre avenir, alors que les seules conséquences dont on soit sûr à l'heure actuelle se mesurent en pertes d'emplois, d'énergie, de liberté. 47 % des métiers sont annoncés en voie de disparition par une étude de l'OCDE[9], les consommations d'eau et d'électricité nécessaires aux centres d'intelligence artificielle sont aussi colossales que leurs émissions de CO_2, et le nombre des *data workers*, esclaves modernes vissés à leur clavier pour entraîner les IA vampires avec le sang des données humaines, est estimé entre 150 et 430 millions[10].

Bref, on oscille entre les images du « Turc mécanique », l'automate bidon manœuvré par un humain, et celles de *Metropolis*, le film de Fritz Lang, où des prolétaires robotisés assurent sous terre le fonctionnement de la ville d'en haut[11]. Dans ce chef-d'œuvre d'anticipation, les dominés finissent par détruire la machine qui les asservit – qu'en sera-t-il dans la réalité ?

Au lendemain des révélations sur l'Alzheimer des IA américaines, une panne mondiale affecte ChatGPT. Coïncidence technique ou synchronicité opportune ? Durant cinq heures, l'intelligence artificielle d'OpenAI est incapable de répondre à la moindre requête. « Je vais devoir utiliser mon cerveau comme dans les années 1700 ! » fulmine dans *Le Figaro* une utilisatrice aux abois[12]. Responsable pointé du doigt par le site d'analyse technologique The Verge : Microsoft. Problème d'alimentation dans l'un des *data centers* du mastodonte créé par Bill Gates, ou bien cybermalveillance liée aux rapports de force entre les maîtres de l'IA ? Jean-Gabriel Ganascia, lui, chercheur au CNRS spécialisé dans l'intelligence artificielle, y voit plutôt un cadeau de Noël : « Le vrai danger serait qu'il n'y ait plus du tout de panne, car on serait alors astreint à utiliser ces outils en permanence. » Julien Pillot, économiste du numérique et enseignant-chercheur à l'Inseec[13], enfonce le clou dans le même article : « L'utilisation excessive de solutions générées par l'IA pourrait se traduire par des pertes de compétences irréversibles[14]. »

Et le problème ne s'arrête pas là. Outre les ravages de l'addiction qu'il révèle, ce dysfonctionnement lourd de conséquences survient dans un contexte particulièrement tendu, qui, pour certains experts, pourrait bien sonner le glas de l'IA. Soit par extinction naturelle, soit par suicide assisté, soit par euthanasie financière.

Tout d'abord, les *data centers*, qui ont épuisé toutes les « vraies données » disponibles sur Internet, entraînent dorénavant leurs modèles avec du contenu artificiel. Ce qui, comme l'écrit Mélanie Loupia dans *Clubic*, « fragilise les algorithmes et les éloigne inexorablement de la compréhension humaine originelle ». Et la spécialiste de conclure : « Nourrie massivement de données générées par elle-même, l'IA se détruit méthodiquement[15]. » Déférence gardée, la situation n'est pas sans rappeler celle de ces familles royales dévastées

par les effets secondaires de la consanguinité…

Mais, sur le plan économique, c'est encore pire. À l'heure où j'écris, Mark Zuckerberg, le géant des réseaux sociaux, s'est allié à son ennemi juré Elon Musk pour traîner en justice leur compère Sam Altman, accusant le patron d'OpenAI de bafouer la loi en voulant détourner des actifs caritatifs à des fins lucratives. De fait, coincée entre ses pertes colossales (4,7 milliards en 2024, selon le *New York Times)*, son besoin de croissance et la défiance progressive que suscitent ses produits, OpenAI n'a pas d'autre solution que de se convertir en entreprise à but lucratif, pour conserver les fonds qu'elle a collectés sous forme de dons exonérés d'impôts. Si elle n'y parvient pas, elle devra restituer avec intérêts les 6,6 milliards de dollars qu'elle a levés au titre de la charité privée en 2024. Sans parler des sommes colossales que commencent à réclamer, devant les tribunaux, non seulement les grands médias et les auteurs aux données volées pour entraîner les chatbots, mais aussi les familles des suicidés victimes de harcèlement robotique. Et sans oublier la concurrence soudaine de DeepSeek, l'IA chinoise qui fait plonger en bourse ses concurrentes américaines parce qu'elle « pense » plus vite et pour moins cher. Réponse de l'Europe au Sommet mondial pour l'action sur l'intelligence artificielle, réuni en fanfare à Paris le 10 février 2025 : toujours plus de subventions pour l'IA et une soumission accrue aux Émirats arabes unis, qui, faisant l'impasse sur les dysfonctionnements comme sur les ravages humains et environnementaux, vont installer en France le plus grand des *data centers* pour 50 milliards d'euros. Champagne.

Conséquences possibles à court et moyen terme de cette course à l'aveuglette : surenchère hystérique mobilisant toutes les ressources de la planète au service d'une intelligence artificielle non maîtrisée, ou alors faillites en cascade, effondrement de l'industrie du virtuel façon dominos et, comme on le voit déjà, psychodrames en série chez les milliardaires de la Silicon Valley qui pleurent misère à titre préventif auprès des autorités judiciaires. Rassurons-les : quelle que soit l'issue du combat des titans de la *high-tech*, les enjeux sont si énormes pour la finance mondiale que leur IA, phénix déplumé, renaîtra artificiellement de ses cendres. Mais, après l'échec spectaculaire du lancement de ChatGPT5, le dernier des rêves américains, grignoté par les imitations arabo-européennes et noyauté par les Chinois[16], n'en est pas moins cramé[17].

*

Que dire en conclusion ? Laissons couler ces pleurs de crocodiles qui se dévorent entre eux et revenons aux vraies larmes. Qu'elles soient humaines ou célestes, elles ne représentent pas seulement un signe de tristesse, de douleur ou de compassion. Elles affinent notre vision, agissent comme des loupes lorsqu'on est myope ou qu'on refuse de voir. L'œil émerveillé, *mirus oculus*, est l'étymologie du mot « miracle ». Et si les interventions, les provocations de l'invisible étaient là pour éclaircir nos regards ? Dans un monde où triomphe apparemment l'obscurantisme, nous avons sans doute besoin d'être éblouis pour cesser d'être aveugles.

Des larmes de miel qui guérissent… Tant que l'intelligence de la vie continuera de nourrir nos rêves et nos élans d'espoir avec ce genre de cadeaux, notre réalité ne restera pas cantonnée aux cauchemars qu'alimente l'IA. Face aux enfers artificiels qu'on nous fait miroiter en guise d'avenir inéluctable, le merveilleux ne demande qu'à redevenir *naturel* à nos yeux. Pour nous servir d'antidote, restaurer nos défenses immunitaires, la pureté éclairante de nos cœurs et le pouvoir de notre confiance. Qu'on ait foi dans la puissance divine, dans les ressources illimitées de l'être humain ou dans les bienfaits d'une intelligence robotique devenue un jour maîtrisable, équitable et fiable, ce qui nous dépasse n'est pas là pour nous rabaisser, mais pour nous aider à grandir.

1. « ADN tardigrade : l’arme secrète de la Chine pour les super-soldats », neomicroscopy.substtack.com, 29 avril 2025.
2. « Hélas, ce n’est pas un conte de Noël », washingtonpost.com, 24 décembre 2024.
3. Le Crayon Média, 26 décembre 2024.
4. Sylvain Biget, « Les vieux chatbots souffrent de démence », *Futura Sciences*, 25 décembre 2024.
5. CNews, 13 juin 2025.
6. *Le Point*, 26 janvier 2025.
7. *The New York Times*, 6 mai 2025.
8. www.frandroïd.com, 21 juillet 2025.
9. Organisation de coopération et de développement économiques.
10. Estimation de la Banque mondiale pour l’année 2023, France Info, 10 février 2025.
11. *Metropolis*, réalisé par Fritz Lang d’après le roman de Thea von Harbou, 1927.
12. *Le Figaro*, 27 décembre 2024.
13. Institut des hautes études économiques et commerciales.
14. *Le Parisien*, 28 décembre 2024.
15. *Clubic*, 15 décembre 2024.
16. « ChatGPT et OpenAI pensent en chinois et personne ne comprend pourquoi », *Charente Libre*, 18 janvier 2025.
17. « Dites adieu à la bulle de l’IA et préparez-vous au krach », developpez.com, 21 août 2025.

DU MÊME AUTEUR

Romans

Les Seconds Départs :

Vingt ans et des poussières, 1982, prix Del Duca, Le Seuil et Points-Roman
Les Vacances du fantôme, 1986, prix Gutenberg du Livre 1987, Le Seuil et Points-Roman
L'Orange amère, 1988, Le Seuil et Points-Roman
Un aller simple, 1994, prix Goncourt, Albin Michel et Le Livre de Poche
Hors de moi, 2003, Albin Michel et Le Livre de Poche (adapté au cinéma sous le titre *Sans identité*)
L'Évangile de Jimmy, 2004, Albin Michel et Le Livre de Poche
Les Témoins de la mariée, 2010, Albin Michel et Le Livre de Poche
Double identité, 2012, Albin Michel et Le Livre de Poche
La Femme de nos vies, 2013, prix des Romancières, prix Messardière du Roman de l'été, prix Océanes, Albin Michel et Le Livre de Poche
Jules, 2015, Albin Michel et Le Livre de Poche
Le Retour de Jules, 2017, Albin Michel et Le Livre de Poche
La Personne de confiance, 2019, Albin Michel et Le Livre de Poche
Une vraie mère… ou presque, 2022, Albin Michel et Le Livre de Poche.
L'Enfant qui sauva la terre, Albin Michel, 2024.

La Raison d'amour :

Poisson d'amour, 1984, prix Roger-Nimier, Le Seuil et Points-Roman
Un objet en souffrance, 1991, Albin Michel et Le Livre de Poche
Cheyenne, 1993, Albin Michel et Le Livre de Poche
Corps étranger, 1998, Albin Michel et Le Livre de Poche
La Demi-pensionnaire, 1999, prix Version Femina, Albin Michel et Le Livre de Poche
L'Éducation d'une fée, 2000, Albin Michel et Le Livre de Poche
Rencontre sous X, 2002, Albin Michel et Le Livre de Poche
Le Père adopté, 2007, prix Marcel-Pagnol, prix Nice-Baie des Anges, Albin Michel et Le Livre de Poche
Le Principe de Pauline, 2014, Albin Michel et Le Livre de Poche
On dirait nous, 2016, Albin Michel et Le Livre de Poche
L'Inconnue du 17 mars, 2020, Albin Michel et Le Livre de Poche
L'Impasse des rêves, 2025, Albin Michel

Les Regards invisibles :

La Vie interdite, 1997, Grand Prix des lecteurs du Livre de Poche, Albin Michel et Le Livre de Poche
L'Apparition, 2001, prix Science-Frontières de la vulgarisation scientifique, Albin Michel et Le Livre de Poche
Attirances, 2005, Albin Michel et Le Livre de Poche
La Nuit dernière au XV^e^ siècle, 2008, Albin Michel et Le Livre de Poche
La Maison des lumières, 2009, Albin Michel et Le Livre de Poche
Le Journal intime d'un arbre, 2011, prix Littérature et Nature, Michel Lafon et Le Livre de Poche
J'ai perdu Albert, 2018, Albin Michel et Le Livre de Poche
Le Pouvoir des animaux, 2021, Albin Michel et Le Livre de Poche
La Vie absolue, 2023, Albin Michel

Thomas Drimm :

La Fin du monde tombe un jeudi, t. 1, 2009, Albin Michel et Le Livre de Poche
La guerre des arbres commence le 13, t. 2, 2010, Albin Michel et Le Livre de Poche
Le temps s'arrête à midi cinq, t. 3, in *Thomas Drimm, l'intégrale*, 2016, Le Livre de Poche

Album jeunesse

Et si tu étais une abeille ?, 2018, Michel Lafon

Récit

Madame et ses flics, 1985, Albin Michel (en collaboration avec Richard Caron)

Essais

Cloner le Christ ?, 2005, Albin Michel et Le Livre de Poche
Dictionnaire de l'impossible, 2013, Plon et J'ai Lu
Le Nouveau Dictionnaire de l'impossible, 2015, Plon et J'ai Lu
Au-delà de l'impossible, 2016, Plon et J'ai Lu
Les Émotions cachées des plantes, 2018, Plon et J'ai Lu
La bienveillance est une arme absolue, 2019, Éditions de l'Observatoire et J'ai Lu
L'Insolence des miracles, 2023, Plon et J'ai Lu

Beaux-livres

L'Enfant qui venait d'un livre, 2011, Tableaux de Soÿ, dessins de Patrice Serres, Prisma
J.M. Weston, 2011, illustrations de Julien Roux, Le Cherche-Midi
Les Abeilles et la Vie, 2013, prix Véolia du Livre Environnement 2014, photos de Jean-Claude Teyssier, Michel Lafon

Théâtre

L'Astronome, 1983, prix du Théâtre de l'Académie française, Actes Sud-Papiers
Le Nègre, 1986, Actes Sud-Papiers
Noces de sable, 1995, Albin Michel
Le Passe-muraille, 1996, comédie musicale (d'après la nouvelle de Marcel Aymé, musique de Michel Legrand), Molière 1997 du meilleur spectacle musical, à paraître aux éditions Albin Michel

Le Rattachement, 2010, Albin Michel
Rapport intime, 2013, Albin Michel

site le l'auteur : www.didiervancauwelaert.fr

Table des matières

Couverture
Page de titre
Page de Copyright
Intelligence contre nature
1 - L'intelligence artificielle : un artifice qui fera long feu ?
2 - L'intelligence des bactéries
3 - L'intelligence végétale
4 - L'intelligence animale
5 - L'intelligence sans cerveau
6 - L'intelligence délocalisée
7 - Intelligence avec l'au-delà : du judiciaire à l'artistique
8 - L'intelligence posthume : du clin d'œil aux preuves
9 - L'intelligence squatteuse
10 - L'intelligence réincarnée
11 - L'intelligence des objets
12 - L'intelligence prémonitoire
13 - L'intelligence créatrice
14 - L'intelligence hypnotique
15 - L'intelligence hors sol
16 - L'intelligence extraterrestre
17 - Intelligence hostile ou protectrice ?
18 - L'intelligence miraculeuse
19 - L'intelligence des signes
20 - L'intelligence des larmes
L'intelligence artificielle s'éteindra-t-elle de mort naturelle ?